L'ILLUSION DE FLORESTAN

DERNIÈRE PARTIE (1).

X.

Dans sa grande chambre bleue aux larges bordures safranées, la marquise de Fossanges attendait son mari, tout en chiffonnant distraitement sous sa lampe, que coiffait un abat-jour monstre assez semblable à quelque gigantesque chou artificiel très enrubanné. — Elle venait de renvoyer sa femme de chambre, et sa contenance trahissait plus de nervosité que de véritable angoisse.

— Vous êtes seule?

— Parfaitement seule.

M[me] de Fossanges, ayant jeté dans une corbeille les bandes de broderie dont s'amusaient ses doigts, s'était levée. Les deux époux se trouvèrent nez à nez.

— Rasseyez-vous.

— C'est inutile. Nous serons mieux debout pour une scène... notre première scène de ménage!

— Oh! ma chère Roberte, ne prenez plus ce ton, que j'ai eu le tort de permettre ou de tolérer longtemps. C'est probablement la dernière fois que je vous parlerai... Soyons sérieux tous les deux, s'il vous plaît!

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1[er] juillet.

Le marquis s'exprimait avec une âpreté chagrine, mais sans rien d'emphatique ni de menaçant. Aussi sa femme ne trouva-t-elle pas un mot à lui répondre. Et il reprit :

— Lorsque j'ai été bien convaincu qu'il me fallait renoncer à être ou à rester un mari aimé et écouté, je vous ai dit que je consentais à devenir, comme tant d'autres, un simple porte-respect, pourvu que vous comprissiez la nécessité de me respecter moi-même. Vous m'avez fait observer que, étant donné votre caractère, je n'avais aucun risque sérieux à courir. Vous aimiez, disiez-vous, le monde sans en être la dupe, et vous prétendiez y exercer ce que vous appeliez votre souveraineté légitime sans vous exposer jamais aux responsabilités tracassières ni aux accidens ou aux fautes qui font choir les couronnes... Jusqu'à ces derniers temps, vous avez fidèlement exécuté votre programme. Tout en me mettant de côté autant qu'il le fallait pour votre renom d'élégante et de... femme dans le mouvement, vous avez eu le tact et le talent de ne pas vous éloigner assez de moi pour que mon titre de prince-consort cessât de justifier votre manière de vivre... C'était bien, ou c'était acceptable. Je pouvais souffrir dans mon amour-propre, et aussi dans mon affection pour vous; mais l'honneur était sauf. En tout cas, vous m'aviez prévenu, et vous teniez strictement les engagemens dont s'était accommodée ma faiblesse. On vous courtisait : vous vous laissiez faire plus ou moins, selon que le jeu vous amusait plus ou moins; mais, la limite acceptée, sinon fixée par vous comme par moi, vous ne permettiez pas qu'on la franchit, et vous ne songiez point à la franchir vous-même. On vous aimait ou on vous le disait; vous l'entendiez; cela vous faisait rire, quelquefois; et cela n'a jamais fait pleurer personne... que moi, peut-être. Le régime, je le répète, était tolérable... en admettant, bien entendu, que l'on ne puisse se mêler au train du monde que pour cet objet particulier...

— Et pourquoi donc, — fit Mme de Fossanges, interrompant fort à propos, avec un haussement d'épaules, — pourquoi, je vous prie, s'y mêlerait-on, à ce train du monde, si ce n'était pas pour ça? Quand on a passé l'âge de la folie de la danse, et que l'on continue d'aller dans le monde, c'est pour la musique de l'amour qu'on y va, vous le savez bien, à moins que ce ne soit pour l'amour lui-même... Et encore, sur la danse, il y aurait bien à dire, je vous assure, et, par exemple, que c'est aussi de l'amour, sous un faux nom, et pas toujours du plus raffiné... Mais tout cela est archiconnu. Un homme irait-il au bal, je vous le demande, s'il était sûr d'avance qu'il ne dira, n'entendra, ne verra, ne percevra rien qui lui procure une illusion, une espérance ou une sensation se ratta-

chant, de près ou de loin, à l'amour? Comment et en vertu de quel principe, dès lors, en serait-il différemment pour nous autres femmes, qui, bien plus que vous, quoique à d'autres points de vue en général, sommes tourmentées par ce besoin ou cette curiosité?.. Je me souviens de vous avoir entendu dire à vous-même que, si l'on retranchait du bal de l'Opéra l'hypothèse stimulante et cependant bien invraisemblable d'un rendez-vous intéressant sous l'horloge, ces bacchanales embourgeoisées auraient vécu. Eh bien! pour une femme, dans tous les bals, même non masqués, il y a le dessous de l'horloge... Du reste, soyez de bon compte : une saine austérité de mœurs commanderait que nous n'allassions dans le monde que pour y manger; parce que, quand il s'agit de dîner, la gourmandise, sinon l'appétit, est un motif plausible de sortir de chez soi... Croyez-moi, mon cher, c'est une mauvaise chicane que cette chicane tardive que vous me cherchez là. Et votre jalousie, qui a beaucoup dormi, est bien mal venue à se réveiller pour si peu!.. Eh quoi! parce qu'il y a ici un jeune homme, M. de La Garderie... Oh! je n'ai pas peur de le nommer... un jeune homme qui m'adore, c'est entendu, et dont je me moque moins que des autres, pour cette raison fort simple qu'il n'offre pas beaucoup de prise aux moqueries, vous voilà qui enfourchez, au coup de minuit, votre vieux cheval de bataille, que je croyais fourbu!.. Ah non, mon ami, vous ne m'y avez pas suffisamment préparée!

— Oh! Roberte, dit posément le marquis en se dominant, vous êtes habile, je le sais, beaucoup plus habile que moi. Et vous avez saisi, avec infiniment d'adresse, l'occasion de couper en deux mon homélie. Mais les morceaux en seront bons... Seulement, comme je craindrais de ne pas retrouver le fil de mes idées, si je me laissais égarer sur vos traces, je vais revenir tout de suite à mon sujet et abréger autant que possible mes développemens... M. de La Garderie est pour vous plus qu'un jouet, ou c'est un jouet qui vous amuse. J'en ai la preuve.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez de plus?

— Je veux vous rendre votre liberté...

— Vous ne me gênez pas, je vous l'atteste!

— Ah! assez d'ironie!.. Si je ne vous gêne pas, votre impudeur me gêne. J'ai pu être trop conciliant, je ne serai jamais complaisant.

— Dites-moi tout de suite que M. de La Garderie est mon amant!

— J'en ai peur. En tout cas, je le saurai bien... Vous ne voulez pas avouer, purement et simplement?.. Allons! Avec un si jeune homme, on ne pèche qu'à moitié, semble-t-il. C'est peut-être une excuse... Avouez donc!

Roberte se contenta de faire une moue de pitié.

— Je vous dis que je le saurai bien, reprit M. de Fossanges. Vous allez voir comme c'est simple.

Il marcha tout droit à une petite table de bois marqueté, qui supportait un pupitre en citronnier.

— Mettez-vous là, dit-il, et veuillez écrire sous ma dictée.

Après un regard et un geste d'étonnement, Roberte eut un simulacre de révolte, un mouvement d'orgueil indigné, mais qu'elle comprima vite. La curiosité se peignait déjà sur son fin visage, si malicieux et si railleur. — Elle commença donc d'obéir en prenant place devant son écritoire et en s'armant de sa plume.

— J'y suis, fit-elle. Ça doit être une épreuve maçonnique. Le drame, évidemment, va se jouer avec des accessoires de carton... N'importe! Allez. Je connais la péripétie : guet-apens par correspondance. Vieux jeu, mais toujours palpitant!

— Il n'y aura pas de drame du tout. Quant à l'épreuve, elle n'a rien de maçonnique, car elle est des plus sincères et aura une conclusion des plus pratiques... Écrivez ; je dicte : « J'ai absolument besoin de vous voir demain, dans la matinée. Choses graves. Projets modifiés. Soyez, à onze heures, au lieu de notre dernier rendez-vous... » Voilà. Ne signez pas ; c'est inutile. Pliez, mais ne mettez pas l'adresse ; c'est inutile aussi. Je me charge de faire tenir le billet à M. de La Garderie. Et il est conçu en termes assez généraux, assez vagues et assez ambigus dans l'ensemble, assez précis sur un point, pour produire tout l'effet que j'en attends.

— Et, si je refuse de vous le remettre, ce billet?

— Je considérerai l'épreuve comme concluante, et votre refus comme l'équivalent d'un aveu... Oh! je pourrais vous menacer d'un éclat, d'un scandale, d'un égorgement, que sais-je? Mais, je vous l'ai dit, il n'y aura rien de tout cela.

— Et?..

— Et je vous ferai mes adieux, séance tenante.

— Des adieux définitifs?

— Tout à fait définitifs.

— Ah! vous ne vous contenterez pas de vous retirer sous votre tente, de partir pour Taillevent? Vous me planterez là, à tout jamais? Eh bien! mais, savez-vous que c'est fort grave, cela?

— Je ne vous l'ai pas caché.

— Mais enfin, quel grief précis pouvez-vous alléguer?.. outre les avertissemens charitables que vous avez dû recevoir. Car je me doute bien que mon amie Mabel...

— Je vous ai surprise côte à côte avec M. de La Garderie, dans une pose des plus familières, des plus abandonnées...

— Oh! cela m'étonne, et je ne me rappelle pas...

— Ce soir même... J'étais à la fenêtre du petit salon, dehors... avant d'entrer.

Roberte fit un mouvement.

— Et c'est tout? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, oui. Mais c'est presque suffisant.

— Et vous croyez que, pour satisfaire votre lubie, comme cela, sans autre preuve, sans autre prétexte, vous allez me forcer de tomber dans un piège... assez grossier, du reste!.. Dites-moi donc un peu ce que vous comptiez faire de mon billet?

— Je comptais, en alléguant une gageure, une mystification, une facétie quelconque, charger, vous présente,.. pour ne pas vous compromettre aux yeux de la domesticité du château, charger votre femme de chambre ou quelque autre fine mouche de faire passer à M. de La Garderie ce billet, d'ailleurs sans suscription. De deux choses l'une : ou M. de La Garderie, n'ayant jamais obtenu de rendez-vous, n'eût pas compris ce qu'on lui voulait, et je l'aurais bien vu; ou il eût, sans tergiverser, déféré à l'invitation... et je l'aurais bien vu encore.

— Fortement combiné! et, à peu près, selon toutes les règles de la plus pure tradition!.. Mais qui m'eût empêchée, moi, de le faire prévenir en secret?.. Vous disiez, mon ami, que votre moyen était bien simple : trop simple, en effet!

— Ordre eût été donné de ne remettre le billet que dans la matinée. Et, d'ici là, je vous aurais surveillée moi-même; je me proposais de passer la nuit dans cette pièce, à côté de votre chambre...

— A la bonne heure! C'était mieux conçu et mieux ourdi qu'il ne m'avait paru d'abord... Mais je vous refuse décidément mon concours.

— Pourtant, je n'ai pas d'autre moyen de m'assurer... Vous avez bien réfléchi?

— Parfaitement.

— Alors, c'est un aveu, dit M. de Fossanges en pâlissant encore un peu. Eh bien! vous allez être libre, Roberte.

— Vous tenez à votre idée?.. Veuillez, au moins, me l'exposer en détail.

— Ce n'est pas très compliqué. Nous nous séparons à l'amiable. Les questions d'intérêt seront réglées par nos notaires. D'ailleurs, nos deux fortunes ne se sont jamais confondues. Vous garderez l'hôtel et le Champart, qui ont été achetés sur vos deniers. Moi, j'ai ma terre de famille, Taillevent, qui, avec un pied-à-terre à Paris, me suffira... Quant aux raisons à donner de cette rupture, pour amuser la curiosité publique et défrayer les bavardages, le mieux est de s'en tenir à l'explication la plus plausible, à celle qui ne fera que confirmer ce dont tout le monde se doute depuis long-

temps : nous dirons que notre ménage était boiteux et que, ne nous entendant point, ou nous entendant de moins en moins, nous n'avons pas jugé utile de prolonger indéfiniment une expérience qui a eu assez de durée pour être réputée loyale.

— A merveille! déclara la marquise avec un évident dépit. Mais quelle sera ma situation dans le monde, je vous prie? Et qu'est-ce qu'une femme mariée qui ne vit pas avec son mari, quoiqu'elle ne soit ni divorcée, ni même officiellement séparée?

— Ah! cela vous regarde, ma chère... Et, du reste, c'est un peu ma vengeance. Je ne veux pas de procès; je n'en ai que faire, puisque je ne vous demande rien... Vous pensez bien que je n'ai pas accepté, huit années durant, tout ce que j'ai accepté, pour en venir au retentissement de débats judiciaires, et cela dans l'unique dessein de vous restituer une liberté sans mélange, qui vous permette, le cas échéant, de légitimer vos amours ou de régulariser vos fantaisies... Non, non; je veux que vous sentiez, à distance, le poids de mon autorité, de mes droits, plus que vous ne l'avez jamais senti, alors que je vivais à vos côtés.

— Mais, si vous me fuyez sans valable raison, ne puis-je, moi, prendre l'initiative d'un procès et vous contraindre?..

— Vous le pouvez. Seulement, je ne vous ménagerai guère dans ce cas, je vous en préviens... Adieu, Roberte! Je vous ai beaucoup aimée, quoique très maladroitement; je vous en demande pardon. Et, quant à moi, de mon mieux je vous pardonne, parce que je reconnais que les femmes de votre sorte ont besoin de sentir la férule d'un maître aussi souvent, pour le moins, que les caresses d'un mari ou d'un amant... Mon successeur s'entend aux caresses, je l'ai constaté; reste à savoir s'il n'excelle pas aussi à manier la férule. Bonne chance!

Quand M. de Fossanges, — dont l'accent, malgré le tremblement de sa voix, marquait une résolution inébranlable, — se fut retiré, la marquise regarda la pendule, comme si elle eût hésité devant quelque démarche ou quelque tentative suprême. L'heure, sans doute, lui parut indue, car elle s'étendit tout habillée sur son lit, où les premières lueurs de l'aube la trouvèrent accoudée et méditative, la face pâlie et les yeux troubles, peut-être humides.

Elle procéda seule à sa toilette et ne sonna sa femme de chambre que pour lui ordonner d'avertir la baronne Gueyrard qu'elle était attendue.

Au moment même où celle-ci pénétrait dans l'appartement de Roberte, une voiture s'arrêtait devant le perron du château. M. de Fossanges y monta sous les yeux des deux femmes, qui s'étaient approchées d'une fenêtre. Il ne leva ni ne tourna la tête une seule fois. Son valet de chambre prit place dans une seconde voiture, un

omnibus chargé de plusieurs malles et dont l'intérieur était tout encombré de petits colis, tels que caisses à chapeaux, boîtes à fusils, sacs de voyage, pour la plupart bouclés en hâte.

— Savez-vous ce que c'est que ce départ matinal et précipité? demanda brusquement Roberte en se retournant vers Mabel. Je vais vous le dire. C'est le résultat de vos petites rancunes et de vos petites perfidies. C'est un mari qui s'éloigne du domicile conjugal sans esprit de retour... C'est votre ouvrage.

— Je ne relèverai pas le mot « perfidie, » répliqua Mabel, quoique votre conduite, ma chère Roberte, me donne le droit de vous le renvoyer. Je vous prie seulement de m'expliquer... Car enfin, je ne crois pas qu'il y eût, dans les révélations anodines que j'ai pu faire à votre mari, par voie de représailles, les élémens d'une tragédie bourgeoise... qui m'a tout l'air, au reste, d'avoir tourné au vaudeville. Ce départ ne me paraît pas sérieux. Une seule chose m'étonne même, c'est que vous n'en riiez pas la première.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit Roberte d'un ton sec.

Alors, une expression de curiosité très intense se fit jour sur le visage de Mabel, à travers une nuance d'inquiétude dont elle n'avait pu le préserver d'abord, ou plutôt le débarrasser depuis la veille au soir. Et elle se mit à interroger :

— Vous prétendez donc que c'est tout de bon que votre mari vous quitte, et que je suis la cause de ce départ... ou de cette fuite?.. Mais que lui ai-je appris qu'il ne connût, sauf certain degré de laisser-aller, peut-être, dans votre manière de flirter? Vous comprendrez, d'ailleurs, que je ne pouvais avoir prévu la pose un peu risquée où nous vous avons surprise, quand vous saurez que nous venions des profondeurs du parc...

— Il s'agit bien de cela!

— Mais de quoi s'agit-il donc?

Roberte hésita; puis, tout à coup, avec une rageuse hardiesse :

— Grâce à votre intervention, mon mari a pu acquérir la certitude que je suis la maîtresse de M. de La Garderie... Voilà de quoi il s'agit, ni plus ni moins!

— Acquérir la croyance, voulez-vous dire?

— Non, répliqua Roberte avec la même brusquerie, c'est bien certitude qu'il faut dire.

— Quoi! vous!.. Descendue,.. tombée jusque-là!

Elle avait joint les mains et regardait son amie avec une stupeur mêlée d'effroi et de compassion. Ses yeux se voilaient de larmes peu à peu. Et, dans sa blanche toilette du matin, aux plis amples, aux larges manches flottantes découvrant l'exquise gracilité de ses bras

nacrés, elle avait quelque chose d'angélique, d'idéalement pur. La femme qui, sous l'impulsion d'une rivalité d'amour, s'était un moment montrée en elle, avec les misères de la jalousie et de la haine, l'âpreté de la rancune, le génie de la vengeance, s'effaçait ou se transfigurait à vue d'œil. Il n'y avait plus là qu'un être noble et chaste, confondu et désolé en face d'une honte inexplicable. — D'un geste vague, indécis et charmant, empreint d'une mansuétude toute spontanée et comme involontaire, elle tendit les bras à Roberte, qui, ayant suivi les phases de cette transformation inattendue, finit par se jeter, toute sanglotante, au cou de son amie.

— Pauvre chérie, qu'avez-vous fait !

— Ah ! je ne sais pas, Mabel, je vous jure que je ne sais pas !.. Si encore je l'aimais vraiment !

— Taisez-vous, malheureuse amie !.. Vous l'aimez : c'est votre excuse.

— Eh ! suis-je capable d'aimer ?.. d'aimer assez pour cela ? Non, non, mon excuse n'est pas là ; elle est plutôt dans mon inconscience... Je suis un pauvre être déformé par une vie factice, déprimé par une atmosphère de mensonge, le jouet de tous les sentimens faux, de toutes les idées déréglées qui peuvent germer et s'épanouir en des régions où le caprice, l'affectation, la folie semblent les fruits ordinaires du sol... Je vous assure que j'ignore pourquoi j'ai fait tout le contraire de ce que je m'étais promis de faire... J'ai comme le vague souvenir d'un étonnement de mon esprit et de mes sens, d'un désir pervers de tromper, d'une incapacité soudaine et imprévue dans la résistance, d'une fatigue, d'un besoin, d'une sympathie, que sais-je ? Mais, vrai ! je ne me comprends pas moi-même. Et je sens bien, surtout à cette heure, que j'ai plus d'amitié pour vous, dont j'ai trahi la confiance, que je n'ai eu d'amour pour celui dont j'ai satisfait la passion !

— Il ne faut pas dire cela, Roberte... Encore une fois, il ne faut pas le dire, ni le penser ! Vous aimiez ; vous avez été faible devant l'amour, vous aviez trop présumé de vos forces : voilà la vérité, voilà l'excuse... Mais que faire maintenant ? Ah ! Dieu ! si j'avais su !.. Oui, vous avez raison, c'est bien par ma faute... Mais comment aurais-je pu me douter ?.. Et comment ma sotte et coupable petite vengeance a-t-elle pu causer... Étant donnés les termes où vous étiez avec M. de Fossanges... Voyons, mettez-moi tout à fait au courant...

Mme de Fossanges, mal revenue de son grand émoi, eut une peine infinie à mener jusqu'au bout le récit de ce qui s'était passé entre elle et son mari. Elle y parvint pourtant, et sans rien omettre.

— Il est évident, dit Mabel quand ce fut achevé, que M. de Fossanges avait déjà une demi-conviction en entrant chez vous. Votre refus de vous prêter à cette épreuve... Au fait, pourquoi ce refus obstiné? N'aviez-vous pas une chance?..

— D'abord, je ne croyais pas sérieusement que mon refus dût avoir les conséquences qu'il a eues. Et puis, M. de La Garderie, recevant un tel billet, se fût rendu tout droit à Dieppe, où nous nous sommes vus, à moins que je n'eusse trouvé le moyen de le prévenir, ce qui n'était pas facile avec l'espionnage de mon mari. Vous seule peut-être... Et je ne pouvais guère m'adresser à vous!

— Mais enfin, votre mari, dans tout cela, n'a pas de preuve certaine... Il vous aime, je le sais depuis longtemps. L'avenir n'est pas irrémédiablement compromis, si vous n'êtes pas l'esclave d'une passion despotique.

— Ah! Dieu, non, hélas!.. Et, tenez, si votre amitié, jusqu'au bout clémente, veut bien m'assister, c'est vous qui vous chargerez d'éloigner sur l'heure M. de La Garderie. Vous l'informerez en bloc des incidens de la soirée d'hier et du départ, de la rupture qui en a été le résultat. Vous lui remontrerez que sa place n'est pas ici et qu'il doit s'éloigner aujourd'hui même... Ajoutez que je compte sur son affection pour lui faciliter l'obéissance, et qu'il peut compter sur ma gratitude.

— Mais, s'il voit dans ces circonstances nouvelles, comme c'est, du reste, son devoir... s'il y voit un motif de plus de se consacrer à vous tout entier, que lui dirai-je?

— Gagnez du temps, au moins. Représentez-lui que, de toute manière, il ne peut demeurer chez moi un jour de plus... Dites-lui ce que vous voudrez, mais tâchez que je n'aie point à le voir : je craindrais que mon secret ne m'échappât. Car vous avez mille fois raison : faute d'aimer avec passion, je suis doublement méprisable... Allez, Mabel, et pardonnez-moi si vous pouvez.

— Vous êtes malheureuse, et je n'étais pas aimée. Vous vous êtes fait beaucoup de mal, et vous ne m'avez fait aucun tort. Je vous plains. Embrassez-moi...

La marquise ne parut pas à table. Mabel se servit, pour expliquer l'absence de son amie, d'une excuse qui rattachait cette absence au départ inopiné du marquis : elle parla d'une nouvelle grave, reçue la veille au soir.

Après le déjeuner, elle aborda Florestan.

— Rejoignez-moi tout à l'heure, lui dit-elle, sur le banc où nous avons causé hier. J'ai un message à vous transmettre, et je ne veux ni témoins ni fâcheux.

Plus inquiet encore qu'intrigué, le jeune homme arriva sur les

lieux presque en même temps que Mabel. Il lui trouva tout de suite une mine qu'il estima de bon augure pour lui, parce qu'elle était fort triste. Mais il ne tarda guère, en écoutant, à se convaincre que cette mine était justifiable. Il n'interrompit pas une fois le récit de l'amie de Roberte, lequel récit fut d'une exactitude scrupuleuse, sauf en ce qui concernait l'intervention de la narratrice (le hasard ayant été rendu responsable de la découverte faite par le marquis).

— Eh bien, madame, dit La Garderie avec une dignité parfaite et en comprimant un mouvement de joie involontaire, il est de toute évidence que je dois m'éloigner sans retard, quand ce ne serait que pour me tenir aux ordres de M. de Fossanges, s'il lui plaisait de me demander des comptes, à mon tour. Mais il est non moins évident que je dois voir Mme de Fossanges avant de partir. Ma vie lui appartient, si son mari me laisse vivre, comme il semble s'y résigner... et comme je m'efforcerai, le cas échéant, de le lui persuader...

— Roberte préfère ne pas vous voir... à présent. Plus tard...

— Il faut pourtant que je la voie! Je ne puis me sauver comme un voleur.

— C'est cependant bien un peu le cas, fit observer Mabel sans trop d'amertume.

— Pardonnez-moi, madame, dit le jeune homme en se levant, mais vous ne me comprenez pas... Nous n'avons pas, d'ailleurs, la même manière de voir, je le crains. Vous me condamnez; je ne me repens pas. Un amour sincère, une passion vraie, voilà mes titres à l'indulgence, à l'absolution. Et, pour les appuyer, j'ai ma constance et mon dévoûment. Le rêve de toute ma jeunesse a été de devenir pour Mme de Fossanges ce que je suis présentement pour elle, mais surtout ce que je serai demain : son appui et le compagnon de son existence. Elle m'aime; cela suffit pour que je sois son éternel obligé, et aussi, je pense, pour qu'elle ait en moi une confiance éternelle!

Il s'était échauffé jusqu'à l'exaltation. Et son ardeur avait quelque chose de religieux.

— Bien! fit Mabel avec un effort pour sourire. Il me paraît que vous êtes un homme de bonne foi, et même un homme de foi. Je crains fort que l'avenir ne vous détrompe sur la valeur de votre culte enthousiaste... Mais voilà qui ne me regarde pas. Je suis ici pour vous dire, car je suis venue en messagère, que Roberte, profondément troublée par ces événemens si soudains et si graves, ne se croit pas en état de vous recevoir aujourd'hui. La délicatesse, l'honneur même...

— Elle vous a chargée, interrompit Florestan, de m'intimer de sa part l'ordre de m'éloigner sans chercher à la voir?

— C'est plutôt une prière qu'elle vous adresse par mon entremise.

— Je ne puis admettre qu'elle veuille ainsi, sans un mot...

— Doutez-vous donc de mon dire?

— Eh bien!.. oui! s'écria Florestan qui s'oubliait. Oui, madame, je doute un peu de votre franchise, je l'avoue... J'ignore quelle sorte d'intérêt vous pouvez avoir à battre en brèche mes sentimens pour votre amie. C'est peut-être le respect de la morale qui seul vous inspire. Mais ce que je sais, c'est que vous n'avez pas négligé une occasion d'éveiller mes craintes, de favoriser mes inquiétudes et de ruiner mes espérances. Je rencontre et je sens, à chaque instant, votre hostilité. Et voilà pourquoi votre témoignage m'est suspect!

— Allez donc, monsieur, allez tout à votre guise importuner la femme que vous avez perdue!.. Quant à ce que vous appelez mon hostilité, il me plaît que vous sachiez qu'elle ne procédait pas seulement de mon aversion pour le mal, le mensonge et la trahison, ni de ma sollicitude pour les intérêts moraux et matériels de mon amie, mais de la grande sympathie que vous m'aviez inspirée à votre insu et malgré moi... Je puis bien vous le dire, maintenant que vous ne vous appartenez plus et que vous avez affirmé par le scandale les préférences de votre cœur... Adieu, monsieur! Je ne vous juge pas, et je ne veux pas davantage juger Roberte; mais je vous permets à tous deux de me juger.

M. de La Garderie fut assez impressionné par l'accent de cette courte apologie, par le ton de franchise émue et de passion mal éteinte de cette déclaration *in extremis*. Mais il conservait ses préventions, dues aux récentes insinuations de Roberte; en outre, il n'avait, à l'heure présente, qu'une idée : voir sa maîtresse, lui parler, la réconforter et lui engager sa vie. Aussi ne demeura-t-il pas longtemps dans l'endroit où Mabel, encore vibrante d'émotion contenue, l'avait hâtivement abandonné à lui-même.

Il se mit en quête de la femme de chambre de la marquise, la joignit sur le seuil même de l'appartement de celle-ci et lui dit, avec toute la correction et tout le sang-froid dont il était capable en un tel jour :

— Veuillez demander à Mme de Fossanges si elle peut me recevoir. Je quitte le Champart aujourd'hui même, tantôt, vers quatre heures, et je suis très désireux de lui présenter mes hommages avant de partir, comme aussi de prendre ses commissions pour Paris... Ayez bien soin d'ajouter que, s'il ne s'agissait d'une au-

dience de congé, je ne me permettrais pas de la déranger, la sachant souffrante ou occupée.

Le calcul de Florestan était juste. Roberte ne pouvait guère refuser de recevoir un de ses hôtes sur le point de quitter sa maison, sans risquer par cela même de piquer intempestivement la curiosité déjà fort éveillée d'une soubrette qui n'avait coutume de porter ni ses yeux ni sa langue dans sa poche. — Le jeune homme fut donc introduit dans cette chambre bleue dont il n'avait jamais franchi la porte.

Dès qu'il se fut assuré que cette porte avait été refermée sur lui, il s'approcha vivement de la marquise et, sans élever la voix :

— Me voici, Roberte, un peu contre votre gré, sans doute. Mais comment partir sans vous avoir revue?.. Avez-vous, dites-le-moi vite, quelque sujet de crainte pour votre sécurité ou votre repos?

— Aucun. C'est une séparation à l'amiable... Rassurez-vous donc.

Florestan n'était pas sans trouver l'accueil un peu froid. Il s'attendait, en entrant, à autre chose : ou à des lamentations, ou à une explosion de tendresse passionnée, ou peut-être à des reproches incohérens ; mais pas du tout à ce calme vrai ou affecté. Sa maîtresse le recevait, là, dans ce sanctuaire qu'il n'avait jamais profané, comme elle l'aurait reçu dans son salon, après un deuil ou un chagrin quelconque : triste et contrainte, sans emportemens, ni effusions, ni grands élans d'aucune sorte.

— Et... qu'allez-vous faire? demanda le jeune homme en hésitant.

— Mais, le sais-je?... Je n'ai guère eu le loisir d'y songer... Ah! je vous assure que je ne me suis pas encore demandé ce que je ferais de ma personne!

— Et... de moi?

— Ah! que voilà bien un mot d'homme, d'égoïste! Ma vie est bouleversée à cause de vous, ma réputation probablement sacrifiée; et vous vous informez d'abord du sort qui vous attend!

— Non, pardon! pas d'abord, mais par voie de conséquence... C'est qu'il me semble, Roberte, que, dans une pareille conjoncture, l'essentiel n'est pas de chercher des palliatifs impuissans, mais de s'assurer l'un de l'autre, de s'unir plus étroitement pour faire face aux complications ou aux dangers, pour parer aux difficultés du présent et pour s'apprêter à l'avenir... Voyons, vous m'aimez?

— Il serait un peu tard pour m'apercevoir du contraire. Mais rien, à parler franc, ne m'avait préparée aux résolutions extrêmes...

Je me sens un peu désorientée... comment vous dire? étourdie par la soudaineté d'un changement d'existence dont je ne puis prévoir encore la portée. En arrivant ici, vous paraissiez presque joyeux. Vous confesserai-je que je m'en étonne?

— C'est vrai, j'avais tort... Mais, après la première angoisse sur votre sort immédiat, je n'ai songé qu'à la joie de cette libération qui nous affranchissait tous deux de l'hypocrisie et de la contrainte, de la ruse et de la duplicité... Je me disais que vous pourriez désormais vous donner toute et, en échange, prendre ma vie, que, par avance, je vous abandonnais. Je me sentais prêt à vous obéir en tout, à continuer de vous aimer dans le secret, si tel était votre bon plaisir, comme aussi à associer, sans réserve, ma destinée à la vôtre... Enfin, je serais resté votre amant ou devenu presque votre mari, et même tout à fait, selon vos décisions et la nature des circonstances... Il paraît que j'allais trop vite en besogne; qu'il faut attendre, réfléchir, peser, examiner, avant même de décider si nous nous aimerons encore, maintenant que nous n'avons plus le droit de ne pas nous aimer!

Roberte répliqua avec une gravité douce :

— Vous n'êtes que passionné; je suis, moi, attristée en même temps qu'éprise. Je réfléchis... Mais cela ne m'empêche pas de vous aimer.

— Ah! enfin, vous l'avez dit! Il était temps.

— Vous êtes bien ingrat! Mais je vous pardonne, parce que votre exaltation me réchauffe et me grise... et que j'ai besoin d'être grisée.

Elle s'inclinait vers lui, gracieuse et résignée, plutôt qu'enivrée, mais câline, à la fin, et charmeresse; en un mot : toute-puissante. Il enveloppa de ses bras, avec une exquise dévotion, avec un juvénile enthousiasme, mitigé par la pitié, ce corps charmant qu'il avait cru façonné déjà à l'audace de ses caresses, et il s'écria :

— Ah! j'ai eu peur de vous avoir perdue presque aussitôt que conquise! Mais ne craignez rien de moi, ma bien chère Roberte... Je serai ce que vous voudrez que je sois. J'imposerai silence à mes rêves et à mes impatiences. J'attendrai vos ordres. Est-ce cela?

— Oui, murmura Roberte. Je vous demande de me prendre comme je suis, avec mes petites faiblesses, mes petites lâchetés,.. ma frayeur de tout ce qui est définitif et obligatoire. L'expérience que je dois à mon mariage m'a appris à me défier de moi; il y a des choses auxquelles je ne suis pas apte : la dépendance, par exemple, et la sujétion dans l'amour. Cette situation nouvelle qui m'est faite, je voudrais,.. pourquoi ne pas le dire? en conserver le bénéfice, l'unique avantage, c'est-à-dire la liberté. Je

tremble que, dans l'entraînement de votre passion, vous ne me pressiez de commettre une nouvelle folie, de rendre publique ma défaillance. Et voilà pourquoi je préférais ne pas vous revoir tout de suite... Laissez-moi me retourner, me recueillir; un peu plus tard, bientôt, je vous rappellerai; et alors, vous me tiendrez, une fois encore, de mon libre consentement.

— Soit! fit le jeune homme avec tristesse. Ce n'est pas tout à fait cela que j'avais rêvé. Mais j'ai plus de devoirs envers vous que de droits sur vous... J'obéirai.

XI.

Non, ce n'était pas tout à fait cela qu'avait rêvé Florestan. A défaut d'autre croyance, il avait du moins une remarquable faculté d'enthousiasme pour les choses de l'amour. Ardent et sincère, il était capable de se donner corps et âme, sans marchandage ni compromis, à sa passion, quelle qu'elle fût, mais surtout à une passion aussi avouable que l'était celle que lui avait inspirée la marquise de Fossanges. C'était bien un dévot de l'amour : fervent et crédule, tenace et soumis. — Aussi ne pouvait-il ni se révolter après un retour de fortune, ni se déclarer satisfait de l'exaucement passager de ses vœux.

Mais, si le jeune homme s'exaltait facilement en matière amoureuse, sa tête se refroidissait plus vite que son cœur; — ce qui lui permit de faire quelques réflexions assez sagaces sur son cas et sur celui de son éphémère maîtresse.

Les liaisons adultères ne deviennent vraiment embarrassantes que du jour où l'amant se trouve débarrassé du mari, soit par la mort, soit par la séparation ou le divorce, soit enfin par la retraite volontaire, mais surtout par cette dernière solution. Un homme d'esprit, quand il s'aperçoit que sa femme le trompe, n'a donc pas à hésiter sur la vengeance : il n'a qu'à s'en aller. Il peut être certain de faire pièce aux deux complices en les laissant face à face; et cette imparfaite libération de la femme infidèle marque le commencement de l'expiation. De quelque côté, en effet, que se tournent désormais les amans, ils ne voient plus pour eux que des chemins barrés. Auparavant, ils étaient dans une impasse; mais ils pouvaient rétrograder : ils ne le pourront plus sans félonie ou sans incohérence. S'ils vivent ensemble, ce ne sont, de toutes parts, que sacrifices et meurtrissures : relations de famille, rang social, sécurité du lendemain, tout doit être immolé par eux ou compté dorénavant pour rien. S'ils reculent devant la vie commune, l'isolement de la femme ne tarde pas non plus à faire le vide complet autour

d'elle, sa situation étant presque aussi suspecte que dans le cas précédent et beaucoup plus fausse.

C'est ce qu'avait compris à merveille M. de Fossanges. Et c'est ce que comprenait pareillement Florestan, dans la solitude où on le laissait se morfondre. De sorte qu'il se tenait à l'écart, non sans effort ni impatience, mais sans rancune : il ne pouvait, quoique prêt à tout, s'étonner qu'une femme hésitât devant certains holocaustes.

Après le retour de la marquise à Paris, une seule visite, rue Jean-Goujon, ce fut tout ce qu'il se permit; et, en fait d'allusion à leur situation réciproque, une simple phrase qui exprimait à la jeune femme, en même temps qu'une docilité parfaite, un dévoûment à toute épreuve. Il avait été payé sur l'heure de sa discrétion; car Mme de Fossanges, profitant de ce qu'elle était seule avec lui, lui avait donné ses deux mains et son front à baiser, en murmurant : « Bientôt,.. bientôt!.. » et en accompagnant le tout d'un regard plein de gratitude et d'attendrissement. — La vérité est qu'elle attendait, soit de l'amour et de la faiblesse de son mari, soit du hasard des circonstances, quelque heureuse modification de sa vie nouvelle, c'est-à-dire une restauration du passé.

Mais M. de Fossanges ne se départait point de ses résolutions; retiré sous sa tente, il paraissait bien y avoir élu définitivement domicile. Toutes les questions d'intérêt, d'ailleurs peu compliquées, avaient été réglées, avec une convenance parfaite, grâce à l'intervention officieuse des notaires. Et les époux n'avaient même plus à se revoir.

Quant au monde, il sembla d'abord prendre assez bien la chose. Après tant de procès scandaleux, tant de scènes ridicules ou affligeantes, on trouvait, sinon très naturelle, du moins très méritoire, cette façon discrète de terminer un différend conjugal. — On commençait à être blasé quant à ces audiences de tribunal où deux conjoints aigris se vident réciproquement sur la tête, par l'obligeante entremise de leurs avocats respectifs, des tombereaux d'ordures et des panerées de documens diffamatoires. A quoi bon tout cela, quand chacun des intéressés peut vivre tranquille de son côté, et qu'il n'y a même pas d'enfans à se disputer? A quoi bon aussi pousser l'épreuve de la vie commune jusqu'aux volées mutuelles de coups de cravache, que l'on finit par s'administrer quelquefois sur le palier de l'appartement?

Seulement, ce juste tribut d'éloges une fois payé aux deux nouvelles et méritantes victimes de l'incompatibilité d'humeur, on se demanda ce qu'allait faire la marquise, quelle conduite elle allait tenir, et à quel genre de vie elle allait s'arrêter. Et, quand on la vit

prête à continuer de recevoir, de sortir et de se distraire comme par le passé, on lui marqua quelque étonnement, ou plutôt on laissa voir quelque stupeur. On ne lui tourna pas le dos; les hommes surtout n'auraient eu garde. Mais trop de gens envieux avaient la démangeaison d'une revanche à prendre sur son luxe et son état de maison, son élégance et sa beauté, pour ne pas lui faire sentir que sa situation n'était plus entière et qu'il y avait des lézardes à son prestige. Et puis, la recrudescence d'hommages masculins, qui avait tout naturellement signalé l'inauguration de son veuvage conventionnel, n'était pas sans lui créer quelques difficultés de nature assez délicate.

Ainsi, tous ses adorateurs, non contens de s'épier les uns les autres, se mirent à la surveiller de fort près, guettant plus que jamais sa chute, quelques-uns même étant bien convaincus que cette chute était un fait accompli, et qu'il n'y avait plus qu'à en provoquer le renouvellement à leur profit. Trois ou quatre de ses plus actifs poursuivans surtout s'acharnèrent à la convaincre que, dans sa position, une femme n'a jamais aucun avantage sérieux à demeurer vertueuse, personne ne devant s'imaginer qu'elle le puisse être à l'avenir, sauf le cas d'un chômage général d'admiration autour de sa beauté ou d'une personnelle inaptitude à l'amour, tout à fait humiliante. — Cette démonstration par l'absurde devint notamment le thème favori de MM. de Valencin, de Novancourt et de Francœuvres, — ces deux derniers faisant une cour collective, par habitude d'agir de concert.

La marquise comprit tout de suite que son ironie était en danger de s'émousser depuis que son mari n'était plus là pour rendre cette ironie presque respectable, — en tout cas vraisemblable et légitime. — Elle s'aperçut que cette arme gracieuse se fausserait vite dan ses mains, n'étant plus suffisante pour attester la force de celle qui s'en servait et continuant de faire des blessures qui ressemblaient de plus en plus à des piqûres d'aiguillon. Elle vit qu'il lui faudrait se fâcher ou se montrer tolérante au point d'encourager, non-seulement toutes les visées, mais toutes les suppositions.

En outre, ayant toujours fait profession de dédaigner les amitiés de femme, excepté celle de Mabel, et Mme Gueyrard ne pouvant plus ne pas se tenir sur la réserve, Roberte ne tarda guère à se sentir effroyablement seule. Elle eut le frisson de la solitude, elle connut l'angoisse des abandonnemens au milieu d'un concours empressé de courtisans.

Et bientôt, un incident qu'elle eût pu prévoir, sous une forme ou sous une autre, puisqu'elle avait prévu tout le reste, redoubla son malaise.

Un jour que M. de Novancourt était chez elle avec son inséparable Francœuvres, la conversation tomba sur la vogue croissante des stations d'hiver. Novancourt, opinant après Francœuvres, — dont on disait, par allusion à la différence de leurs statures et à la similitude de leurs idées, qu'il était le prolongement nécessaire, — Novancourt prônait l'usage de ces déplacemens réitérés, grâce auxquels on n'habite plus Paris que le temps voulu pour s'y retremper, pour renouveler sa garde-robe et pour entretenir ses relations.

— C'est très gentil, ces petits voyages ; ça coupe une saison, ça vous distrait, ça vous redonne le goût de Paris. Ainsi, Francœuvres et moi, nous allons partir pour Nice : nous verrons les courses, le soleil,.. s'il y en a ; à défaut de soleil, la roulette. Et, avant un mois, nous serons de retour ici, heureux d'être partis, heureux d'être revenus... Savez-vous ce que vous devriez faire, vous, chère madame...

— Ne vous donnez pas la peine de compléter votre pensée : j'ai deviné.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne dirais pas non, si... si l'on ne rencontrait là-bas tous les gens qu'on a coutume de voir ici. Est-ce la peine de faire tant de chemin pour retomber en pays de connaissance ? Pour moi, l'excuse des voyages, c'est le besoin de voir des physionomies nouvelles. A Paris, c'est à croire que personne ne meurt. Mais, dans le Midi, on retrouve même les gens qu'on ne voyait plus !

— Ça, c'est vrai ! dit Francœuvres. Ainsi, nous allons retrouver là-bas...

Sur ces entrefaites, M. Le Hardouin entra dans le salon.

— Vous parlez de Nice ? dit-il. J'y vais.

— Naturellement. On ne peut pas courir sans vous.

— Et j'emmène La Garderie, ajouta l'oncle de Florestan avec un regard en dessous à l'adresse de la marquise.

— Tiens ! mais il me semble qu'on ne le voit plus guère, M. de La Garderie ? Était-il donc absent ?

Francœuvres, en parlant, avait levé le nez vers son ami Novancourt d'un air narquois.

— Non ; mais il est morose, déclara M. Le Hardouin, grièvement morose. C'est pour cela que je l'emmène : je veux le distraire.

— Et il a accepté ? demanda, après une hésitation, la marquise.

— Conditionnellement... Entre nous, je crois que le cher garçon est enchaîné.

— Enchaîné ?

— Oui. Je le soupçonne d'avoir une liaison. Cette morosité, cette mélancolie...

— Bah! — fit Francœuvres, qui avait dressé l'oreille, alléché, mais surtout gouailleur.

— Oui, oui... Mais ce n'est pas mon affaire.

Et M. Le Hardouin changea de conversation, refusant de se prêter aux efforts des deux inséparables pour faire de nouveau dévier l'entretien vers la vie privée de Florestan.

Mais, quand il fut seul avec M[me] de Fossanges, il y revint de lui-même. Puis :

— Encore un, dit-il, que vous avez mis à mal!

— Moi!.. Je voudrais bien savoir ce qui vous autorise, mon cher Le Hardouin, à porter à mon compte les chagrins d'amour de votre neveu?

— Croyez-vous qu'on ne vît pas bien, au Champart, que La Garderie s'était brûlé les ailes à voleter autour de vous?

— Quand cela serait, à qui la faute?

— A vous, madame et chère amie, à vous, au moins pour moitié. On s'éprend de vous sans le faire exprès, je l'ai éprouvé par moi-même, mais vous faites exprès de ne pas vous en apercevoir à temps.

— Vous savez que vous devenez insolent, mon cher... et que vous prenez mal votre temps! Car je suis seule, passablement exposée déjà aux mauvais propos... Je ne vous fais pas mon compliment. A un certain niveau social, quand on ne peut pas être gentilhomme, ce qui n'est point, en effet, dans les moyens de tout le monde, il faut être au moins *gentleman*.

Très sèche, elle s'était levée pour marquer à son visiteur qu'elle le congédiait.

— Pardon... Je n'entendais nullement vous blesser. Je voulais seulement vous dire que ce serait une charité de ne pas réduire à la dernière extrémité ce gentil garçon, qui vous aime et qui paraît prendre la chose au sérieux... Vous ne détestez pas me faire souvenir que je suis son oncle... Eh bien! je m'en suis souvenu, voilà tout!

Évidemment, c'était une vieille rancune que venait d'assouvir l'oncle de Florestan. Mais sa visite n'en eut pas moins des conséquences qu'il n'avait pu ni prévoir ni souhaiter.

M[me] de Fossanges, qui avait déjà senti précédemment que sa suprématie mondaine était entamée ou compromise, ne pouvait plus douter que sa réputation même ne fût à la merci des commérages et des inductions malveillantes de tant de gens hostiles ou envieux. Quoi qu'elle fît désormais, on y trouverait à redire. — Son parti fut bientôt pris. Trop orgueilleuse ou trop vaniteuse pour accepter une lente déchéance, trop adulée et trop gâtée pour abdiquer toute prétention aux hommages et à la déférence d'autrui, elle écrivit à Florestan d'avoir à ne pas s'éloigner de Paris sans une visite préalable et une explication nécessaire.

— Vous alliez vous absenter sans me prévenir? dit-elle au jeune homme quand il se rendit à son appel.

— Non pas. J'ai dû, pour me soustraire aux instances plus ou moins sincères de mon oncle, lui promettre de l'accompagner, sauf empêchement imprévu; mais je comptais bien...

— A la bonne heure! Mais il résulte de tout cela que votre oncle et d'autres encore ont parfaitement deviné que vous êtes pour quelque chose dans la rupture de mon ménage... C'était, en partie, prévu. Seulement, j'espérais que l'on se contenterait de conjectures vagues et indirectes.

— On a osé...

— Oh! très bien... Aussi suis-je déterminée à renoncer, pour longtemps, à la vie de Paris.

Florestan eut un involontaire et joyeux tressaillement.

— Mais, reprit la marquise, si je pars, que ferez-vous?

Une touchante anxiété se peignit alors sur les traits du jeune homme, tandis qu'il répondait :

— Ce que vous ordonnerez. Vous savez bien que vous pouvez disposer de moi.

— Vous me suivrez?

— Si vous m'y autorisez, il est inutile de me le demander.

— Eh bien! je vous y autorise.

— Me voilà payé de mes tribulations et de mes angoisses!.. Roberte, je vous...

— Ne le dites plus, interrompit la jeune femme. Mais faites en sorte que je le croie. J'ai besoin de le croire.

Elle l'attira près d'elle et, sans quitter sa main, qu'elle avait prise :

— Je suis à une heure un peu trouble. Les circonstances m'ont poussée hors de ma voie... Je me trouve comme égarée, encore tout abasourdie de ce qui m'est arrivé. Mais j'ai besoin de m'appuyer sur vous, besoin de confiance et d'affection... Il faut que vous soyez là pour me prouver que, si je me suis trompée de route, je ne me suis pas complètement fourvoyée. J'étais peu faite, vous le savez, car je vous l'ai dit et répété, pour ces passions qui bouleversent une existence... Mais je m'y ferai peut-être. Tâchez que je m'y fasse!

— Voyons, Roberte, avez-vous bien réfléchi?.. C'est contre moi-même que je plaide, en ce moment. Mais j'ai peur que vous ne vous laissiez entraîner à une résolution extrême pour quelques froissemens d'amour-propre ou quelques difficultés passagères. Vous n'êtes pas acculée aux décisions sans recours; et, quoi qu'il en doive coûter à mon attachement passionné, je saurai, s'il

le faut, me sacrifier... Je ne peux pas douter de votre affection : vous m'en avez donné le meilleur et le plus irrécusable gage, qui est votre personne même. Seulement, je tremble que vous n'excédiez vos forces en rompant avec le monde, qui n'a pas le droit de vous rejeter et qui ne songe probablement pas à le faire.

— Je ne veux pas y être tolérée, après y avoir régné... Je préfère vivre en indépendante.

— Mais vivre en indépendante, ce n'est pas forcément vivre en irrégulière... Qu'entendez-vous donc par le mot dont vous vous êtes servie?

Mme de Fossanges, inclinant vers son jeune adorateur, devenu son amant et qui l'écoutait extasié, son visage mutin tout embrumé présentement d'une mélancolie douce, se fit très câline pour dire :

— Nous ne pouvons pas vivre tout à fait ensemble, c'est évident... L'amour, d'ailleurs, ne saurait rien gagner à ce régime, qui le dépoétise et l'use avant le temps. Voyez ce qui se passe dans le mariage... A moins d'avoir cette sorte de superstition à rebours qu'ont certains imbéciles pour lesquels le sacrement est la cause de tout le mal, il faut bien admettre que c'est la vie commune qui ruine l'amour, et non le mariage lui-même... Voici donc ce que j'ai rêvé pour nous. Je ne récrimine pas sur le passé; je l'accepte avec ses conséquences : je suis à vous. Mais nos deux existences peuvent rester associées sans se confondre; nous pouvons vivre l'un pour l'autre sans vivre côte à côte... Bref, je voudrais toujours ou souvent vous avoir à portée de ma voix et de ma tendresse sans donner à tous les passans le droit de qualifier notre intimité comme ils qualifient les liaisons affichées. Je veux bien être votre maîtresse, je veux bien qu'on le sache; mais je ne voudrais pas qu'on eût le droit de le proclamer... Imaginez-vous la douce et belle vie que je vous devrai, si rien ne m'oblige à rougir devant personne et si je ne sens ma dépendance que par mon amour...

Tout ce qu'elle lui dit était fort sensé; cela aurait pu l'être moins sans compromettre le succès de sa requête. Florestan, grisé, respirait les paroles de sa maîtresse comme il respirait son parfum, avide de ce qui émanait d'elle, s'en imprégnant sans rien analyser. Et elle put cueillir sur sa bouche la promesse qu'il n'attenterait jamais à cette indépendance dont il semblait qu'elle eût fait sa religion, comme il avait fait la sienne de l'amour.

Il fut convenu que le jeune homme partirait pour Nice avec son oncle et toute la cohorte des *sportsmen* en déplacement. Mais, au lieu de revenir avec eux, il devait attendre que la marquise vînt le rejoindre. Et, soit à Nice même, soit à Cannes, ou en un point quelconque de ce littoral qui est le terme de tant de migrations hiver-

nales, ils inaugureraient leur nouveau train d'existence. — Mme de Fossanges entendait vivre de cette vie libre, et aujourd'hui parfaitement acceptée, des belles cosmopolites millionnaires dont le *home* n'est pas fixe, voyage avec elles, et où elles reçoivent qui bon leur semble, s'installant où il leur plaît, s'envolant et disparaissant quand elles le veulent, traversant Paris comme un carrefour où aboutissent tous les chemins du monde, résidant partout et ne demeurant nulle part. La médisance, sinon l'envie, s'essoufflerait à les suivre. Pourvu qu'elles aient une certaine décence extérieure, nul ne leur demande rien ; n'importe où, on leur fait une place au premier rang, — même à Paris, s'il leur prend en gré de s'y arrêter.

En tout cas, une marquise authentique, qui vit seule, et dont le nom n'a jamais été accolé publiquement à celui d'aucun galant, peut bien espérer qu'elle deviendra l'égale, au moins, des reines détrônées qui voyagent pour leur agrément... ou pour celui de leurs peuples.

Mme de Fossanges se mit donc en devoir de quitter Paris. Elle fit ses adieux à tout le monde, comme en perspective d'une longue absence, mais se contenta d'écrire à Mabel : l'entrevue eût été gênante.

Quant à Florestan, il était déjà parti, le cœur léger, heureux enfin, pleinement heureux, et souriant au long avenir de cette liaison sans chaînes et sans honte. Il était aimé ; on le lui prouvait. Et il allait pouvoir se délecter de cet amour. Et il serait à tout jamais dispensé, non-seulement des compromissions et des lâchetés de l'adultère, mais du décor avilissant ou ridicule des rendez-vous furtifs. Pas de logement garni, pas de correspondance clandestine. Il connaîtrait cette joie souveraine d'entrer la tête haute chez sa maîtresse, ou de la recevoir sans trembler pour elle et sans la voir trembler. — L'amour, faute de la fierté d'aimer et de l'orgueil d'être aimé, n'est plus que la moitié du bonheur. Or, Florestan pouvait désormais prétendre au bonheur tout entier.

Ce fut sur les hauteurs de Cimiez, cet aérien faubourg de Nice, que les amans se retrouvèrent, en mars, après le départ du gros des touristes. Mme de Fossanges avait fait retenir un pavillon enfoui sous les lauriers-roses. Elle s'y installa avec un personnel restreint, remettant à plus tard, ou même à l'année suivante, les réceptions et les fêtes, ce dont le vicomte ne pouvait que lui savoir gré. Néanmoins, elle fit quelques visites, afin de bien établir qu'elle n'était pas là incognito et qu'elle n'avait aucun désir de se cacher.

Florestan venait la voir deux ou trois fois par semaine, dans l'après-midi ; mais, assez souvent, il la retrouvait, le soir, en un

autre pavillon, qu'il avait loué pour cet objet, à quelque distance. De la sorte, leur commerce galant n'était nullement avoué ni même en sérieux danger d'être découvert, chacun se rendant isolément, et de nuit, au lieu de réunion, qui n'était un domicile ni pour l'un ni pour l'autre.

Le charme de ces premiers rendez-vous parut à Florestan sans mélange. C'était l'idéal même du bonheur dans l'amour et par l'amour. Rien de bas, ni de trivial; aucun souci, aucune arrière-pensée, aucune jalousie. Et la poésie d'un beau ciel, la tiédeur d'un doux climat, l'haleine embaumée des fleurs, le vol lumineux des lucioles sillonnant la nuit d'un réseau phosphorescent!.. Avoir de la tendresse plein le cœur, autour de soi ce féerique enchantement des choses, près de soi sa maîtresse, c'est épuiser la félicité humaine... pour peu que se prolonge une telle ivresse de l'âme et des sens.

Florestan buvait à longs traits.

Pendant quelques semaines, il ne soupçonna pas qu'il pût y avoir une lie au fond de la coupe, ni même qu'il dût entrevoir, tôt ou tard, le fond de cette coupe. La courte phase de ses déboires était oubliée, comme l'est un malaise passager entre deux périodes heureuses, et tant que dure la dernière. Aussi bien Roberte se montrait-elle tout autre qu'au Champart et à Paris. Probablement séduite et subjuguée, quand même, par la grâce printanière de cet amour si enthousiaste et si plein de sève, elle paraissait avoir fini par s'y abandonner toute. Elle avait renoncé à la raillerie sans renoncer au sourire. Et, bercée peut-être par la mollesse endormeuse du climat, non moins que par les caressans effluves d'une passion dont elle se sentait comme enveloppée, elle fut, quelque temps, la plus adorable et la plus parfaite des amantes : elle n'eut pas de caprices; il ne semblait même pas qu'elle eût conservé une volonté. Elle ne témoignait point, sans doute, une ardeur toujours égale à celle de son amant; mais elle se prêtait, avec une bonne grâce inlassable, à toutes les exigences passionnées du jeune homme, ne lui refusant ni un rendez-vous ni une caresse, — quoiqu'elle fût en relations presque suivies avec diverses personnes de la colonie étrangère, ce qui réclamait une part assez large de son temps. — Quel homme épris eut jamais l'idée d'en demander davantage?

Mais il advint, tout naturellement, vers la fin du printemps, que leur solitude à deux se fit plus réelle et plus complète, par suite du départ des derniers attardés. Et un nuage, moins qu'un nuage: une vapeur légère, s'étendit sur le front de Roberte. Son amant ne le remarqua point d'abord : il n'était pas dégrisé; et, tant qu'on est ivre, on s'aperçoit difficilement que les autres ont cessé

de l'être. Et puis, la jeune femme était coutumière, à présent, de certaines *absences*, qui ne sont souvent que des distractions un peu prolongées ou même une forme du recueillement.

Un jour pourtant, elle fut si visiblement absorbée par des réflexions chagrines, que Florestan, bon gré mal gré, dut s'en apercevoir. On eût dit qu'elle était devenue la proie d'une obsession et qu'une pensée térébrante lui martyrisait le cerveau. Or, la veille de ce jour-là, M. Strandford, le seul de ses anciens familiers qu'elle eût revu depuis son exil volontaire, ayant traversé Nice, — au retour d'une croisière d'amateur entreprise dans la Méditerranée, à bord du yacht d'un de ses amis et compatriotes, — M. Strandford était venu lui présenter ses hommages, ou plutôt lui dire, en passant, un amical bonjour. Informée, à l'avance, de cette visite, la marquise avait prié Florestan de ne pas se montrer.

— Est-ce le passage de Strandford qui vous assombrit rétrospectivement? demanda le jeune homme.

— Oui et non. Je ne regrette, ni de l'avoir vu, ni de l'avoir si peu vu. Mais ses paroles me reviennent à l'esprit et une idée me hante.

— Qu'est-ce donc qu'il vous a dit?

— A une question que je lui posais indirectement sur les souvenirs que j'ai laissés derrière moi il a répondu : « On ne vous oubliera jamais, soyez-en sûre, même si votre fugue, qui n'est encore qu'un simple déplacement, devient une expatriation. Votre place reste et restera vacante. Le jour où vous voudrez la reprendre, vous n'aurez personne à en chasser, parce que personne n'osera briguer la succession de Mme de Fossanges. Et savez-vous pourquoi personne ne l'osera? C'est parce que tout le monde est convaincu que vous reparaîtrez bientôt, sous pavillon conjugal. On ne peut pas prendre cette brouille au sérieux. Les séparations à l'amiable, c'est, en sens inverse, comme les mariages à Gretna-Green. »

— Eh bien? fit le vicomte un peu interloqué.

— Eh bien! cela m'a frappée comme une prophétie... ou une menace.

— Vous pourriez songer à implorer de votre mari...

— Qui vous dit cela? interrompit la marquise avec un commencement d'impatience. Rien de pareil est-il présumable de ma part, pour quiconque me connaît?.. Mais qui sait si mon mari?..

— Roberte! s'écria le jeune homme douloureusement affecté, vous n'êtes plus la même... Vous avez des regrets... Peut-être vous ennuyez-vous, simplement...

Il avait baissé la voix, tout consterné, comme ayant peur d'entendre une vérité décevante, proclamée par sa propre bouche. Mais,

sa maîtresse lui ayant jeté les bras autour du cou avec une impétuosité de tendresse à laquelle elle ne l'avait pas habitué, il fut vite rassuré.

— N'ayez jamais cette sotte et méchante idée, entendez-vous?.. M'ennuyer avec vous! Mais que serais-je, alors? et que me resterait-il?.. Non, votre affection et vos baisers m'ont tout fait oublier, ont tout remplacé pour moi, croyez-le bien... J'étais peut-être un peu guindée, un peu froide, au début. Mais n'avez-vous pas vu comme j'ai changé, ingrat! La statue... disons la statuette, pour ne pas afficher de prétentions, la statuette de Saxe est devenue une femme, une vraie femme au contact de votre amour; sous la chaleur de vos caresses, elle s'est animée, elle vit et elle vous aime!

Il n'y avait rien à répondre, étant donné surtout que les lèvres du jeune homme venaient d'être scellées par le baiser le plus hermétique et le plus concluant qui ait été jamais appliqué sur la bouche d'un amant attristé ou sceptique. — Et pourtant, la conviction qu'on lui imprimait ainsi, comme à nouveau, Florestan ne devait pas tarder à la reperdre.

Dans les jours qui suivirent, en effet, il remarqua des emportemens de tendresse, qui avaient un caractère forcé, presque nerveux et convulsif. On eût dit, chez Mme de Fossanges, un besoin de se convaincre elle-même qu'elle n'était point incapable d'aimer, de s'élever du moins jusqu'à cette exaltation des sens qui justifie les coups de tête et explique les chutes par le vertige. — A une observation très tendre et très résignée, que lui adressa son amant sur ces allures nouvelles, elle répondit :

— Vous êtes cruel. Je n'ai plus qu'un devoir, qui est de vous rendre heureux; et vous ne voulez pas que ce devoir soit un plaisir!

Et elle pleura. Et il ne sut trop que penser, parce que, en pleurant, elle l'embrassait.

XII.

Les quartiers riches de la ville achevaient de se dépeupler. Les dalles des trottoirs fondaient au feu du terrible soleil méridional. Nice, l'élégante et cosmopolite cité, n'était plus qu'un désert poudreux, sauf en ses parties anciennes, où elle n'a vraiment rien qui la distingue de tant d'autres villes du Midi, comme elle empoussiérées, rôties, lépreuses et malpropres.

Cependant, la marquise de Fossanges s'obstinait à y rester. Et

l'inégalité de son humeur s'accentuait, toujours corrigée à temps par de brusques retours d'effusion.

— Il va falloir, lui dit un jour Florestan, songer à se déplacer.

— Le désirez-vous donc? demanda Roberte avec une irritation mal contenue.

— Comment le désirerais-je? lui répondit doucement le jeune homme. Où retrouverai-je un pareil tête-à-tête?.. Mais je ne saurais pousser l'égoïsme jusqu'à tenir compte du bien-être de mon amour plus que de vos convenances personnelles. Or, vous ne pouvez vous condamner à passer ici tout l'été.

— Et où irais-je?.. Où irions-nous?.. Voulez-vous que nous allions nous montrer dans les villes d'eaux et sur les plages à la mode?

— Mais, ma chère Roberte, vous oubliez nos conventions. Vous savez bien ce que j'ai accepté, pourtant... Vous êtes libre, entièrement libre. Et je trouverai très naturelle, quoique douloureuse, une séparation de quelques semaines ou de quelques mois.

— A merveille! Mais dites tout de suite que ces vacances vous seront agréables.

— Voyons, voyons, Roberte! Vous oubliez...

— Non; mais où voulez-vous que j'aille? Et que ferais-je? J'ai encore des robes... et je n'ai peut-être plus d'amis... Je n'ai que vous. Nos conventions étaient stupides, je le reconnais. En dépit de toutes mes réserves et de toutes vos concessions, je vous appartiens. Il n'y a pas place en ce monde pour l'amour indépendant. Partout où j'irai, je serai vôtre, je sentirai le lien moral qui m'attache à vous; et, dès lors, je n'aurai nulle part l'impression d'une pleine liberté. Partout vos droits me suivront; partout je comprendrai que notre liaison me retient dans les marges du code et de la société... Remarquez que je ne m'en plains pas. C'est vous qui parlez d'allonger la chaîne. Moi, je sais bien que, plus elle sera longue, plus elle sera pesante... Il faut, au contraire, nous serrer l'un contre l'autre, pour la réduire à rien et la porter allégrement... Eh bien! vous n'êtes pas de mon avis?.. Mais dites-moi donc que j'ai raison et que ma logique vous enchante!.. Voilà que c'est moi, maintenant, qui aime avec le plus de passion et de vérité!.. Embrassez-moi et allons nous promener; cela vaudra mieux que de chercher ensemble des sujets de tourment.

Une ou deux semaines encore s'écoulèrent parmi ces joies un peu heurtées et saccadées. — On touchait au mois de juillet, quand, un matin, après un roulement de voiture brusquement interrompu et suivi d'un coup de sonnette discret, la gracieuse silhouette de M[me] Gueyrard apparut entre les lauriers-roses du jardin.

La baronne était vêtue d'une robe de foulard clair, qu'enveloppait un *cache-poussière* gris d'argent, qui, ouvert sur le devant, dessinait par derrière la taille élancée, et avec assez d'exactitude pour qu'il fût possible, à ce seul indice, de reconnaître l'élégante et matinale visiteuse. — Certes, Mme de Fossanges n'attendait qui que ce fût; mais elle attendait Mabel moins que toute autre personne. Aussi, dès qu'elle l'eut reconnue, sous les espèces de cette voyageuse en costume d'été, s'avança-t-elle vivement à sa rencontre.

Les deux amies s'embrassèrent sans hésitation. Mais, aussitôt introduite dans les petits appartemens de Roberte, Mabel promena ses regards autour d'elle avec une sorte d'inquiétude.

— Seule? fit-elle. Tout à fait seule?

— Oui... Comme vous le voyez.

— Mais comprenez-vous bien le sens de ma question?

— Je le crois, répondit Mme de Fossanges en rougissant. Je suis tout à fait seule... chez moi.

— Aïe! voilà une restriction par voie de sous-entendu, dont ma mission va avoir à souffrir... Enfin, écoutez-moi tout de même.

Alors, s'étant assise près de son amie et rivale, sur un siège bas, et s'étant accotée au dossier du petit meuble, pour la mieux dévisager, elle lui exposa les motifs de sa visite inattendue. Elle raconta que, après avoir passé la dernière moitié de l'hiver et la première moitié du printemps en Angleterre, où l'avait appelée la mort de son oncle, — lequel oncle lui avait laissé fort scrupuleusement la part d'héritage qu'il lui avait annoncée par avance, — elle avait, à son retour, rencontré le marquis de Fossanges. Celui-ci, non sans de nombreuses circonlocutions, avait amené l'entretien sur Roberte et finalement sollicité la faveur d'une audience plus intime.

— Oui, votre mari est venu me voir, ma chère amie, pour me parler de vous. C'était me mettre dans l'embarras; mais vous me croirez sans peine si je vous affirme qu'il était encore plus gêné que moi... Le pauvre homme vous adore; il ne peut se passer de vous; et, au fond, il doute toujours. A la réflexion, la preuve... ou l'épreuve qui lui avait paru si concluante, ne lui a plus semblé péremptoire; et il s'accroche à ses doutes comme à des bouées de sauvetage. Il ne peut pas croire, vous ayant vue si longtemps à l'œuvre... et au feu, que vous ayez fini par succomber misérablement devant les attaques d'un conscrit. La vraisemblance lui paraît plus vraie que la vérité... Et c'est souvent ainsi, vous savez, quand on a intérêt ou plaisir à admettre le vraisemblable. Néanmoins, il n'aurait pas été fâché de me faire parler, de s'assurer, en tout cas, que je ne savais rien de plus que lui. Comme vous pensez, je me

suis retranchée dans mes convictions passées, dans celles dont je lui avais fait part et que votre aveu seul m'a ôtées. Mais alors, ne s'est-il pas avisé de réclamer, avec instances, mon intervention! « Voici ce que j'attends de vous, m'a-t-il dit, non pas tant en ma faveur que dans l'intérêt de Roberte, qui fut votre amie. Je voudrais que vous allassiez vous assurer sur place qu'il n'y a rien de choquant dans sa manière de vivre... Oh! je sais bien que je pourrais et que j'aurais déjà pu m'en assurer par moi-même. Mais j'ai manqué et je manque encore de courage. Je vous en prie, faites ce que je vous demande. Mettez-vous sur sa trace, rejoignez-la, voyez-la, confessez-la. Et, si tout peut se réparer... » Il n'acheva même pas, ma chère amie, tant il était ému et malheureux... Eh bien! me voici. J'ai eu beau lui objecter que mon désir de ne plus me mêler en rien de ce qui vous concerne devait lui paraître d'autant plus légitime que je lui avais avoué à lui-même le genre d'intérêt dont votre conflit était empreint pour moi. Il ne m'entendait pas. Il vous savait dans le Midi et, ayant appris de ma bouche même que je m'apprêtais à aller passer l'été dans une villa des bords du lac de Côme, chez des amis d'Angleterre, il avait pris à tâche de me démontrer que mon devoir était de faire un détour et d'accepter l'ambassade. Arrivée hier au soir, je partirai demain matin pour le nord de l'Italie, d'où j'écrirai à votre mari... Je ne me suis engagée à rien qu'à vous voir et à transmettre votre réponse, telle quelle... Parlez.

— Que vous dirai-je? articula lentement Roberte. Le mal est fait.

— Mais dure-t-il encore? Je crois que toute la question est là, et que M. de Fossanges ne reviendra pas autrement sur le passé. Si je puis lui mander que vous êtes seule ici, j'ai la conviction qu'il viendra vous y chercher. Vous vous entendrez alors ensemble, et d'autant plus facilement qu'il n'y aura pas grand'chose à dire.

— Que ne vous a-t-il aimée? murmura Roberte en rêvant.

— Qui? Votre mari?.. Il a essayé, le pauvre homme! mais sans grand succès.

— Eh! non, c'est de M. de La Garderie que je parle.

— Oh! ma chère, qu'il soit bien admis entre nous que je ne suis plus, plus du tout en cause, si j'y fus jamais. Mon petit roman est mort-né, et je ne me sens aucune envie de le faire revivre... Parlons de vous, de vous seule, s'il vous plaît.

— Eh! de moi que voulez-vous savoir? Si je me suis donnée à M. de La Garderie? Vous le savez... Si cela dure encore? Oui; et c'est mon excuse. Rappelez-vous que vous m'avez vous-même indiqué la voie où je suis entrée.

— Ah! pardon, Roberte! Je n'ai pas pu vous conseiller d'y persister, non plus que de vous y engager. Je vous ai dit simplement que la seule excuse, en pareil cas, c'est l'amour... Mais ce n'est pas une raison, parce qu'on a bronché, de tomber tout à fait, ni parce qu'on a mis un pied dans l'ornière, d'y mettre l'autre pied.

— C'est cependant fatal. Tout vous pousse : je ne sais quel besoin de logique, d'abord; puis le mécontentement de soi-même, qui se tourne en ardeur de mal faire ou de faire pis qu'on n'a fait; puis l'insultant scepticisme d'autrui, que l'on pressent et qui vous décourage... enfin, la crainte de la solitude, de l'abandon, du vide... Et pourtant, rien de tout cela vaut-il, je vous le demande, l'ennui sans nom... Tenez, je me suis trahie!

— Voilà donc où vous en êtes! murmura Mabel. Vous n'avez pas même eu la compensation de goûter un instant votre faute!

— Non. Et j'ai bien essayé, allez! Je me suis mis l'imagination à la torture pour me forger, après un semblant d'excuse, un semblant d'illusion. Rien!.. Si; au début de mon séjour ici, de notre exode méridional, j'ai eu quelques visions de faux bonheur et quelques hallucinations de tendresse. Mais combien de temps cela a-t-il duré! Et ensuite, quels efforts! quelles comédies! quelles pénibles et lamentables parodies, plutôt!

— Quoi! pas du tout d'amour?

— Eh! ma chère, croyez-vous que l'on s'improvise amante, comme on s'improvise amateur d'art? Croyez-vous que, après avoir dédaigné, pendant des années, les sentimens tendres comme bourgeois et ridicules, on puisse en faire tout à coup la grande affaire de sa vie? Si nous étions capables d'aimer, est-ce que nous n'aimerions pas nos maris?.. du moins quand ils sont aimables, ce qui se voit encore par-ci par-là. Non, non, la vérité est que, entre une mondaine et une poupée articulée, il n'y a de différence que dans le mécanisme, un peu plus ou un peu moins compliqué; des rouages : pas de cœur, pas d'âme!

— Mais alors, alors?..

— Vous ne comprenez pas pourquoi ni comment une femme de ma sorte peut succomber?

— Je l'avoue.

— C'est un peu affaire de perversité, mais surtout de distraction... Oui, de distraction! A force de s'exposer au danger, sous prétexte qu'on sait se garder, on se laisse surprendre... Ah! vous êtes bien vengée, ma chère amie!

— Je le vois, et je n'ai pas envie de m'en réjouir, je vous assure... Mais qu'allez-vous devenir?

— Je n'en sais rien... Ah! ma chère Mabel!..

Mme de Fossanges sanglotait nerveusement. Son amie lui prit les mains.

— Voyons, Roberte, puisqu'il y a un remède... Oh! je sais bien qu'il est assez délicat pour moi de vous le conseiller. D'abord, votre mari pourra me demander des renseignemens précis... Et puis, j'aurai l'air, ou de chercher à hériter de votre part dans l'affection de M. de La Garderie, ce qui ne sera guère honorable, ou de poursuivre, dans le spectacle de son abandon, la vengeance de ses dédains...

— Eh! qu'importe cela! interrompit la marquise en souriant à travers ses larmes. Il vous croit pauvre... et peut-être intéressée : vous aurez le beau rôle, soit que vous le consoliez, soit que vous le dédaigniez à votre tour... O Mabel, si vous vouliez!.. si j'osais!..

Elle avait joint les mains avec une grâce enfantine et s'était laissée glisser aux genoux de son amie.

— Non, non, fit celle-ci de son air doux et décidé, je ne puis ni ne veux intervenir une fois de plus dans vos... débats avec M. de La Garderie. Je suis venue ici pour le compte de votre mari... Peut-être, au fond, n'étais-je point fâchée de voir où vous en étiez : il faut être franche. Mais mon but véritable était bien de vous informer des dispositions de M. de Fossanges et de lui transmettre le résultat de ma visite, c'est-à-dire vos décisions. Aussi, tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser le soin de lui répondre vous-même. Écrivez-lui, ou appelez-le, ou allez le rejoindre. Pourvu que je puisse m'en laver les mains... Cela vous regarde. Et vous vous en tirerez très bien sans moi. Le terrain est des plus favorables... Sans compter que, comme disent les bons campagnards, il n'y a rien d'écrit!

— Et M. de La Garderie? Que lui dire et que faire de lui?..

— Tout de bon, vous n'espérez pas que je m'en charge?

— Vous voyez bien pourtant que, faute d'une personne qui s'interpose, je ne pourrai le séparer de moi, puisque je ne dois pas prendre l'initiative de la séparation... Et, à supposer que je le puisse, comment accueillerait-il mes revendications de liberté?

— La meilleure des revendications, en pareil cas, est celle qui consiste à prendre la clé des champs.

— Vous me le conseillez?

— Ah! non, non, non!.. Je ne conseille plus rien.

— Mais, si je le fais, qui lui fera comprendre?..

— Oh! il comprendra bien tout seul, le pauvre garçon!

— Enfin, vous ne voulez pas rester?

— Je pars demain.

— Sans me revoir?.. Donnez-moi, au moins, jusqu'à après-

demain. Donnez-moi le temps de m'arrêter à un parti. Il faut bien que vous sachiez...

Après s'être fait longuement prier, Mabel accepta de prolonger son séjour de vingt-quatre heures et finit par promettre à son amie de venir dîner avec elle le lendemain, en tête-à-tête.

Mme de Fossanges passa le reste de sa journée à réfléchir. Florestan, devant la voir dans la soirée, ne parut pas de l'après-midi. Et quand, à neuf heures du soir, elle monta dans la voiture de louage qui la conduisait habituellement aux rendez-vous, elle avait pris une résolution : cela se voyait à son air, à sa démarche, à la façon brusque et cavalière dont elle escalada le haut marchepied du landau de remise qui l'attendait.

Les jardins des villas, sous un ciel endiamanté, exhalaient, dans l'atmosphère calme, mais fraîchissante, des parfums tantôt doux comme des souffles de vierges endormies, tantôt violens et lascifs comme des aromates de sérail. C'était une nuit faite pour l'amour ou pour le rêve...

Il parut à Roberte que Florestan n'avait pas opté pour le rêve. En effet, quand, ayant laissé sa voiture à quelque distance de certaine petite villa tout enguirlandée de feuillage et de fleurs, qui domine un faubourg de la ville, la jeune femme se trouva, dès le seuil de l'habitation, en présence de celui qui s'apprêtait à l'y recevoir, elle se sentit tout de suite assaillie et enveloppée par les démonstrations de la plus juvénile et de la plus ardente tendresse. — Franchement morose, pour la première fois peut-être depuis ce qu'elle appelait son exode méridional, elle répondit à peine et très mal à ce déploiement de câlinerie. Et elle s'empressa de pénétrer à l'intérieur de la villa, jetant sa légère mantille à une servante indigène qui venait d'accourir.

Ce n'était pas un palais, certes ! cette villa. Mais combien supérieure au triste et sacramentel rez-de-chaussée dont M. Le Hardouin avait fait entrevoir à son neveu la banalité navrante ! Partout des fleurs pâmées répandaient leurs senteurs amollissantes, et partout la tiède brise du soir, s'élevant de la mer vers les hauteurs, apportait ses réconfortantes caresses à travers les fins treillages qui interdisaient aux moustiques l'accès des fenêtres ouvertes. Le mobilier était frais et simple comme celui d'un nid bourgeois, revisé par un homme de goût : ni faux luxe ni mesquinerie.

— Non, pas de lumière, je vous prie, — dit Roberte, en s'asseyant près d'une fenêtre d'où sa vue pouvait s'étendre jusqu'à la mer lointaine. — Je suis lasse. L'obscurité me repose.

— Quelque contrariété? demanda Florestan avec cette résignation inquiète qui lui devenait peu à peu familière.

— Non... Mais devinez un peu de qui j'ai reçu tantôt la visite... Mabel!

— Encore elle!.. Tant pis! Sa venue équivaut pour moi à un mauvais présage.

— Pourquoi cette animosité?

— Que vient-elle faire?

— Elle passe, simplement. Elle se rend sur les bords du lac de Côme et revient d'Angleterre... A propos, saviez-vous qu'elle fût presque riche, aussi riche que vous?

— Non. Vous m'avez dit vous-même le contraire... Mais en quoi cela m'importe-t-il?

— Je croyais, et je ne sais vraiment pas où j'avais pris cette idée, qu'elle vivait, depuis son veuvage, des médiocres largesses de sa famille. Or, il paraît qu'un des frères de son père avait très convenablement pourvu à ses besoins bien avant de mourir et qu'il vient, en mourant, de compléter son œuvre.

— Tant mieux pour elle! Mais, encore une fois, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?

— Cela pourrait vous donner des regrets.

Le jeune homme s'éloigna de Roberte avec un mouvement d'humeur.

— Vous savez aussi bien que moi que la fortune de Mme Gueyrard ne peut pas m'être moins indifférente que sa personne.

— C'est pourtant une femme séduisante que Mabel!

— Si c'est pour me parler d'elle que vous êtes venue!.. Voyons, Roberte, avouez que, ce soir, vous ne m'aimez guère?

— Là! vous voilà tout hérissé... Avec vous, il faudrait toujours être au diapason de l'amour aigu. N'y a-t-il point de rémission dans cette fièvre ni d'apaisement entre les crises? Et ne peut-on causer pendant les entr'actes?.. Prenez donc votre parti, mon cher, d'être aimé selon la nature ou même le caprice de la femme qui vous aime. C'est déjà fort joli, croyez-moi, d'être aimé,.. surtout par les femmes qui n'ont pas de vocation générale pour cette fonction.

— Vous m'avez gâté quelque temps... Mais je redeviendrai raisonnable, soyez tranquille.

— Vous êtes fâché?

— Non. Je suis triste, parce que je constate que toute personne dont le passage vous apporte un écho de votre ancienne existence vous laisse un regret... Vous vous ennuyez; et moi, je ne songe qu'à vous adorer. Ce n'est pas gai, ce contraste.

— Ah çà! vous m'aimez donc toujours autant? Après des semaines et des mois d'une intimité presque quotidienne, vous en êtes encore à vous affliger pour un mot?.. pour un peu de tiédeur, ou de paresse, ou d'irritabilité?

— Oui.

— Qui donc a prétendu que l'amour des hommes commence en fringale et finit en indigestion?

— Quelqu'un, sans doute, qui n'avait pas connu cette vie délicieuse qu'une femme comme vous, rien qu'en se laissant aimer, peut faire à l'homme qui l'aime... D'où me seraient venus la lassitude et l'ennui? Nous n'avons rien mis en commun que ce qui est le charme et la poésie de l'amour. Nous vivons l'un près de l'autre sans être esclaves l'un de l'autre, sans assister jamais à ces détails vulgaires qui préparent... et réparent les apothéoses du plaisir. Notre amour n'entre en scène que quand le décor est posé et sans même traverser les coulisses... On devrait pouvoir s'aimer ainsi toute la vie... Mais il paraît que vous en jugez autrement, à cette heure, quoique vous fissiez naguère grand fonds sur ce genre d'existence... Eh bien! Roberte, que vous dirai-je? Je ne puis que vous répéter...

— Que je suis libre? interrompit la jeune femme. Non. Je ne le serais vraiment que si vous aspiriez à l'être.

— Vous ne me demandez pas, je pense, de vous faire ce mensonge?

— Non, non, mon cher ami.

— Alors, que me demandez-vous?

— Rien... J'ai des scrupules quand je vous vois si épris, si constant et si dévotieux. Je vous interroge pour vous éprouver... et, au besoin, pour vous aider à vous affranchir d'un culte qui pourrait devenir une superstition... A part cela, je n'ai rien à vous demander.

— Moi, je vais vous demander quelque chose, Roberte.

Il se rapprocha; et, s'accoudant au dossier du fauteuil où sa maîtresse semblait rêver les yeux ouverts en regardant, tantôt le ciel constellé, tantôt le sombre entassement des maisons du faubourg, étagées, au-dessous d'elle, sur la croupe de la montagne :

— Quand vous serez sûre, reprit-il, bien sûre de ne plus m'aimer que par charité, vous me le direz, n'est-ce pas?.. Dites-le-moi donc tout de suite... Car l'heure est venue, je crois.

Il y avait tant d'amour et tant d'angoisse dans le tremblement de sa voix, que Roberte l'attira doucement à ses pieds et lui murmura tout près de l'oreille :

— C'est vous qui m'avez fait la charité en m'aimant. Je ne le méritais pas... Mais je vous en serai toujours reconnaissante. Ne m'aimez plus autant, mais ne me détestez ni ne m'oubliez jamais.

— Vous voyez bien que vous voudriez me quitter et que vous le ferez un jour ou l'autre, un jour prochain peut-être!

Il la tenait étroitement enlacée et, de sa bouche, cherchait une bouche qui se dérobait. — Il se releva, blessé.

— C'est fini, dit-il avec amertume, je le sens. Vos lèvres fuient les miennes, et vous avez peur de mon baiser.

— Si j'en ai peur, c'est qu'il n'a rien perdu de sa puissance, grand enfant!

— Alors, pourquoi vous y soustraire?

— Parce que... parce que, ce soir, je vous l'ai dit, je suis d'humeur chagrine... Tenez, je vais vous laisser. Il n'y a pas moyen que nous nous entendions pour le quart d'heure. Nous ne sommes pas à l'unisson... C'est un accident assez vulgaire, du reste. Mais, en pareil cas, il vaut mieux remettre au lendemain l'amour et la conversation.

— Roberte! ne me quittez pas ainsi. Je m'imaginerais... Ou bien dites-moi que vous m'aimez encore.

— Eh! oui, je vous aime... Mais faisons le sacrifice de cette soirée, croyez-moi.

— Pourtant, qu'irez-vous faire, seule, chez vous, dans votre maison vide?.. Voyez comme ici tout vous engage à rester. Il est encore si tôt!.. Reste, je t'en prie!

Elle s'était levée, et il l'avait reprise dans ses bras, où il la dorlotait d'un mouvement berceur. Mais elle cherchait à se dégager. Elle le fit d'abord avec précaution, avec douceur, puis avec une certaine brusquerie. Et, quand, une fois encore, le jeune homme s'efforça de mettre un baiser sur sa bouche, elle se recula avec une espèce de colère, qui pouvait ressembler à de l'horreur ou à du dégoût.

— Me haïssez-vous donc, à présent? s'écria Florestan tout interdit.

— Mais c'est que vous êtes fou, aussi, de vouloir... Demain, tenez, je vous dirai... Oui, demain, venez dîner chez moi... Venez à six heures. Et maintenant, bonsoir! A demain!.. Je vais regagner la voiture. Ne m'accompagnez pas... je préfère que vous ne m'accompagniez pas.

— Allez! vous ne m'aimez plus!

Non, elle ne l'aimait plus, après l'avoir aimé infiniment peu... Et elle avait été sur le point de le haïr, au lieu de se contenter de le dédaigner ainsi que son mari, — parce que, bien plus que celui-ci, il avait pesé, sans le vouloir, sur son indépendance, et qu'il avait failli, en outre, la jeter définitivement hors du monde, hors de ce monde à qui elle tenait par toutes les fibres de son petit être baroque, artificiel et détraqué.

Lorsque le vicomte de La Garderie, morne et oppressé, aborda, le lendemain soir, vers six heures et demie, l'enclos des lauriers-roses, une chose le frappa tout de suite : c'est que les portes étaient grandes ouvertes, contrairement à l'habitude ; que de nombreux traits de roues sillonnaient les allées, et que la maison avait un air sens dessus dessous qui évoquait des idées de départ, sinon de déménagement précipité.

Il était préparé à tout, venant à ce rendez-vous comme à une convocation funèbre. Néanmoins, il sentit que son cœur se serrait encore ; et il éprouva le besoin de s'arrêter avant de franchir la grille, pour reprendre haleine ou donner du répit à son inquiétude. Et il se retourna vers la route.

Les cimes lointaines des hautes montagnes se découpaient en dentelures rousses ou violacées sur l'azur intense d'un ciel éclatant. Pas une nuée, pas un souffle d'air pour troubler la sérénité lourde de cette atmosphère surchauffée. C'était un paysage d'une splendeur accablante et lugubre, tout empreint de l'inexprimable tristesse de cette anomalie grandiose, si mystérieuse et presque terrifiante, qu'ont certains horizons méridionaux : la lumière sans la vie. Tout était encore éclairé avec une magnificence brutale et crue ; rien ne semblait palpiter sous cette pluie continue de rayons métalliques. — Le jeune homme, n'ayant pas trouvé dans la contemplation du paysage les impressions calmantes ni les ressouvenirs heureux qu'il en avait espérés, fit une nouvelle volte-face et s'achemina du côté de la maison.

Ce fut le domestique ordinaire qui l'introduisit. — Une fois dans le salon, il se sentit encore mieux conquis et confisqué par le regret de ce qu'il allait perdre. Outre le lien poétique d'une passion vraie, mille attaches secrètes lui rappelaient son servage : l'occulte pouvoir d'un plaisir déjà passé à l'état d'habitude sans qu'il y eût encore eu de dépréciation par l'accoutumance ; l'épanouissement de l'orgueil ; la satisfaction du bon goût ; la tranquillité dans la passion, et tant d'autres avantages dont il avait profité avec plus ou moins d'inconscience jusqu'à ce moment, où la certitude d'en être prochainement privé lui en rendait la douceur plus sensible et plus distincte.

Dès qu'il entendit un pas de femme derrière la porte du salon, il se leva pour mieux assurer d'avance son attitude en face de Roberte. — Ce fut Mabel qui parut.

Le front du jeune homme se plissa sous l'empire d'un mécontentement trop visible, mais fort excusable, après tout. L'amie de Roberte, en effet, qui n'avait pas été précisément un trait d'union entre les amans, ne semblait guère qualifiée pour présider à leur

rupture, ni même aux préliminaires de leur séparation. — Mais il faut dire que la baronne Gueyrard n'avait pas l'air plus enchanté que de raison, et qu'il n'y avait pas trace d'hypocrisie maligne ou rancunière dans le ton qu'elle prit pour s'innocenter.

— C'est un véritable guet-apens, monsieur, qui nous met en présence. Et en voici la preuve, la preuve écrite et signée par l'auteur responsable...

— Roberte est déjà partie! interrompit en balbutiant le jeune homme, à demi suffoqué par une indignation douloureuse. Partir ainsi! Me traiter de la sorte, moi qui...

— Oui, vous qui l'aimiez aveuglément, on peut le dire... Oh! je ne songe point à triompher au sujet de cette banqueroute, dont la forme seule était imprévue pour moi. Je suis venue ce soir, très innocemment, très tranquillement, sur la foi d'une invitation à dîner et sur la promesse d'un tête-à-tête... que je ne croyais pas devoir être celui-ci. Me ferez-vous l'honneur de ne suspecter, cette fois, ni mes paroles ni mes intentions?

Florestan, sans prendre la lettre que lui tendait Mabel, répliqua d'une voix étouffée :

— Hélas! madame, le départ de votre amie me retire le droit de soupçonner qui que ce soit de m'avoir desservi auprès d'elle : par cet abandon cruel, brutal, elle me donne la mesure de ses véritables sentimens et me révèle l'étendue de mon illusion...

Puis, la parole coupée par l'émotion, il s'assit en détournant la tête pour cacher, tant bien que mal, la profondeur de son trouble. Mabel, apitoyée, s'approcha de lui.

— Oui, ce fut une illusion, dit-elle. Mais comment avez-vous pu vous y livrer tout entier? Comment croire qu'une femme si attachée au monde soit capable de se confiner dans une passion qui l'en arrache et menace de l'en séparer pour jamais? Comment croire qu'elle ait la vertu du sacrifice, quand elle n'a eu, quelque temps, le respec du devoir que par habitude du décorum?.. Comment croire même qu'elle ait la faculté d'aimer?

— Je n'ai achevé de le croire pourtant, répliqua lentement le jeune homme, qu'après avoir reçu d'elle le gage suprême... Mais permettez-moi de jeter les yeux sur cette lettre...

Il parcourut du regard l'épître où Mme de Fossanges, rappelant à son amie la nécessité d'une prompte décision, se déclarait sans courage pour affronter les larmes ou la violence d'une scène de rupture.

— Pas l'ombre de sensibilité vraie, murmura Florestan, qui se leva et rendit la lettre à Mabel. Elle est partie en hâte, fuyant l'ennui des explications bien plus que le déchirement des adieux. Et

c'est sur vous qu'elle s'est reposée du soin de m'éveiller en dissipant les derniers restes de mon pauvre songe!.. Sur vous!

— Mon Dieu, oui, vous voyez... Elle a laissé ses gens derrière elle, sauf sa femme de chambre, et moi en face de vous comme truchement... ou comme tampon. Et elle a disparu, regagnant Paris, sa maison, le décor de sa vie d'autrefois, son ancien cortège... et son mari, cet accessoire utile ou consacré par la tradition. C'est très édifiant!

— Et elle s'est sans doute imaginé, la pauvre femme! que vous m'aideriez à me consoler!.. Machination absurde et perverse!.. Ah! madame, je vous demande pardon pour elle... et pour moi.

— Pour vous?

— Oui. Je ne vous ai point écoutée jadis; j'ai méconnu la sagesse de vos avis... et peut-être la droiture de votre caractère. Je me suis lourdement trompé, et je m'en accuse.

— Sans acception de personnes, vous avez pris le faux culte pour le vrai, c'est certain. Mais, si vous abjurez, tout est bien.

— Malheureusement, pour abjurer, il me faudrait une nouvelle religion. Et...

Il s'interrompit en secouant la tête.

— C'est juste, dit Mabel. Vous devez craindre de ne rencontrer qu'une nouvelle illusion...

— Je craindrais surtout, triste néophyte, de faire trop peu d'honneur à mon nouveau culte. Je resterai donc provisoirement sans croyance.

Après un court silence, et comme à regret, la jeune femme hocha la tête en signe d'approbation, puis prononça :

— Peut-être, en effet, n'y a-t-il pas de meilleur parti ni de plus digne. Et, si c'est un malheur, ce n'est point un crime, après tout, de vivre sans foi...

Florestan, quoiqu'il eût encore des pleurs dans la voix, ne put se retenir d'achever cette phrase incomplète.

— Pourvu, dit-il, que ce soit avec le désir d'en retrouver une, n'est-ce pas?

— Voilà pourtant, conclut Mabel avec un sourire, à quoi vous a réduit l'absurde et perverse combinaison imaginée par Roberte : vous madrigalisez les larmes aux yeux!

HENRY RABUSSON.

LA FRANCE, L'ITALIE

ET

LA TRIPLE ALLIANCE

La situation de l'Europe est peu rassurante; pour être devenu banal, cela n'en demeure pas moins vrai. Les splendeurs éphémères du Champ de Mars ne nous doivent pas faire illusion. Pendant que les sept ou huit cents jurés de l'Exposition s'apprêtent à décerner aux concurrens de toute nationalité le prix des luttes de l'art et de l'industrie, les peuples en armes continuent leur faction. Du Niémen aux Alpes et des Carpathes aux Vosges, les sentinelles aux aguets prêtent l'oreille. Qu'ont à faire les Alpes dans cette veillée des armes? Les Vosges ont leur blessure; des deux côtés des Vosges se tendent des mains qui ont été séparées et qui voudraient se rejoindre. Je ne vois rien de semblable sur les Alpes de la Savoie ou du Dauphiné; par-dessus leurs têtes blanches, l'on n'entend aucun appel d'un versant à l'autre. Pourquoi leurs gorges se hérissent-elles de forts d'arrêt; pourquoi les chasseurs alpins s'exercent-ils à escalader leurs sommets?

Entre la France et l'Allemagne, il y a Sedan et les souffrances de l'Alsace-Lorraine. Entre l'Allemagne ou l'Autriche et la Russie, entre le germanisme et le slavisme, il y a des antipathies nationales, des rivalités de races. Qu'y a-t-il entre la France et l'Italie? Entre elles, je ne vois pas de sang, — ou, s'il y a du sang, c'est du sang versé en commun, qui cimente, et non qui sépare. Entre elles, je ne vois ni haines de races, ni antagonisme de religions, ni conflit de civilisations. De toutes les nations de l'Europe, ce sont les deux plus voisines par le génie, par les mœurs, par les

traditions. Elles peuvent en venir aux mains, — l'histoire a déjà vu des fratricides, — elles n'en seront pas moins sœurs. Qu'y a-t-il donc entre elles? D'où ce courant de méfiance qui les envahit peu à peu? Hélas! il y a ce qu'il est le plus difficile peut-être d'écarter, parce que rien de plus malaisé à saisir : des préventions, des malentendus, des susceptibilités, des affections déçues, des sentimens froissés.

I.

Entre la France et l'Italie, il y a, d'abord, l'amour-propre national. C'est là, en réalité, le point de départ de leurs divisions; de là est venue leur mésintelligence. La légèreté française a blessé la juste fierté italienne; tort grave, car l'amour-propre national est ce qu'il y a de plus sensible chez un peuple, et aussi, ce qu'il y a de plus respectable. Pour les patriotes, il s'identifie avec le patriotisme et l'honneur du pays natal. La faute de la France, faute involontaire, souvent même inconsciente, a été de froisser l'orgueil péninsulaire. Alors même que la France la traitait en sœur, l'Italie se trouvait traitée en cadette. Le rôle d'aîné est parfois délicat; nulle part plus que de peuple à peuple. Un député lombard qui n'est pas le premier venu, M. Bonfadini, en a fait l'aveu : à la racine de tous les griefs de l'Italie contre nous est la vanité française trop peu soucieuse de la dignité d'autrui (1). Les questions d'amour-propre tiennent autant de place dans la vie des nations que dans celle des individus. On l'oublie trop dans nos chambres ou dans nos bureaux de rédaction. Cela est surtout vrai d'un pays neuf comme l'Italie; d'un pays qui, en dépit de toutes ses gloires et de sa noblesse de vingt siècles, est, comme état, un parvenu. Il est d'autant plus susceptible, il tient d'autant plus aux égards qu'il a été plus longtemps foulé aux pieds. Si l'Italie a tout sacrifié à l'unité, n'est-ce pas pour avoir le droit de marcher la tête haute parmi les nations?

Sous ce rapport, la presse française a fait beaucoup de mal à la France, d'autant que les Italiens, comme la plupart des étrangers, ne lisent guère que les plus frivoles de nos journaux, ceux qui, pour un bon mot, nous aliéneraient le meilleur de nos amis. La presse italienne n'est pas demeurée en reste avec les feuilles du boulevard. Les polémiques de journaux ont pris un ton d'aigreur peu fait pour faciliter les relations des cabinets. La presse des deux pays a trop souvent ressemblé à deux roquets qui, du haut des cols des Alpes, aboieraient de loin l'un contre l'autre. Si le per-

(1) Bonfadini, *la France et l'Italie en 1888*.

sifflage des feuilles françaises a parfois été insupportable de suffisance et de fatuité, les insinuations des gazettes italiennes ont été plus perfides; la défiante imagination de quelques-unes s'est distinguée par l'énormité de ses accusations. A certaines heures, on aurait pu croire qu'il y avait contre nous, dans la péninsule, une campagne de presse, dirigée de Berlin, comme si le trop-plein du « fond des reptiles » s'était déversé par-dessus les Alpes. J'ai rencontré, dans des gazettes réputées sérieuses, les inventions les plus bizarrement odieuses. Ainsi, à la suite d'une collision entre un bateau français et un bateau italien, un journal de ton modéré, *il Tempo*, de Venise, racontait, en septembre 1888, que les capitaines français avaient reçu, de leur gouvernement, des ordres secrets pour couler par surprise les vapeurs italiens qui pouvaient servir de transports militaires. Autre exemple : combien de journaux de diverses provinces ont annoncé que les cuirassés ou les torpilleurs français devaient fondre à l'improviste, sans déclaration de guerre, sur les ports ou les arsenaux de l'Italie?

Autre exemple encore. On sait combien il y a d'ouvriers italiens en France. Ils doivent s'y trouver bien, car ils y affluent en masses compactes. Ils s'y sont presque emparés de certains métiers. L'Italien du nord, le Piémontais, comme on dit chez nous, est le Chinois de l'Europe. Il a une capacité de travail, une sobriété, une régularité que nos ouvriers ont trop souvent perdue. C'est le terrassier piémontais qui a construit presque tous nos nouveaux chemins de fer. Une bonne part des milliards du plan Freycinet est passée dans sa large ceinture. Sans lui, ce plan, de ruineuse mémoire, fût demeuré inexécuté. En apportant leurs bras à la France, ces Italiens lui apportaient du travail à bon marché. Le gouvernement, les chefs d'industrie devaient s'en féliciter; l'ouvrier français, non. Pour lui, ces étrangers ne sont que des concurrens qui viennent lui enlever son travail et faire baisser son salaire. Comment s'étonner que, sur les chantiers où ils se rencontrent, il y ait des rixes entre les travailleurs des deux nationalités? Des Français ou des Allemands viendraient par escouades disputer les constructions de Rome aux maçons italiens, qu'ils risqueraient fort d'être accueillis à coups de stylet. Or, ces querelles inévitables entre ouvriers indigènes et ouvriers étrangers, certaine presse italienne s'est plu à les représenter comme un complot organisé. On a dénoncé la « chasse à l'Italien » et la « barbarie française, » comme s'il y avait là autre chose qu'une de ces questions de concurrence et de salaire sur lesquelles les peuples entendent difficilement raison. Le fait mérite d'autant plus d'être signalé, que les ouvriers italiens s'obstinant, malgré les conseils de leurs journaux, à venir chercher leur vie sur cette sauvage terre de France, les conflits d'ouvriers ne peuvent manquer

de se reproduire périodiquement. Française ou italienne, bien coupable la presse qui les exciterait ou les grossirait!

Il faut bien le dire, du reste, au lieu de rapprocher les peuples en les aidant à se comprendre, la presse quotidienne semble trop souvent travailler à les séparer et à les irriter les uns contre les autres. Elle envenime les querelles, elle dénature les incidens, elle stimule les rivalités, elle pique les amours-propres. Elle est à l'affût des questions à soulever et se plaît à en rendre la solution malaisée. Si l'Europe est toujours sur le qui-vive, la faute en est, pour une bonne part, à la presse et à son auxiliaire, le télégraphe. Nulle part, cela n'est plus sensible que dans les relations de la France et de l'Italie.

Une chose rendait les froissemens entre les deux pays plus faciles et plus douloureux, précisément ce qui semblait le gage de leur amitié : les services rendus par l'un à l'autre. Il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour savoir que la reconnaissance est un fardeau incommode. Elle pèse encore plus aux peuples qu'aux individus. Le bienfaiteur n'a qu'un moyen de se faire pardonner ses bienfaits, c'est de les oublier. La France s'est trop souvenue de Magenta et de Solferino, et, qui pis est, elle a trop souvent fait mine de s'en repentir. Le rôle de sauveur est de ceux qui demandent le plus de tact; voyez-le au théâtre : n'y réussit pas qui veut. Il ne faut pas imiter ce personnage de comédie qui ne manque aucune occasion de rappeler que c'est à lui que son compagnon de voyage doit la vie. Puis, sans prétendre que la morale n'a rien à démêler avec la politique, on ne saurait appliquer aux nations les mêmes règles qu'aux individus. Un homme peut se sacrifier à autrui; un peuple, non. Si vilaine chose que soit l'ingratitude, les peuples ont parfois le droit d'être ou de paraître ingrats. On pourrait dire que, pour eux, l'égoïsme est le premier des devoirs. C'est celui qu'ils pratiquent le plus facilement; le mal est que leur égoïsme est souvent mal entendu.

Il y avait à peine quelques mois que les armes russes avaient jeté la Hongrie aux pieds des Habsbourg, lorsque le prince Schwarzenberg annonçait que l'Autriche étonnerait le monde par son ingratitude. « De tous les rois de Pologne, disait l'empereur Nicolas, au palais Lazienki, les deux plus fous, c'est Sobieski et moi, qui avons tous deux sauvé l'Autriche. » Le souvenir de Sobieski n'avait pas empêché Marie-Thérèse de signer le partage de la Pologne; il est vrai qu'elle n'avait signé qu'en pleurant. Les Bulgares, émancipés par les Russes, n'ont pas attendu dix ans pour s'affranchir de la tutelle de leur grand frère du nord. Ils gardent, au-dessous des saintes images, le portrait du tsar libérateur, et ils ferment l'oreille aux conseils venus de Pétersbourg. La presse russe a beau répéter:

Plevna! Plevna! Sophia persiste à en faire à sa tête. La Russie ne recouvrera son ascendant sur la principauté que le jour où Pétersbourg aura convaincu les Bulgares que leur autonomie n'a rien à redouter de la politique russe. C'est là une histoire de tous les temps. Louis XIV, en 1672, reprochait déjà aux Hollandais leur ingratitude, « quoiqu'il ne soit pas séant aux princes, plus qu'aux particuliers de reprocher les bienfaits dont ils ont comblé leurs amis ou leurs voisins (1). » Louis XIV avait raison, cela est malséant, et de plus, c'est malavisé. Reprocher les services rendus, c'est le moyen de les faire discuter.

Ainsi, certains Italiens, un petit nombre, je dois le dire, ont découvert que l'Italie ne devait rien à la France. La péninsule avait-elle une dette, c'était envers Napoléon III; les Bonaparte tombés, l'Italie ne nous doit plus rien. Sa dette envers l'empire, elle l'a du reste acquittée en élevant, à Milan, une statue à Napoléon III. Les Italiens qui raisonnent ainsi ne font que répéter ce qu'a dit et écrit plus d'un Français. Il est des patriotes, parmi nous, qui se sont appliqués à démontrer que l'affranchissement de l'Italie avait été exclusivement l'œuvre personnelle de Napoléon III. A les entendre, la France n'y a participé que forcée et contrainte; c'est malgré elle qu'elle a été traînée à Solferino.

Par malheur, la campagne de 1859 n'est pas assez ancienne pour qu'il n'en reste des témoins. Il n'est pas besoin d'être octogénaire pour avoir vu les ouvriers de Paris acclamer l'empereur partant pour Magenta. A tort ou à raison, la guerre d'Italie a été la plus populaire des guerres du second empire. C'est presque le seul acte de Napoléon III auquel ait applaudi l'opposition. Qui en doute n'a qu'à feuilleter les collections des journaux libéraux ou démocratiques. Le fait est constant; un vent de générosité, comme il ne s'en lève guère que dans nos plaines gauloises, soufflait alors sur la terre de France. Les Français étaient heureux d'aller à la délivrance d'un peuple. Villafranca les contrista; ils eussent voulu pousser jusqu'à l'Adriatique. Il leur en coûtait de laisser Venise « aux Croates ; » ils pardonnaient mal à l'empereur de s'être arrêté devant la menace d'une intervention de la Prusse. Il n'était que temps cependant; sans l'armistice conclu à la hâte par les deux empereurs, la Prusse et l'Allemagne entraient en ligne pour leur confédéré, et la France payait de l'Alsace l'affranchissement de l'Italie.

Tels sont les faits; les reproches rétrospectifs, adressés à la politique impériale, n'y sauraient rien changer. La haine de l'empire a beau faire répéter, à nombre de Français, que l'Italie ne nous

(1) Camille Rousset, *Louvois*, t. I, ch. V.

doit rien, les Italiens savent ce qu'ils en doivent penser. Les politiques peuvent reléguer dans l'ombre les lointains souvenirs de 1859, le peuple de la Lombardie et des Romagnes a la mémoire plus fraîche ; il sait que, sans les pantalons rouges, les habits blancs pourraient encore monter la garde sur la place du Dôme de Milan, et le drapeau jaune et noir flotter sur les portiques des rues de Bologne. Le droit à l'ingratitude, les politiques les plus dégagés ne l'ont jamais proclamé. Interrogez-les ; ils vous diront que, si, en 1870, l'Italie n'a pas payé à la France la dette de 1859, la faute en est à la légèreté du gouvernement français, au coup de tête de 1870, à la rapidité et à l'imprévu des événemens.

Le fait est que, en 1869, alors que le choc de la France et de l'Allemagne semblait inévitable, l'Italie nous a offert son alliance. Le diplomate dont les études ont jeté le plus de clarté sur la politique du second empire, M. Rothan, a raconté l'échec de cette négociation (1). La France cherchait à conclure une alliance avec l'Italie et l'Autriche-Hongrie. Le cabinet de Florence ne refusait pas son concours; il est vrai qu'il y mettait le prix. Les États, d'habitude, ne traitent pas gratis; la France elle-même, avant de passer les Alpes, avait stipulé la cession de la Savoie et de Nice. Le gouvernement italien demandait Rome ; l'opinion ne lui eût pas permis de se lier à moins. L'Autriche, la catholique Autriche ne s'en effarouchait point ; elle pressait la France « d'enlever à l'Italie cette épine de Rome. » Le gouvernement français ne sut pas s'y décider. Quelque intérêt qu'eût, pour nous, à pareille heure, une alliance franco-austro-italienne, il y avait, on ne saurait le méconnaître, un obstacle à la condition qu'y mettait l'Italie. Ce n'étaient pas seulement les influences féminines qui s'employaient aux Tuileries pour le Vatican ; c'était une chose qui, de tout temps, a compté en France : l'honneur. La France ne pouvait éternellement demeurer en faction au château Saint-Ange; le *jamais* de M. Rouher au corps législatif avait été le mot d'un avocat plaidant pour un client en vue d'un succès d'audience ; un homme d'État sait que jamais et toujours n'appartiennent pas à la langue politique. La France ne pouvait prolonger longtemps l'occupation de Rome ; mais il lui était difficile, Pie IX vivant, de paraître trafiquer d'un vieillard désarmé, qu'elle-même avait rétabli sur son trône temporel. Donc la triple alliance rêvée par M. de Beust échoua, par le refus de la France, et non de l'Italie. Elle échoua, pour le malheur de l'Europe et le malheur de la papauté, emprisonnée dans son *Non possumus;* car, en cédant à Rome la place aux Italiens, la France eût pu obtenir au saint-siège, ce qui manque aujourd'hui aux *guarentigie* italiennes, une garantie internationale.

(1) G. Rothan, *Souvenirs diplomatiques : l'Allemagne et l'Italie.*

Les négociations qu'elle avait rompues par scrupule en 1869, la France en sollicita la reprise en 1870, à la veille et au lendemain des premières batailles. Il était trop tard; ni l'Italie ni l'Autriche n'étaient prêtes. Puis, la France était trop mal engagée; Wœrth et Spickeren avaient refroidi nos amis. Les défaites ne nouent pas les alliances. On n'entre pas en campagne pour un vaincu. Un instant, Victor-Emmanuel, en *re galantuomo*, songea à marcher; ses ministres, Lanza et Sella, étaient là pour le retenir. M. Thiers ne réussit pas mieux que le prince Napoléon. « Parce que la France s'est jetée par la fenêtre, disait M. Visconti-Venosta, ce n'est pas une raison pour que l'Italie s'y jette après elle. » Et de fait, les armées françaises captives, Paris investi, ce n'était pas assez de l'intervention de l'Italie pour faire pencher la balance en notre faveur; l'Italie n'avait pas assez de troupes à y jeter. Son armée était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Elle avait été réduite en 1869. Le cabinet de Florence eût eu de la peine à transporter au-delà des Alpes plus de 50,000 hommes, et 50,000 Italiens n'eussent pas suffi à changer la face de la guerre. Paris était trop loin, et les victoires de la Prusse avaient été trop rapides. Si lestes et si vaillans que soient les bersaglieri, un corps d'armée italien ne nous eût guère plus servi que les volontaires de Garibaldi. Il eût fallu que l'entrée en ligne de l'Italie entraînât celle de l'Autriche, mais la Hofburg, non plus, n'était pas prête, et quand M. de Beust l'eût emporté, l'Autriche était bridée par la Russie. Le prince Gortchakof avait le traité de Paris à dénoncer et l'empereur Alexandre II s'était chargé de protéger les derrières de son oncle Guillaume. Laissons donc là une bonne fois, la conduite de l'Italie en 1870. Un peuple qui se jette tête baissée dans une guerre, sans consulter ses voisins, ne doit pas compter sur eux pour le tirer d'affaire.

II.

« Comment avez-vous toujours tant de plaisir à retourner en Italie, alors que les Italiens doivent être si désagréables pour les Français ? » Que de fois m'a été répétée cette naïve question, comme si, au sud des Alpes, le Français était devenu un ennemi devant lequel se ferment toutes les portes. Non, vraiment, les Italiens n'en sont pas encore là avec nous; ils ne nous font point mauvais visage. Cela, du reste, est si contraire à leur naturel que, le voudraient-ils, ils y réussiraient mal. De tous les étrangers, le Français est peut-être, encore aujourd'hui, le mieux accueilli en Italie. Demandez aux jeunes gens qui, l'an dernier, ont représenté la France au centenaire de l'université de Bologne. Maîtres et élèves ont été étonnés de la spontanéité et de l'enthousiasme de la réception faite, par la

jeunesse italienne, à nos étudians et à notre drapeau (1). On les a portés en triomphe. On a dételé les chevaux de leur voiture ; on se serait cru aux jours où les Autrichiens décampaient des Romagnes au bruit du canon de Magenta. A Bologne, dira-t-on, les acclamations des étudians et du peuple s'adressaient moins à la France qu'à la république. Quand le sentiment démocratique n'y eût pas été étranger, jamais un peuple séparé de la France par des haines nationales n'eût fêté ainsi des Français.

Entre la France et l'Italie, qu'on ne nous parle donc pas d'antipathies nationales. Les liens officiels de la triple alliance n'ont pas encore étouffé les vieilles sympathies. La triple alliance est une combinaison politique qui n'a rien à voir avec le sentiment populaire. Ce qui est vrai, c'est que nos amis les plus ardens, ou les plus bruyans, se rencontrent surtout aux deux pôles du monde politique. Il en est de républicains ; il en est de papalins. On sent l'inconvénient pour nous. Cela tend à nous rendre suspects aux partis dynastiques. Il y a là une sorte de fatalité historique qui pèse sur nous depuis un siècle. C'est la rançon de notre grand et double rôle dans l'histoire. En Italie, comme presque partout au dehors, la France est, pour les uns, la mère de la Révolution, pour les autres, la fille aînée de l'Église, deux personnages qu'elle a peine à mettre d'accord, et qui ne plaisent guère plus l'un que l'autre à l'Italie officielle. Pauvre France ! on lui fait, à la fois, les deux reproches opposés ; elle ne se disculpe de l'un qu'en s'exposant à l'autre. On appréhende d'elle l'eau et le feu, le cléricalisme et la démocratie. Les uns la regardent comme un foyer de révolution ; les autres la considèrent comme l'alliée traditionnelle de la papauté, le soldat du pontificat romain. Quelques Italiens nous attribuent, en même temps, les deux qualités, nous mettant dans une main une pique jacobine, un goupillon dans l'autre, se représentant la France sous la figure d'un jésuite coiffé du bonnet rouge.

De là vient que les manifestations faites en faveur de la France la compromettent. On affecte d'y voir des démonstrations hostiles à la monarchie ; ainsi, notamment, des *meetings* réunis par les « amis de la paix » pour protester contre la triple alliance. La présence des chefs de l'extrême-gauche, l'assistance des sociétés démocratiques, les lettres ou les discours des radicaux français excitent contre ces réunions les défiances du gouvernement. On accuse leurs promoteurs d'avoir moins d'affection pour la paix que de tendresse pour la république. On leur reproche de ne lever leurs pacifiques bannières que pour partir en guerre contre

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er août 1888, *le Huitième Centenaire de l'Université de Bologne,* par M. Gaston Boissier.

le pouvoir légal. Mais à qui la faute si le cri de « Vive la paix ! » semble une attaque contre les ministres, ou contre la dynastie? Assurément ce n'est pas à la France : on ne saurait la rendre responsable de ce qui se dit dans les *meetings* de Milan. Les discours antibelliqueux, les protestations contre la politique d'armemens à outrance répondent au sentiment populaire : le tort des modérés est d'en laisser le monopole à l'extrême-gauche. Quelques-uns l'ont senti. M. Bonghi présidait, il y a quelques mois, un congrès de la paix. L'Italie aurait le suffrage universel, que les démonstrations pacifiques se multiplieraient du Mont-Rose à l'Etna. Le sentiment du pays, dans toutes les classes, n'est pas douteux; il tient pour la paix. J'en ai eu une démonstration piquante à Rome même, en février dernier. On jouait, au théâtre Valle, une comédie intitulée : *Le due Rome*. Ces deux Romes, que l'amour devait réunir, étaient personnifiées par une jeune Italienne de famille libérale et un jeune prince romain de famille papaline. Pour faire vibrer, chez le jeune patricien, la fibre patriotique, l'auteur n'avait rien trouvé de mieux que d'imaginer, au cinquième acte, un débarquement de l'étranger, c'est-à-dire des Français, à Civita-Vecchia. Peut-être comptait-il sur ce tableau pour enlever l'enthousiasme de la salle. Il s'était mépris; au lieu d'applaudir, le public siffla. On dut retirer la pièce. Le plus curieux, c'est que l'inventeur de cette guerre improvisée, le commandeur C..., est un haut fonctionnaire, rien moins que le directeur-général des théâtres et des beaux-arts. Presque tous les adversaires, — Dieu me garde de dire les ennemis de la France, — appartiennent en effet au monde officiel. C'est par là que la situation est grave. On pourrait, sans trop d'exagération, la résumer ainsi : un peuple ami, un gouvernement hostile.

Nous ne sommes pas, pour notre part, de ces bonnes âmes qui se persuadent que les sympathies des peuples valent mieux que le bon vouloir des gouvernemens. Il est peu sûr de se fier au sentiment des peuples; leurs sympathies ne peuvent toujours s'exprimer, et les gouvernemens ont bien des moyens d'en changer la direction. La vérité, c'est que la malveillance de l'Italie envers la France est toute politique; par là-même, en un sens, elle est artificielle. L'alliance de Rome et de Berlin est une alliance de cabinets; c'est, selon les points de vue, sa force et sa faiblesse. Elle repose moins, en réalité, sur des passions ou des intérêts nationaux, que sur des convenances de cours et des calculs de partis.

III.

Qu'est donc la triple alliance pour l'Italie? Quel aimant attire le Quirinal vers Berlin, et quelle force le retient dans l'orbite de la

Prusse? Est-ce le ressentiment de l'occupation de Tunis et la crainte de voir la France envahir toute la côte septentrionale de l'Afrique? Est-ce la peur d'une intervention en faveur du Vatican et le besoin d'une garantie contre les revendications du saint-siège? Tunis et Rome, voilà, d'ordinaire, les deux noms qu'on nous jette pour justifier l'alliance italo-allemande. Va pour Tunis et Rome! Nous comprenons, quant à nous, que le traité du Bardo ait été désagréable aux Italiens; nous admettons qu'ils aient pu en être froissés; mais l'occupation de la Tunisie nous semble avoir été moins la cause que l'occasion de l'alliance italo-prussienne. Le désappointement suscité dans la péninsule par le protectorat français a déterminé l'Italie officielle à une évolution, vers laquelle la politique l'inclinait déjà. Le drapeau français n'était pas planté sur les ruines de Carthage, en 1873, lorsque le roi Victor-Emmanuel allait saluer à Berlin l'empereur Guillaume Ier, ou, en 1877, lorsque M. Crispi, à la veille de devenir ministre, avait soin d'aller prendre langue auprès du chancelier. Les Français eussent abandonné Tunis à M. Maccio, que l'Italie ne s'en fût pas moins rapprochée de Berlin. M. de Bismarck, qui, pour l'amener à lui, l'a tour à tour publiquement malmenée et cajolée, avait plusieurs prises sur l'Italie. Il avait Rome, et, lorsqu'il entrait en coquetterie avec le pape Léon XIII, lorsqu'il faisait mine d'encourager les espérances de la curie, le chancelier savait pour qui il travaillait. Si, à Berlin, le Quirinal est allé chercher une garantie contre les revendications du Vatican, la première des puissances contre l'intervention desquelles la maison de Savoie travaillait à se prémunir, c'était l'Allemagne de M. de Bismarck. Pour singulier que cela semble, c'est contre ses propres alliés que l'Italie se mettait ainsi en garde. Devenir l'amie officielle de l'Allemagne lui semblait le meilleur moyen d'empêcher Berlin de soulever la question de Rome, — et quel autre cabinet eût osé prendre une telle initiative?

Les rapports des États sont souvent gouvernés par une secrète logique que les historiens découvrent après coup. L'alliance italo-allemande était faite pour suggérer les explications des écrivains philosophes. Ils n'y ont manqué ni à Rome, ni à Berlin. L'entente des deux puissances repose, à les croire, sur la solidarité naturelle de la nouvelle Allemagne et de l'Italie nouvelle, sur les affinités de l'unité italienne et de l'unité allemande. Les deux révolutions n'offrent-elles pas une sorte de parallélisme? — Rien de plus simple et de plus philosophique, semble-t-il; aussi pareil raisonnement agrée-t-il à nombre d'esprits; il contribue à la force de l'alliance en lui conférant une sorte de cachet scientifique, en lui donnant l'aspect d'une fatalité historique, qui paraît la faire rentrer dans les lois de la nature. Pour qui ne se contente pas de

formules générales, cette interprétation perd singulièrement de sa valeur.

Les affinités de l'unité allemande et de l'unité italienne sont plus apparentes que réelles, attendu que l'unité des deux pays a été faite d'une manière fort différente. L'unité de l'Italie a été autrement spontanée que celle de l'Allemagne. Nous ne prétendons point que celle-ci soit artificielle, éphémère, destinée à disparaître avec son fondateur; loin de nous pareille chimère! Nous savons que l'unité de l'Allemagne, tout comme celle de l'Italie, était dans la logique de l'histoire; la faute de la France a été de ne s'en pas rendre compte, et c'est une faute qu'il ne lui faudrait pas renouveler. Ce n'est point par une simple coïncidence que l'unité de l'Allemagne et celle de l'Italie se sont accomplies dans le siècle de la vapeur et de l'électricité. Il n'en est pas moins vrai que l'unification des deux peuples ne s'est pas faite selon les mêmes procédés. Les Italiens nous paraissent trop modestes en comparant l'œuvre de M. de Cavour à l'œuvre de M. de Bismarck. La première nous semble supérieure à la seconde; ce n'est pas qu'elle ait été œuvre de saint, mais le fer et le sang y ont eu moins de part. Si elle a été une violation du droit ancien, — et il n'en pouvait guère être autrement, — elle n'a pas violé le droit nouveau, le droit national dont elle se réclamait. L'Italie, en s'unifiant, n'a pas exercé le *compelle intrare* sur des pays d'autre nationalité. La nouvelle monarchie italienne ne repose pas sur l'oppression de provinces conquises et annexées malgré elles. Il n'y a pas dans ses chairs de corps étrangers, de Danois, d'Alsaciens-Lorrains, de Polonais asservis et maintenus par la force. Nous n'ignorons pas, à Paris, que le val d'Aoste et telle haute vallée piémontaise parlent notre langue; mais nous ne faisons pas de la langue l'unique facteur de la nationalité. — Il n'y a en Italie que des Italiens, comme il n'y a en France que des Français. Par là l'unité italienne ressemble beaucoup plus à l'unité française qu'à l'unité allemande.

Et ce n'est pas le seul côté par où l'Italie nouvelle se rapproche bien plus de la France que de la nouvelle Allemagne. Il en est de même pour la constitution intime de l'État italien. Tandis que la Prusse s'est subordonné l'Allemagne, le Piémont s'est fondu dans l'Italie. *Italia e Germania — I due monumenti politici — Del secolo XIX*, lisait-on sur un arc de triomphe, dressé à Naples en l'honneur de l'empereur Guillaume II. Pour être contemporains, ces deux monumens politiques n'ont pas l'air d'être du même temps. Ils n'ont pas la même ordonnance, ils n'ont pas le même style. Regardez-les; l'un, avec sa hiérarchie de souverains et d'États superposés, avec ses étages inégaux aux fenêtres disproportionnées, avec ses tours et ses tourelles de toute grandeur et de toute

forme, semble un castel féodal : il a quelque chose d'archaïque, de gothique; l'autre, avec sa simplicité de structure et l'unité de son plan, avec la régularité symétrique de ses colonnes et de ses frontons, est un palais moderne. Tandis que le nouvel empire germanique, sorte de monstre hybride, n'est ni un État strictement unitaire, ni un État strictement fédéral, l'Italie, ne s'étant pas arrêtée à la fédération, a achevé son unité. Par là encore, elle ressemble plus à la France qu'à l'Allemagne, et par là, aussi, l'œuvre de Cavour est supérieure à celle de Bismarck.

Enfin, une troisième et non moindre différence entre l'unité allemande et l'unité italienne : l'Italie a conquis, à la fois, l'unité et la liberté; c'est ce qui fait de sa résurrection nationale une sorte de prodige dans l'histoire. Victor-Emmanuel et Cavour ont été deux grands thaumaturges. On a dit que les peuples, dans leurs révolutions, faisaient rarement coup double : l'Italie y a réussi. L'Allemagne, aussi, visait simultanément l'unité et la liberté; on ne saurait dire qu'elle ait touché le double but. La maison de Savoie et les Hohenzollern ne s'inspirent pas des mêmes principes : les maximes en honneur au Quirinal ne sont pas de mise sur la Sprée. Les sujets du roi Humbert seraient désagréablement surpris si le fils de Victor-Emmanuel leur rapportait d'Allemagne les recettes gouvernementales de Friedrichsruhe. M. Crispi, dans son dernier voyage à Berlin, n'a pas laissé que d'être quelque peu embarrassé de cette opposition de coutumes et de principes des deux monarchies. Il se rappelait, sans doute, de quelle manière son ami le chancelier qualifiait naguère, en plein Reichstag, la monarchie parlementaire italienne. « Vérité en-deçà des Alpes, erreur au-delà, » a dit M. Crispi aux membres du Reichstag venus pour le complimenter; et l'ancien mazzinien a expliqué, aux libéraux de Berlin, que, si les procédés de leur gouvernement étaient moins autoritaires, l'Allemagne serait moins puissante. Le fait est que, par les formes et l'esprit de leur gouvernement, par leur tempérament et leurs mœurs politiques, l'Italie et la Prusse sont deux États bien différens. On ne saurait dire que leur alliance s'appuie sur la similitude de leurs principes : loin de les rapprocher, les institutions semblaient faites pour les tenir éloignées.

Et cependant, je n'oserais dire que cette divergence de principes ait été un obstacle au rapprochement de la maison de Savoie avec les Hohenzollern. Par cela même que la jeune monarchie italienne n'est pas une monarchie de droit divin, elle devait être d'autant plus tentée de rentrer dans le giron des vieilles dynasties, de lier partie avec les Habsbourg et les Hohenzollern. Ce qui l'attirait vers l'alliance austro-allemande, ce n'était pas seulement la naturelle ambition de

faire figure en Europe, la satisfaction d'amour-propre de prendre, entre Vienne et Berlin, la place laissée vide par la Russie, l'orgueil de marcher aux bras de deux empires; c'était peut-être davantage le désir de se rapprocher de l'Europe conservatrice, de se donner une sorte de consécration vis-à-vis des cours, et de garantie vis-à-vis de la révolution. Une monarchie issue d'une révolution est toujours soucieuse d'effacer cette tache originelle. La triple alliance, gardons-nous de l'oublier, n'a point été inaugurée par M. Crispi et la gauche italienne, — bien que M. Crispi ait pu se vanter d'y avoir contribué par ses voyages; — la triple alliance a été préparée par la droite constitutionnelle. A vrai dire, elle a été moins l'œuvre d'un ministère, ou d'un parti, que de la dynastie. Le ministre qui a signé le traité d'alliance, M. de Robilant, était l'homme de confiance de la couronne. On sait qu'il passait pour avoir du sang de Savoie. Veut-on apprécier la triple alliance, il faut songer que ce n'est pas seulement une alliance politique, mais aussi une alliance dynastique. Ici encore nous pourrions répéter : c'est là sa force, et c'est là sa faiblesse. C'est sa force surtout.

Nous touchons à un point délicat; mais il importe de tout dire : la forme du gouvernement français n'a pas été étrangère à l'accession de l'Italie à la triple alliance. M. de Bismarck savait ce qu'il faisait quand, à l'encontre de M. d'Arnim, il souhaitait l'établissement de la république en France. Il comptait sur la république pour mettre la France en quarantaine. « Nous autres souverains, nous sommes monarchistes, » disait le roi Victor-Emmanuel à un de nos ambassadeurs. Le voisinage de la république française n'était pas sans inquiéter les cours d'Italie et d'Espagne. A Rome, comme à Madrid, on appréhendait la contagion démocratique. Alors même que notre gouvernement avait la sagesse de s'interdire toute propagande, on craignait, sans l'avouer, que le spectacle donné par la France ne fortifiât le parti républicain au-delà des monts. « Quand votre république sera sortie de l'enfance, et que son tempérament sera formé, — me disait un Castillan, il y a une dizaine d'années, — si elle est bien sage, et si elle donne de bons exemples, gare aux monarchies voisines! » Les faits ont montré que ces appréhensions étaient chimériques. La république semble avoir pris soin de rassurer les voisins que sa bonne conduite eût pu inquiéter. En Italie, aussi bien qu'en Allemagne, les philosophes politiques ont tiré parti de ses faiblesses pour démontrer aux peuples l'infériorité de la forme républicaine et les bienfaits de l'institution monarchique. Tel penseur n'a pas craint de dire que la France avait pris, pour le bien de l'Europe, le rôle de l'Ilote ivre. Malgré

toutes ses fautes, et parfois à cause de ses fautes, la république française a gardé les sympathies des républicains, des radicaux, des révolutionnaires, ce qui eût suffi à refroidir envers elle le Quirinal. Ce n'est point que l'Italie officielle souhaite la reconstruction des Tuileries et le rétablissement d'une monarchie chez nous; elle sait bon gré à la république de contribuer à l'isolement de la France; mais, en même temps, elle trouve qu'une république dans une ancienne monarchie est de mauvais exemple. Puis, tout préjugé dynastique mis de côté, comment lier partie avec un pays dont l'instabilité gouvernementale semble la loi? — Ce sont les Italiens qui parlent, et, en gens prudens, ils se préoccupent des coups de tête que leur imagination prête à la France.

Pour un gouvernement républicain, le premier intérêt d'un pays, c'est le maintien de la république. On nous le répète assez, en France, nous donnant à entendre que, pour une si noble fin, tout est permis, y compris un coup d'État. Les gouvernemens monarchiques raisonnent à peu près de même, avec cette différence que, pour eux, l'intérêt de l'État, c'est, avant tout, l'affermissement de la monarchie. Il faut quelque naïveté pour s'étonner que la royauté italienne ait fait meilleur visage à la monarchie prussienne qu'à la république française. Une seule chose peut surprendre, c'est que l'Italie, un pays avisé s'il en fût, ait été jusqu'à s'enchaîner à l'Allemagne. Elle ne s'est pas sentie assez forte pour oser demeurer isolée; elle a manqué de foi en elle-même; elle a cru que devant les périls de l'Europe, il lui fallait s'étayer sur une alliance, et, obligée de choisir, elle a choisi Berlin, — d'autant que Berlin lui paraissait le côté du plus fort.

Cette alliance, nous avons dit qui l'a préparée : la droite constitutionnelle, le parti modéré, celui qui, tout en pactisant avec la révolution, n'a jamais varié dans ses préférences monarchiques, le parti de Cavour, de La Marmora, de Minghetti. M. Minghetti, avec sa haute intelligence, ne dissimulait point qu'une des principales raisons de l'alliance italo-allemande, c'était le régime actuel de la France. Je l'ai entendu l'exprimer, à Rome, en 1884, comme une chose toute naturelle, et il n'y a guère de doute qu'on la regarde ainsi au Quirinal. La gauche, pour se maintenir au pouvoir, a dû accepter cette orientation de la politique italienne. S'y refuser eût été indisposer la couronne qui, à Rome, de même que dans toutes les monarchies continentales, surveille de préférence la politique étrangère; et, comme il arrive souvent, les vieux mazziniens ou garibaldiens se sont montrés d'autant plus chauds pour l'alliance impériale qu'ils avaient leurs anciennes convictions républicaines à faire oublier. C'est un peu le cas de M. Crispi, on l'a dit à cette

place (1); mais M. Crispi serait renversé, la droite, reconstituée, reviendrait au pouvoir, que l'alliance n'en serait pas ébranlée. L'entente italo-prussienne, au lieu d'être célébrée avec les airs de bravoure de M. Crispi, pourrait être chantée *mezza voce;* elle n'en resterait pas moins au programme du théâtre italien. Elle a de plus hauts patrons que les ministres. Il est douteux que les hommes qui osent se montrer hostiles à l'alliance de Berlin entrent, de longtemps, dans les conseils du roi d'Italie. Leur opposition même à l'alliance les en écarte. Ainsi s'explique comment toutes les attaques dirigées contre elle, en Italie, l'ont plutôt resserrée que relâchée.

Pour que cette alliance soit le palladium du trône, il ne suffit pas cependant qu'elle soit mal vue des républicains. La maison de Savoie montre trop peu de confiance en elle-même et en l'Italie, lorsqu'elle semble s'appuyer sur ses alliances impériales. En réalité, la monarchie italienne n'a besoin d'aucun étai étranger. Craindre la contagion républicaine, c'est, de sa part, faire trop d'honneur à la république française. Des lagunes à l'Etna, l'arbre de Savoie a poussé de trop profondes racines pour être ébranlé par les vents du dehors. Je ne sache pas, dans toute l'Europe, de dynastie plus solide, parce qu'il n'en est pas de plus nationale. Elle a un grand avantage : elle a beau avoir été récemment transplantée du Piémont, elle tient au sol par des racines multiples qu'on ne peut couper toutes à la fois. L'Italie a de vieilles et admirables cités; elle n'a pas de capitale en état de faire une révolution. Certes, la monarchie italienne a ses difficultés, quel gouvernement n'a les siennes? Elle a même, de par ses origines, à Rome notamment, des difficultés inconnues d'autres pays; mais il n'en est point dont elle ne puisse triompher avec de la sagesse, du tact et du temps. L'unique danger pour elle, en dehors d'une guerre malheureuse, c'est l'appauvrissement, par suite le mécontentement du pays. Or, ce danger, la triple alliance l'y expose plus qu'elle ne l'en préserve. Le moment peut venir où le peuple se demandera si cette onéreuse alliance profite au trône ou au pays. Le plus grand péril pour les monarchies modernes, c'est de laisser croire qu'elles ont une politique dynastique plus conforme aux préventions ou aux intérêts de la couronne qu'au sentiment ou aux intérêts de la nation. Que la triple alliance soit renouvelée, — si elle ne l'est déjà, — il ne faudra peut-être pas des années pour que l'Italie se pose cette redoutable question.

La triple alliance n'est déjà pas très populaire. Le journal le plus répandu de la péninsule, le *Secolo*, la combat ouver-

(1) Voir, dans la *Revue*, les *Chroniques de la quinzaine* et l'étude de M. Valbert, du 1er janvier 1889.

tement. Les élections les plus récentes, celles de M. Imbriani notamment, ont été une protestation contre elle. Il faut dire que la froideur de nombre d'Italiens s'adresse moins à Berlin qu'à Vienne. On subit l'alliance de l'Autriche, parce qu'elle est la condition de l'alliance de l'Allemagne. C'est la Prusse qui réunit les deux adversaires de 1848, 1859 et 1866. Habsbourg et Savoie ne se donnent la main que dans le sein du Hohenzollern. Le gouvernement de Rome a peine à faire taire les revendications de l'*Italia irredenta*. Les patriotes sont disposés à lui reprocher de se faire le geôlier de Trente et de Trieste. Si les Italiens convoitent des territoires en dehors de l'Italie officielle, leurs regards se dirigent en effet beaucoup plus vers les Alpes orientales que vers les Alpes occidentales. Un Français aurait mauvaise grâce à ne pas le reconnaître: il n'y a nulle agitation dans la Péninsule pour Nice ou la Savoie, que l'Italie a laissé se donner librement à la France. Il n'en est pas de même de Trieste et de Trente, deux villes presque également italiennes de mœurs et de sentimens. Il en résulte que les revendications nationales de l'Italie se dirigent spontanément vers le territoire de son alliée officielle. C'est là une situation singulière, d'autant que, s'il est permis aux Italiens de rêver quelque *combinazione* leur permettant d'annexer le Trentin, ils savent que l'Allemagne ne veille guère moins que l'Autriche sur le golfe de Trieste.

L'Autriche est, du côté italien, le point faible de la triple alliance. Aux yeux du politique qui envisage la situation générale de l'Europe, l'existence de l'Autriche-Hongrie est une garantie d'indépendance pour l'Italie. La détruire, même pour avoir une part de ses dépouilles, serait œuvre de téméraire. Mais les peuples n'ont pas la vue longue; ils voient à peine à quelques lieues au-delà de leurs frontières. Quant à nous, Français, si nous nous méfions de la triple alliance, ce n'est point de l'Autriche. La France, depuis 1815, n'a jamais eu d'affaire avec l'Autriche que pour les beaux yeux de l'Italie. Depuis que les *schwarz-gelb* sont hors de la péninsule, nous n'avons rien à démêler avec eux. Nous ne leur en voulons même point d'avoir lié partie avec les vainqueurs de Kœnigsgrætz; nous savons qu'ils n'avaient guère le choix. L'Autriche-Hongrie ne nous inspire ni ressentiment, ni inquiétude; nous sommes persuadés que la Hofburg redoute les complications plus qu'elle ne les recherche. Pour un peu, la présence de l'Autriche dans la triple alliance nous rassurerait au lieu de nous effrayer. Ce n'est pas que la presse ou les hommes d'état de Vienne ou de Pesth nous montrent quelque bienveillance. Loin de là, ils ne se croient même pas toujours obligés d'être polis envers nous. Sur le Danube aussi, on goûte peu la république; on en devient, à l'occasion, injuste pour la France. On se rappelle l'alga-

rade de M. Tisza dissuadant les Hongrois de se risquer chez nous durant notre Exposition. Infortuné M. Tisza! il ne se doutait point que, en l'année de grâce 1889, les places de Pesth et de Vienne auraient à envier la tranquillité des rues de Paris (1).

Si la guerre doit sortir de la triple alliance, ce ne sera pas, croyons-nous, du fait de l'Autriche. Elle tempérerait plutôt les ardeurs de ses alliés. Nous sommes, naturellement, moins rassurés du côté de l'Allemagne, surtout depuis la mort du vieil empereur. Nous sentons là un inconnu. Le caractère de l'empereur Guillaume II est un nouveau facteur dans la politique de l'Europe; faut-il l'inscrire au compte de la paix? Nous ne savons. Le jeune empereur est intelligent, il a l'esprit cultivé, il est d'une activité merveilleuse; c'est une figure; mais on peut redouter sa nervosité, et ce qu'on sait de lui n'écarte pas toute crainte de coups de tête. Des fantaisies soudaines, comme celle du voyage à Strasbourg de compagnie avec le roi Humbert, sont faites pour donner à penser. On appréhende dans le jeune Hohenzollern un Charles XII à décisions brusques. Il est vrai qu'il a, près de lui, un conseiller d'expérience qui, dans son temps, a aimé les grands coups de dés, mais qui a trop gagné au jeu pour risquer sa fortune sur un point. Qui l'eût dit il y a quinze ans? M. de Bismarck viendrait à disparaître que la Bourse de Paris baisserait. Mais M. de Bismarck n'est pas seul; il n'est pas immortel; le vieux joueur peut même, à l'occasion, être tenté d'essayer encore une fois la chance.

IV

« Ne craignez rien, disent nos amis italiens; l'alliance est purement défensive. Au besoin, nous sommes là pour retenir Berlin. Nos armemens ne visent que les perturbateurs de la paix. Le but de l'alliance est le maintien du *statu quo;* rien de plus. Le secret des chancelleries est percé à jour : chacun connaît le *casus fœderis;* les trois puissances se sont mutuellement garanti leur territoire. Qu'y a-t-il là d'inquiétant? qu'y a-t-il d'offensant pour la France? »

Il est si difficile, pour un peuple, de se mettre à la place d'un autre que nombre d'Italiens ne semblent pas apercevoir ce qu'a de douloureux, pour les cœurs français, cette garantie réciproque

(1) Peut-être le premier ministre hongrois avait-il simplement voulu donner une leçon au quai d'Orsay. Il se publiait à Paris, sous le nom d'*Autriche slavo-roumaine*, une feuille particulièrement hostile aux Magyars et au gouvernement hongrois. On la disait soutenue par une subvention de notre ministère des affaires étrangères. Après le discours de M. Tisza, l'*Autriche slavo-roumaine* a cessé sa publication, et M. Tisza a renoncé à ses sorties contre la France.

italo-prussienne. Que représente, pour nous, cet engagement de l'Italie envers l'Allemagne? Une seule chose : la garantie de l'Alsace-Lorraine au vainqueur de Sedan par nos alliés de Solferino. Ses mains déliées par nous, l'Italie les prête au conquérant de 1870 pour serrer les nœuds de Metz et de Strasbourg. La maison de Savoie, devenue par la grâce de Dieu et de la France, — *Gesta Dei per Francos*, — la souveraine de l'Italie, appose son sceau royal, la croix d'argent sur champ de gueules, au bas du traité qui a mutilé la France. Aux Alsaciens-Lorrains, dont des milliers gardent encore la médaille de la guerre d'Italie, le gouvernement italien est venu dire : « *Lasciate ogni speranza;* si, pour vous tenir séparés de votre ancienne patrie, quatre millions de baïonnettes allemandes ne suffisent point, nous autres, Italiens, nous sommes là. » — Ce qu'est, pour un Français, la triple alliance, le voilà.

Et comme les peuples, de même que les individus, ne se font une juste idée des choses qu'en rapportant tout à eux-mêmes, je demanderai humblement, à nos amis d'Italie, de se mettre en notre lieu et place. Qu'eussent dit les Italiens les mieux disposés pour la France, si, en 1860, par exemple, Napoléon III avait conclu avec Vienne et Berlin une alliance garantissant à l'Autriche Venise et Vérone? Cela, aussi, eût pu être une ligue de la paix, fondée sur le respect des traités : l'Italie eût-elle trouvé le procédé amical? M. de Cavour ou M. Ricasoli auraient-ils admis que, en prenant un pareil engagement, la France ne donnait, à sa voisine du sud-est, aucune marque de mauvais vouloir? Et cependant, en quoi la situation eût-elle différé? Comment l'Italie eût-elle eu le droit de se froisser, si la France doit se montrer satisfaite? L'Alsace-Lorraine n'a pas plus de goût pour la domination du *Preusse* que la Vénétie n'en avait pour celle du *Tedesco*. Il y a, il est vrai, une différence, c'est que l'Autriche ne prétendait pas germaniser ses sujets italiens, tandis que les enfans de Metz, de tout temps pays de langue française, sont contraints d'apprendre à épeler en allemand. Le droit des peuples, sur lequel l'Italie nouvelle se glorifie d'avoir été fondée, a été publiquement foulé aux pieds entre les Vosges et le Rhin. Les habitans ont protesté contre la violence de l'annexion ; ils ont demandé à être consultés; l'Italie le sait, et elle passe outre. Elle donne sa garantie aux casques à pointe. Tel est le fait. Encore une fois, pour un Français, l'entente italo-allemande n'est que cela. L'Autriche-Hongrie agit, il est vrai, comme l'Italie; mais l'Autriche n'a pas, que je sache, la prétention d'avoir pour fondement le droit des peuples; elle n'a jamais été la nation sœur de la France; et, si elle ne tient plus garnison à Milan et à Bologne, si ses archiducs ne règnent plus à Florence et à Modène, l'Autriche sait à qui elle le doit.

Ne soyons pas trop sévères, même pour les amis de nos ennemis. Essayons, à notre tour, de nous mettre à leur place, « dans leur peau, » comme dit le vulgaire d'une manière si expressive. L'Italien est peu sentimental; s'il l'a jamais été, il y a de cela des siècles. Il a tant pleuré, et si longtemps, sur ses propres malheurs, que ses yeux n'ont plus de larmes pour les souffrances d'autrui. Le cri de douleur de l'Alsace-Lorraine ne franchit pas les glaciers des Alpes; les plaines du Pô et les vallées de l'Apennin n'ont pas d'écho pour les plaintes de l'autre côté des monts. Soyons justes pour nos voisins; la France elle-même, depuis qu'elle souffre dans sa propre chair, est moins prodigue de ses pleurs et de ses embrassemens aux opprimés des deux mondes. A la différence de leurs pères, peu de nos jeunes gens pleurent aujourd'hui sur l'Irlande ou la Pologne. Il n'en est pas, hélas! des peuples comme des individus; les infortunes imméritées leur endurcissent le cœur. Leur patriotisme se fait étroit et jaloux; il prêche l'égoïsme comme une vertu. Ainsi prétendent faire aujourd'hui certains Français, s'imaginant être plus forts en gardant tous les battemens de leur cœur à la patrie. L'égoïsme, heureusement, nous est difficile. Que de temps nous avons pleuré, en vers et en prose, sur le deuil d'autrui! Du Bosphore aux Alleghanys, quel peuple en lutte pour la liberté n'a reçu, à défaut du secours de nos armes, l'encouragement de notre voix? Qui de nous, enfant, n'a essuyé, au Spielberg, les yeux de Silvio Pellico; et lequel de nos poètes novices n'a, entre 1815 et 1866, entonné sa lamentation sur l'asservissement du *bel paese* et la captivité de Venise la Belle? Pour ma part, je ne le regrette point. Si, en dépit de Sedan ou de Metz, je reste fier d'être Français, c'est, en grande partie, pour ce don de commisération, pour cet amour des opprimés, pour ces sentimens de liberté et de fraternité que notre France a ressenti plus que tout autre peuple, et qui font d'elle la plus humaine des nations. Aujourd'hui encore, ce serait, pour moi, une douleur cuisante de revoir le *kaiserlich* en pantalon collant faire faction au pied de l'escalier du palais des doges. Ce que mon âme reproche aux Italiens, ce n'est point d'avoir omis, à l'heure de notre détresse, de nous envoyer leurs *bersaglieri*, — cela, ils ne le pouvaient guère, — c'est de n'avoir pas été plus nombreux à donner à notre malheur l'obole des larmes. A défaut des armées et des victoires que leur roi ne pouvait nous rendre, nous aurions aimé recevoir de leurs poètes l'aumône sonore des strophes, qui ne coûte ni or ni sang.

Ici encore, soyons équitables; ne nous laissons pas dominer par une émotion trop naturelle aux peuples malheureux. L'indifférence des Italiens pour l'Alsace-Lorraine a une excuse. N'oublions pas que la fatalite, ou l'imprévoyante politique de Napoléon III, a fait

coïncider le démembrement de la France avec l'achèvement de l'Italie, si bien que, pour nombre d'Italiens, l'un a paru la condition de l'autre. L'asservissement de Strasbourg leur a semblé le corollaire de la libération de Rome. De naïves voix de prêtres et de femmes n'ont-elles pas, dans leurs gémissemens au Sacré-Cœur, associé Rome et la France? L'Italie, entrée dans la Ville-Éternelle par la brèche de la *porta Pia*, a senti le besoin de s'y fortifier. Elle redoutait les importunes revendications du vieillard qu'elle avait dépossédé; elle a cru avoir besoin d'une garantie. Elle l'a cherchée auprès des forts, auprès du nouvel empire germanique, à Berlin, et, en échange, elle a donné à l'Allemagne sa garantie pour l'Alsace.

Contre qui cette garantie de Rome, obtenue de Berlin? Est-ce contre la crosse des prélats et la croix des moines, contre les hallebardes des Suisses de la *Scala Regia* ou contre les foudres du pontife détrôné? — Non, paraît-il, c'est contre la France. En vérité, il faut que les peuples se connaissent bien mal les uns les autres! Imaginer que la France puisse partir en guerre pour rétablir le trône temporel du pape, quel anachronisme! Songez que c'est contre la république française, contre la république de M. Ferry, de M. Floquet, de M. Clémenceau que l'Italie officielle s'est crue obligée de se mettre en garde à Rome. Chaque été, le gouvernement a peine à faire voter le budget des cultes et le maintien d'une ambassade auprès du saint-siège; la majorité républicaine vote constamment contre les deux crédits. Le parti au pouvoir n'a d'autre lien que la haine de l'église, et l'Italie n'est point rassurée; elle craint toujours de voir la France se lancer dans une croisade pour les clés de saint Pierre. Un ministre français ne peut démontrer la nécessité d'entretenir un ambassadeur auprès du Vatican, sans qu'au-delà des monts on en prenne ombrage. Les autres puissances, l'Autriche-Hongrie, la Prusse même, les alliées de l'Italie, ont un ambassadeur près du saint-père; on ne s'en offusque point à la Consultà ou au Monte-Citorio. Ce qu'on trouve tout naturel, de la part des autres gouvernemens, inquiète de la nôtre. La Prusse a pu, à diverses reprises, faire au saint-siège les avances les plus inattendues. L'Italie ne s'en est pas offensée. M. de Bismarck a pu inviter le pontife découronné à intervenir dans les élections allemandes; il a pu aider Léon XIII à rentrer dans la plus haute partie du rôle politique des papes, en le désignant comme arbitre entre les puissances chrétiennes. La presse reptilienne a pu s'amuser à agiter la question romaine, et le chancelier, faire miroiter aux yeux de la curie des espérances d'intervention diplomatique et de prochaine restauration; le gouvernement italien, loin de s'en fâcher, en a conclu qu'il était prudent de s'entendre avec

M. de Bismarck. Plus le chancelier faisait d'avances à la curie, plus l'Italie se rapprochait de la Prusse. Nous l'avons dit : à suivre les faits, on pourrait croire que, si l'Italie s'est alliée à l'Allemagne pour obtenir la garantie de Rome, c'est contre Berlin même et les surprises de la politique prussienne qu'elle s'est assurée. Que de cris au-delà des Alpes, pourtant, si le gouvernement ou la presse officieuse de la république se fussent permis, vis-à-vis du successeur de Pie IX, la moitié de ce que nos voisins ont bénévolement passé au tout-puissant *kanzler !*

« Rome capitale n'a-t-elle rien à redouter du parti au pouvoir en France, la France est changeante, insinuent nombre d'Italiens. Les républicains peuvent être battus, et les conservateurs profiteraient de leur victoire pour mettre l'armée française aux genoux du pape. » A les en croire, M. Thiers et le maréchal Mac-Mahon y ont déjà pensé. Pourquoi pas M. Grévy ? On ne sait pas assez quelles légendes ont cours à cet égard, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que les fables inventées ou colportées par les adversaires de la France ont parfois pris naissance en France même. Ne m'a-t-on pas affirmé, comme un fait positif, que, en 1877, le maréchal Mac-Mahon préparait une intervention pour rétablir le pouvoir temporel du pape? M. Crispi, passant alors par Paris, avant d'aller voir M. de Bismarck, aurait entendu Gambetta lui confier ses appréhensions au sujet d'une expédition romaine. Hélas! il n'est pas impossible que Gambetta ou son entourage aient tenu pareil langage à leur ami sicilien. La gauche, en semblable matière, ne s'est pas toujours montrée très scrupuleuse; plus d'une fois, dans ses polémiques électorales, elle s'est permis de jouer de l'étranger. Oh! la vilaine besogne que cette guerre de partis où l'on se lance, des deux côtés, des traits empoisonnés, sans souci de ceux qui risquent d'atteindre la France! C'était après le 16 mai 1877. Pour les 363, « le cléricalisme était l'ennemi. » Le spectre noir était leur grande machine de guerre contre ce qu'ils se plaisaient à nommer le gouvernement des curés, sûrs, par là, d'exciter la réprobation du pays. Attribuer à un parti l'intention de guerroyer pour le pape, c'était un procédé certain de le discréditer auprès du suffrage universel. Cela vaut l'accusation de vouloir rétablir la dîme et la corvée, que nos radicaux ont soin de rééditer à chaque élection. C'est une de ces armes calomnieuses forgées par la mauvaise foi des partis. Les Italiens pourraient aussi bien admettre que les conservateurs français travaillent au rétablissement de l'ancien régime. M. Crispi, paraît-il, a cru, sur la foi de Gambetta, à cette intervention en faveur du pape, et, pour prévenir ces ténébreux projets, il s'est hâté de rendre visite à M. de Bismarck, après avoir serré la main du chef de l'opportunisme. Des esprits moins prévenus eussent été moins crédules. Ils

n'eussent vu, dans le succès de cette manœuvre, qu'une chose : la preuve que rien ne répugne, à la France nouvelle, comme une expédition romaine.

Dirons-nous, pour cela, que la France est indifférente à tout ce qui se passe à Rome? qu'elle ne s'intéresse pas plus à l'hôte du Vatican qu'au *chérif* de la Mecque, ou au *catholicos* des Arméniens? Non assurément; un pays qui comprend des millions de catholiques, qui a un concordat avec le saint-siège, qui a des intérêts dans les cinq parties du monde, ne saurait regarder la papauté comme une quantité négligeable. Obligé de traiter et de compter avec le pape, il doit désirer l'indépendance spirituelle de la papauté. C'est ce que souhaite la France et, en cela, elle est d'accord avec tous les états chrétiens, car tous, à Rome, ont le même intérêt à trouver, en face d'eux, un pape libre. La liberté du pape, c'est à l'Italie de montrer que rien ne la menace. S'il y a encore, en Europe, une question pontificale, il ne dépend ni de la France, ni des autres puissances de la supprimer; cela ne dépend que du Quirinal et du Vatican. La question ne sera définitivement résolue que le jour où ils seront arrivés à se mettre d'accord; et, après dix-neuf ans, ce jour ne paraît pas proche.

En attendant, beaucoup d'Italiens me semblent se méprendre étrangement sur la question romaine. Ils ne voient pas que leur politique risque de la rouvrir, au lieu de la fermer. Je ne fais pas ici allusion aux tracasseries et aux vexations infligées au pape ou au clergé; le gouvernement dirigé par M. Crispi semble se plaire à creuser le fossé qu'il aurait tout intérêt à combler. Mais cela est son affaire; je ne veux parler ici que de l'intervention des puissances. La restauration de la royauté pontificale ne peut plus être la *cause*, mais seulement la *conséquence* d'une guerre. Raisonner autrement, c'est méconnaître les faits et renverser la vérité. Aucun état n'entrera en campagne pour replacer Rome sous la domination ecclésiastique; mais tout état, engagé dans une guerre avec l'Italie, sera contraint de jouer, contre elle, la carte pontificale; ce sera, pour lui, la carte forcée. Catholique, protestant, schismatique, athée, tout gouvernement provoqué par la péninsule cherchera à la frapper à l'endroit vulnérable, et cet endroit, c'est Rome. M. Crispi, reprenant un mot de Minghetti, affirmait dernièrement que, en cas de guerre générale, l'Italie aurait beaucoup à prendre, rien à perdre. C'est là une contre-vérité. Pour l'Italie, une grande guerre serait tout bonnement la ruine; cela, paraît-il, ne semble rien à ses hommes d'état; mais ce ne serait pas tout. La banqueroute, la misère, la révolution peut-être, ne seraient pas le seul prix de sa défaite; elle mettrait autre chose au jeu : sa capitale.

Il semble qu'un gouvernement, placé en face de pareilles perspec-

tives, doive avoir pour premier souci d'éviter tout conflit. Chacun le sent au dehors; un homme que les Italiens considèrent, à bon droit, comme leur ami, M. Gladstone, le constatait récemment. Ce que « cet état de choses recommande à l'Italie, écrivait l'ancien *premier*, faisant allusion à la question romaine, c'est une politique générale modeste et réservée, plutôt qu'une politique d'ambition et de parade : *a general policy rather of modesty and reserve than of ambition and display* (1). Cette politique de modestie et de réserve, conseillée par M. Gladstone, est-ce bien celle que suivent nos voisins?

« L'Italie, répondent les Italiens, en contractant des alliances, cherche seulement à prendre ses sûretés. Si les hommes qui regrettent la chute de la royauté papale ne sont pas de force à entraîner la France dans une guerre contre nous, la France peut nous faire la guerre pour un autre motif, pour essayer ses armes, pour relever son prestige. Elle a de la vanité, elle aime la gloire, elle ne voudra pas rester indéfiniment sous le coup de Wœrth et de Sedan, et, n'osant s'attaquer à ses voisins des Vosges, elle s'en prendra à ses voisins des Alpes. » — Ce qu'il y a de curieux, c'est que certains Français tiennent le même langage de l'Italie, lui prêtant des sentimens analogues. Écoutez-les. « L'indépendance italienne, disent-ils, s'est mal faite; le sentiment national en souffre. Elle a été le prix des victoires d'autrui, les Italiens n'y ont contribué que par leurs défaites; ils en gardent une blessure toujours saignante. La jeune armée royale brûle d'effacer Lissa et Custozza; il lui faut une guerre pour sacrer ses trois couleurs, et, comme vers l'est le *veto* de Berlin lui barre le chemin, c'est à l'ouest, sur le dos des Français qu'elle compte faire ses preuves. »

Les deux raisonnemens se valent; mais, des deux, le plus faux n'est peut-être pas celui qui touche l'Italie. Certaines lettres d'officiers d'Abyssinie montrent que l'armée italienne a aussi ses velléités belliqueuses. Elle attend, avec impatience, le moment de signaler l'*italico valore*. Elle aspire à se mesurer avec un adversaire digne d'elle. Cela est assez naturel chez une armée. Les armées sont faites pour la guerre. Un pays qui laisserait la direction de sa politique à ses officiers ne demeurerait pas longtemps en paix. Entre l'Italie et la France, il y a toutefois cette différence que l'Italie, étant plus jeune et ayant, en quelque sorte, sa réputation militaire à établir, est naturellement plus portée à souhaiter des luttes où cueillir des lauriers; ceux des Scipion, des César, des Trajan ne lui semblent pas assez frais. La France, au contraire, est vieille; elle a, depuis trois ou quatre siècles, remporté bien des couronnes, elle sait ce que

(1) *The Nineteenth Century*; june 1889.

coûtent ces sanglans trophées; 1870 lui a appris que la guerre n'est plus une joute de tournois ou un assaut de salle d'armes. Un blessé qui vient de subir une amputation ne va point follement provoquer des affaires gratuites. De toutes les imaginations qui puissent traverser les cervelles politiques, la plus bizarre peut-être, c'est de se figurer la France moderne se lançant dans une guerre contre l'Italie, comme un spadassin se jette sur un duel, par goût des émotions ou par gloriole. Ce fantôme d'une invasion française, il y a des Italiens qui en ont été hantés. J'en sais qui, lors de l'occupation de Tunis, se sont persuadé que nous pénétrions dans la régence pour prendre la péninsule à revers. « Est-ce vrai que vous voulez nous faire la guerre? » m'a demandé plus d'un. Ces mauvais desseins des Français, les plus ingénus y ont cru; les plus roués ont feint d'en avoir peur pour monter l'opinion contre nous, et justifier leurs alliances et leurs armemens.

Il faut le dire à leur décharge, les Italiens ne sont pas seuls, en Europe, à se représenter la France comme un pays batailleur, toujours en quête d'aventures, à la façon des vieux Normands ou des vieux Gaulois. Les étrangers en sont demeurés, sur notre compte, à Louis XIV et à Napoléon. Quelle confusion des âges ! Pauvre France, quel portrait peu ressemblant on s'en fait souvent au dehors! On se la figure toujours comme une amazone, brandissant la lance ou le javelot, une sorte de Clorinde ou de Bradamante impatiente de repos. Autant vaudrait se peindre l'Italie contemporaine sous les traits d'une Armide langoureuse, tout entière à l'amour et à la volupté. L'Italie a singulièrement changé, la France aussi. On le sait pour le pays du *Pastor fido ;* personne ne s'aviserait d'y chercher l'Italie de Goethe ou du président de Brosses. On le sait moins pour la France. Je me dis parfois que la France est, peut-être aujourd'hui, le pays le moins connu de l'Europe, et cela, parce qu'étant le plus visité, il passe pour le mieux connu. Les étrangers s'assoient aux cafés de nos boulevards, ils savent par cœur les refrains de nos cafés-concerts; mais cela, grâce à Dieu, n'est ni Paris ni la France. En réalité, dans notre Europe, devenue une forêt de baïonnettes, aucune nation n'est plus pacifique que la France. Elle n'a pas oublié l'Alsace-Lorraine : les vexations imposées par le conquérant au *Reichsland* et les canons de Metz braqués sur la route de Paris la forceraient à se souvenir. Elle n'a pas oublié le pays qui se souvient d'elle; mais, en y songeant, elle se rappelle les maux de la guerre. Elle se plaît à compter sur les platoniques revanches de la Justice ; elle cherche à se persuader que le règne de la Force ne sera pas éternel et salue, d'avance, l'avènement du Droit. Elle remet à l'avenir les revendications du passé, se disant que, après tout, les Allemands ont mis plus de deux siècles à lui

reprendre l'Alsace, plus de trois siècles à lui arracher Metz, et qu'il n'en faudra peut-être pas autant à la France pour rentrer dans ce qui fut son bien.

Interrogez le grossier successeur de Louis XIV et de Napoléon, le suffrage universel; hésitant et divisé sur presque tout le reste, il est unanime dans sa répulsion pour la guerre. C'est le moins belliqueux de tous les souverains. A côté de lui, Louis-Philippe était un coureur d'aventures. Il n'a pas encore pardonné le Tonkin à M. Jules Ferry. Ses courtisans le savent, et tous, autour de lui, font assaut de sentimens pacifiques: gauche et droite renchérissent l'une sur l'autre, lui faisant mêmes promesses. De la Meuse à la Garonne, les programmes électoraux sont un hymne à la Paix. Il faut les souvenirs de l'invasion et les fanfares de la triple alliance pour décider le Français à supporter les charges militaires. S'il en veut à l'Allemagne, c'est surtout de ce qu'en s'installant à Metz et à Strasbourg, l'Allemand l'a condamné à monter éternellement la garde sur les Vosges.

Et le général Boulanger, qu'en faites-vous? nous crient nos voisins. — A Rome comme à Berlin, on est enclin à prendre les succès du général pour une manifestation belliqueuse. N'est-ce pas, semble-t-il, l'explication la plus simple, peut-être même la plus honorable pour la France? Elle n'en est pas moins erronée. Il y a bien des ingrédiens dans cette mixture hétéroclite qu'on appelle le boulangisme; il y a de la fatigue, du dégoût, du mécontentement; il y a un désir d'autorité, avec la défiance des autorités traditionnelles; il y a le vieil instinct monarchique avec des préjugés antimonarchiques; il y a le goût des démocraties pour les personnalités bruyantes, le besoin des peuples de s'incarner dans un homme, le plaisir des foules à s'ériger des idoles qu'elles brisent ensuite, l'éternelle anthropolâtrie des masses qui, faute de dieux à adorer, s'en font à leur image: il y a de tout dans ce mélange, mais s'il y entre quelque grain de chauvinisme ou d'ardeur guerrière, c'est à dose infinitésimale. L'Europe commence à le croire: les électeurs du général Boulanger sont pour la paix. Son panache rassure les bonnes gens; ils y voient volontiers le paratonnerre de la guerre. Les masses ont des naïvetés colossales. Pour nombre d'ouvriers ou de paysans, Boulanger impose à Bismarck; le général est le seul homme capable de tenir en respect le chancelier. Avec lui, la Prusse n'osera pas bouger; avec les autres on se sent moins en sûreté. Ce n'est pas qu'ils soient d'humeur batailleuse. Conservateurs, opportunistes, radicaux, ils sont tous pacifiques, par situation, autant que par goût et par conviction. Ce ne sont point des généraux avides de gloire à conquérir. Ils savent que pour d'autres fronts seraient les lauriers des batailles. Le seul homme qui eût osé jeter la France

dans une guerre est enterré à Nice; c'était un ami de l'Italie, il s'appelait Gambetta. Ses successeurs ou ses rivaux à la tête des divers groupes parlementaires ne rêvent que de batailles à coups de votes, de guerres de partis, de campagnes électorales. Absorbés dans leurs luttes intestines, ils ne connaissent qu'une conquête, celle du pouvoir et des places. République, constitution, revision sont les étendards sous lesquels ils se rangent. Si leurs querelles n'ont pas encore détruit l'administration et l'armée françaises, nous le devons, pour une bonne part, aux menaces du dehors. Les revues de Rome et de Berlin nous tiennent en haleine; les clairons de l'étranger rappellent au Palais-Bourbon qu'il y a autre chose que des questions électorales : elles lui remettent en mémoire, avec les périls de la France, la solidarité nationale.

Il y a en ce moment, à Paris, un témoin de nos intentions pacifiques malaisé à récuser : l'exposition universelle. A travers tous les incidens soulevés sur notre frontière, pendant que nos voisins ne cessaient de réclamer de leurs parlemens de nouveaux fonds pour armer contre nous, la république française construisait des galeries gigantesques pour loger les industries, les œuvres d'art, les machines, tout le matériel pacifique du travail contemporain. Je ne sache pas que jamais peuple ou gouvernement ait donné à la paix, en face de tels périls, une telle marque de confiance et d'amour. Quelques-uns prenaient ce sang-froid pour de la témérité; plus d'un étranger annonçait que ce serait d'autres fêtes qui célébreraient le centenaire de 1789, et que, si les voisins de la France venaient la visiter, ce ne serait pas en curieux pour contempler la tour de 300 mètres. Eh bien! en face de ce Champ de Mars, indéniable garant de nos sentimens pacifiques, on va répétant, à Rome comme à Berlin, que si la guerre n'a pas encore éclaté, l'Europe le doit à la triple alliance. Sur l'un des arcs-de-triomphe élevés pour l'empereur Guillaume, à Castellamare, on lisait, il y a quelques mois : *Pace imposta,* paix imposée. — *Menzogna!* crient à la face de l'univers, la tour Eiffel et le palais des machines. Jamais plus menteuse légende ne s'est étalée sur les monumens de l'adulation officielle. On n'impose pas la paix à qui veut la paix.

La triple alliance fait profession de garantir la paix; on pourrait dire qu'elle la compromet. Nous ne voulons pas mettre en doute la sincérité des trois puissances; mais leurs démonstrations pacifiques ont une odeur de poudre. Le seul fait d'une alliance de trois états militaires a quelque chose d'inquiétant. Elle coupe l'Europe en deux; elle semble inviter à une contre-ligue. Elle oblige les puissances indépendantes à ranger, elles aussi, leurs bataillons en ligne. Et, de fait, jamais les craintes de guerre n'ont été plus fréquentes que depuis la conclusion de cette ligue de la paix. Chaque

été, et au cœur même de l'hiver, on a vu les peuples et les gouvernemens, réveillés par des alarmes soudaines, se demander si les armées n'allaient pas enfin s'entre-choquer. Au poids sans cesse croissant des charges militaires qui pèsent sur notre malheureuse Europe, la triple alliance a ajouté le fardeau des inquiétudes qui paralysent toutes les affaires. Cette paix qu'elle se vante de nous conserver, elle nous en a gâté les fruits; elle nous rend malaisé d'en jouir en nous la montrant plus précaire que jamais : « Profitez de la paix, semble-t-elle nous dire, pendant qu'elle dure encore; pour la défendre, nous avons aligné des millions de soldats tout prêts à marcher; pour la rendre plus sûre, nous allons encore augmenter nos régimens et nos batteries. » Les discours les plus pacifiques prononcés en brandissant l'épée et applaudis avec des hourras ont quelque chose de peu rassurant. C'est l'air qui fait la chanson, dit un de nos proverbes. Il est difficile de nier que le ton et les allures des souverains ou des ministres des états alliés aient quelque chose de provocant. C'est un défi qu'ils semblent parfois porter à leurs voisins d'Occident ou d'Orient. En entendant leurs *toasts* ou en lisant leurs notes, on songe involontairement à ces forts de la halle qui vous montrent le poing en disant : « Viens-y! »

Ici encore, je prierai nos voisins d'Italie de vouloir bien se mettre à notre place. Que dirait-on à Rome et à Berlin si la France et la Russie faisaient savoir au monde qu'elles viennent de signer une alliance pour le maintien de la paix? Imaginez le tsar Alexandre III venant passer des revues à Paris, ou le président de la république française, escorté de son ministre des affaires étrangères, faisant une visite à Pétersbourg ou à Gatchina. Je doute que cela fût pris à la Consulta comme un gage de paix. La triple alliance pourrait cependant donner, aux puissances visées par elle, quelque envie de se concerter en vue de certaines éventualités. Pourquoi ne l'ont-elles pas fait? Par sagesse, par prudence, par amour de la paix. Ni la France, ni la Russie n'ont voulu imiter les procédés des trois puissances centrales : à Paris comme à Pétersbourg, on est pacifique, et, voulant la paix, on ne veut pas répondre à la triple alliance par une contre-alliance, qui serait prise comme la préface de la guerre. Mieux vaut ne pas relever le gant. Si, malgré les nuages amoncelés à l'Orient et à l'Occident, la guerre n'a pas encore éclaté sur l'Europe, à qui le doit-elle? Aux deux puissances signalées comme les perturbatrices du continent : à la république française et au tsar russe.

Quel a été « l'ange de la paix? » ainsi que s'exprimaient les mystiques à la chute de Napoléon. Les Italiens nous accuseraient de railler si nous disions que c'est M. Crispi. L'ange de la paix, s'il en est un, au siècle du démon des armemens, c'est l'empereur

Alexandre III. Il a plus de droit à ce titre que son grand-oncle Alexandre Ier, et il peut en tirer plus d'honneur. Pour le mériter, il lui a fallu dominer de naturels ressentimens, et, ce qui coûte le plus au maître incontesté de 100 millions de sujets, il lui a fallu se résigner, à la face du monde, à d'apparentes défaites. Mieux que l'Auguste de Corneille, il peut dire qu'il est maître de lui, comme de son vaste empire. Les échecs de sa diplomatie en Bulgarie, l'orgueil impérial lui conseillait de les couvrir par un appel à la force. Alexandre Alexandrovitch a résisté aux excitations de son peuple. Sa conscience d'autocrate et de chrétien répugne à tirer l'épée. Il a fait la guerre et il en connaît l'horreur. Comme le jeune Louis XIV, après la journée des Dunes, il a visité les champs de bataille, il en a contemplé le spectacle et senti l'odeur. Le souvenir des champs de Bulgarie ne l'a point quitté. Heureux les peuples dont le souverain a la mémoire moins courte que le jeune Louis XIV, et honneur à l'autocrate qui ose être un homme; mais n'y a-t-il pas quelque chose de mélancolique à songer que, cent ans après 1789, l'Occident, affaibli par ses divisions, ne doit la paix qu'aux instincts pacifiques d'un autocrate?

Les Italiens ont, en général, peu de sympathies pour la Russie. Ils sont trop voisins des Slaves pour ne pas s'en défier. Comme puissance continentale, l'Italie confine aux Slaves de l'Autriche, sur les Alpes et l'Adriatique; à Goritz, à Trieste, en Istrie, en Dalmatie, les Italiens de l'empire austro-hongrois sont en lutte avec des Slaves; on comprend que l'Italie soit en garde contre le spectre du panslavisme. Comme puissance méditerranéenne, elle se soucie peu de voir les Russes atteindre les bords de la Méditerranée. Elle trouve qu'il y a déjà assez de concurrens sur les deux bassins du grand lac. Elle se dit que, le jour où les Cosaques viendront à baigner leurs chevaux dans les flots de la mer Égée ou du golfe d'Alexandrette, le massif empire du Nord pèsera de ses 100 millions d'habitans sur les rivages du Levant. Tout cela peut être vrai; mais, ethnographiques ou géographiques, les défiances que soulève contre l'immense empire son immensité même, il faut bien reconnaître que l'empereur Alexandre III n'a rien fait pour les exciter. Sa politique extérieure s'est distinguée, durant les dernières années, par sa modération et sa correction. Si la diplomatie impériale a récemment recouvré quelque ascendant sur plusieurs États d'Orient, c'est en les rassurant sur ses intentions. Les organes de la triple alliance affectent de voir là le germe de complications nouvelles. Ils n'admettent point que l'influence de l'Autriche à Belgrade, à Sophia ou à Bucharest, puisse diminuer sans que les chances de guerre en soient accrues. La paix de l'Europe dépend ainsi des oscillations des petites cours balkaniques. Les luttes

d'influence sur le Balkan sont inévitables; la Russie a bien su se résigner à des mécomptes, pourquoi l'Autriche et l'Allemagne ne feraient-elles pas comme la Russie? Le meilleur moyen d'assurer la paix de l'Europe par la paix de l'Orient, c'est de respecter l'indépendance des États indigènes. Ils veulent être eux-mêmes; l'Occident n'a qu'à les y encourager.

V.

Depuis que M. Crispi en a la direction, la politique italienne a paru prendre une allure plus décidée, d'aucuns disent plus provocante. Au temps récent encore où M. Depretis était le chef du cabinet italien, la présence de l'Italie dans la ligue de la paix inspirait moins de défiance. On connaissait l'humeur pacifique du vieux goutteux de Stradella; on savait que, au dehors comme au dedans, il aimait mieux dénouer que couper. Sous le ministère de ce Cunctator piémontais, on était certain que l'Italie n'irait pas courir les aventures. Personne n'eût cru que la mort de M. Depretis pût être un événement pour l'Europe. Comme il arrive souvent, on ne s'en est aperçu qu'après coup. Les Italiens, qui ont de l'amour-propre, en peuvent être flattés : la recrudescence des craintes de guerre a coïncidé avec l'arrivée de M. Crispi à la présidence du conseil. M. Depretis rassurait, M. Crispi a inquiété. L'un était Piémontais, l'autre est Sicilien. Toute la différence de leurs procédés tient peut-être à la dissemblance de leurs caractères. Chez M. Depretis il y avait, disait-on, du renard; chez M. Crispi il y a plutôt du lion. C'est un homme d'une nature plus riche; l'âge n'a point amorti sa fougue. Il est de ceux qui semblent avoir le privilège de demeurer toujours jeunes; impétueux, exubérant, dominateur, ce septuagénaire a une volonté de fer. C'est un politique de race; peut-être a-t-il quelques-unes des parties du grand homme d'état; le malheur est que, avant la réussite, bien habile qui distingue un Alberoni d'un Richelieu.

Si M. Crispi a accentué l'alliance, c'est beaucoup par tempérament, par vivacité naturelle, par besoin de déployer sa force; c'est peut-être aussi par calcul, pour faire du bruit, pour se faire valoir, pour flatter l'amour-propre national. Il semble aimer à jouer à la grande politique; — c'est un goût qui vient aisément aux anciens démocrates parvenus à la direction des affaires, — et, comme il n'est plus jeune, il est pressé. Il veut faire grand, ou, ce qui revient au même, en avoir l'air. M. Gladstone, à son passage à Rome, en février dernier, a pu lui donner, dans la salle d'attente de la

gare des Thermes, le conseil de se défier de la politique d'apparat; c'est un avis que le *premier* italien aura peine à suivre. Il a trouvé la triple alliance faite; il a voulu la faire sonner. Il n'avait pas attendu, nous l'avons déjà rappelé, la signature d'un traité entre Rome et Berlin pour lier connaissance avec le prince de Bismarck. Il savait que « l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. » Comme l'Italie est l'alliée de l'Allemagne, M. Crispi est l'ami de M. de Bismarck. *Bismarck e Crispi* était une des inscriptions lapidaires qui réjouissaient les yeux de l'empereur Guillaume dans son voyage au-delà des monts. Une partie de l'ascendant de M. Crispi vient de cette auguste amitié. En France, on est porté à croire que le chancelier a des valets, non des amis; les Italiens n'envisagent pas la chose du même œil; là où les Français ne veulent voir qu'une honte, ils voient un honneur.

M. Crispi n'est pas seulement l'ami de M. de Bismarck; il est, à certains égards, son élève ou son émule. Il ne craint pas de lui emprunter ses procédés de gouvernement, autant du moins que le permet la différence des institutions. Comme M. de Bismarck, M. Crispi se sent de force à porter tout le poids du gouvernement. Le ministère, c'est lui; il est l'Atlas sur qui repose tout. A son activité il faut deux ou trois portefeuilles à la fois; il a dans une main les Affaires étrangères, dans l'autre l'Intérieur; et, au parlement, il jongle avec la diplomatie et l'administration, répondant par la politique étrangère aux interpellations sur sa politique intérieure. Il a appris, de son ami le chancelier, l'art de jouer de la guerre et de la paix pour faire marcher une chambre. La triple alliance, les rumeurs belliqueuses lui servent à enlever un vote. Pour déplacer trente voix au Reichstag, M. de Bismarck ne craint pas de faire trembler l'Europe; M. Crispi est, lui aussi, passé maître dans l'art de manier les parlemens et la presse. Il ne croit pas inutile de tenir les peuples en haleine. Les craintes de guerre ont cela de bon qu'elles fortifient l'autorité d'un ministre. Attaquer le gouvernement à la veille d'une guerre générale, n'est-ce pas pécher contre le patriotisme? Aussi le chef du cabinet ne redoute-t-il pas les incidens avec l'étranger, et dans sa bouche, selon la remarque d'un Italien, l'étranger, *lo straniero*, signifie la France; — l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche sont « nos alliées. »

M. Crispi a le verbe haut, il aime à parler fort, comme dans l'affaire de Massaoua; c'est dans son tempérament de Sicilien; puis il sait que cela plaît aux peuples. Rien ne les flatte comme un grain d'insolence vis-à-vis de l'étranger. Josué Carducci, un poète, — et l'un des deux ou trois plus grands du continent, — a été touché par les notes à M. Goblet. L'auteur des *Odes barbares* a célé-

bré, dans une lettre publique (1), *il gran vecchio patriota* qui, dans le livre vert pour Massaoua, a vengé la dignité de l'Italie. Le poète en a été si transporté que, oubliant anciens vers et anciens discours contre les Kaiser allemands ou autrichiens, M. Carducci en a applaudi à la triple alliance, tout en la déclarant *non intiero amor suo*. Cette réserve ne nous surprend pas, de la part du barde démocratique qui, dans le *Ça ira* de ses *Rime nuove*, chantait, il y a peu d'années encore, Kellermann et Kléber *leon ruggente*, et Desaix, et Marceau, et « Hoche *sublime*. » L'Italien a en lui du poète et de l'artiste ; une politique bruyante, à fanfares sonores, à éclats et à fracas, ne déplaît point à son imagination méridionale. C'est ce sentiment qui, au milieu des souffrances de la péninsule, fait la force de M. Crispi ; il a, pour lui, l'amour-propre national.

Le successeur de M. Depretis a aussi, pour lui, le plus utile des agens secrets : la presse française. Les attaques des feuilles du boulevard ont beaucoup contribué à son ascendant. On pourrait presque dire que son prestige a été fait par les journaux français. Un homme d'état vilipendé par les pays voisins en devient plus grand aux yeux de ses compatriotes. Rien ne vaut pour un ministre les railleries ou les invectives des journalistes du dehors. C'est une recommandation d'autant plus précieuse qu'elle ne coûte rien. Que M. Ferry n'a-t-il eu la bonne fortune d'être le point de mire de quelque *Figaro* ou *Gaulois* allemand ou italien ; il serait encore au quai d'Orsay. M. Crispi est trop habile homme pour ne pas tirer parti du concours gratuit que lui fournit la presse de Paris. Il sait qu'il n'a rien à redouter de ses attaques ou de ses insinuations. Un Parisien qui n'a jamais franchi la banlieue peut se représenter M. Crispi comme un humble instrument de la politique de Friedrichsruhe. Les Italiens connaissent trop la superbe de leur premier ministre pour en avoir pareille opinion. Un Crispi n'est le valet de personne, pas même d'un Bismarck. En est-il le jouet, c'est à son insu.

On se figure parfois M. Crispi comme le compère de M. de Bismarck, comme l'homme qui, au signal convenu, doit brouiller les cartes pour faire le jeu de son patron. Je doute fort, pour ma part, que l'ancien garibaldien accepte pareil rôle. Il est homme à travailler pour son propre compte. De même, quand on dit qu'il est tout Allemand, on se trompe ; il n'est pas plus Allemand que Français ; il est Italien. Il fait de la politique italienne ; pour être complet, il faudrait dire de la politique crispinienne. Peut-être cette politique n'est-elle pas sans préjugés ; peut-être est-elle à courte vue, plus préoccupée du présent que de l'avenir, plus soucieuse

(1) En février 1889.

de l'effet que des réalités; mais peut-être aussi Francesco Crispi n'en est-il pas la dupe. Quand il affirme qu'il n'est pas notre ennemi, qu'il ne veut pas l'abaissement de la France, qu'il faudrait être fou pour désirer la destruction de notre pays, il est fort possible qu'il soit sincère, car il est trop intelligent pour ne pas sentir quelle serait la dépendance de l'Italie, si l'Allemagne n'avait plus de contrepoids en Occident. Il se dit pacifique, il peut l'être *in petto ;* son tort est de ne pas craindre de jouer avec les passions nationales, et, s'il veut la paix, de trop parler le langage de la guerre.

Si nous voulions juger les Italiens comme trop d'entre eux nous jugent, nous dirions que les sentimens pacifiques du roi Humbert et de ses ministres peuvent être moins forts que leurs difficultés intérieures. On suppose souvent, au-delà des monts, que le gouvernement français se jettera dans une guerre pour échapper à ses ennemis du dedans. Mais si les gouvernemens dans l'embarras ne reculent point devant des diversions aussi criminelles, qui nous garantit que l'Italie ne recourra pas elle-même à ce périlleux remède, car la péninsule a, elle aussi, ses malaises, ses souffrances internes, d'autant plus graves qu'elles tiennent à ses conditions d'existence, à son âge, à la rapidité de sa croissance, à sa complexion encore mal formée.

Nous aurions bien des choses, nous Français de 1889 à envier à l'Italie : ce n'est pas seulement son beau ciel, la variété et l'individualité de ses vieilles cités; ce sont des biens plus substantiels, que nous avions perdus avant qu'elle ne les connût, et que nous ne retrouverons peut-être jamais. Elle possède, cette Italie, affranchie depuis moins d'un tiers de siècle, une monarchie libérale vraiment moderne, une dynastie nationale et populaire, aujourd'hui incontestée; un roi, qui a succédé à son père et qui en est le digne élève; une reine, dont la beauté, la grâce, l'intelligence ont été une force pour le trône. Elle a, cette Italie, patrie du carbonarisme et de Mazzini, une constitution, un *statut* accepté de presque tous les Italiens; on n'y entend réclamer ni revision, ni constituante. Elle a un parlement, dont presque tous les membres sont constitutionnels. Ses ministres ne sont peut-être point de plus grands hommes d'état que les nôtres, — M. Crispi lui-même n'est peut-être pas supérieur aux Ferry, aux Freycinet, aux Rouvier; mais le pays a une meilleure assiette politique, ce qui vaut mieux que l'éloquence d'un Guizot ou d'un Gambetta. Un Français est attristé en passant du Palais-Bourbon aux tribunes de Monte-Citorio. Des deux parlemens, c'est le plus vieux qui semble le plus novice ; c'est lui, à coup sûr, qui est le plus turbulent, le plus bruyant, le plus enfant; c'est à Rome qu'on trouve le plus

de sérieux dans la discussion, le plus de compétence dans les affaires, le plus de dignité dans la tenue et dans les joutes oratoires. Ce n'est point que le parlementarisme italien n'ait, lui aussi, ses défauts et ses mécomptes. Le Sénat y a encore moins d'influence et d'autorité qu'en France. A la Chambre, les bancs des députés sont d'ordinaire vides. En dehors des grands jours, les orateurs n'ont d'auditeurs que les huissiers et les sténographes. On a vu, au cours d'une discussion, demander la parole par télégramme, de Naples ou de Florence. Chose plus grave, les partis sont en décomposition; la gauche et la droite ont été mêlées et défaites par le *transformisme* de M. Depretis, repris à son compte par M. Crispi. Mais la reconstitution, le groupement rationnel des partis est autrement facile qu'en France; on en voit les élémens, il n'y a qu'à les mettre en œuvre. Des grandes puissances du continent, l'Italie est celle où la liberté politique est le mieux entrée dans les mœurs. C'est là, pour un état moderne, un *primato* qui vaut mieux que la gloire des armes. Cette supériorité, l'Italie la doit moins au génie ou au patriotisme de ses hommes d'état, les Cavour, les Ricasoli, les Minghetti, qu'aux traditions de sa dynastie et au sens pratique de son peuple.

Voilà bien des avantages pour le jeune royaume. Malheureusement les nations ne vivent pas de politique; les hommes d'état ont tort de l'oublier. La situation économique de la Péninsule est loin d'être aussi bonne que sa situation politique. C'est là le côté faible du pays; il a grandi trop vite; il en a gardé une sorte de maigreur, de gracilité de formes; il n'a pas eu le temps de prendre du corps. L'aurait-il eu, la politique ne le lui eût pas permis; elle l'a surmené, elle lui a demandé des efforts excessifs, sans tenir compte de ses forces. L'Italie passe aujourd'hui par une crise économique, suite manifeste de sa politique.

On pourrait dire qu'elle est la victime de la triple alliance; et comme son gouvernement y tient, comme il en a, hier encore, resserré les nœuds, et qu'il lui serait, aujourd'hui, malaisé de s'en dégager, on peut craindre que, n'en pouvant supporter indéfiniment les charges, la jeune monarchie ne soit pressée d'en tirer parti et ne se voie ainsi entraînée à un coup de tête. Voilà par où l'Italie inquiète l'Europe. Elle se prépare à grands frais à une guerre que personne ne veut lui faire; la guerre ne venant pas, et l'Italie ne pouvant toujours attendre, n'est-il pas à redouter qu'elle ne soit tentée de courir au-devant? C'est une opinion assez répandue, en tout pays, que les puissances de l'Europe ne peuvent toujours continuer à augmenter leurs armemens; que l'heure viendra où, n'ayant plus la force ou la patience de supporter la paix armée, elles préféreront les chances de la guerre. C'est assurément là un

des dangers de la situation; mais s'il est un pays qui plie sous le faix, c'est l'Italie. La France, l'Allemagne, même la Russie et l'Autriche-Hongrie peuvent longtemps supporter ce trop lourd fardeau; elles en souffrent, elles en sentent la gêne dans tous leurs membres; elles ne sont pas obligées de demander grâce. Des cinq puissances continentales, l'Italie semble celle qui pourra tenir le moins longtemps à ce jeu écrasant. Elle donne déjà des signes de lassitude.

L'arbre se reconnaît à ses fruits, a dit l'Évangile. Les fruits de la politique italienne sont amers. Comparez l'Italie de 1889, l'Italie de la triple alliance, à l'Italie libre d'il y a quelque dix ans: le rapprochement est instructif. Au début du règne du roi Humbert, la monarchie unitaire était, après vingt ans d'efforts, parvenue enfin à l'équilibre du budget, à ce fameux *pareggio*, qui était comme la terre promise, où les plus illustres de ses hommes d'État avaient eu tant de peine à la conduire. En 1889, comme en 1888, en 1887, son budget est de nouveau retombé en déficit; il ne se solde qu'avec des emprunts de plus en plus onéreux; l'équilibre n'est plus, pour elle, qu'un paradis perdu dont le démon des armemens lui défend la porte. Aux premières années du roi Humbert, l'Italie abolissait le cours forcé, elle supprimait les impôts les plus lourds ou les plus impopulaires, le droit sur la mouture, le *macinato*, prélevé sur la *polenta* du pauvre; en 1889, M. Crispi était contraint de proposer de nouvelles taxes, dure nécessité pour un homme qui, pendant vingt-cinq ans, n'a cessé de réclamer la réduction des impôts. Il y a quelques années à peine, alors que l'Italie était liée à la France par un traité de commerce, l'agriculture du royaume était prospère, les exportations toujours en croissance; aujourd'hui, le traité a été dénoncé, les plaintes sont générales, la misère s'étend, les paysans du midi ont faim, les *contadini* de Lombardie s'agitent. Pour évaluer ce que la triple alliance coûte à l'Italie, il n'y a qu'à consulter les statistiques officielles. En aucun pays ce service n'est conduit avec plus d'intelligence. Les étrangers curieux de mesurer de combien a reculé l'Italie n'ont qu'à compulser les documens italiens. Pour l'état des finances, ils peuvent s'en référer à une récente étude de M. Gladstone; elle est peu encourageante (1).

Il est intéressant de comparer l'Italie à elle-même; il ne l'est pas moins de la comparer à autrui. Un fait me frappe entre tous. Depuis deux ou trois ans, depuis que M. Crispi conduit la politique italienne, il n'est peut-être pas un État d'Europe ou d'Amérique,

(1) Au lecteur qui préfère l'italien à l'anglais, nous pouvons recommander les récentes études de M. Luzzatti dans la *Nuova Antologia*.

grand ou petit, monarchie ou république, dont les fonds n'aient bénéficié d'une hausse considérable. J'ai beau parcourir la cote des Bourses européennes, je ne découvre qu'une exception, les fonds italiens. Au milieu de la hausse générale des valeurs d'État, les rentes italiennes ont été seules à baisser ou à demeurer stationnaires, ce qui, devant la hausse universelle, revient au même. Tandis que le crédit de la France, de l'Autriche-Hongrie, des pays scandinaves, de la Russie, de l'Espagne, du Portugal, de la Grèce, de l'Égypte, de la Turquie même, que le crédit du Brésil, du Chili, de la République argentine, de l'Uruguay, du Mexique, s'améliorait d'une manière sensible, tandis que la plupart des États européens ou américains procédaient à de fructueuses conversions, le 5 pour 100 italien retombait au-dessous du pair, qu'il promettait de dépasser, il y a peu d'années encore. Le grand phénomène de la diminution du taux de l'intérêt, qui affecte tous les États civilisés et allège tous les budgets, semble ne pas avoir atteint l'Italie. La péninsule semble rester en dehors du mouvement économique contemporain. Et cette remarque ne s'applique pas uniquement aux fonds de l'État italien, mais à la plupart des valeurs italiennes : chemins de fer, banques, sociétés financières, mobilières ou immobilières. Ce seul fait montre que l'Europe, que les capitaux internationaux, français, anglais, hollandais, belges, allemands même, n'envisagent pas la triple alliance comme une garantie de sécurité et de prospérité pour l'Italie. Les capitaux ne font guère de politique, surtout de politique sentimentale; ils ne connaissent guère les sympathies et les antipathies nationales; ils sont positifs, ils sont défians; ils redoutent les risques. S'ils se sont éloignés de l'Italie, c'est que la politique italienne a excité leurs appréhensions.

Telle est la conséquence de la place prise par l'Italie dans « la ligue de la paix. » Que représente, pour les capitaux, l'intimité de la maison de Savoie et des Hohenzollern? Elle représente deux choses : au dedans, des charges budgétaires; au dehors, des chances de guerre. La politique d'union étroite avec Berlin a ainsi porté un double coup aux finances italiennes. Il semble qu'une alliance conclue en vue de la paix doive avoir pour effet de mettre un pays à l'abri des charges de la guerre en lui assurant, en cas de péril, le concours des États alliés. Or, en Italie, l'alliance allemande a produit des effets tout opposés. Au lieu de permettre aux Italiens de diminuer ou d'arrêter leurs dépenses militaires, elle les contraint à les accroître sans cesse, pour se mettre au niveau des exigences de Berlin. On nous dit que ces armemens à outrance sont le moyen de garantir la paix; ce paradoxe serait-il un

« truisme, » il serait difficile de voir là un moyen d'améliorer les finances du royaume.

Il y a deux États en Europe dont, depuis quelques années, la gestion financière a été singulièrement défectueuse ; l'un est l'Italie, l'autre est la France. Les deux nations sœurs se ressemblent par plus d'un trait de famille ; toutes deux ont un train dépensier. Mais, entre elles, il y a une différence : la France a une richesse accumulée et une capacité d'épargne que ne possède pas sa voisine. La France est encore assez riche pour payer les fantaisies ou les folies de ses gouvernans. Si l'État français est prodigue, le peuple français est économe. Tandis que l'État s'endette et s'appauvrit, les particuliers ont continué à s'enrichir et à épargner. La crise agricole et industrielle, le phylloxera, la chute du Panama et du Comptoir d'escompte n'ont pas empêché la France d'accroître ses réserves. A-t-elle perdu, depuis deux ou trois ans, sur ses fonds italiens, elle a gagné sur ses fonds étrangers des deux mondes, sur les fonds espagnols, portugais, russes, autrichiens, hongrois, égyptiens, argentins. Le gouffre financier que son gouvernement s'est amusé à creuser sous ses pieds, la France a, malgré tout, de quoi le combler. Quelques années de bon gouvernement y suffiraient. Si la richesse est un des premiers élémens de la puissance des États, la France n'a jamais été aussi puissante qu'aujourd'hui. Vous qui, de la tour Eiffel, avez contemplé le Champ de Mars, n'est-ce pas votre avis ?

L'Italie, aussi, veut être une grande puissance ; elle en a le droit et elle en a les élémens ; à une condition, c'est qu'elle ménage ses forces. Or, de l'avis de ses meilleurs amis, ce n'est point ce qu'elle fait, depuis quelques années. Sous prétexte de se fortifier dans le présent, elle s'affaiblit pour l'avenir. Où la conduira cette politique ? se demande M. Gladstone ; à la puissance ou à l'impuissance ? *to power or to impotence?* L'Italie, ajoute le représentant du Midlothian, est encore *an infant state;* chez cet État enfant, ce qui doit devenir des os n'est présentement que cartilage. Et, reprenant la même pensée sous différentes formes, M. Gladstone compare l'Italie aux chevaux qu'on fait courir trop jeunes et qui sont contraints de renoncer au turf, après avoir perdu le prix. Ce qui menace la péninsule, c'est le mal le plus grave qui puisse frapper la jeunesse, un arrêt de croissance. Il y a quelques mois, à Rome, je contemplais avec tristesse, sur l'emplacement des vertes murailles de cyprès et de lauriers de la villa Ludovisi, de massives maisons à cinq ou six étages, aux murs de briques blanchis à la chaux. A ces espèces de casernes ouvrières, il ne manquait guère, pour être habitables, que des toits et des fenêtres.

C'était tout un quartier dont la construction était suspendue, faute d'argent. Je me demandais, en cherchant dans la boue des nouvelles rues le tracé des ombreuses allées de l'ancienne villa, si ces lourdes bâtisses inachevées, élevées par un syndicat en faillite sur les jardins d'un prince romain, devaient être le symbole de l'Italie moderne.

VI.

Ce que la triple alliance est en train de faire de la péninsule, M. Gladstone vient de le dire. Combien différente eût été la situation de l'Italie si, au lieu de s'enchaîner à Berlin et à Vienne, elle eût gardé les mains libres! Elle ne courrait pas le risque d'être entraînée par ses alliés dans des querelles qui ne sont pas les siennes. Elle n'accablerait pas ses paysans d'impôts pour affermir le joug de l'Allemagne sur l'Alsace-Lorraine et assurer à l'Autriche l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. N'ayant pas déclaré son choix, elle se verrait recherchée et courtisée de tous. Une guerre surviendrait, qu'elle pourrait faire ses conditions et réaliser à bon prix son alliance ou sa neutralité. Les bénéfices de la guerre sont aléatoires, ceux de la paix, certains. Une Italie libre eût mis largement à profit la paix précaire des dernières années. Elle en eût profité pour augmenter ses ressources en diminuant ses charges, pour donner à ses finances tendues à l'excès l'élasticité qui leur manque, en un mot, pour élargir et fortifier les bases de sa puissance.

Que M. Crispi nous permette un rapprochement qui n'a rien d'injurieux pour ses compatriotes. Comparez l'Italie à la Russie, dont elle a pris la place dans la triple alliance. Entre les finances des deux États, il y a plus d'un trait de ressemblance. Toutes deux, la massive Russie et la svelte Italie, sont retardées dans leur développement par le poids des impôts et de la dette qu'elles traînent après elles; toutes deux ne peuvent guère emprunter qu'en recourant à l'étranger. Il y a peu d'années, les fonds italiens étaient cotés au-dessus des fonds russes ; et c'était justice, car, par tous les élémens de la civilisation, le jeune royaume était en avance sur le colosse slave, et, par sa situation géographique, il semblait moins exposé à la guerre. Aujourd'hui, les fonds russes ont dépassé les fonds italiens. Qui a renversé la balance? La triple alliance. Pendant que l'Italie armait avec ostentation pour le compte de Berlin et de Vienne, le tsar, tout en maintenant ses armées sur un pied formidable, savait inspirer confiance dans ses intentions pacifiques. Avec l'aide des capitaux français, il procédait, en dépit des attaques de Berlin, à de vastes conversions, allégeant d'autant ses finances.

C'est le seul appui que la France ait prêté à la Russie; mais il a son prix. Ce qu'ils ont fait pour l'empire autocratique, les capitaux français étaient tout prêts à le faire pour l'Italie libérale. Que leur eût-il fallu pour cela? La foi dans les déclarations pacifiques de la Consultà. Un pays qui voit son voisin armer contre lui regarde naturellement à lui confier ses économies.

Poursuivons cette enquête. L'Italie a été durement atteinte par la dénonciation du traité de commerce avec la France. Tout a été dit, des deux côtés, sur cette rupture inégalement préjudiciable aux deux pays. Celui qui devait y perdre le plus est celui qui en a pris l'initiative. Avec le courant protectionniste qui envahit l'Europe, avec la répugnance contre les conventions commerciales soulevées chez nous par le traité de Francfort, en face des souffrances de l'agriculture et de la viticulture françaises, devant les défiances suscitées de ce côté des Alpes par les alliances de l'Italie, le traité de commerce ne pouvait être renouvelé qu'à force de prudence et de patience. Le tort du gouvernement italien a été de ne pas le comprendre. Pourquoi l'Italie a-t-elle dénoncé un traité dont le renouvellement lui importait dix fois plus qu'à la France? Par amour-propre, pour ne pas s'exposer à être prévenue par la France, comme si les vignerons de la Pouille et de la Sicile ne valaient pas une satisfaction de vanité. De même, dans les négociations pour un nouveau traité. Le gouvernement italien a voulu l'emporter de haute lutte; il a prétendu imposer sa méthode, faire accepter comme base de négociations le tarif général de M. Ellena, tarif de guerre dressé *ad hoc*, spécialement contre nous. Le procédé était peu sérieux; eût-il été légitime, c'était à l'État le plus intéressé au traité à se montrer le plus coulant. Le ministère italien a bien voulu, après coup, se départir de ses premières exigences; il se fût contenté de quelque *modus vivendi;* mais il était trop tard. Ses procédés avaient indisposé l'opinion française; l'ouverture de la guerre de tarifs avait déjà tourné visiblement au détriment de la péninsule; puis, comment faire voter un traité de commerce par une chambre au terme de son mandat? En d'autres circonstances, l'intérêt politique, le désir de nous concilier l'amitié de nos voisins eût pu faciliter la conclusion d'un traité. Il en avait été ainsi en 1881; mais comment, en 1888, la politique y eût-elle aidé? Pendant qu'elle était en négociations commerciales avec la France, l'Italie resserrait, avec ostentation, les nœuds de l'alliance allemande.

Certains de nos voisins semblent s'être fait un programme singulier : alliance sur terre avec l'Allemagne et l'Autriche, alliance sur mer avec l'Angleterre, convention commerciale avec la France,

pour garder à la production nationale son principal débouché. Cela était trop roué pour n'être pas naïf. Il est difficile d'entrer avec fracas dans une ligue contre un pays et, en même temps, de conclure avec ce pays une alliance commerciale. Un traité de commerce avec les amis de l'Allemagne semble à beaucoup de Français un jeu de dupe. Ils se représentaient mal les Italiens réclamant, dans une dépêche, l'accès de notre marché, et dans une autre, assurant à nos adversaires le concours de leurs armées. Pour le grossier bon sens de nos bourgeois, ce sont là combinaisons bien subtiles. Si les Italiens ont besoin de débouchés, disent nos Lorrains et nos Bourguignons, qu'ils en cherchent auprès de leurs alliés les Allemands. — L'Allemagne, par malheur, est peu disposée à sacrifier ses intérêts ou ses préjugés économiques à l'amitié de ses *partners* d'outre-mont. L'alliance italo-prussienne n'a pas valu à la péninsule la plus mince concession commerciale. Aujourd'hui même, le *Zollverein* allemand frappe les produits italiens, les vins notamment, de droits plus élevés que le tarif français; et l'Allemagne est réputée l'alliée de l'Italie, et personne ne songe à incriminer ses tarifs. Elle ne fait rien pour alléger les souffrances de l'agriculture italienne ; elle se contente d'occuper, sur les marchés de la péninsule, la place enlevée à l'industrie française. L'Allemagne, dans ce litige commercial, est le *tertius gaudens*. On comprend qu'elle s'applaudisse de la résiliation du traité de 1881 ; c'est tout profit pour son industrie, aussi bien que pour sa politique.

Il serait déraisonnable à l'alliée de la Prusse de nous demander plus de souci de son bien-être que ne lui en témoignent les Allemands. Si elle souffre, la faute n'en est pas à nous, mais bien plutôt à son hostilité contre nous; elle est à ce qu'un Italien, M. Jacini, nomme la *megalomania*, à cette manie des grandeurs non moins funeste aux peuples qu'aux individus. Certes, il y a quelque chose d'attristant dans les souffrances d'une grande et noble nation, naguère notre amie, alors même que, aigrie contre nous, elle nous fait des reproches immérités. Avez-vous jamais vu une femme aimée, longtemps malade et injustement malheureuse, arrachée avec peine au deuil et à la mort, retomber tout à coup par sa propre imprudence, s'étiolant lentement devant vous, par sa faute, et vous accusant de sa rechute? Tel est, je l'avoue, le sentiment que j'ai ressenti, lors de ma dernière visite à l'Italie, car l'enchanteresse est de celles qu'on aime comme une femme. Le spectacle est particulièrement pénible pour les Français qui s'étaient réjouis de sa résurrection, escomptant au profit de l'Europe le rajeunissement de son libre génie. Ce qu'il y a peut-être, pour nous, de plus douloureux, c'est que sa politique nous défend de nous laisser aller à notre attendrissement. Le bouvier de la Maremme ou le pâtre de

l'Apennin n'est pour rien dans la triple alliance ; il n'en est que l'innocente victime. Qu'il souffre, puisque ses maîtres le veulent ! Nous n'avons même plus le droit de le plaindre, nous qu'on lui désigne comme ses ennemis. Que l'Italie s'affaiblisse, qu'elle s'appauvrisse, le patriotisme nous commande de nous en consoler, puisque, ce qu'elle a de forces et de richesses, elle l'a engagé à nos ennemis !

Hélas ! il a bien fallu nous faire, malgré nous, à l'idée d'une lutte fratricide avec cette Italie affranchie par nos armes. Il est dur, pour un pays placé en face d'un adversaire implacable, de penser que, au moment de croiser les épées, il risque d'être attaqué dans les jambes par un voisin qu'il s'était habitué à regarder comme un ami. Pour sérieuse que soit pareille éventualité, la France n'a pas lieu de perdre courage. Elle doit envisager virilement la possibilité d'un double assaut, et se tenir prête à le repousser sans forfanterie, comme sans couardise. Après tout, ce ne serait pas la première fois que la France ferait front à l'ennemi sur les Vosges et les Alpes à la fois. Ce qu'elle a fait en d'autres temps, elle peut le recommencer. Elle possède en hommes et en matériel des ressources infiniment supérieures à celles de Louis XIV et de Napoléon. Si l'ennemi est plus redoutable, une diversion de l'Italie sur notre flanc droit n'aurait pas, pour nous, toute la gravité qu'imaginent nos adversaires. Ce n'est pas que nous fassions fi des Italiens ; ce serait une sottise et une injustice. Ils ont une armée et une flotte ; leurs officiers ont un vif sentiment de l'honneur militaire ; leurs soldats sont disciplinés, sobres, patiens, agiles, plus résistans à la fatigue et aux privations que ne le suppose l'étranger. J'inclinerais à croire que le grand état-major allemand ne fait pas de l'armée alliée tout le cas qu'elle mérite. Il la juge trop avec le pédantisme tudesque. Quant à nous, que nos voisins nous pardonnent, si nous les estimons assez pour prendre quelques précautions contre eux sur les cols ou dans les gorges de la montagne.

Quelle que soit la valeur de ses soldats, nous aurions, dans une guerre contre l'Italie un allié qui ne manquerait pas à l'appel ; la nature. Il y a encore des Alpes, et si les Alpes sont un rempart, c'est surtout de notre côté. Jamais, depuis qu'il y a une France, invasion par la Provence ou le Dauphiné n'a réussi. Un écrivain militaire allemand calculait récemment que, en cas de guerre, les Italiens immobiliseraient un tiers des forces de la France (1). Je n'engagerais pas l'état-major de Berlin à s'y fier. Deux corps d'armée suffiraient à arrêter les Italiens, au moins pendant les premières semaines. Nos ennemis auraient à compter avec les difficultés géo-

(1) Voyez la *Deutsche Rundschau*, juin 1889.

graphiques d'une mobilisation péninsulaire, avec l'insuffisance du matériel des chemins de fer, avec l'encombrement de lignes dont la plupart n'ont qu'une seule voie, sans parler du danger de voir couper les *ferrovie* du littoral. Les Italiens seraient encore au pied des Alpes que le sort de la guerre pourrait être décidé dans les plaines de l'est. Ce qui courrait le plus de risques, ce serait l'Afrique française; mais encore, le débarquement d'une armée sur la côte berbère est-il une opération plus compliquée qu'au temps des Scipions; et les destinées de l'Afrique se décideraient en Europe, entre Français et Allemands. Les grandes batailles auraient chance d'être livrées sans les Italiens. Pour donner la main aux Allemands, par-dessus les Alpes, ils ont, il est vrai, un chemin, la Suisse; mais la route est barrée par les traités; et si pareille barrière n'arrête pas les Italiens, ils trouveront, au haut du Gothard, du Simplon, du Saint-Bernard, un vaillant petit peuple qui leur fera faire halte. Il ne nous déplaît pas, quant à nous, de voir les alliés de l'Italie menacer la neutralité suisse ou belge. Cela montre à tous de quel côté est en Europe le sentiment du droit et le respect de la liberté des peuples. Pour s'y tromper, il faut qu'un Italien ait oublié les traditions du *Risorgimento*.

Une guerre entre la France et l'Italie! Bien coupables, devant la civilisation, les hommes qui nous mettent en face de pareille perspective! Une guerre! pourquoi? — Il nous faut terminer par où nous avons commencé. Qu'y a-t-il donc d'inexpiable entre les deux nations? Est-ce Tunis, la seule acquisition subeuropéenne de la France à une époque où l'Italie, la Prusse, l'Autriche, la Russie ont toutes reculé leurs frontières; Tunis, qu'à Berlin M. de Bismarck et lord Beaconsfield offraient à la France comme une fiche de consolation? Les Italiens oublient que, sans l'imprudence de leur gouvernement ou de leurs agens, nos soldats ne camperaient point au pied du Bardo. Laisser les Italiens occuper l'étroite régence tunisienne, c'était compromettre l'Algérie et nous exposer à une guerre avec eux pour la possession de Bône ou de Constantine. Sommes-nous donc à l'âge où le vieux nom d'Afrique ne désignait que l'angle de la Berbérie? Tunis n'est ni l'Afrique, ni la Méditerranée; sur le continent noir, comme sur la mer bleue, il y a place pour d'autres, à côté de nous. Notre frontière algérienne assurée par la marche de Tunis, personne en France ne songe à étendre la main sur Tripoli, ou sur le Maroc. Si la Tripolitaine doit revenir à un état européen, c'est à l'Italie. Mais il ne nous appartient pas de disposer de ce qui n'est point à nous. Quels obstacles l'Italie a-t-elle rencontrés, de notre part, dans ses entreprises coloniales? Ne l'avons-nous pas, sur la Mer-Rouge, laissée s'établir

dans la baie d'Adulis, sur laquelle nous aurions pu faire valoir des droits antérieurs aux siens? A l'heure où la presse italienne, avec la bienveillance qu'elle nous témoigne parfois, nous accusait de favoriser le débarquement des cosaques d'Achinof, nos vaisseaux étaient en train de bombarder les soi-disant cosaques libres; et cela au risque de froisser nos amis de Moscou. Nous serions curieux de voir nos voisins, qui nous soupçonnent de faire le jeu de la politique russe, montrer autant d'indépendance vis-à-vis des Allemands.

Les Italiens ont toujours à la bouche la liberté de la Méditerranée. La Méditerranée libre, nous la voulons comme eux, pour ne pas dire plus qu'eux, car nous ne pensons pas qu'il faille en livrer les deux portes aux Anglais. Nous tenons à la liberté de la navigation, et nous avons cherché à l'assurer, sans le concours de l'Italie, dans les négociations pour la neutralité du canal de Suez. Nous n'avons pas l'ignorance de regarder la Méditerranée comme un lac, nous qui l'avons réunie à la mer Rouge; mais nous nous étonnons de voir des riverains appeler ou fortifier, sur cette mer latino-hellénique, des peuples que la nature semblait en écarter. A Rome, il semble qu'on croie servir la liberté de la Méditerranée en aidant les Anglais à s'installer à demeure en Égypte, ou en ouvrant aux influences allemandes l'Asie-Mineure ou le Maroc. Quant à l'Adriatique, l'ancien lac vénitien, est-ce notre faute si l'ascendant de l'Italie y est en déclin?

Sur mer comme sur terre, la politique italienne s'est fait un horizon bien étroit; elle n'est pas aveugle, elle est myope. Sa vue ne perce ni l'espace ni le temps; le lointain et l'avenir lui échappent. Elle aperçoit la paille dans les yeux de la France et ne distingue pas la poutre dans l'œil de l'Allemagne ou de la Grande-Bretagne, aspirant l'une à la suprématie de l'Europe, l'autre à la domination des mers. S'il est une chose manifeste cependant, à qui sait voir de loin et de haut, c'est qu'Italie et France ont les mêmes intérêts essentiels.

Ni France ni Italie ne peuvent rêver un *primato* continental ou maritime; si grand que soit leur passé, la lutte pour l'hégémonie est entre d'autres. Quel est leur intérêt suprême à toutes deux? L'indépendance des peuples, la liberté, partant l'équilibre de l'Europe. Devant ce grand objet, combien mesquines paraissent toutes les dissidences ou les jalousies! L'Italie a-t-elle déçu les espérances que notre affection avait mises sur elle, c'est qu'elle a temporairement méconnu sa mission européenne et son intérêt national. Qu'un Dieu la ramène au juste sens de ses propres intérêts, c'est la seule prière que je fasse pour elle.

***.

THAIS

CONTE PHILOSOPHIQUE

II[1].

LE PAPYRUS.

Thaïs était née de parens libres et pauvres, adonnés à l'idolâtrie. Du temps qu'elle était petite, son père gouvernait, à Alexandrie, proche la porte de la Lune, un cabaret que fréquentaient les matelots. Certains souvenirs vifs et détachés lui restaient de sa première enfance. Elle revoyait son père assis à l'angle du foyer, les jambes croisées, grand, redoutable et tranquille, tel qu'un de ces vieux Pharaons que célèbrent les complaintes chantées par les aveugles dans les carrefours. Elle revoyait aussi sa maigre et triste mère, errant comme un chat affamé dans la maison qu'elle emplissait des éclats de sa voix aigre et des lueurs de ses yeux de phosphore. On contait dans le faubourg qu'elle était magicienne et qu'elle se changeait en chouette, la nuit, pour rejoindre ses amans. On mentait : Thaïs savait bien, pour l'avoir souvent épiée, que sa mère ne se livrait point aux arts magiques, mais que, dévorée d'avarice, elle comptait toute la nuit le gain de la journée. Ce père inerte

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

et cette mère avide la laissaient chercher sa vie comme les bêtes de la basse-cour. Aussi était-elle devenue très habile à tirer une à une les oboles de la ceinture des matelots ivres en les amusant par des chansons naïves et par des paroles infâmes dont elle ignorait le sens. Elle passait de genoux en genoux dans la salle imprégnée de l'odeur des boissons fermentées et des outres résineuses; puis, les joues poissées de bière et piquées par les barbes rudes, elle s'échappait, serrant les oboles dans sa petite main, et courait acheter des gâteaux de miel à une vieille femme accroupie derrière ses paniers sous la porte de la Lune. C'étaient tous les jours les mêmes scènes : les matelots contant leurs périls, quand l'Euros ébranlait les algues sous-marines, puis jouant aux dés ou aux osselets et demandant, en blasphémant les dieux, la meilleure bière de Cilicie. Chaque nuit, l'enfant était réveillée par les rixes des buveurs. Les écailles d'huîtres, volant par-dessus les tables, fendaient les fronts, au milieu des hurlemens furieux. Parfois, à la lueur des lampes fumeuses, elle voyait les couteaux briller et le sang jaillir.

Ses jeunes ans ne connaissaient la bonté humaine que par le doux Ahmès, en qui elle était humiliée. Ahmès, l'esclave de la maison, Nubien plus noir que la marmite qu'il écumait gravement, était bon comme une nuit de sommeil. Souvent, il prenait Thaïs sur ses genoux et il lui contait d'antiques récits où il y avait des souterrains pleins de trésors, construits pour des rois avares, qui mettaient à mort les maçons et les architectes. Il y avait aussi, dans ces contes, d'habiles voleurs qui épousaient des filles de rois et des courtisanes qui élevaient des pyramides. La petite Thaïs aimait Ahmès comme un père, comme une mère, comme une nourrice, et comme un chien. Elle s'attachait au pagne de l'esclave et le suivait dans le cellier aux amphores et dans la basse-cour, parmi les poulets maigres et hérissés, tout en bec, en ongles et en plumes, qui voletaient mieux que des aiglons devant le couteau du cuisinier noir. Souvent, la nuit, sur la paille, au lieu de dormir, il construisait pour Thaïs des petits moulins à eau et des navires grands comme la main avec tous leurs agrès.

Accablé de mauvais traitemens par ses maîtres, il avait une oreille déchirée et le corps labouré de cicatrices. Pourtant son visage gardait un air joyeux et paisible. Et personne auprès de lui ne songeait à se demander d'où il tirait la consolation de son âme et l'apaisement de son cœur. Il était aussi simple qu'un enfant. En accomplissant sa tâche grossière, il chantait d'une voix grêle des cantiques qui faisaient passer dans l'âme de Thaïs des frissons et des rêves. Il murmurait sur un ton grave et joyeux :

— Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu d'où tu viens? — J'ai vu le suaire

et les linges et les anges assis sur le tombeau, et j'ai vu la gloire du Ressuscité.

Elle lui demandait :

— Père, pourquoi chantes-tu les anges assis sur le tombeau?

Et il lui répondait :

— Petite lumière de mes yeux, je chante les anges, parce que Jésus Notre-Seigneur est monté au ciel.

Ahmès était chrétien. Il avait reçu le baptême et on le nommait Théodore dans les banquets des fidèles, où il se rendait secrètement pendant le temps qui lui était laissé pour son sommeil.

En ce temps-là, l'Église subissait l'épreuve suprême. Par l'ordre de l'Empereur, les basiliques étaient renversées, les livres saints brûlés, les vases sacrés et les chandeliers fondus. Dépouillés de leurs honneurs, les chrétiens n'attendaient que la mort. La terreur régnait sur la communauté d'Alexandrie; les prisons regorgeaient de victimes. On contait avec effroi, parmi les fidèles, qu'en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie, en Cappadoce, par tout l'Empire, les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les pontifes et les vierges. Alors Antoine, déjà célèbre par ses visions et ses solitudes, chef et prophète des croyans d'Égypte, fondit comme l'aigle, du haut de son rocher sauvage, sur la ville d'Alexandrie, et, volant d'église en église, embrasa de son feu la communauté tout entière. Invisible aux païens, il était présent à la fois dans toutes les assemblées des chrétiens, soufflant à chacun l'esprit de force et de prudence dont il était animé. La persécution s'exerçait avec une particulière rigueur sur les esclaves. Plusieurs d'entre eux, saisis d'épouvante, reniaient leur foi. D'autres, en plus grand nombre, s'enfuyaient au désert, espérant y vivre soit dans la contemplation, soit dans le brigandage. Cependant Ahmès fréquentait comme de coutume les assemblées, visitait les prisonniers, ensevelissait les martyrs et professait avec joie la religion du Christ. Témoin de ce zèle véritable, le grand Antoine, avant de retourner au désert, pressa l'esclave noir dans ses bras et lui donna le baiser de paix.

Quand Thaïs eut sept ans, Ahmès commença à lui parler de Dieu.

— Le bon Seigneur Dieu, lui dit-il, vivait dans le ciel comme un Pharaon sous les tentes de son harem et sous les arbres de ses jardins. Il était l'ancien des anciens et plus vieux que le monde, et n'avait qu'un fils, le prince Jésus, qu'il aimait de tout son cœur et qui passait en beauté les vierges et les anges. Et le bon Seigneur Dieu dit au prince Jésus :

— Quitte mon harem et mon palais, et mes dattiers et mes fontaines vives. Descends sur la terre pour le bien des hommes. Là,

tu seras semblable à un petit enfant et tu vivras pauvre parmi les pauvres. La souffrance sera ton pain de chaque jour et tu pleureras avec tant d'abondance que tes larmes formeront des fleuves où l'esclave fatigué se baignera délicieusement. Va, mon fils!

Le prince Jésus obéit au bon Seigneur et il vint sur la terre en un lieu nommé Bethléem de Juda. Et il se promenait dans les prés fleuris d'anémones, disant à ses compagnons :

— Heureux ceux qui ont faim, car je les mènerai à la table de mon père! Heureux ceux qui ont soif, car ils boiront aux fontaines du ciel. Heureux ceux qui pleurent, car j'essuierai leurs yeux avec des voiles plus fins que ceux des almées!

C'est pourquoi les pauvres l'aimaient et croyaient en lui. Mais les riches le haïssaient, redoutant qu'il n'élevât les pauvres au-dessus d'eux. En ce temps-là, Cléopâtre et César étaient puissans sur la terre. Ils haïssaient tous deux Jésus et ils ordonnèrent aux juges et aux prêtres de le faire mourir. Pour obéir à la reine d'Égypte, les princes de Syrie dressèrent une croix sur une haute montagne et ils firent mourir Jésus sur cette croix. Mais des femmes lavèrent le corps et l'ensevelirent et le prince Jésus, ayant brisé le couvercle de son tombeau, remonta vers le bon Seigneur son père.

Et, depuis ce temps-là, tous ceux qui meurent en lui vont au ciel. Le Seigneur Dieu, ouvrant les bras, leur dit :

— Soyez les bienvenus, puisque vous aimez le prince mon fils. Prenez un bain, puis mangez.

Ils prendront leur bain au son d'une belle musique, et, tout le long de leur repas, ils verront des danses d'almées et ils entendront des conteurs dont les récits ne finiront point. Le bon Seigneur Dieu les tiendra plus chers que la lumière de ses yeux, puisqu'ils seront ses hôtes, et ils auront dans leur partage les tapis de son caravansérail et les grenades de ses jardins.

Ahmès parla plusieurs fois de la sorte et c'est ainsi que Thaïs connut la vérité. Elle admirait et disait :

— Je voudrais bien manger les grenades du bon Seigneur.

Ahmès lui répondait :

— Ceux-là seuls qui sont baptisés en Jésus goûteront les fruits du ciel.

Et Thaïs demandait à être baptisée. Voyant par là qu'elle espérait en Jésus, l'esclave résolut de l'instruire plus profondément, afin qu'étant baptisée, elle entrât dans l'Église. Et il s'attacha étroitement à elle, comme à sa fille en esprit.

L'enfant, sans cesse repoussée par ses parens injustes, n'avait point de lit sous le toit paternel. Elle couchait dans un coin de l'étable parmi les animaux domestiques. C'est là que, chaque nuit,

Ahmès allait la rejoindre en secret. Il s'approchait doucement de la natte où elle reposait, puis s'asseyait sur ses talons, les jambes repliées, le buste droit, dans l'attitude héréditaire de toute sa race. Son corps et son visage, vêtus de noir, restaient perdus dans les ténèbres; seuls ses grands yeux blancs brillaient, et il en sortait une lueur semblable à un rayon de l'aube à travers les fentes d'une porte. Il parlait d'une voix grêle et chantante, dont le nasillement léger avait la douceur triste des musiques qu'on entend le soir dans les rues. Parfois, le souffle d'un âne et le lent meuglement d'un bœuf accompagnaient, comme un chœur d'obscurs esprits, la voix de l'esclave qui disait l'Évangile. Ses paroles coulaient paisiblement dans l'ombre qui s'imprégnait de zèle, de grâce et d'espérance, et la néophyte, la main dans la main d'Ahmès, bercée par les sons monotones et voyant de vagues images, s'endormait calme et souriante, parmi les harmonies de la nuit obscure et des saints mystères, au regard d'une étoile qui clignait entre les solives de la crèche.

L'initiation dura toute une année, jusqu'à l'époque où les chrétiens célèbrent avec allégresse les fêtes pascales. Or, une nuit de la semaine glorieuse, Thaïs, qui sommeillait déjà sur sa natte dans la grange, se sentit soulevée par l'esclave dont le regard brillait d'une clarté nouvelle. Il était vêtu, non point, comme de coutume, d'un pagne en lambeaux, mais d'un long manteau blanc sous lequel il serra l'enfant en disant tout bas :

— Viens, mon âme! viens, mes yeux! viens, mon petit cœur! viens revêtir les aubes du baptême.

Et il emporta l'enfant pressée sur sa poitrine. Effrayée et curieuse, Thaïs, la tête hors du manteau, attachait ses bras au cou de son ami qui courait dans la nuit. Ils suivirent des ruelles noires; ils traversèrent le quartier des juifs; ils longèrent un cimetière où l'orfraie poussait son cri sinistre. Ils passèrent, dans un carrefour, sous des croix auxquelles pendaient les corps des suppliciés et dont les bras étaient chargés de corbeaux qui claquaient du bec. Thaïs cacha sa tête dans la poitrine de l'esclave. Elle n'osa plus rien voir le reste du chemin. Tout à coup, il lui sembla qu'on la descendait sous terre. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva dans un étroit caveau, éclairé par des torches de résine et dont les murs étaient peints de grandes figures droites qui semblaient s'animer sous la fumée des torches. On y voyait des hommes vêtus de longues tuniques et portant des palmes, au milieu d'agneaux, de colombes et de pampres.

Thaïs, parmi ces figures, reconnut Jésus de Nazareth à ce que des anémones fleurissaient à ses pieds. Au milieu de la salle, près

d'une grande cuve de pierre remplie d'eau jusqu'au bord, se tenait un vieillard coiffé d'une mitre basse et vêtu d'une dalmatique écarlate, brodée d'or. De son maigre visage pendait une longue barbe. Il avait l'air humble et doux sous son riche costume. C'était l'évêque Vivantius, qui, prince exilé de l'église de Cyrène, exerçait pour vivre le métier de tisserand et fabriquait de grossières étoffes de poil de chèvre. Deux pauvres enfans se tenaient debout à ses côtes. Tout proche, une vieille négresse présentait déployée une petite robe blanche. Ahmès, ayant posé l'enfant à terre, s'agenouilla devant l'évêque et dit :

— Mon père, voici la petite âme, la fille de mon âme. Je te l'amène afin que selon ta promesse, et s'il plaît à ta Sérénité, tu lui donnes le baptême de vie.

A ces mots, l'évêque, ayant ouvert les bras, laissa voir ses mains mutilées. Il avait eu les ongles arrachés en confessant la foi aux jours de l'épreuve. Thaïs eut peur et se jeta dans les bras d'Ahmès. Mais le prêtre la rassura par des paroles caressantes :

— Ne crains rien, petite bien-aimée. Tu as ici un père selon l'esprit, Ahmès, qu'on nomme Théodore parmi les vivans, et une douce mère dans la grâce qui t'a préparé de ses mains une robe blanche.

Et, se tournant vers la négresse :

— Elle se nomme Nitida, ajouta-t-il ; elle est esclave sur cette terre. Mais Jésus l'élèvera dans le ciel au rang de ses épouses.

Puis, il interrogea l'enfant néophyte.

— Thaïs, crois-tu en Dieu, le père tout-puissant, en son fils unique qui mourut pour notre salut et en tout ce qu'ont enseigné les apôtres ?

— Oui, répondirent ensemble le nègre et la négresse, qui se tenaient par la main.

Sur l'ordre de l'évêque, Nitida agenouillée dépouilla Thaïs de tous ses vêtemens. L'enfant était nue, une amulette au cou. Le pontife la plongea trois fois dans la cuve baptismale. Les acolytes présentèrent l'huile avec laquelle Vivantius fit les onctions, et le sel dont il posa un grain sur les lèvres de la catéchumène. Puis, ayant essuyé ce corps destiné, à travers tant d'épreuves, à la vie éternelle, l'esclave Nitida le revêtit de la robe blanche qu'elle avait tissue de ses mains. L'évêque donna à tous le baiser de paix, et, la cérémonie terminée, dépouilla ses ornemens sacerdotaux.

Quand ils furent tous hors de la crypte, Ahmès dit :

— Il faut nous réjouir en ce jour d'avoir donné une âme au bon Seigneur Dieu ; allons dans la maison qu'habite ta Sérénité, pasteur Vivantius, et livrons-nous à la joie tout le reste de la nuit.

— Tu as bien parlé, Théodore, répondit l'évêque.

Et il conduisit la petite troupe dans sa maison, qui était toute proche. Elle se composait d'une seule chambre, meublée de deux métiers de tisserand, d'une table grossière et d'un tapis tout usé. Dès qu'ils y furent entrés :

— Nitida, cria le Nubien, apporte une poêle et de l'huile et faisons un bon repas.

En parlant ainsi, il tira de dessous son manteau des petits poissons qu'il y tenait cachés. Puis, ayant allumé un grand feu, il les fit frire. Et tous, l'évêque, l'enfant, les deux jeunes garçons et les deux esclaves, s'étant assis en cercle sur le tapis, mangèrent les poissons frits en bénissant le Seigneur. Vivantius parlait du martyre qu'il avait souffert et annonçait le triomphe prochain de l'Église. Son langage était rude, mais plein de jeux de mots et de figures. Il comparait la vie des justes à un tissu de pourpre et, pour expliquer le baptême, il disait :

— L'Esprit-Saint flotta sur les eaux, c'est pourquoi les chrétiens reçoivent le baptême de l'eau. Mais les démons habitent aussi les ruisseaux; les fontaines consacrées aux nymphes sont redoutables, et l'on voit que certaines eaux apportent diverses maladies de l'âme et du corps.

Parfois il s'exprimait par énigmes et il inspirait ainsi à l'enfant une profonde admiration. A la fin du repas, il offrit un peu de vin à ses hôtes dont les langues se délièrent et qui se mirent à chanter des complaintes et des cantiques. Ahmès et Nitida, s'étant levés, dansèrent une danse nubienne qu'ils avaient apprise enfans, et qui se dansait sans doute dans la tribu depuis les premiers âges du monde. C'était une danse amoureuse; agitant les bras et tout le corps balancé en cadence, ils feignaient tour à tour de se fuir et de se chercher. Ils roulaient de gros yeux et montraient dans un sourire des dents étincelantes.

C'est ainsi que Thaïs reçut le saint baptême.

Elle aimait les amusemens et, à mesure qu'elle grandissait, de vagues désirs naissaient en elle. Elle dansait et chantait tout le jour des rondes avec les enfans errant dans les rues et elle regagnait, à la nuit, la maison de son père en chantonnant encore.

Maintenant, elle préférait à la compagnie du doux Ahmès celle des garçons et des filles. Elle ne s'apercevait point que son ami était moins souvent auprès d'elle. La persécution s'étant ralentie, les assemblées des chrétiens devenaient plus régulières et le Nubien les fréquentait assidûment. Son zèle s'échauffait; de mystérieuses menaces s'échappaient parfois de ses lèvres. Il disait que les riches ne garderaient point leurs biens. Il allait dans les places pu-

bliques où les chrétiens d'une humble condition avaient coutume de se réunir et là, rassemblant les misérables étendus à l'ombre des vieux murs, il leur annonçait l'affranchissement des esclaves et le jour prochain de la justice.

— Dans le royaume de Dieu, disait-il, les esclaves boiront des vins frais et mangeront des fruits délicieux, tandis que les riches, couchés à leurs pieds comme des chiens, dévoreront les miettes de leur table.

Ces propos ne restèrent point secrets; ils furent publiés dans le faubourg et les maîtres craignirent qu'Ahmès n'excitât les esclaves à la révolte. Le cabaretier en ressentit une rancune tenace qu'il dissimula soigneusement.

Un jour, une salière d'argent, réservée à la nappe des dieux, disparut du cabaret. Ahmès fut accusé de l'avoir volée, en haine de son maître et des dieux de l'Empire. L'accusation était sans preuves et l'esclave la repoussait de toutes ses forces. Il n'en fut pas moins traîné devant le tribunal et, comme il passait pour un mauvais serviteur, le juge le condamna au dernier supplice :

— Tes mains, lui dit-il, dont tu n'as pas su faire un bon usage, seront clouées au poteau.

Ahmès écouta paisiblement cet arrêt, salua le juge avec beaucoup de respect et fut conduit à la prison publique. Durant les trois jours qu'il y resta, il ne cessa de prêcher l'Évangile aux prisonniers et l'on a conté depuis que des criminels et le geôlier lui-même, touchés par ses paroles, avaient cru en Jésus crucifié.

On le conduisit à ce carrefour qu'une nuit, moins de deux ans auparavant, il avait traversé avec allégresse, portant dans son manteau blanc la petite Thaïs, la fille de son âme, sa fleur bien-aimée. Attaché sur la croix, les mains clouées, il ne poussa pas une plainte; seulement, il soupira à plusieurs reprises :

— J'ai soif!

Son supplice dura trois jours et trois nuits. On n'aurait pas cru la chair humaine capable d'endurer une si longue torture. Plusieurs fois on pensa qu'il était mort; les mouches dévoraient la cire de ses paupières; mais tout à coup il rouvrait ses yeux sanglans. Le matin du quatrième jour, il chanta d'une voix plus pure que la voix des enfans :

— Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu là d'où tu viens?

Puis il sourit et dit :

— Les voici, les anges du bon Seigneur. Ils m'apportent du vin et des fruits! Qu'il est frais, le battement de leurs ailes!

Et il expira.

Son visage conservait dans la mort l'expression de l'extase bien-

heureuse. Les soldats qui gardaient le gibet furent saisis d'admiration. Vivantius, accompagné de quelques-uns de ses frères chrétiens, vint réclamer le corps pour l'ensevelir, parmi les reliques des martyrs, dans le crypte de saint Jean le Baptiste. Et l'Église garda la mémoire vénérée de saint Théodore le Nubien. Trois ans plus tard, Constantin, vainqueur de Maxence, publia un édit par lequel il assurait la paix aux chrétiens, et désormais les fidèles ne furent plus persécutés que par les hérétiques.

Thaïs achevait sa onzième année quand son ami mourut dans les tourmens. Elle en ressentit une tristesse et une épouvante invincibles. Elle n'avait pas l'âme assez pure pour comprendre que l'esclave Ahmès, par sa vie et sa mort, était un bienheureux. Cette idée germa dans sa petite âme qu'il n'est possible d'être bon en ce monde, qu'au prix des plus affreuses souffrances. Et elle craignit d'être bonne, car sa chair délicate redoutait la douleur.

Elle se donna avant l'âge à des jeunes garçons du port et elle suivit les vieillards qui errent le soir dans les faubourgs ; et avec ce qu'ils lui donnaient, elle achetait des gâteaux et des parures. Comme elle ne rapportait à la maison rien de ce qu'elle avait reçu, sa mère l'accablait de mauvais traitemens. Pour éviter les coups, elle courait pieds nus jusqu'aux remparts de la ville et se cachait avec les lézards dans les fentes des pierres. Là, elle songeait, pleine d'envie, aux femmes qu'elle voyait passer, richement parées, dans leur litière entourée d'esclaves.

Un jour que, frappée plus rudement que de coutume, elle se tenait accroupie devant la porte, dans une immobilité farouche, une vieille femme s'arrêta devant elle, la considéra quelques instans en silence, puis s'écria :

— Oh! la jolie fleur, la belle enfant! Heureux le père qui t'engendra et la mère qui te mit au monde !

Thaïs restait muette et tenait ses regards fixés vers la terre. Ses paupières étaient rouges et l'on voyait qu'elle avait pleuré.

— Ma violette blanche, reprit la vieille, ta mère n'est-elle pas heureuse d'avoir nourri une petite déesse telle que toi et ton père, en te voyant, ne se réjouit-il pas dans le fond de son cœur?

Alors, l'enfant, comme se parlant à elle-même :

— Mon père, dit-elle, est une outre gonflée de vin et ma mère une sangsue avide.

La vieille regarda à droite et à gauche si on ne la voyait pas. Puis d'une voix caressante :

— Douce hyacinthe fleurie, belle buveuse de lumière, viens avec moi et tu n'auras, pour vivre, qu'à danser et à sourire. Je te nourrirai de gâteaux de miel et mon fils, mon propre fils t'aimera

comme ses yeux. Il est beau, mon fils ; il est jeune ; il n'a au menton qu'une barbe légère ; sa peau est douce, et c'est, comme on dit, un petit cochon d'Acharné.

Thaïs répondit :

— Je veux bien aller avec toi.

Et, s'étant levée, elle suivit la vieille hors de la ville.

Cette femme, nommée Mœroé, conduisait de pays en pays des filles et de jeunes garçons qu'elle instruisait dans la danse et qu'elle louait ensuite aux riches pour paraître dans les festins.

Devinant que Thaïs deviendrait bientôt la plus belle des femmes, elle lui apprit à coups de fouet la musique et la prosodie, et elle flagellait avec des lanières de cuir ces jambes divines, quand elles ne se levaient pas en mesure au son de la cithare. Son fils, avorton décrépit, sans âge et sans sexe, accablait de mauvais traitemens cette enfant en qui il poursuivait de sa haine la race entière des femmes. Rival des ballerines dont il affectait la grâce, il enseignait à Thaïs l'art de feindre, dans les pantomimes, par l'expression du visage, le geste et l'attitude, tous les sentimens humains et surtout les passions de l'amour. Il lui donnait avec dégoût les conseils d'un maître habile ; mais, jaloux de son élève, il lui griffait les joues, lui pinçait le bras ou la venait piquer par derrière avec un poinçon, à la manière des filles méchantes, dès qu'il s'apercevait trop vivement qu'elle était née pour la volupté des hommes. Grâce à ces leçons, elle devint en peu de temps musicienne, mime, et danseuse excellente. La méchanceté de ses maîtres ne la surprenait point et il lui semblait naturel d'être indignement traitée. Elle éprouvait même quelque respect pour cette vieille femme qui savait la musique et buvait du vin grec. Mœroé, s'étant arrêtée à Antioche, loua son élève comme danseuse et comme joueuse de flûte aux riches négocians qui donnaient des festins. Thaïs dansa et plut. Les plus gros banquiers l'emmenaient, au sortir de table, dans les bosquets de l'Oronte. Elle se donnait à tous, ne sachant pas le prix de l'amour. Mais une nuit qu'elle avait dansé devant les jeunes hommes les plus élégans de la ville, le fils du proconsul s'approcha d'elle, tout brillant de jeunesse et de volupté et lui dit d'une voix qui semblait mouillée de baisers :

— Que ne suis-je, Thaïs, la couronne qui ceint ta chevelure, la tunique qui presse ton corps charmant, la sandale de ton beau pied ! Mais je veux que tu me foules à tes pieds comme ma sandale ; je veux que mes caresses soient ta tunique et ta couronne. Viens, belle enfant, viens dans ma maison et oublions l'univers !

Elle le regarda tandis qu'il parlait, et elle vit qu'il était beau. Soudain elle sentit la sueur qui lui glaçait le front ; elle devint

verte comme l'herbe; elle chancela; un nuage descendit sur ses paupières. Il la priait encore. Mais elle refusa de le suivre. En vain, il lui jeta des regards ardens, des paroles enflammées, et, quand il la prit dans ses bras en s'efforçant de l'entraîner, elle le repoussa avec rudesse. Alors il se fit suppliant et lui montra ses larmes. Sous l'empire d'une force nouvelle, inconnue, invincible, elle résista.

— Quelle folie! disaient les convives. Lollius est noble; il est beau, il est riche; et voici qu'une joueuse de flûte le dédaigne!

Lollius rentra seul dans sa maison et la nuit l'embrasa tout entier d'amour. Il vint dès le matin, pâle et les yeux rouges, suspendre des fleurs à la porte de la joueuse de flûte. Cependant Thaïs, saisie de trouble et d'effroi, fuyait Lollius et le voyait sans cesse au dedans d'elle-même. Elle souffrait et ne connaissait pas son mal. Elle se demandait pourquoi elle était ainsi changée et d'où lui venait sa mélancolie. Elle repoussait tous ses amans; ils lui faisaient horreur. Elle ne voulait plus voir la lumière et restait tout le jour couchée sur son lit, sanglotant, la tête dans les coussins. Lollius, ayant su forcer la porte de Thaïs, vint plusieurs fois supplier et maudire cette méchante enfant. Elle restait devant lui craintive comme une vierge et répétait :

— Je ne veux pas! je ne veux pas!

Puis, au bout de quinze jours, s'étant donnée à lui, elle connut qu'elle l'aimait; elle le suivit dans sa maison et ne le quitta plus. Ce fut une vie délicieuse. Ils passaient tout le jour enfermés, les yeux dans les yeux, se disant l'un à l'autre des paroles qu'on ne dit qu'aux enfans. Le soir, ils se promenaient sur les bords solitaires de l'Oronte et s'allaient perdre dans les bois de lauriers. Parfois ils se levaient dès l'aube pour aller cueillir des jacinthes sur les pentes du Silpius. Ils buvaient dans la même coupe, et, quand elle portait un grain de raisin à sa bouche, il le lui prenait entre les lèvres avec ses dents.

Mœroé vint chez Lollius réclamer Thaïs à grands cris :

— C'est ma fille, disait-elle, ma fille qu'on m'arrache, ma fleur parfumée, mes petites entrailles!..

Lollius la renvoya avec une grosse somme d'argent. Mais comme elle revint, demandant encore quelques staters d'or, le jeune homme la fit mettre en prison, et les magistrats ayant découvert plusieurs crimes dont elle s'était rendue coupable, elle fut condamnée à mort et livrée aux bêtes.

Thaïs aimait Lollius avec toutes les fureurs de l'imagination et toutes les surprises de l'innocence. Elle lui disait, dans la vérité de son cœur :

— Je n'ai jamais été qu'à toi.

Lollius lui répondait :

— Tu ne ressembles à aucune autre femme.

Le charme dura six mois et se rompit en un jour. Soudainement Thaïs se sentit vide et seule. Elle ne reconnaissait plus Lollius; elle songeait :

— Qui me l'a ainsi changé en un instant? Comment se fait-il qu'il ressemble désormais à tous les autres hommes et qu'il ne ressemble plus à lui-même?

Elle le quitta, avec le secret désir de chercher Lollius en un autre, puisqu'elle ne le retrouvait plus en lui. Elle songeait aussi que vivre avec quelqu'un qu'elle n'aurait jamais aimé serait moins triste que de vivre avec quelqu'un qu'elle n'aimait plus. Elle se montra, en compagnie de riches voluptueux, à ces fêtes sacrées où l'on voyait des chœurs de vierges nues dansant dans les temples et des troupes de courtisanes traversant l'Oronte à la nage. Elle prit sa part de tous les plaisirs qu'étalait la ville élégante et monstrueuse; surtout elle fréquenta assidûment les théâtres, dans lesquels des mimes habiles, venus de tous les pays, paraissaient aux applaudissemens d'une foule avide de spectacles.

Elle observait avec soin les mimes, les danseurs, les comédiens, et particulièrement les femmes qui, dans les tragédies, représentaient les déesses amantes des jeunes hommes et les mortelles aimées des dieux. Ayant surpris les secrets par lesquels elles charmaient la foule, elle se dit que, plus belle, elle jouerait mieux encore. Elle alla trouver le chef des mimes et lui demanda à entrer dans sa troupe. Grâce à sa beauté et aux leçons de la vieille Mœroé, elle fut accueillie et parut sur la scène dans le personnage de Dircé.

Elle plut médiocrement, parce qu'elle manquait d'expérience et aussi parce que les spectateurs n'étaient pas excités à l'admiration par un long bruit de louanges. Mais, après quelques mois d'obscurs débuts, la gloire de sa beauté éclata sur la scène avec une telle force, que la ville entière s'en émut. Tout Antioche s'étouffait au théâtre. Les magistrats impériaux et les premiers citoyens s'y rendaient, poussés par la force de l'opinion. Les portefaix, les balayeurs et les ouvriers du port se privaient d'ail et de pain pour payer leur place. Les poètes composaient des épigrammes en son honneur. Les philosophes barbus déclamaient contre elle dans les bains et dans les gymnases; sur le passage de sa litière, les prêtres des chrétiens détournaient la tête. Le seuil de sa maison était couronné de fleurs et arrosé de sang. Elle recevait de ses amans de l'or, non plus compté, mais mesuré au médimne, et tous les

trésors amassés par les vieillards économes venaient, comme des fleuves, se perdre à ses pieds. C'est pourquoi son âme était sereine. Elle se réjouissait, dans un paisible orgueil, de la faveur publique et de la bonté des dieux, et, tant aimée, elle s'aimait elle-même.

Après avoir joui pendant plusieurs années de l'admiration et de l'amour des Antiochéniens, elle fut prise du désir de revoir Alexandrie et de montrer sa gloire à la ville dans laquelle, enfant, elle errait sous la misère et la honte, affamée et maigre, comme une sauterelle au milieu d'un chemin poudreux. La ville d'or la reçut avec joie et la combla de nouvelles richesses. Quand elle parut dans les jeux, ce fut un triomphe. Il lui vint des admirateurs et des amans innombrables. Elle les accueillait indifféremment, car elle désespérait enfin de retrouver Lollius.

Elle reçut parmi tant d'autres le philosophe Nicias qui la désirait, bien qu'il fît profession de vivre sans désirs. Malgré sa richesse, il était intelligent et doux. Mais il ne la charma ni par la finesse de son esprit, ni par la grâce de ses sentimens. Elle ne l'aimait pas et même elle s'irritait parfois de ses élégantes ironies. Il la blessait par son doute perpétuel. C'est qu'il ne croyait à rien et qu'elle croyait à tout. Elle croyait à la Providence divine, à la toute-puissance des mauvais esprits, aux sorts, aux conjurations, à la justice éternelle. Elle croyait en Jésus-Christ et en la bonne déesse des Syriens; elle croyait encore que les chiennes aboient quand la sombre Hécate passe dans les carrefours et qu'une femme inspire l'amour en versant un philtre dans une coupe qu'enveloppe la toison sanglante d'une brebis. Elle avait soif d'inconnu; elle appelait des êtres sans nom et vivait dans une attente perpétuelle. L'avenir lui faisait peur et elle voulait le connaître. Elle s'entourait de prêtres d'Isis, de mages chaldéens, de pharmacopoles et de sorciers noirs, qui la trompaient toujours et ne la lassaient jamais. Elle craignait la mort et la voyait partout. Quand elle cédait à la volupté, il lui semblait tout à coup qu'un doigt glacé touchait son épaule nue et, toute pâle, elle criait d'épouvante dans les bras qui la pressaient.

Nicias lui disait :

— Que notre destinée soit de descendre en cheveux blancs et les joues creuses dans la nuit éternelle, ou que ce jour même, qui rit maintenant dans le vaste ciel, soit notre dernier jour, qu'importe, ô ma Thaïs! Goûtons la vie. Nous aurons beaucoup vécu si nous avons beaucoup senti. Il n'est pas d'autre intelligence que celle des sens : aimer, c'est comprendre. Ce que nous ignorons n'est pas. A quoi bon nous tourmenter pour un néant?

Elle lui répondait avec colère :

— Je méprise ceux qui comme toi n'espèrent ni ne craignent rien. Je veux savoir!

Pour connaître le secret de la vie, elle se mit à lire les livres des philosophes; mais elle ne les comprit pas. A mesure que les années de son enfance s'éloignaient d'elle, elle les rappelait dans son esprit plus volontiers. Elle aimait à parcourir, le soir, sous un déguisement, les ruelles, les chemins de ronde, les places publiques où elle avait misérablement grandi. Elle regrettait d'avoir perdu ses parens et surtout de n'avoir pu les aimer. Quand elle rencontrait des prêtres chrétiens, elle songeait à son baptême et se sentait troublée. Une nuit, qu'enveloppée d'un long manteau et ses blonds cheveux cachés sous un capuchon sombre, elle errait, selon sa coutume, dans les faubourgs de la ville, elle se trouva, sans savoir comment elle y était venue, devant la pauvre église de Saint-Jean le Baptiste. Elle entendit qu'on chantait dans l'intérieur et vit une lumière éclatante qui glissait par les fentes de la porte. Il n'y avait là rien d'étrange, puisque, depuis vingt ans, les chrétiens, protégés par le vainqueur de Maxence, solennisaient publiquement leurs fêtes. Mais ces chants signifiaient un ardent appel aux âmes. Comme conviée aux mystères, la comédienne, poussant du bras la porte, entra dans la maison. Elle trouva là une nombreuse assemblée, des femmes, des enfans, des vieillards à genoux devant un tombeau adossé à la muraille. Ce tombeau n'était qu'une cuve de pierre grossièrement sculptée de pampres et de grappes de raisins; pourtant il avait reçu de grands honneurs : il était couvert de palmes vertes et de couronnes de roses rouges. Tout autour, d'innombrables lumières étoilaient l'ombre dans laquelle la fumée des gommes d'Arabie semblait les plis des voiles des anges. Et l'on devinait sur les murs des figures pareilles à des visions du ciel. Des prêtres vêtus de blanc se tenaient prosternés au pied du sarcophage. Les hymnes qu'ils chantaient avec le peuple exprimaient les délices de la souffrance et mêlaient, dans un deuil triomphal, tant d'allégresse à tant de douleur que Thaïs, en les écoutant, sentait les voluptés de la vie et les affres de la mort couler à la fois dans ses sens renouvelés.

Quand ils eurent fini de chanter, les fidèles se levèrent pour aller baiser à la file la paroi du tombeau. C'étaient des hommes simples, accoutumés à travailler de leurs mains. Ils s'avançaient d'un pas lourd, l'œil fixe, la bouche pendante, avec un air de candeur. Ils s'agenouillaient, chacun à son tour, devant le sarcophage et y appuyaient leurs lèvres. Les femmes élevaient dans leurs bras les petits enfans et leur posaient doucement la joue contre la pierre.

Thaïs, surprise et troublée, demanda à un diacre pourquoi ils faisaient ainsi.

— Ne sais-tu pas, femme, lui répondit le diacre, que nous célébrons aujourd'hui la mémoire bienheureuse de saint Théodore le Nubien qui souffrit pour la foi au temps de Dioclétien, empereur? Il vécut chaste et mourut martyr, c'est pourquoi, vêtus de blanc, nous portons des roses rouges à son tombeau glorieux.

En entendant ces paroles, Thaïs tomba à genoux et fondit en larmes. Le souvenir à demi éteint d'Ahmès se ranimait dans son âme. Sur cette mémoire obscure, douce et douloureuse, l'éclat des cierges, le parfum des roses, les nuées de l'encens, l'harmonie des cantiques, la piété des âmes jetaient les charmes de la gloire. Thaïs songeait dans l'eblouissement :

— Il était bon, et voici qu'il est grand et qu'il est beau! Comment s'est-il élevé au-dessus des hommes? Quelle est donc cette chose inconnue qui vaut mieux que la richesse et que la volupté?

Elle se leva lentement, tourna vers la tombe du saint qui l'avait aimée ses yeux de violette où brillaient des larmes à la clarté des cierges; puis, la tête baissée, humble, lente, la dernière, de ses lèvres où tant de désirs s'étaient suspendus, elle baisa la pierre de l'esclave.

Rentrée dans sa maison, elle y trouva Nicias qui, la chevelure parfumée et la tunique déliée, l'attendait en lisant un traité de morale. Il s'avança vers elle les bras ouverts :

— Méchante Thaïs, lui dit-il d'une voix riante, tandis que tu tardais à venir, sais-tu ce que je voyais dans ce manuscrit dicté par le plus grave des stoïciens? Des préceptes vertueux et de fières maximes? Non! Sur l'austère papyrus je voyais danser mille et mille petites Thaïs. Elles avaient chacune la hauteur d'un doigt, et pourtant leur grâce était infinie et toutes étaient l'unique Thaïs. Il y en avait qui traînaient des manteaux de pourpre et d'or; d'autres, semblables à une nuée blanche, flottaient dans l'air sous des voiles diaphanes. D'autres encore, immobiles et divinement nues, pour mieux inspirer la volupté, n'exprimaient aucune pensée. Enfin, il y en avait deux qui se tenaient par la main, deux si pareilles qu'il était impossible de les distinguer l'une de l'autre. Elles souriaient toutes deux : La première disait : « Je suis l'amour. » L'autre « Je suis la mort. »

En parlant ainsi, il pressait Thaïs dans ses bras, et, ne voyant pas le regard farouche qu'elle fixait à terre, il ajoutait les pensées aux pensées sans souci qu'elles fussent perdues :

— Oui, quand j'avais sous les yeux la ligne où il est écrit : « Rien ne doit te détourner de cultiver ton âme », je lisais : « Les

baisers de Thaïs sont plus ardents que la flamme et plus doux que le miel. » Voilà comment, par ta faute, méchante enfant, un philosophe comprend aujourd'hui les livres des philosophes. Il est vrai que, tous tant que nous sommes, nous ne découvrons que notre propre pensée dans la pensée d'autrui et que tous nous lisons les livres un peu comme je viens de lire celui-ci...

Elle ne l'écoutait pas et son âme était encore devant le tombeau du Nubien. Comme il l'entendit soupirer, il lui mit un baiser sur la nuque et lui dit :

— Ne sois pas triste, mon enfant. On n'est heureux au monde que quand on oublie le monde. Nous avons des secrets pour cela. Viens ; trompons la vie : elle nous le rendra bien. Viens ; aimons-nous.

Mais elle le repoussa :

— Nous aimer ! s'écria-t-elle amèrement. Mais tu n'as jamais aimé personne, toi ! Et je ne t'aime pas ! Non ! je ne t'aime pas ! Je te hais. Va-t'en ! Je te hais. J'exècre et je méprise tous les heureux et tous les riches. Va-t'en ! va-t'en !.. Il n'y a de bonté que chez les malheureux. Quand j'étais enfant, j'ai connu un esclave noir qui est mort sur la croix. Il était bon ; il était plein d'amour et il possédait le secret de la vie. Tu n'étais pas digne de lui laver les pieds. Va-t'en ! Je ne veux plus te voir.

Elle s'étendit à plat ventre sur le tapis et passa la nuit à sangloter, formant le dessein de vivre désormais, comme saint Théodore, dans la pauvreté et dans la simplicité.

Dès le lendemain, elle se rejeta dans les plaisirs auxquels elle était vouée. Comme elle savait que sa beauté, encore intacte, ne durerait plus longtemps, elle se hâtait d'en tirer toute joie et toute gloire. Au théâtre, où elle se montrait avec plus d'étude que jamais, elle rendait vivantes les imaginations des sculpteurs, des peintres et des poètes. Reconnaissant dans les formes, dans les attitudes, dans les mouvemens, dans la démarche de la comédienne une idée de la divine harmonie qui règle les mondes, savans et philosophes mettaient une grâce si parfaite au rang des vertus et disaient : « Elle aussi, Thaïs est géomètre ! » Les ignorans, les pauvres, les humbles, les timides devant lesquels elle consentait à paraître, l'en bénissaient comme d'une charité céleste. Pourtant, elle était triste au milieu des louanges et, plus que jamais, elle craignait de mourir. Rien ne pouvait la distraire de son inquiétude, pas même sa maison et ses jardins qui étaient célèbres et sur lesquels on faisait des proverbes dans la ville.

Elle avait fait planter des arbres apportés à grands frais de l'Inde et de la Perse. Une eau vive les arrosait en chantant et des colon-

nades en ruines, des rochers sauvages, imités par un habile architecte, étaient reflétés dans un lac où se miraient des statues. Au milieu du jardin s'élevait la grotte des Nymphes, qui devait son nom à trois grandes figures de femmes en cires colorées, qu'on rencontrait dès le seuil. Ces femmes se dépouillaient de leurs vêtemens pour prendre un bain. Inquiètes, elles tournaient la tête, craignant d'être vues, et elles semblaient vivantes. La lumière ne parvenait dans cette retraite qu'à travers de minces nappes d'eau qui l'adoucissaient et l'irisaient. Aux parois pendaient de toutes parts, comme dans les grottes sacrées, des couronnes, des guirlandes et des tableaux votifs dans lesquels la beauté de Thaïs était célébrée. Il s'y trouvait aussi des masques tragiques et des masques comiques revêtus de vives couleurs ; des peintures représentant ou des scènes de théâtre, ou des figures grotesques, ou des animaux fabuleux. Au milieu, se dressait sur une stèle un petit Éros d'ivoire d'un antique et merveilleux travail. C'était un don de Nicias. Une chèvre de marbre noir se tenait dans une excavation, et l'on voyait briller ses yeux d'agate. Six chevreaux d'albâtre se pressaient autour de ses mamelles ; mais, soulevant ses pieds fourchus et sa tête camuse, elle semblait impatiente de grimper sur les rochers. Le sol était couvert de tapis de Byzance, d'oreillers brodés par les hommes jaunes de Cathay et de peaux de lions libyques. Des cassolettes d'or y fumaient imperceptiblement. Çà et là, au-dessus des grands vases d'onyx, s'élançaient des perséas fleuris. Et, tout au fond, dans l'ombre et dans la pourpre, luisaient des clous d'or sur l'écaille d'une tortue géante de l'Inde, qui, renversée, servait de lit à la comédienne. C'est là que chaque jour, au murmure des eaux, parmi les parfums et les fleurs, Thaïs mollement couchée attendait l'heure du souper en conversant avec ses amis ou en songeant seule, soit aux artifices du théâtre, soit à la fuite des heures.

Or, ce jour-là, elle se reposait, après les jeux, dans la grotte des Nymphes. Elle épiait dans son miroir les premiers déclins de sa beauté, et pensait avec épouvante que le temps viendrait enfin des cheveux blancs et des rides. En vain elle cherchait à se rassurer, se disant qu'il suffit, pour recouvrer la fraîcheur du teint, de brûler certaines herbes en prononçant des formules magiques. Une voix impitoyable lui criait : « Tu vieilliras, Thaïs, tu vieilliras. » Et la sueur de l'épouvante lui glaçait le front. Puis, se regardant de nouveau dans le miroir avec une tendresse infinie, elle se trouvait belle encore et digne d'être aimée. Se souriant à elle-même, elle murmurait : « Il n'y a pas dans Alexandrie une seule femme qui puisse lutter avec moi pour la souplesse de la taille, la grâce des mouvemens et la magnificence des bras, et les bras, ô mon miroir, ce sont les vraies chaînes de l'amour ! »

Comme elle songeait ainsi, elle vit un inconnu debout devant elle, maigre, les yeux ardens, la barbe inculte et vêtu d'une robe richement brodée. Laissant tomber son miroir, elle poussa un cri d'effroi.

Paphnuce se tenait immobile et, voyant combien elle était belle, il faisait du fond du cœur cette prière :

— Fais, ô mon Dieu, que le visage de cette femme, loin de me scandaliser, édifie ton serviteur.

Puis, s'efforçant de parler, il dit :

— Thaïs, j'habite une contrée lointaine et le renom de ta beauté m'a conduit jusqu'à toi. On rapporte que tu es la plus habile des comédiennes et la plus irrésistible des femmes. Ce que l'on conte de tes richesses et de tes amours semble fabuleux et rappelle l'antique Rhodopis dont tous les bateliers du Nil savent par cœur l'histoire merveilleuse. C'est pourquoi j'ai été pris du désir de te connaître et je vois que la vérité passe la renommée. Tu es mille fois plus savante et plus belle qu'on ne le publie. Et maintenant que je te vois, je me dis : « Il est impossible d'approcher d'elle sans chanceler comme un homme ivre. »

Ces paroles étaient feintes ; mais le moine, animé d'un zèle pieux, les répandait avec une ardeur véritable. Cependant Thaïs regardait sans déplaisir cet être étrange qui lui avait fait peur. Par son aspect rude et sauvage, par le feu sombre qui chargeait ses regards, Paphnuce l'étonnait. Elle était curieuse de connaître l'état et la vie d'un homme si différent de tous ceux qu'elle connaissait. Elle lui répondit avec une douce raillerie :

— Tu sembles prompt à l'admiration, étranger. Prends garde que mes regards ne te consument jusqu'aux os ! Prends garde de m'aimer !

Il lui dit :

— Je t'aime, ô Thaïs ; je t'aime plus que ma vie et plus que moi-même. Pour toi j'ai quitté mon désert regrettable ; pour toi mes lèvres vouées au silence ont prononcé des paroles profanes ; pour toi, j'ai vu ce que je ne devais pas voir, j'ai entendu ce qu'il m'était interdit d'entendre ; pour toi mon âme s'est troublée, mon cœur s'est ouvert et des pensées en ont jailli, semblables aux sources vives où boivent les colombes ; pour toi j'ai marché jour et nuit à travers des sables peuplés de larves et de vampires ; pour toi j'ai posé mon pied nu sur les vipères et les scorpions. Oui, je t'aime ! Je t'aime non point à l'exemple de ces hommes qui, tout enflammés du désir de la chair, viennent à toi comme des loups dévorans et des taureaux furieux. Tu es chère à ceux-là comme la gazelle au lion. Leurs amours carnassières te dévorent jusqu'à l'âme, ô femme ! Moi, je t'aime en esprit et en vérité, je t'aime en

Dieu et pour les siècles des siècles ; ce que j'ai pour toi dans mon sein se nomme ardeur véritable et divine charité. Je te promets mieux qu'ivresse fleurie et que songes d'une nuit brève. Je te promets de saintes agapes et des noces célestes. La félicité que je t'apporte ne finira jamais ; elle est inouïe, elle est ineffable et telle que, si les heureux de ce monde en pouvaient seulement entrevoir une ombre, ils mourraient aussitôt d'étonnement.

Thaïs, riant d'un rire mutin :

— Ami, dit-elle, montre-moi donc un si merveilleux amour. Hâte-toi! de trop longs discours offenseraient ma beauté, ne perdons pas un moment. Je suis impatiente de connaître la félicité que tu m'annonces ; mais, à vrai dire, je crains de l'ignorer toujours et que tout ce que tu me promets ne s'évanouisse en paroles. Il est plus facile de promettre un grand bonheur que de le donner. Chacun a son talent. Je crois que le tien est de discourir. Tu parles d'un amour inconnu. Depuis si longtemps qu'on se donne des baisers, il serait bien extraordinaire qu'il restât encore des secrets d'amour. Sur ce sujet les amans en savent plus que les mages.

— Thaïs, ne raille point. Je t'apporte l'amour inconnu.

— Ami, tu viens tard. Je connais tous les amours.

— L'amour que je t'apporte est plein de gloire, tandis que les amours que tu connais n'enfantent que la honte.

Thaïs le regarda d'un œil sombre ; un pli dur traversait son petit front :

— Tu es bien hardi, étranger, d'offenser ton hôtesse. Regarde-moi et dis si je ressemble à une créature accablée d'opprobre. Non ! je n'ai pas de honte, et toutes celles qui vivent comme je fais n'ont pas de honte non plus, bien qu'elles soient moins belles et moins riches que moi. J'ai répandu la volupté sur tous mes pas et c'est par là que je suis célèbre dans l'univers. J'ai plus de puissance que les maîtres du monde. Je les ai vus tous à mes pieds. Regarde-moi ; regarde ces petits pieds : des milliers d'hommes paieraient de leur sang le bonheur de les baiser. Je ne suis pas bien grande et ne tiens pas beaucoup de place sur la terre. Pour ceux qui me voient du haut du Sérapéum, quand je passe dans la rue, je ressemble à un grain de riz ; mais ce grain de riz causa parmi les hommes des deuils, des désespoirs et des haines et des crimes à remplir le Tartare. N'es-tu pas fou de me parler de honte, quand tout crie la gloire autour de moi?

— Ce qui est gloire aux yeux des hommes est infamie devant Dieu. O femme, nous avons été nourris dans des contrées si distantes qu'il n'est pas surprenant que nous n'ayons ni le même langage ni la même pensée. Pourtant, le ciel m'est témoin que je veux

m'accorder avec toi et que mon dessein est de ne pas te quitter que nous n'ayons les mêmes sentimens. Qui m'inspirera des discours embrasés pour que tu fondes comme la cire à mon souffle, ô femme, et que les doigts de mes désirs puissent te modeler à leur gré? Quelle vertu te livrera à moi, ô la plus chère des âmes, afin que l'esprit qui m'anime, te créant une seconde fois, t'imprime une beauté nouvelle et que tu t'écries en pleurant de joie : « C'est seulement d'aujourd'hui que je suis née! » Qui fera jaillir de mon cœur une fontaine de Siloé dans laquelle tu retrouves, en te baignant, ta pureté première? Qui me changera en un Jourdain dont les ondes, répandues sur toi, te donnent la vie éternelle?

Thaïs n'était plus irritée.

— Cet homme, pensait-elle, parle de vie éternelle et tout ce qu'il dit semble écrit sur un talisman. Nul doute que ce ne soit un mage et qu'il n'ait des secrets contre la vieillesse et la mort.

Et elle résolut de s'offrir à lui. C'est pourquoi, feignant de le craindre, elle s'éloigna de quelques pas, et, gagnant le fond de la grotte, elle s'assit au bord du lit, ramena avec art sa tunique sur sa poitrine, puis immobile, muette, les paupières baissées, elle attendit. Ses longs cils faisaient une ombre douce sur ses joues. Toute son attitude exprimait la pudeur; ses pieds nus se balançaient mollement et elle ressemblait à une enfant qui songe, assise au bord d'une rivière.

Mais Paphnuce la regardait et ne bougeait pas. Ses pieds tremblans ne le portaient plus; sa langue s'était subitement desséchée dans sa bouche; un tumulte effrayant s'élevait dans sa tête. Tout à coup son regard se voila et il ne vit plus devant lui qu'un nuage épais. Il pensa que la main de Jésus s'était posée sur ses yeux pour lui cacher cette femme. Rassuré par un tel secours, raffermi, fortifié, il dit avec une gravité digne d'un ancien du désert :

— Si tu te livres à moi, crois-tu donc être cachée à Dieu?

Elle secoua la tête.

— Dieu! Qui le force à toujours avoir l'œil sur la grotte des Nymphes? Qu'il se retire si nous l'offensons. Mais pourquoi l'offenserions-nous? Puisqu'il nous a créés, il ne peut être fâché ni surpris de nous voir tels qu'il nous a faits et agissant selon la nature qu'il nous a donnée. On parle beaucoup trop pour lui et on lui prête bien souvent des idées qu'il n'a jamais eues. Toi-même, étranger, connais-tu bien son véritable caractère? Qui es-tu pour me parler en son nom?

A cette question, le moine, entr'ouvrant sa robe d'emprunt, montra son cilice et dit :

— Je suis Paphnuce, abbé d'Antinoé, et je viens du saint désert.

La main qui retira Abraham de Chaldée et Loth de Sodome m'a séparé du siècle. Je n'existais déjà plus pour les hommes. Mais ton image m'est apparue dans ma Jérusalem des sables et j'ai connu que tu étais pleine de corruption et qu'en toi était la mort. Et me voici devant toi, femme, comme devant un sépulcre et je te crie : « Thaïs, lève-toi ! »

Aux noms de Paphnuce, de moine et d'abbé, elle avait pâli d'épouvante et la voilà qui, les cheveux épars, les mains jointes, pleurant et gémissant, se traîne aux pieds du saint :

— Ne me fais pas de mal ! Pourquoi es-tu venu? que me veux-tu? Ne me fais pas de mal. Je sais que les saints du désert détestent les femmes qui, comme moi, sont faites pour plaire. J'ai peur que tu ne me haïsses et que tu ne veuilles me nuire. Va! je ne doute pas de ta puissance. Mais, sache, Paphnuce, qu'il ne faut ni me mépriser ni me haïr. Je n'ai jamais, comme tant d'hommes que je fréquente, raillé ta pauvreté volontaire. A ton tour, ne me fais pas un crime de ma richesse. Je suis belle et habile aux jeux. Je n'ai pas plus choisi ma condition que ma nature. J'étais faite pour ce que je fais. Je suis née pour charmer les hommes. Et toi-même, tout à l'heure, tu disais que tu m'aimais. N'use pas de ta science contre moi. Ne prononce pas des paroles magiques qui détruiraient ma beauté ou me changeraient en une statue de sel. Ne me fais pas peur ! je ne suis déjà que trop effrayée. Ne me fais pas mourir! Je crains tant la mort!

Il lui fit signe de se relever et dit :

— Enfant, rassure-toi. Je ne te jetterai pas l'opprobre et le mépris, je viens à toi de la part de Celui qui, s'étant assis au bord du puits, but à l'urne que lui tendait la Samaritaine et qui, lorsqu'il soupait au logis de Simon, reçut les parfums de Marie. Je ne suis pas sans péchés pour te jeter la première pierre. J'ai souvent mal employé les grâces abondantes que Dieu a répandues sur moi. Ce n'est pas la colère, c'est la pitié qui m'a pris par la main pour me conduire ici. J'ai pu sans mentir t'aborder avec des paroles d'amour, car c'est le zèle du cœur qui m'amène à toi. Je brûle du feu de la charité, et, si tes yeux, accoutumés aux spectacles grossiers de la chair, pouvaient voir les choses sous leur aspect mystique, je t'apparaîtrais comme un rameau détaché de ce buisson ardent que le Seigneur montra sur la montagne à l'antique Moïse, pour lui faire comprendre le véritable amour, celui qui nous embrase sans nous consumer et qui, loin de laisser après lui des charbons et de vaines cendres, embaume et parfume pour l'éternité tout ce qu'il pénètre.

— Moine, je te crois, et je ne crains plus de toi ni embûche ni maléfice. J'ai souvent entendu parler des solitaires de la Thébaïde.

Ce que l'on m'a conté de la vie d'Antoine et de Paul est merveilleux. Ton nom ne m'était pas inconnu et l'on m'a dit que, jeune encore, tu égalais en vertu les plus vieux anachorètes. Dès que je t'ai vu, sans savoir qui tu étais, j'ai senti que tu n'étais pas un homme ordinaire. Dis-moi, pourras-tu pour moi ce que n'ont pu ni les prêtres d'Isis, ni ceux d'Hermès, ni ceux de la Junon céleste, ni les devins de Chaldée ni les mages babyloniens. Moine, si tu m'aimes, peux-tu m'empêcher de mourir?

— Femme, celui-là vivra qui veut vivre. Fuis les délices abominables où tu meurs à jamais. Arrache aux démons, qui le brûleraient horriblement, ce corps que Dieu pétrit de sa salive et anima de son souffle. Consumée de fatigue, viens te rafraîchir aux sources bénies de la solitude; viens boire à ces fontaines cachées dans le désert, qui jaillissent jusqu'au ciel. Ame anxieuse, viens posséder enfin ce que tu désirais! Cœur avide de joie, viens goûter les joies véritables, la pauvreté, le renoncement, l'oubli de soi-même, l'abandon de tout l'être dans le sein de Dieu. Ennemie du Christ et demain sa bien-aimée, viens à lui. Viens! toi qui cherchais, et tu diras : « J'ai trouvé l'amour! »

Cependant Thaïs semblait contempler des choses lointaines :

— Moine, demanda-t-elle, si je renonce à mes plaisirs et si je fais pénitence, est-il vrai que je renaîtrai dans le ciel avec mon corps intact et dans toute sa beauté?

— Thaïs, je t'apporte la vie éternelle. Crois-moi, car ce que j'annonce est la vérité.

— Et qui me garantit que c'est la vérité?

— David et les prophètes, l'Écriture et les merveilles dont tu vas être témoin.

— Moine, je voudrais te croire. Car je t'avoue que je n'ai pas trouvé le bonheur en ce monde. Mon sort fut plus beau que celui d'une reine et pourtant la vie m'a apporté bien des tristesses et bien des amertumes, et voici que je suis lasse infiniment. Toutes les femmes envient ma destinée, et il m'arrive parfois d'envier le sort de la vieille édentée qui, du temps que j'étais petite, vendait des gâteaux de miel sous une porte de la ville. C'est une idée qui m'est venue bien des fois, que seuls les pauvres sont bons, sont heureux, sont bénis, et qu'il y a une grande douceur à vivre humble et petit. Moine, tu as remué les ondes de mon âme et fait monter à la surface ce qui dormait au fond. Que croire, hélas! et que devenir, et qu'est-ce que la vie?

Tandis qu'elle parlait de la sorte, Paphnuce était transfiguré; une joie céleste inondait son visage :

— Écoute, dit-il, je ne suis pas entré seul dans ta demeure. Un

Autre m'accompagnait, un Autre, qui se tient ici debout à mon côté. Celui-là, tu ne peux le voir, parce que tes yeux sont encore indignes de le contempler; mais bientôt tu le verras dans sa splendeur charmante, et tu diras : « Il est seul aimable! » Tout à l'heure, s'il n'avait posé sa douce main sur mes yeux, ô Thaïs! je serais peut-être tombé avec toi dans le péché, car je ne suis par moi-même que faiblesse et que trouble. Mais il nous a sauvés tous deux; il est aussi bon qu'il est puissant et son nom est Sauveur. Il a été promis au monde par David et la Sibylle, adoré dans son berceau par les bergers et les mages, crucifié par les Pharisiens, enseveli par les saintes femmes, révélé au monde par les apôtres, attesté par les martyrs. Et le voici qui, ayant appris que tu crains la mort, ô femme! vient dans ta maison pour t'empêcher de mourir! N'est-ce pas, ô mon Jésus! que tu m'apparais en ce moment comme tu apparus aux hommes de Galilée, en ces jours merveilleux où les étoiles, descendues avec toi du ciel, étaient si près de la terre que les saints Innocens pouvaient les saisir avec leurs mains, quand ils jouaient dans les bras de leurs mères, sur les terrasses de Bethléem? N'est-ce pas, mon Jésus! que nous sommes en ta compagnie et que tu me montres la réalité de ton corps précieux? N'est-ce pas que c'est là ton visage, et que cette larme qui coule sur ta joue est une larme véritable? Oui, l'ange de la justice éternelle la recueillera, et ce sera la rançon de l'âme de Thaïs. N'est-ce pas que te voilà, mon Jésus? Mon Jésus, tes lèvres adorables s'entr'ouvrent! Tu veux parler : parle, je t'écoute. Et toi, Thaïs, heureuse Thaïs! entends ce que le Sauveur vient lui-même te dire : c'est lui qui parle et non moi. Il dit : « Je t'ai cherchée longtemps, ô ma brebis égarée! je te trouve enfin! Ne me fuis plus. Laisse-toi prendre par mes mains, pauvre petite, et je te porterai sur mes épaules jusqu'à la bergerie céleste. Viens, ma Thaïs! viens, mon élue, viens pleurer avec moi! »

Et Paphnuce tomba à genoux, les yeux pleins d'extase. Alors Thaïs vit sur la face du saint le reflet de Jésus vivant.

— O jours envolés de mon enfance! dit-elle en sanglotant. O mon doux père Ahmès! bon saint Théodore, que ne suis-je morte dans ton manteau blanc, tandis que tu m'emportais aux premières lueurs du matin, toute fraîche encore des eaux du baptême!

Paphnuce courut à elle en s'écriant :

— Tu es baptisée! ô sagesse divine! ô Providence! ô Dieu bon! Je connais maintenant la puissance qui m'attirait vers toi. Je sais ce qui te rendait si chère et si belle à mes yeux. C'est la vertu des eaux baptismales qui m'a fait quitter l'ombre de Dieu où je vivais pour t'aller chercher dans l'air empoisonné du siècle. Une goutte, une goutte sans doute des ondes qui lavèrent ton corps a jailli

sur mon front. Viens, ô ma sœur, et reçois de ton frère le baiser de paix.

Et le moine effleura de ses lèvres le front de la courtisane.

Puis il se tut, laissant parler Dieu, et l'on n'entendait plus, dans la grotte des Nymphes, que les sanglots de Thaïs mêlés au chant des eaux vives.

Elle pleurait sans essuyer ses larmes quand deux esclaves noires vinrent chargées d'étoffes, de parfums et de guirlandes.

— Ce n'était guère à propos de pleurer, dit-elle en essayant de sourire. Les larmes rougissent les yeux et gâtent le teint. Je dois souper cette nuit chez des amis, et je veux être belle, car il y aura là des femmes pour épier la fatigue de mon visage. Ces esclaves viennent m'habiller. Retire-toi, mon père, et laisse-les faire. Elles sont adroites et expérimentées; aussi les ai-je payées très cher. Vois celle-ci qui a de si gros anneaux d'or et qui montre des dents si blanches. Je l'ai enlevée à la femme du proconsul.

Paphnuce eut d'abord la pensée de s'opposer de toutes ses forces à ce que Thaïs allât à ce souper. Mais, résolu à agir prudemment, il lui demanda quelles personnes elle y rencontrerait. Elle répondit qu'elle y verrait l'hôte du festin, le vieux Cotta, préfet de la flotte, Nicias et plusieurs autres philosophes avides de disputes, le poète Callicrate, le grand-prêtre de Sérapis, des jeunes hommes riches occupés surtout à dresser des chevaux, enfin des femmes dont on ne saurait rien dire et qui n'avaient que l'avantage de la jeunesse. Alors, par une inspiration surnaturelle :

— Va parmi eux, Thaïs, dit le moine. Va! Mais je ne te quitte pas. J'irai avec toi à ce festin et je me tiendrai sans rien dire à ton côté.

Elle éclata de rire. Et tandis que les deux esclaves noires s'empressaient autour d'elle, elle s'écria :

— Que diront-ils quand ils verront que j'ai pour amant un moine de la Thébaïde?..

Lorsque, suivie de Paphnuce, Thaïs entra dans la salle du banquet, les convives étaient déjà, pour la plupart, accoudés sur les lits, devant la table en fer à cheval, couverte d'une vaisselle étincelante. Au centre de cette table s'élevait une vasque que surmontaient quatre satyres d'argent inclinant des outres d'où coulait sur des poissons bouillis une saumure dans laquelle ils nageaient. A la venue de Thaïs les acclamations s'élevèrent de toutes parts.

— Salut à la sœur des Charites!

— Salut à la Melpomène silencieuse dont les regards savent tout exprimer!

— Salut à la bien-aimée des dieux et des hommes!

— A la tant désirée !

— A celle qui donne la souffrance et la guérison !

— A la perle de Racotis !

— A la rose d'Alexandrie !

Elle attendit impatiemment que ce torrent de louanges eût coulé ; puis elle dit à Cotta, son hôte :

— Lucius, je t'amène un moine du désert, Paphnuce, abbé d'Antinoé ; c'est un grand saint, dont les paroles brûlent comme du feu.

Lucius Aurélius Cotta, préfet de la flotte, s'étant levé :

— Sois le bienvenu, dit-il, Paphnuce, toi qui professes la foi chrétienne. Moi-même, j'ai quelque respect pour un culte désormais impérial. Le divin Constantin a placé tes coreligionnaires au premier rang des amis de l'empire. La sagesse latine devait, en effet, admettre ton Christ dans notre Panthéon. C'est une maxime de nos pères qu'il y a en tout dieu quelque chose de divin. Mais laissons cela. Buvons et réjouissons-nous, tandis qu'il en est temps encore.

Le vieux Cotta parlait ainsi avec sérénité. Il venait d'étudier un nouveau modèle de galère et d'achever le sixième livre de son histoire des Carthaginois. Sûr de n'avoir point perdu sa journée, il était content de lui et des dieux.

— Paphnuce, ajouta-t-il, tu vois ici plusieurs hommes dignes d'être aimés : Hermodore, grand-prêtre de Sérapis, les philosophes Dorion, Nicias et Zénothémis, le poète Callicrate, le jeune Chéréas et le jeune Aristobule, tous deux fils d'un cher compagnon de ma jeunesse et près d'eux Philinna avec Drosé, qu'il faut louer grandement d'être belles.

Nicias vint embrasser Paphnuce et lui dit à l'oreille :

— Je t'avais bien averti, mon frère, que Vénus était puissante. C'est elle dont la douce violence t'a amené ici malgré toi. Écoute, tu es un homme rempli de piété ; mais si tu ne reconnais qu'elle est la mère des dieux, ta ruine est certaine. Sache que le vieux mathématicien Mélanthe a coutume de dire : Je ne pourrais pas, sans l'aide de Vénus, démontrer les propriétés d'un triangle.

Dorion qui, depuis quelques instans, considérait le nouveau venu, soudain frappa des mains et poussa des cris d'admiration.

— C'est lui, mes amis ! Son regard, sa barbe, sa tunique : c'est lui-même ! je l'ai rencontré au théâtre pendant que notre Thaïs montrait ses bras ingénieux. Il s'agitait furieusement et je puis attester qu'il parlait avec violence. C'est un honnête homme : il va nous invectiver tous ; son éloquence est terrible. Si Marcus est le Platon des chrétiens, Paphnuce est leur Démosthène. Épicure, dans son petit jardin, n'entendit jamais rien de pareil.

Cependant Philinna et Drosé dévoraient Thaïs des yeux. Elle portait dans ses cheveux blonds une couronne de violettes pâles dont chaque fleur rappelait, en une teinte affaiblie, la couleur de ses prunelles, si bien que les fleurs semblaient des regards effacés et les yeux des fleurs étincelantes. C'était le don de cette femme : sur elle tout vivait, tout était âme et harmonie. Sa robe, couleur de mauve et lamée d'argent, traînait dans ses longs plis une grâce presque triste que n'égayaient ni bracelets ni colliers, et tout l'éclat de sa parure était dans ses bras nus. Admirant malgré elles la robe et la coiffure de Thaïs, ses deux amies ne lui en parlèrent point.

— Que tu es belle! lui dit Philinna. Tu ne pouvais l'être plus quand tu vins à Alexandrie. Pourtant ma mère, qui se souvenait de t'avoir vue alors, disait que peu de femmes étaient dignes de t'être comparées.

— Qui est donc, demanda Drosé, ce nouvel amoureux que tu nous amènes? Il a l'air étrange et sauvage. S'il y avait des pasteurs d'éléphans, assurément ils seraient faits comme lui. Où as-tu trouvé, Thaïs, un si sauvage ami? Ne serait-ce pas parmi les troglodytes qui vivent sous la terre et qui sont tout barbouillés des fumées du Hadès?

Mais Philinna, posant un doigt sur la bouche de Drosé :

— Tais-toi! les mystères de l'amour doivent rester secrets et il est défendu de les connaître. Pour moi, certes, j'aimerais mieux être baisée par la bouche de l'Etna fumant, que par les lèvres de cet homme. Mais notre douce Thaïs, qui est belle et adorable comme les déesses, doit comme les déesses exaucer toutes les prières et non pas seulement, à notre guise, celles des hommes aimables.

— Prenez garde toutes deux, répondit Thaïs. C'est un mage et un enchanteur. Il entend les paroles prononcées à voix basse et même les pensées. Il vous arrachera le cœur pendant votre sommeil; il le remplacera par une éponge, et le lendemain, en buvant de l'eau, vous mourrez étouffées.

Elle les regarda pâlir, leur tourna le dos et s'assit sur un lit à côté de Paphnuce. La voix de Cotta, impérieuse et bienveillante, domina tout à coup le murmure des propos intimes.

— Amis, que chacun prenne sa place! Esclaves, versez le vin miellé!

Puis, l'hôte élevant sa coupe :

— Buvons d'abord au divin Constance et au génie de l'Empire. La patrie doit être mise au-dessus de tout, et même des dieux, car elle les contient tous.

Tous les convives portèrent à leurs lèvres leur coupe pleine. Seul Paphnuce ne but point, parce que Constance persécutait la foi de Nicée et que la patrie du chrétien n'est point de ce monde.

A ce moment un grave vieillard négligemment vêtu, la démarche lente et la tête haute, entra dans la salle et promena sur les convives un regard tranquille. Cotta lui fit signe de prendre place à son côté, sur son propre lit.

— Eucrite, lui dit-il, sois le bienvenu! As-tu composé ce mois-ci un nouveau traité de philosophie? Ce serait, si je compte bien, le quatre-vingt-douzième sorti de ce roseau du Nil que tu conduis d'une main attique.

Eucrite répondit en caressant sa barbe d'argent :

— Le rossignol est fait pour chanter, et moi je suis fait pour louer les dieux immortels.

DORION.

Saluons respectueusement en Eucrite le dernier des stoïciens. Grave et blanc, il s'élève au milieu de nous comme une image des ancêtres. Il est solitaire dans la foule des hommes et prononce des paroles qui ne sont point entendues.

EUCRITE.

Tu te trompes, Dorion. La philosophie de la vertu n'est pas morte en ce monde. J'ai de nombreux disciples dans Alexandrie, dans Rome et dans Constantinople. Plusieurs parmi les esclaves et parmi les neveux des Césars savent encore régner sur eux-mêmes, vivre libres et goûter dans le détachement des choses une félicité sans limites. Plusieurs font revivre en eux Épictète et Marc-Aurèle. Mais s'il était vrai que la vertu fût à jamais éteinte sur la terre, en quoi sa perte intéresserait-elle mon bonheur, puisqu'il ne dépendait pas de moi qu'elle durât ou pérît? Les fous seuls, Dorion, placent leur félicité hors de leur pouvoir. Je ne désire rien que ne veuillent les dieux et je désire tout ce qu'ils veulent. Par là, je me rends semblable à eux et je partage leur infaillible contentement. Si la vertu périt, je consens qu'elle périsse, et ce consentement me remplit de joie comme le suprême effort de ma raison et de mon courage. En toutes choses ma sagesse copiera la sagesse divine; et la copie sera plus précieuse que le modèle : elle aura coûté plus de soins et de plus grands travaux.

NICIAS.

J'entends. Tu t'associes à la providence céleste. Mais si la vertu consiste seulement dans l'effort, Eucrite, et dans cette tension par laquelle les disciples de Zénon prétendent se rendre semblables aux dieux, la grenouille qui s'enfle pour devenir aussi grosse que le bœuf accomplit le chef-d'œuvre du stoïcisme.

EUCRITE.

Nicias, tu railles et, comme à ton ordinaire, tu excelles à te moquer. Mais si le bœuf dont tu parles est vraiment un dieu, comme Apis et comme ce bœuf souterrain dont je vois ici le grand-prêtre et si la grenouille, sagement inspirée, parvient à l'égaler, ne sera-t-elle pas, en effet, plus vertueuse que le bœuf, et pourras-tu te défendre d'admirer une bestiole si généreuse?

Quatre serviteurs posèrent sur la table un sanglier couvert encore de ses soies. Des marcassins, faits de pâte cuite au four, entourant la bête comme s'ils voulaient téter, indiquaient que c'était une laie. Zénothémis, se tournant vers le moine :

— Amis, dit-il, un convive est venu de lui-même se joindre à nous. L'illustre Paphnuce, qui mène dans la solitude une vie prodigieuse, est notre hôte inattendu.

COTTA.

Dis mieux, Zénothémis : la première place lui est due, puisqu'il est venu sans être invité.

ZÉNOTHÉMIS.

Aussi, devons-nous, cher Lucius, l'accueillir avec une particulière amitié et rechercher ce qui peut lui être le plus agréable. Or il est certain qu'un tel homme est moins sensible au fumet des viandes qu'au parfum des belles pensées. Nous lui ferons plaisir, sans doute, en amenant l'entretien sur la doctrine qu'il professe et qui est celle de Jésus crucifié. Pour moi, je m'y prêterai d'autant plus volontiers que cette doctrine m'intéresse vivement par le nombre et la diversité des allégories qu'elle renferme. Si l'on devine l'esprit sous la lettre, elle est pleine de vérités, et j'estime que les livres des chrétiens abondent en révélations divines. Mais je ne saurais, Paphnuce, accorder un prix égal aux livres des Juifs. Ceux-là furent inspirés, non, comme on l'a dit, par l'esprit de Dieu, mais par un mauvais génie. Iaveh, qui les dicta, était un de ces esprits qui peuplent l'air inférieur et causent la plupart des maux dont nous souffrons ; mais il les surpassait tous en ignorance et en férocité. Au contraire, le serpent aux ailes d'or, qui déroulait autour de l'arbre de la science sa spirale d'azur, était pétri de lumière et d'amour. Aussi, la lutte était-elle inévitable entre ces deux puissances, celle-ci brillante et l'autre ténébreuse. Elle éclata dans les premiers jours du monde. Adam et Ève vivaient heureux au jardin d'Éden, quand Iaveh forma, pour leur malheur, le dessein de les gouverner, eux et toutes les générations qu'Ève portait déjà dans ses flancs magnifiques. Comme il ne pos-

sédait ni le compas ni la lyre, et qu'il ignorait également la science qui commande et l'art qui persuade, il effrayait ces deux pauvres enfans par des apparitions difformes, des menaces capricieuses et des coups de tonnerre. Le serpent eut pitié d'eux et résolut de les instruire afin que, possédant la science, ils ne fussent plus abusés par des mensonges. A l'insu d'Iaveh, qui prétendait tout voir, mais dont la vue, en réalité, n'était pas bien perçante, il s'approcha des deux créatures et leur enseigna la sagesse. Quand il en vint à exposer les vérités les plus hautes, celles qui ne se démontrent pas, il reconnut qu'Adam, pétri de terre rouge, était d'une nature trop épaisse pour percevoir ces subtiles connaissances et qu'Ève, au contraire, plus tendre et plus sensible, en était aisément pénétrée. Aussi, résolut-il de l'entretenir seule, en l'absence de son mari, afin de l'initier la première...

DORION.

Souffre, Zénothémis, que je t'arrête ici. J'ai d'abord reconnu, dans le mythe que tu nous exposes, un épisode de la lutte de Pallas Athéné contre les géans. Iaveh ressemble beaucoup à Typhon et Pallas est représentée par les Athéniens avec un serpent à son côté. Mais ce que tu viens de dire m'a fait douter tout à coup de l'intelligence ou de la bonne foi du serpent dont tu parles. S'il avait vraiment possédé la sagesse, l'aurait-il confiée à une petite tête femelle, incapable de la contenir? Je croirai plutôt qu'il était, comme Iaveh, ignorant et menteur, et qu'il choisit Eve parce qu'elle était facile à séduire et qu'il supposait à Adam plus d'intelligence et de réflexion.

ZÉNOTHÉMIS.

Sache, Dorion, que c'est, non par la réflexion et l'intelligence, mais bien par le sentiment, qu'on atteint les vérités les plus hautes et les plus pures. Aussi les femmes qui, d'ordinaire, sont moins réfléchies, mais plus sensibles que les hommes, s'élèvent-elles aussi plus facilement à la connaissance des choses divines. En elles est le don de prophétie et ce n'est pas sans raison qu'on représente quelquefois Apollon Citharède et Jésus de Nazareth vêtus, comme des femmes, d'une robe flottante.

Le serpent initiateur fut donc sage, quoi que tu dises, Dorion, en préférant au grossier Adam, pour son œuvre de lumière, cette Ève plus blanche que le lait et que les étoiles. Elle l'écouta docilement et se laissa conduire à l'arbre de la science dont les rameaux s'élevaient jusqu'au ciel et que l'esprit divin baignait comme une rosée. Cet arbre était couvert de feuilles qui parlaient toutes

les langues des hommes futurs et dont les voix unies formaient un concert parfait. Ses fruits abondans donnaient aux initiés qui s'en nourrissaient la connaissance des métaux, des pierres, des plantes, ainsi que des lois physiques et des lois morales; mais ils étaient de flamme et ceux qui craignaient la souffrance et la mort n'osaient les porter à leurs lèvres. Or, ayant écouté docilement les leçons du serpent, Ève s'éleva au-dessus des vaines terreurs et désira goûter aux fruits qui donnent la connaissance de Dieu. Mais, pour qu'Adam, qu'elle aimait, ne lui devînt pas inférieur, elle le prit par la main et le conduisit à l'arbre mystérieux. Là cueillant une pomme ardente, elle y mordit et la tendit ensuite à son compagnon. Par malheur, Iaveh qui se promenait d'aventure dans le jardin les surprit et, voyant qu'ils devenaient savans, il entra dans une effroyable fureur. Rassemblant ses forces, il produisit un tel tumulte dans l'air inférieur que ces deux êtres débiles en furent consternés. Le fruit échappa des mains de l'homme et la femme, s'attachant au cou du malheureux, lui dit : « Je veux ignorer et souffrir avec toi. »

Iaveh triomphant maintint Adam et Ève et toute leur semence dans la stupeur et dans l'épouvante. Son art, qui se réduisait à fabriquer de grossiers météores, l'emporta sur la science du serpent musicien et géomètre. Il enseigna aux hommes l'injustice, l'ignorance et la cruauté et fit régner le mal sur la terre. Il poursuivit Caïn et ses fils, parce qu'ils étaient industrieux; il extermina les Philistins parce qu'ils composaient des poèmes orphiques et des fables comme celles d'Ésope. Il fut l'implacable ennemi de la science et de la beauté, et le germe humain expia pendant de longs siècles, dans le sang et les larmes, la défaite du serpent ailé.

Heureusement il se trouva parmi les Grecs des hommes subtils, tels que Pythagore et Platon, qui retrouvèrent, par la puissance du génie, les figures et les idées que l'ennemi d'Iaveh avait tenté vainement d'enseigner à la première femme. L'esprit du serpent était en eux; c'est pourquoi le serpent, comme l'a dit Dorion, est honoré par les Athéniens. Enfin, dans des jours plus récens, parurent, sous une forme humaine, trois esprits célestes, Jésus de Galilée, Basilide et Valentin, à qui il fut donné de cueillir les fruits les plus éclatans de cet arbre de la science dont les racines traversent la terre et qui porte sa cime au faîte des cieux. C'est ce que j'avais à dire pour venger les chrétiens, à qui l'on impute trop souvent les erreurs des Juifs.

DORION.

Si je t'ai bien entendu, Zénothémis, trois hommes admirables, Jésus, Basilide et Valentin, ont découvert des secrets qui restaient

cachés à Pythagore, à Platon, à tous les philosophes de la Grèce et même au divin Épicure, qui pourtant affranchit l'homme de toutes les vaines terreurs. Tu nous obligeras en nous disant par quel moyen ces trois mortels acquirent des connaissances qui avaient échappé à la méditation des sages.

ZÉNOTHÉMIS.

Faut-il donc te répéter, Dorion, que la science et la méditation ne sont que les premiers degrés de la connaissance et que l'extase seule conduit aux vérités éternelles ?

HERMODORE.

Il est vrai, Zénothémis, l'âme se nourrit d'extase comme la cigale de rosée. Mais disons mieux encore : l'esprit seul est capable d'un entier ravissement. Car l'homme est triple, composé d'un corps matériel, d'une âme plus subtile, mais également matérielle, et d'un esprit incorruptible. Quand, sortant de son corps comme d'un palais rendu subitement au silence et à la solitude, puis traversant au vol les jardins de son âme, l'esprit se répand en Dieu, il goûte les délices d'une mort anticipée ou plutôt de la vie future, car mourir, c'est vivre, et, dans cet état qui participe de la pureté divine, il possède à la fois la joie infinie et la science absolue ; il entre dans l'unité qui est tout. Il est parfait.

NICIAS.

Cela est admirable. Mais, à vrai dire, Hermodore, je ne vois pas grande différence entre le tout et le rien. Les mots même me semblent manquer pour faire cette distinction. L'infini ressemble terriblement au néant : ils sont tous deux inconcevables. A mon avis, la perfection coûte très cher : on la paie de tout son être, et pour la posséder il faut cesser d'exister. C'est là une disgrâce à laquelle Dieu lui-même n'a pas échappé depuis que les philosophes se sont mis en tête de le perfectionner. Après cela, si nous ne savons pas ce que c'est que de ne pas être, nous ignorons par là même ce que c'est que d'être. Nous ne savons rien. On dit qu'il est impossible aux hommes de s'entendre. Je croirais, en dépit du bruit de nos disputes, qu'il leur est au contraire impossible de ne pas tomber finalement d'accord, ensevelis côte à côte sous l'amas des contradictions qu'ils ont entassées comme Pélion sur Ossa.

COTTA.

J'aime beaucoup la philosophie et je l'étudie à mes heures de loisir. Mais je ne la comprends bien que dans les livres de Cicéron. Esclaves, versez le vin miellé !

A ce moment une figure étrange souleva la tapisserie, et les convives virent devant eux un petit homme bossu dont le crâne chauve s'élevait en pointe. Il était vêtu, à la mode asiatique, d'une tunique d'azur et portait autour des jambes, comme les barbares, des braies rouges, semées d'étoiles d'or. En le voyant, Paphnuce reconnut Marcus l'Arien, et, craignant de voir tomber la foudre, il porta ses mains au-dessus de sa tête et pâlit d'épouvante. Ce que n'avaient pu, dans ce banquet des démons, ni les blasphèmes des païens, ni les erreurs horribles des philosophes, la seule présence de l'hérétique étonna son courage. Il voulut fuir, mais son regard ayant rencontré celui de Thaïs, il se sentit soudain rassuré. Il avait lu dans l'âme de la prédestinée et compris que celle qui allait devenir une sainte le protégeait déjà. Il saisit un pan de la robe traînante et pria mentalement le sauveur Jésus.

Un murmure flatteur avait accueilli la venue du personnage qu'on nommait le Platon des chrétiens. Hermodore lui parla le premier :

— Très illustre Marcus, nous nous réjouissons tous de te voir parmi nous et l'on peut dire que tu viens à propos. Nous ne connaissons de la doctrine des chrétiens que ce qui en est publiquement enseigné. Or, il est certain qu'un philosophe tel que toi ne peut penser ce que pense le vulgaire et nous sommes curieux de savoir ton opinion sur les principaux mystères de la religion que tu professes. Notre cher Zénothémis, qui, tu le sais, est avide de symboles, interrogeait tout à l'heure l'illustre Paphnuce sur les livres des juifs. Mais Paphnuce ne lui a point fait de réponse et nous ne devons pas en être surpris, puisque notre hôte est voué au silence et que le Dieu a scellé sa langue dans le désert. Mais toi, Marcus, qui as porté la parole dans les synodes des chrétiens et jusque dans les conseils du divin Constantin, tu pourras, si tu veux, satisfaire notre curiosité en nous révélant les vérités philosophiques qui sont enveloppées dans les fables des chrétiens. La première de ces vérités n'est-elle pas l'existence de ce Dieu unique auquel, pour ma part, je crois fermement ?

MARCUS.

Oui, Zénothémis, je crois en un seul Dieu, non engendré, seul éternel, principe de toutes choses.

NICIAS.

Nous savons, Marcus, que ton Dieu a créé le monde ! Ce fut, certes, une grande crise dans son existence. Il existait déjà depuis une éternité avant d'avoir pu s'y résoudre. Mais, pour être juste, je reconnais que sa situation était des plus embarrassantes. Il lui fallait demeurer inactif pour rester parfait et il devait agir s'il vou-

lait se prouver à lui-même sa propre existence. Tu m'assures qu'il s'est décidé à agir. Je veux te croire, bien que ce soit, de la part d'un Dieu parfait, une impardonnable imprudence. Mais, dis-nous, Marcus, comment il s'y est pris pour créer le monde.

MARCUS.

Ceux qui, sans être chrétiens, possèdent comme Hermodore et Zénothémis, les principes de la connaissance, savent que Dieu n'a pas créé le monde directement et sans intermédiaire. Il a donné naissance à un fils unique, par qui toutes choses ont été faites.

HERMODORE.

Tu dis vrai, Marcus; et ce fils est indifféremment adoré sous les noms d'Hermès, de Mithra, d'Adonis, d'Apollon et de Jésus.

MARCUS.

Je ne serais point chrétien si je lui donnais d'autres noms que ceux de Jésus, de Christ et de Sauveur. Il est le vrai fils de Dieu. Mais il n'est pas éternel, puisqu'il a eu un commencement; quant à penser qu'il existait avant d'être engendré, c'est une absurdité qu'il faut laisser aux mulets de Nicée et à l'âne rétif qui gouverna trop longtemps l'église d'Alexandrie sous le nom maudit d'Athanase.

A ces mots, Paphnuce, blême et le front baigné d'une sueur d'agonie, fit le signe de la croix et persévéra dans son silence sublime. Marcus poursuivit :

Il est clair que l'inepte symbole de Nicée attente à la majesté du Dieu unique, en l'obligeant à partager ses indivisibles attributs avec sa propre émanation, le médiateur par qui toutes choses furent faites. Renonce à railler le Dieu vrai des chrétiens, Nicias; sache que, pas plus que les lis des champs, il ne travaille ni ne file. L'ouvrier, ce n'est pas lui, c'est son fils unique, c'est Jésus qui, ayant créé le monde, vint ensuite réparer son ouvrage. Car la création ne pouvait être parfaite et le mal s'y était mêlé nécessairement au bien.

Nicias demanda :

— Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le mal?

Il y eut un moment de silence pendant lequel Hermodore, le bras étendu sur la nappe, montra un petit âne en métal de Corinthe qui portait deux paniers contenant, l'un des olives blanches, l'autre des olives noires.

— Voyez ces olives, dit-il. Notre regard est agréablement flatté par le contraste de leurs teintes, et nous sommes satisfaits que

celles-ci soient claires et celles-là sombres. Mais si elles étaient douées de pensée et de connaissance, les blanches diraient : il est bien qu'une olive soit blanche, il est mal qu'elle soit noire, et le peuple des olives noires détesterait le peuple des olives blanches. Nous en jugeons mieux, car nous sommes autant au-dessus d'elles que les dieux sont au-dessus de nous. Pour l'homme qui ne voit qu'une partie des choses, le mal est un mal ; pour Dieu qui comprend tout, le mal est un bien. Sans doute la laideur est laide et non pas belle ; mais si tout était beau, le tout ne serait pas beau. Il est donc bien qu'il y ait du mal, ainsi que l'a démontré le second Platon, plus grand que le premier.

EUCRITE.

Parlons plus vertueusement. Le mal est un mal, non pour le monde dont il ne détruit pas l'indestructible harmonie, mais pour le méchant qui le fait et qui pouvait ne pas le faire.

COTTA.

Par Jupiter ! voilà un bon raisonnement !

ZÉNOTHÉMIS.

Pour moi, mes amis, je crois aussi à la réalité du bien et du mal. Mais je suis persuadé qu'il n'est point une seule action humaine, fût-ce le baiser de Judas, qui ne porte en elle un germe de rédemption. Le mal concourt au salut final des hommes et, en cela, il procède du bien et participe des mérites attachés au bien. Et ce mystère de la rédemption, je vous dirai, chers amis, pour peu que vous soyez curieux de l'entendre, comment il s'accomplit véritablement sur la terre.

Les convives firent un signe d'assentiment. Comme des vierges athéniennes avec les corbeilles sacrées de Cérès, douze jeunes filles, portant sur leur tête des paniers de grenades et de pommes, entrèrent dans la salle d'un pas léger dont la cadence était marquée par une flûte invisible. Elles posèrent les paniers sur la table, la flûte se tut, et Zénothémis parla de la sorte :

— Quand Eunoia, la pensée de Dieu, eut créé le monde, elle confia aux anges le gouvernement de la terre. Mais ceux-ci ne gardèrent point la sérénité qui convient aux maîtres. Voyant que les filles des hommes étaient belles, ils les surprirent le soir, au bord des citernes, et ils s'unirent à elles. De ces hymens sortit une race violente qui couvrit la terre d'injustices et de cruautés, et la pous-

sière des chemins but le sang innocent. A cette vue, Eunoia fut prise d'une tristesse infinie.

— Voilà donc ce que j'ai fait! soupira-t-elle en se penchant vers le monde. Mes pauvres enfans sont plongés, par ma faute, dans la vie amère. Leur souffrance est mon crime et je veux l'expier. Dieu même, qui ne pense que par moi, serait impuissant à leur rendre la pureté première. Ce qui est fait est fait, et la création est à jamais manquée. Du moins, je n'abandonnerai pas mes créatures. Si je ne puis les rendre heureuses comme moi, je peux me rendre malheureuse comme elles. Puisque j'ai commis la faute de leur donner des corps qui les humilient, je prendrai moi-même un corps semblable aux leurs et j'irai vivre parmi elles.

Ayant ainsi parlé, Eunoia descendit sur la terre et s'incarna dans le sein d'une Argienne. Elle naquit petite et débile et reçut le nom d'Hélène. Soumise aux travaux de la vie, elle grandit bientôt en grâce et en beauté et devint la plus désirée des femmes, comme elle l'avait résolu, afin d'être éprouvée dans son corps mortel par les plus illustres souillures. Proie inerte des hommes lascifs et violens, elle se dévoua au rapt et à l'adultère en expiation de tous les adultères, de toutes les violences, de toutes les iniquités, et causa par sa beauté la ruine des peuples, pour que Dieu pût pardonner les crimes de l'univers. Et jamais la pensée céleste, jamais Eunoia ne fut si adorable qu'aux jours où, femme, elle se prostituait aux héros et aux bergers. Les poètes devinaient sa divinité quand ils la peignaient si paisible, si superbe et si fatale, et lorsqu'ils lui faisaient cette invocation : « Ame sereine comme le calme des mers ! »

C'est ainsi qu'Eunoia fut entraînée par la pitié dans le mal et dans la souffrance. Elle mourut, et les Argiens montrent son tombeau, car elle devait connaître la mort après la volupté et goûter tous les fruits amers qu'elle avait semés. Mais, s'échappant de la chair décomposée d'Hélène, elle s'incarna dans une autre forme de femme et s'offrit de nouveau à tous les outrages. Ainsi, passant de corps en corps, et traversant parmi nous les âges mauvais, elle prend sur elle les péchés du monde. Son sacrifice ne sera point vain. Attachée à nous par les liens de la chair, aimant et pleurant avec nous, elle opérera sa rédemption et la nôtre et nous ravira, suspendus à sa blanche poitrine, dans la paix du ciel reconquis.

HERMODORE.

Ce mythe ne m'était point inconnu. Il me souvient qu'on a conté qu'en une de ses métamorphoses cette divine Hélène vivait auprès du magicien Simon, sous Tibère empereur. Je croyais toutefois que

sa déchéance était involontaire et que les anges l'avaient entraînée dans leur chute.

ZÉNOTHÉMIS.

Hermodore, il est vrai que des hommes, mal initiés aux mystères, ont pensé que la triste Eunoia n'avait pas consenti sa propre déchéance. Mais, s'il en était ainsi qu'ils prétendent, Eunoia ne serait pas la courtisane expiatrice, l'hostie couverte de toutes les macules, le pain imbibé du vin de nos hontes, l'offrande agréable, le sacrifice méritoire, l'holocauste dont la fumée monte vers Dieu. S'ils n'étaient point volontaires, ses péchés n'auraient point de vertu.

CALLICRATE.

Mais ne sait-on point, Zénothémis, dans quel pays, sous quel nom, en quelle forme adorable vit aujourd'hui cette Hélène, toujours renaissante?

ZÉNOTHÉMIS.

Il faut être très sage pour découvrir un tel secret. Et la sagesse, Callicrate, n'est pas donnée aux poètes qui vivent dans le monde grossier des formes et s'amusent, comme les enfans, avec des sons et de vaines images.

CALLICRATE.

Crains d'offenser les dieux, impie Zénothémis; les poètes leur sont chers. Les premières lois furent dictées en vers par les immortels eux-mêmes, et les oracles des dieux sont des poèmes. Les hymnes ont pour les oreilles célestes d'agréables sons. Qui ne sait que les poètes sont des devins et que rien ne leur est caché? Étant poète moi-même et ceint du laurier d'Apollon, je révélerai à tous la dernière incarnation d'Eunoia. L'éternelle Hélène est près de nous; elle nous regarde et nous la regardons. Voyez cette femme accoudée aux coussins de son lit, si belle et toute songeuse, et dont les yeux ont des larmes, les lèvres des baisers. C'est elle. Charmante comme aux jours de Priam et de l'Asie en fleur, Eunoia se nomme aujourd'hui Thaïs.

PHILINNA.

Que dis-tu, Callicrate? Notre chère Thaïs aurait connu Pâris, Ménélas et les Achéens aux belles cnémides qui combattirent devant Ilion! Était-il grand, Thaïs, le cheval de Troie?

ARISTOBULE.

Qui parle d'un cheval?

— J'ai bu comme un Thrace! s'écria Chéréas.

Et il roula sous la table.

Callicrate élevant sa coupe :

— Si nous ne buvons en désespérés, nous mourrons sans vengeance!

Le vieux Cotta dormait et sa tête chauve se balançait lentement sur ses larges épaules. Depuis quelque temps, Dorion semblait fort agité dans son manteau philosophique. Il s'approcha en chancelant du lit de Thaïs :

— Thaïs, dit-il, je t'aime, bien qu'il soit indigne de moi d'aimer une femme.

THAÏS.

Pourquoi ne m'aimais-tu pas tout à l'heure?

DORION.

Parce que j'étais à jeun.

THAÏS.

Mais moi, mon pauvre ami, qui n'ai bu que de l'eau, souffre que je ne t'aime pas.

Dorion n'en voulut pas entendre davantage et se glissa auprès de Drosé, qui l'appelait du regard pour l'enlever à son amie. Zénothémis, prenant la place quittée, donna à Thaïs un baiser sur la bouche.

THAÏS.

Je te croyais plus vertueux.

ZÉNOTHÉMIS.

Je suis parfait, et les parfaits ne sont tenus à aucune loi.

THAÏS.

Mais ne crains-tu pas de souiller ton âme dans les bras d'une femme?

ZÉNOTHÉMIS.

Le corps peut céder au désir sans que l'âme en soit occupée.

THAÏS.

Va-t'en! Je veux qu'on m'aime de corps et d'âme. Tous ces philosophes sont des boucs!

Les lampes s'éteignaient une à une. Un jour pâle, qui pénétrait par les fentes des tentures, frappait les visages livides et les yeux gonflés des convives. Aristobule, tombé les poings fermés à côté de Chéréas, envoyait en songe ses palefreniers aux corbeaux. Zénothémis pressait dans ses bras Philinna défaite. Dorion versait sur la gorge nue de Drosé des gouttes de vin qui roulaient comme des rubis et que le philosophe poursuivait avec ses lèvres pour les boire sur la chair glissante. Eucrite se leva; et, posant le bras sur l'épaule de Nicias, il l'entraîna au fond de la salle.

— Ami, lui dit-il en souriant, si tu penses encore, à quoi penses-tu?

— Je pense que les amours des femmes sont les jardins d'Adonis.

— Que veux-tu dire?

— Ne sais-tu pas, Eucrite, que les femmes font chaque année des petits jardins sur leur terrasse en plantant pour l'amant de Vénus des rameaux dans des vases d'argile? Ces rameaux verdoient peu de temps et se fanent.

— Qu'importe, Nicias? C'est folie que de s'attacher à ce qui passe.

— Si la beauté n'est qu'une ombre, le désir n'est qu'un éclair. Quelle folie y a-t-il à désirer la beauté? N'est-il pas raisonnable, au contraire, que ce qui passe aille à ce qui ne dure pas et que l'éclair dévore l'ombre fuyante?

— Nicias, tu me sembles un enfant qui joue aux osselets. Crois-moi : sois libre. C'est par là qu'on est homme.

— Comment peut-on être libre, Eucrite, quand on a un corps?

— Tu le verras tout à l'heure, mon fils. Tout à l'heure tu diras : Eucrite était libre.

Le vieillard parlait, adossé à une colonne de porphyre, le front éclairé par les premiers rayons de l'aube. Hermodore et Marcus, s'étant approchés, se tenaient devant lui à côté de Nicias, et tous quatre, indifférens aux rires et aux cris des buveurs, s'entretenaient des choses divines. Eucrite s'exprimait avec tant de sagesse que Marcus lui dit :

— Tu es digne de connaître le vrai Dieu.

Eucrite répondit :

— Le vrai Dieu est dans le cœur du sage

Puis ils parlèrent de la mort :

— Je veux, dit Eucrite, qu'elle me trouve occupé à me corriger moi-même et attentif à tous mes devoirs. Devant elle, je lèverai au ciel mes mains pures et je dirai aux dieux : « Vos images, Dieux, que vous avez posées dans le temple de mon âme, je ne les ai point souillées ; j'y ai suspendu mes pensées ainsi que des guirlandes, des bandelettes et des couronnes. J'ai vécu en conformité avec votre providence. J'ai assez vécu. »

En parlant ainsi, il levait les bras au ciel et son visage resplendissait de lumière.

Il resta pensif un instant. Puis il reprit avec une allégresse profonde :

— Détache-toi de la vie, Eucrite, comme l'olive mûre qui tombe, en rendant grâce à l'arbre qui l'a portée et en bénissant la terre, sa nourrice !

A ces mots, tirant d'un pli de sa robe un poignard nu, il le plongea dans sa poitrine.

Quand ceux qui l'écoutaient saisirent ensemble son bras, la pointe du fer avait pénétré dans le cœur du sage. Eucrite était entré dans le repos. Hermodore et Nicias portèrent le corps pâle et sanglant sur un des lits du festin, au milieu des cris aigus des femmes, des grognemens des convives dérangés dans leur assoupissement, et des souffles de volupté étouffés dans l'ombre des tapis. Le vieux Cotta, réveillé de son léger sommeil de soldat, était déjà auprès du cadavre, examinant la plaie et criant :

— Qu'on appelle mon médecin Aristée !

Nicias secoua la tête :

— Eucrite n'est plus, dit-il. Il a voulu mourir, comme d'autres veulent aimer. Il a, comme nous tous, obéi à l'ineffable désir. Et le voilà maintenant semblable aux dieux qui ne désirent rien.

Cotta se frappait le front :

— Mourir ! vouloir mourir quand on peut encore servir l'État, quel non-sens !

Cependant Paphnuce et Thaïs étaient restés immobiles, muets, côte à côte, l'âme débordant de dégoût, d'horreur, et d'espérance. Tout à coup le moine saisit par la main la comédienne, enjamba avec elle les ivrognes abattus près des êtres accouplés et, les pieds dans le vin et le sang répandus, il l'entraîna dehors.

Le jour se levait rose sur la ville. Les longues colonnades s'étendaient des deux côtés de la voie solitaire, dominées au loin par le faîte étincelant du tombeau d'Alexandre. Sur les dalles de la chaussée traînaient çà et là des couronnes effeuillées et des torches éteintes. On sentait dans l'air les souffles frais de la mer. Paph-

nuce arracha avec dégoût sa robe somptueuse et en foula les lambeaux sous ses pieds.

— Tu les as entendus, ma Thaïs, s'écria-t-il. Ils ont craché toutes les folies et toutes les abominations. Ils ont traîné le divin créateur de toutes choses aux gémonies des démons de l'enfer, nié impudemment le bien et le mal, blasphémé Jésus et vanté Judas. Et le plus infâme de tous, le chacal des ténèbres, la bête puante, l'arien plein de corruption et de mort, a ouvert la bouche comme un sépulcre. Ma Thaïs, tu les as vues ramper vers toi, ces limaces immondes, et te souiller de leur sueur gluante; tu les as vues, ces brutes endormies sous les talons des esclaves; tu les as vues, ces bêtes accouplées sur les tapis souillés de leurs vomissemens; tu l'as vu, ce vieillard insensé, répandre un sang plus vil que le vin répandu dans la débauche et se jeter au sortir de l'orgie à la face du Christ inattendu! Louanges à Dieu! Tu as regardé l'erreur et tu as connu qu'elle était hideuse. Thaïs, Thaïs, Thaïs, rappelle-toi les folies de ces philosophes et dis si tu veux délirer avec eux. Rappelle-toi les regards, les gestes, les rires de leurs dignes compagnes, ces deux guenons lascives et malicieuses, et dis si tu veux rester semblable à elles!

Thaïs, le cœur soulevé des dégoûts de cette nuit et ressentant l'indifférence et la brutalité des hommes, la méchanceté des femmes, le poids des heures, soupirait :

— Je suis fatiguée à mourir! ô mon père! Où trouver le repos? Je me sens le front brûlant, la tête vide et les bras si las que je n'aurais pas la force de saisir le bonheur si l'on venait le tendre à portée de ma main.

Paphnuce la regardait avec bonté :

— Courage, ô ma sœur : l'heure du repos se lève pour toi, blanche et pure comme ces vapeurs que tu vois monter des jardins et des eaux.

Ils approchaient de la maison de Thaïs et voyaient déjà, au-dessus du mur, les têtes des platanes et des térébinthes qui entouraient la grotte des nymphes frissonner dans la rosée aux souffles du matin. Une place publique était devant eux, déserte, entourée de stèles et de statues votives, et portant à ses extrémités des bancs de marbre en hémicycle, que soutenaient des chimères. Thaïs se laissa tomber sur un de ces bancs. Puis, élevant vers le moine un regard anxieux, elle demanda :

— Que faut-il faire?

— Il faut, répondit le moine, suivre Celui qui est venu te chercher. Il te détache du siècle comme le vendangeur cueille la grappe qui pourrirait sur l'arbre et la porte au pressoir pour la

changer en vin parfumé. Ecoute : il est à douze heures d'Alexandrie, vers l'Occident, non loin de la mer, un monastère de femmes dont la règle, chef-d'œuvre de sagesse, mériterait d'être mise en vers lyriques et chantée aux sons du théorbe et des tambourins. On peut dire justement que les femmes qui y sont soumises, posant les pieds à terre, ont le front dans le ciel. Elles mènent en ce monde la vie des anges. Elles veulent être pauvres afin que Jésus les aime, modestes afin qu'il les regarde, chastes afin qu'il les épouse. Il les visite chaque jour en habit de jardinier, les pieds nus, ses belles mains ouvertes, et tel enfin qu'il se montra à Marie sur la voie du tombeau. Or je te conduirai aujourd'hui même dans ce monastère, ma Thaïs, et bientôt unie à ces saintes filles, tu partageras leurs célestes entretiens. Elles t'attendent comme une sœur. Au seuil du couvent, leur mère, la pieuse Albine, te donnera le baiser de paix et dira : « Ma fille, sois la bienvenue! »

La courtisane poussa un cri d'admiration :

— Albine! une fille des Césars! La petite-nièce de l'empereur Carus!

— Elle-même! Albine qui, née dans la pourpre, revêtit la bure et, fille des maîtres du monde, s'éleva au rang de servante de Jésus-Christ. Elle sera ta mère.

Thaïs se leva et dit :

— Mène-moi donc à la maison d'Albine.

Et Paphnuce, achevant sa victoire :

— Certes je t'y conduirai, et là, je t'enfermerai dans une cellule où tu pleureras tes péchés. Car il ne convient pas que tu te mêles aux filles d'Albine avant d'être lavée de toutes tes souillures. Je scellerai ta porte, et, bienheureuse prisonnière, tu attendras dans les larmes que Jésus lui-même vienne, en signe de pardon, rompre le sceau que j'aurai mis. N'en doute pas, il viendra, Thaïs; et quel tressaillement agitera la chair de ton âme quand tu sentiras des doigts de lumière se poser sur tes yeux pour en essuyer les pleurs!

Thaïs dit pour la seconde fois :

— Mène-moi, mon père, à la maison d'Albine.

Le cœur inondé de joie, Paphnuce promena ses regards autour de lui et goûta presque sans crainte le plaisir de contempler les choses créées; ses yeux buvaient délicieusement la lumière de Dieu et des souffles inconnus passaient sur son front. Tout à coup, reconnaissant à l'un des angles de la place publique la petite porte par laquelle on entrait dans la maison de Thaïs et songeant que les beaux arbres dont il admirait les cimes ombrageaient les jardins de la courtisane, il vit en pensée les impuretés qui y avaient souillé

l'air aujourd'hui si léger et si pur et soudain son âme en fut tant désolée qu'une rosée amère jaillit de ses yeux.

— Thaïs, dit-il, nous allons fuir sans tourner la tête. Mais nous ne laisserons pas derrière nous les instrumens, les témoins, les complices de tes crimes passés, ces tentures épaisses, ces lits, ces tapis, ces urnes de parfums, ces lampes qui crieraient ton infamie? Veux-tu qu'animés par les démons, emportés par l'esprit maudit qui est en eux, ces meubles criminels courent après toi jusque dans le désert? Il n'est que trop vrai qu'on voit des tables de scandale, des sièges infâmes servir d'organes aux diables, agir, parler, frapper le sol et traverser les airs. Périsse tout ce qui vit ta honte! Hâte-toi, Thaïs : et tandis que la ville est encore endormie, ordonne à tes esclaves de dresser au milieu de cette place un bûcher sur lequel nous brûlerons tout ce que ta demeure contient de richesses abominables.

Thaïs y consentit :

— Fais ce que tu veux, mon père, dit-elle. Je sais que les objets inanimés servent parfois de séjour aux esprits. La nuit, certains meubles parlent soit en frappant des coups à intervalles réguliers, soit en jetant des petites lueurs semblables à des signaux. Mais cela n'est rien encore. N'as-tu pas remarqué, mon père, en entrant dans la grotte des Nymphes, à droite, une statue de femme nue et prête à se baigner? Un jour, j'ai vu de mes yeux cette statue tourner la tête comme une personne vivante et reprendre aussitôt son attitude ordinaire. J'en ai été glacée d'épouvante. Nicias, à qui j'ai conté ce prodige, s'est moqué de moi ; pourtant il y a quelque magie en cette statue, car elle inspira de violens désirs à un certain Dalmate que ma beauté laissait insensible. Il est certain que j'ai vécu parmi des choses enchantées et que j'étais exposée aux plus grands périls, car on a vu des hommes étouffés par l'embrassement d'une statue d'airain. Pourtant, il est regrettable de détruire des ouvrages précieux, faits avec une rare industrie, et si l'on brûle mes tapis et mes tentures, ce sera une grande perte. Mais, que te dirai-je? toi qui sais ce qui est nécessaire, fais ce que tu veux, mon père.

En parlant ainsi, elle suivit le moine jusqu'à la petite porte où tant de guirlandes et de couronnes avaient été suspendues et, l'ayant fait ouvrir, elle dit au portier d'appeler tous les esclaves de la maison. Quatre Indiens, gouverneurs des cuisines, parurent les premiers. Ils avaient tous quatre la peau jaune, et tous quatre étaient borgnes. Ç'avait été pour Thaïs un grand travail et un grand amusement de réunir ces quatre esclaves de même race et atteints de la même infirmité. Quand ils servaient à table, ils excitaient la

curiosité des convives, et Thaïs les forçait à conter leur histoire. Ils attendirent en silence. Leurs aides les suivaient. Puis vinrent les valets d'écurie, les veneurs, les porteurs de litière et les courriers aux jarrets de bronze, deux jardiniers velus comme des priapes, six nègres d'un aspect féroce, trois esclaves grecs, l'un grammairien, l'autre poète, et le troisième chanteur. Ils s'étaient tous rangés en ordre sur la place publique, quand accoururent les négresses curieuses, inquiètes, roulant de gros yeux ronds, la bouche fendue jusqu'aux anneaux de leurs oreilles. Enfin, rajustant leurs voiles et traînant languissamment leurs pieds qu'entravaient de minces chaînettes d'or, parurent, l'air maussade, six belles esclaves blanches. Quand ils furent tous réunis, Thaïs leur dit, en montrant Paphnuce :

— Faites ce que cet homme va vous ordonner, car l'esprit de Dieu est en lui et, si vous lui désobéissiez, vous tomberiez morts.

Elle croyait en effet, pour l'avoir entendu dire, que les saints du désert avaient le pouvoir de plonger dans la terre entr'ouverte et fumante les impies qu'ils frappaient de leur bâton.

Paphnuce renvoya les femmes et avec elles les esclaves grecs qui leur ressemblaient et dit aux autres :

— Apportez du bois au milieu de la place et faites un grand feu et jetez-y pêle-mêle tout ce que contient la maison et la grotte.

Surpris, ils demeuraient immobiles et consultaient leur maîtresse du regard. Et, comme elle restait inerte et silencieuse, ils se pressaient les uns contre les autres, en tas, coude à coude, doutant si ce n'était pas une plaisanterie.

— Obéissez, dit le moine.

Plusieurs étaient chrétiens. Comprenant l'ordre qui leur était donné, ils allèrent chercher dans la maison du bois et des torches. Les autres les imitèrent sans déplaisir, car, étant pauvres, ils détestaient les richesses et avaient d'instinct le goût de la destruction. Comme déjà ils élevaient le bûcher, Paphnuce dit à Thaïs :

— J'ai songé un moment à appeler le trésorier de quelque église d'Alexandrie (si tant est qu'il en reste une seule digne encore du nom d'église, et non souillée par les bêtes ariennes), et à lui donner tes biens, femme, pour les distribuer aux veuves et changer ainsi le gain du crime en trésor de justice. Mais cette pensée ne venait pas de Dieu et je l'ai repoussée, et certes, ce serait trop grièvement offenser les bien-aimées de Jésus-Christ que de leur offrir les dépouilles de la luxure. Thaïs, tout ce que as touché doit être dévoré par le feu jusqu'à l'âme. Grâces au ciel, ces tuniques, ces voiles qui virent des baisers plus innombrables que les rides de la mer, ne sentiront plus que les lèvres et les langues des

flammes. Esclaves, hâtez-vous! Encore du bois! Encore des flambeaux et des torches! Et toi, femme, rentre dans ta maison, dépouille tes infâmes parures et va demander à la plus humble de tes esclaves, comme une faveur insigne, la tunique qu'elle revêt pour nettoyer les planchers.

Thaïs obéit. Tandis que les Indiens agenouillés soufflaient sur les tisons, les nègres jetaient dans le bûcher des coffres d'ivoire, ou d'ébène, ou de cèdre qui, s'entr'ouvrant, laissaient couler des couronnes, des guirlandes et des colliers. La fumée montait en colonne sombre comme dans les holocaustes agréables de l'ancienne loi. Puis le feu qui couvait, éclatant tout à coup, fit entendre un ronflement de bête monstrueuse, et des flammes presque invisibles commencèrent à dévorer leurs splendides alimens. Alors les serviteurs s'enhardirent à l'ouvrage; ils traînaient allégrement les riches tapis, les voiles brodés d'argent, les tentures fleuries. Ils bondissaient sous le poids des tables, des fauteuils, des coussins épais, des lits aux chevilles d'or. Trois robustes Éthiopiens accoururent, tenant embrassées ces statues colorées des Nymphes, dont l'une avait été aimée comme une mortelle; et l'on eût dit des grands singes ravisseurs de femmes. Et, quand, tombant des bras de ces monstres, les belles formes nues se brisèrent sur les dalles, on entendit un gémissement.

A ce moment, Thaïs parut, ses cheveux dénoués coulant à longs flots, nu-pieds, et vêtue d'une tunique informe et grossière qui, pour avoir seulement touché son corps, s'imprégnait d'une volupté divine. Derrière elle, s'en venait un jardinier portant, noyé dans sa barbe épaisse, un Éros d'ivoire.

Elle fit signe à l'homme de s'arrêter et, s'approchant de Paphnuce, elle lui montra le petit dieu :

— Mon père, demanda-t-elle, faut-il aussi le jeter dans les flammes? Il est d'un travail antique et merveilleux et il vaut cent fois son poids d'or. Sa perte serait irréparable, car il n'y aura plus jamais au monde un artiste capable de faire un si bel Éros. Considère aussi, mon père, que ce petit enfant est l'Amour et qu'il ne faut pas le traiter cruellement. Crois-moi : l'Amour est une vertu, et si j'ai péché, ce n'est pas par lui, mon père, c'est contre lui. Jamais je ne regretterai ce qu'il m'a fait faire et je pleure seulement ce que j'ai fait malgré sa défense. Il ne permet pas aux femmes de se donner à ceux qui ne viennent point en son nom. C'est pour cela qu'on doit l'honorer. Vois, Paphnuce, comme ce petit Éros est joli! Comme il se cache avec grâce dans la barbe de ce jardinier. Un jour, Nicias, qui m'aimait alors, me l'apporta en me disant : « Il te parlera de moi. » Mais l'espiègle me parla d'un

jeune homme que j'avais connu à Antioche, et ne me parla pas de Nicias. Assez de richesses ont péri sur ce bûcher, mon père! Conserve cet Éros, et place-le dans quelque monastère. Ceux qui le verront tourneront leur cœur vers Dieu, car l'Amour sait naturellement s'élever aux célestes pensées.

Le jardinier, croyant déjà le petit Éros sauvé, lui souriait comme à un enfant, quand Paphnuce, arrachant le dieu des bras qui le tenaient, le lança dans les flammes en s'écriant :

— Il suffit que Nicias l'ait touché pour qu'il répande tous les poisons.

Puis, saisissant lui-même à pleines mains les robes étincelantes, les manteaux de pourpre, les sandales d'or, les peignes, les strigiles, les miroirs, les lampes, les théorbes et les lyres, il les jetait dans ce brasier plus somptueux que le bûcher de Sardanapale, cependant qu'ivres de la joie de détruire, les esclaves dansaient en poussant des hurlemens sous une pluie de cendres et d'étincelles.

Un à un, les voisins, réveillés par le bruit, ouvraient la fenêtre et cherchaient, en se frottant les yeux, d'où venait tant de fumée. Puis, ils descendaient à demi vêtus sur la place et s'approchaient du bûcher.

— Qu'est cela? pensaient-ils.

Il y avait parmi eux des marchands auxquels Thaïs avait coutume d'acheter des parfums ou des étoffes, et ceux-là, tout inquiets, allongeant leur tête jaune et sèche, cherchaient à comprendre. De jeunes débauchés qui, revenant de souper, passaient par là, précédés de leurs esclaves, s'arrêtaient, le front couronné de fleurs, la tunique flottante, et poussaient de grands cris. Cette foule de curieux, sans cesse accrue, sut bientôt que Thaïs, sous l'inspiration de l'abbé d'Antinoé, brûlait ses richesses avant de se retirer dans un monastère.

Les marchands songeaient :

— Thaïs quitte cette ville; nous ne lui vendrons plus rien; c'est une chose affreuse à penser. Que deviendrons-nous sans elle? Ce moine lui a fait perdre la raison. Il nous ruine. Pourquoi le laisse-t-on faire? A quoi servent les lois? Il n'y a donc plus de magistrats à Alexandrie! Cette Thaïs n'a souci ni de nous, ni de nos femmes, ni de nos pauvres enfans. Sa conduite est un scandale public. Il faut la contraindre à rester malgré elle dans cette ville.

Les jeunes gens songeaient de leur côté :

— Si Thaïs renonce aux jeux et à l'amour, c'en est fait de nos plus chers amusemens. Elle était la gloire délicieuse, le doux honneur du théâtre. Elle faisait la joie de ceux mêmes qui ne la possé-

daient pas. Les femmes qu'on aimait, on les aimait en elle; il ne se donnait pas de baisers dont elle fût tout à fait absente, car elle était la volupté des voluptés, et la seule pensée qu'elle respirait parmi nous nous excitait au plaisir.

Ainsi pensaient les jeunes hommes et l'un d'eux, nommé Cérons, qui l'avait tenue dans ses bras, criait au rapt et blasphémait le Dieu Christ. Dans tous les groupes la conduite de Thaïs était sévèrement jugée.

— C'est une fuite honteuse!

— Un lâche abandon!

— Elle nous retire le pain de la bouche.

— Elle emporte la dot de nos filles.

— Il faudra bien au moins qu'elle paie les couronnes que je lui ai vendues.

— Et les soixante robes qu'elle m'a commandées.

— Elle doit à tout le monde.

— Qui représentera après elle Iphigénie, Électre et Polyxène? Le beau Polybe lui-même n'y réussira pas comme elle.

— Il sera triste de vivre quand sa porte sera close.

— Elle était la claire étoile, la douce lune du ciel alexandrin.

Les mendians les plus célèbres de la ville, aveugles, culs-de-jatte et paralytiques, étaient maintenant rassemblés sur la place; et, se traînant dans l'ombre des riches, ils gémissaient :

— Comment vivrons-nous quand Thaïs ne sera plus là pour nous nourrir? Les miettes de sa table rassasiaient tous les jours deux cents malheureux, et ses amans, qui la quittaient satisfaits, nous jetaient en passant des poignées de pièces d'argent.

Des voleurs, répandus dans la foule, poussaient des clameurs assourdissantes et bousculaient leurs voisins afin d'augmenter le désordre et d'en profiter pour dérober quelque objet précieux.

Seul, le vieux Taddée, qui vendait la laine de Milet et le lin de Tarente, et à qui Thaïs devait une grosse somme d'argent, restait calme et silencieux au milieu du tumulte. L'oreille tendue et le regard oblique, il caressait sa barbe de bouc et semblait pensif. Enfin, s'étant approché du jeune Cérons, il le tira par la manche et lui dit tout bas :

— Toi, le préféré de Thaïs, beau seigneur, montre-toi et ne souffre pas qu'un moine te l'enlève.

— Par Pollux et sa sœur, il ne le fera pas, s'écria Cérons! Je vais parler à Thaïs et, sans me flatter, je pense qu'elle m'écoutera un peu mieux que ce Lapithe barbouillé de suie. Place! Place! canaille!

Et, frappant du poing les hommes, renversant les vieilles femmes,

foulant aux pieds les petits enfans, il parvint jusqu'à Thaïs et, la tirant à part :

— Belle fille, lui dit-il, regarde-moi, souviens-toi, et dis si vraiment tu renonces à l'amour.

Mais Paphnuce, se jetant entre Thaïs et Cérons :

— Impie ! s'écria-t-il, crains de mourir si tu touches à celle-ci : elle est sacrée, elle est la part de Dieu.

— Va-t'en, cynocéphale ! répliqua le jeune homme furieux; laisse-moi parler à mon amie, sinon je traînerai par la barbe ta carcasse obscène jusque dans ce feu où je te grillerai comme une andouille.

Et il étendit la main sur Thaïs. Mais, repoussé par le moine avec une roideur inattendue, il chancela et alla tomber à quatre pas en arrière, au pied du bûcher, dans les tisons écroulés.

Cependant le vieux Taddée allait de l'un à l'autre, tirant l'oreille aux esclaves et baisant la main aux maîtres, excitant chacun contre Paphnuce, et déjà il avait formé une petite troupe qui marchait résolument sur le moine ravisseur. Cérons se releva, le visage noirci, les cheveux brûlés, suffoqué de fumée et de rage. Il blasphéma les dieux et se jeta parmi les assaillans, derrière lesquels les mendians rampaient en agitant leurs béquilles. Paphnuce fut bientôt enfermé dans un cercle de poings tendus, de bâtons levés et de cris de mort.

— Aux corbeaux ! le moine, aux corbeaux ! Non ! jetez-le dans le feu. Grillez-le tout vif !

Ayant saisi sa belle proie, il la serrait sur son cœur :

— Impies, criait-il d'une voix tonnante, n'essayez pas d'arracher la colombe à l'aigle du Seigneur. Mais plutôt imitez cette femme et, comme elle, changez votre fange en or. Renoncez sur son exemple aux faux biens que vous croyez posséder et qui vous possèdent. Hâtez-vous : les jours sont proches et la patience divine commence à se lasser. Repentez-vous, confessez votre honte, pleurez et priez. Marchez sur les pas de Thaïs. Détestez vos crimes qui sont aussi grands que les siens. Qui de vous, pauvres ou riches, marchands, soldats, esclaves, illustres citoyens, oserait se dire devant Dieu meilleur qu'une prostituée ? Vous n'êtes tous que de vivantes immondices, et c'est par un miracle de la bonté céleste que vous ne vous répandez pas soudain en ruisseaux de boue.

Tandis qu'il parlait, des flammes jaillissaient de ses prunelles; il semblait que des charbons ardens sortissent de ses lèvres, et ceux qui l'entouraient l'écoutaient malgré eux. Mais le vieux Taddée ne restait point oisif. Il ramassait des pierres et des écailles d'huître, qu'il cachait dans un pan de sa tunique et, n'osant les jeter lui-

même, il les glissait dans la main des mendians. Bientôt les cailloux volèrent et une coquille, adroitement lancée, fendit le front de Paphnuce. Le sang, qui coulait sur cette sombre face de martyr, dégouttait, pour un nouveau baptême, sur la tête de la pénitente et Thaïs, oppressée par l'étreinte du moine, sa chair délicate froissée contre le rude cilice, sentait courir en elle les frissons de l'horreur et de l'épouvante.

A ce moment un homme élégamment vêtu, le front couronné d'ache, s'ouvrant un chemin au milieu des furieux, s'écria :

— Arrêtez! arrêtez! Ce moine est mon frère!

C'était Nicias qui, venant de fermer les yeux au philosophe Eucrite, et qui, passant sur cette place pour regagner sa maison, avait vu sans trop de surprise (car il ne s'étonnait de rien) le bûcher fumant, Thaïs vêtue de bure, et Paphnuce lapidé.

Il répétait :

— Arrêtez, vous dis-je ; épargnez mon vieux condisciple; respectez la chère tête de Paphnuce.

Mais, habitué aux subtils entretiens des sages, il n'avait point l'impérieuse énergie qui soumet les esprits populaires. On ne l'écoutait point. Une grêle de cailloux et d'écailles tombait sur le moine qui, couvrant Thaïs de son corps, louait le Seigneur dont la bonté lui changeait les blessures en caresses. Désespérant de se faire entendre et trop assuré de ne pouvoir sauver son ami soit par la force, soit par la persuasion, Nicias se résignait déjà à laisser faire aux dieux, en qui il avait peu de confiance, quand il lui vint en tête d'user d'un stratagème que son mépris des hommes lui avait tout à coup suggéré. Il détacha de sa ceinture sa bourse qui se trouvait gonflée d'or et d'argent, étant celle d'un homme voluptueux et charitable; puis il courut à tous ceux qui jetaient des pierres et fit sonner les pièces à leurs oreilles. Ils n'y prirent point garde d'abord, tant leur fureur était vive; mais peu à peu leurs regards se tournèrent vers l'or qui tintait et bientôt leurs bras amollis ne menacèrent plus leur victime. Voyant qu'il avait attiré leurs yeux et leurs âmes, Nicias ouvrit la bourse et se mit à jeter dans la foule quelques pièces d'or ou d'argent. Les plus avides se baissèrent pour les ramasser. Le philosophe, heureux de ce premier succès, lança adroitement çà et là les deniers et les drachmes. Au son des pièces de métal qui rebondissaient sur le pavé, la troupe des persécuteurs se rua à terre. Mendians, esclaves et marchands se vautraient à l'envi, tandis que, groupés autour de Cérons, les patriciens regardaient ce spectacle en éclatant de rire. Cérons lui-même y perdit sa colère. Ses amis encourageaient les rivaux prosternés, choisissaient des champions et faisaient des paris, et, quand nais-

saient des disputes, ils excitaient ces misérables comme on fait des chiens qui se battent. Un cul-de-jatte ayant réussi à saisir une drachme, des acclamations s'élevèrent jusqu'aux nues. Les jeunes hommes se mirent eux-mêmes à jeter des pièces de monnaie, et l'on ne vit plus sur toute la place qu'une infinité de dos qui, sous une pluie d'airain, s'entre-choquaient comme les lames d'une mer démontée. Paphnuce était oublié.

Nicias courut à lui, le couvrit de son manteau et l'entraîna avec Thaïs dans des ruelles où ils ne furent pas poursuivis. Ils coururent quelque temps en silence, puis, se jugeant hors d'atteinte, ils ralentirent le pas et Nicias dit d'un ton de raillerie un peu triste :

— C'est donc fait! Pluton ravit Proserpine, et Thaïs veut suivre loin de nous mon farouche ami.

— Il est vrai, Nicias, répondit Thaïs, je suis fatiguée de vivre avec des hommes comme toi, sourians, parfumés, bienveillans, égoïstes. Je suis lasse de tout ce que je connais et je vais chercher l'inconnu. J'ai éprouvé que la joie n'était pas la joie et voici que cet homme m'enseigne qu'en la douleur est la véritable joie. Je le crois, car il possède la vérité.

— Et moi, âme amie, reprit Nicias en souriant, je possède les vérités. Il n'en a qu'une ; je les ai toutes. Je suis plus riche que lui, et n'en suis, à vrai dire, ni plus fier ni plus heureux.

Et voyant que le moine lui jetait des regards flamboyans :

— Cher Paphnuce, ne crois pas que je te trouve extrêmement ridicule, ni même tout à fait déraisonnable. Et si je compare ma vie à la tienne, je ne saurais dire laquelle est préférable en soi. Je vais tout à l'heure prendre le bain que Crobyle et Myrtale m'auront préparé, je mangerai l'aile d'un faisan du Phase, puis je lirai, pour la centième fois, quelque fable d'Apulée ou quelque traité de Porphyre. Toi, tu regagneras ta cellule où, t'agenouillant comme un chameau docile, tu rumineras je ne sais quelles formules d'incantation depuis longtemps mâchées et remâchées, et, le soir, tu avaleras des raves sans huile. Eh bien! très cher, en accomplissant ces actes, dissemblables quant aux apparences, nous obéirons tous deux au même sentiment, seul mobile de toutes les actions humaines ; nous rechercherons tous deux notre volupté et nous nous proposerons une fin commune : le bonheur, l'impossible bonheur! J'aurais donc mauvaise grâce à te donner tort, chère tête, si je me donne raison. Et toi, ma Thaïs, va et réjouis-toi, sois plus heureuse encore, s'il est possible, dans l'abstinence et dans l'austérité que tu ne l'as été dans la richesse et dans le plaisir. A tout prendre, je te proclame digne d'envie. Car si, dans toute notre existence, obéissant à notre nature, nous n'avons, Paphnuce et

moi, poursuivi qu'une seule espèce de satisfaction, tu auras goûté dans la vie, chère Thaïs, des voluptés contraires qu'il est rarement donné à la même personne de connaître. En vérité, je voudrais être pour une heure un saint de l'espèce de notre cher Paphnuce. Mais cela ne m'est point permis. Adieu donc, Thaïs ! Va où te conduisent les puissances secrètes de ta nature et de ta destinée ; va et emporte au loin les vœux de Nicias. J'en sais l'inanité ; mais puis-je te donner mieux que des regrets stériles et de vains souhaits pour prix des illusions délicieuses qui m'enveloppaient jadis dans tes bras et dont il me reste l'ombre? Adieu, ma bienfaitrice! adieu, bonté qui s'ignore, vertu mystérieuse, volupté des hommes! adieu, la plus adorable des images que la nature ait jamais jetées pour un but inconnu sur la face de ce monde décevant.

Tandis qu'il parlait, une sombre colère couvait dans le cœur du moine ; elle éclata en imprécations :

— Va-t'en, maudit ! Je te méprise et te hais ! Va-t'en, fils de l'enfer ! mille fois plus méchant que ces pauvres égarés qui, tout à l'heure, me jetaient des pierres avec des injures. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient ; et la grâce de Dieu, que j'implore pour eux, peut un jour descendre dans leurs cœurs. Mais toi, détestable Nicias, tu n'es que venin perfide et poison acerbe. Le souffle de ta bouche exhale le désespoir et la mort. Un seul de tes sourires contient plus de blasphèmes qu'il n'en sort en tout un siècle des lèvres fumantes de Satan. Arrière, réprouvé !

Mais Nicias le regardait avec tendresse.

— Adieu ! mon frère, lui dit-il, et puisses-tu conserver jusqu'à l'évanouissement final les trésors de ta foi, de ta haine et de ton amour. Adieu ! Thaïs : en vain tu m'oublieras, puisque je garde ton souvenir !

Et, les quittant, il s'en alla pensif par les rues tortueuses qui avoisinent la grande nécropole d'Alexandrie et qu'habitent les potiers funèbres. Leurs boutiques étaient pleines de ces figurines de terre cuite, peintes de couleurs claires, qui représentent des dieux et des déesses, des mimes, des femmes, des petits génies ailés, et qu'on a coutume d'ensevelir avec les morts. Il songea que peut-être quelques-uns de ces légers simulacres, qu'il voyait là de ses yeux, seraient les compagnons de son sommeil éternel ; et il lui sembla qu'un petit Éros, sa tunique retroussée, riait d'un rire moqueur. L'idée de ses funérailles, qu'il voyait par avance, lui était pénible. Pour remédier à sa tristesse, il essaya de la philosophie et construisit un raisonnement :

— Certes, se dit-il, le temps n'a point de réalité. C'est une pure illusion de notre esprit. Or comment, s'il n'existe pas, pourrait-il

m'apporter ma mort?.. Est-ce à dire que je vivrai éternellement? Non, mais j'en conclus que ma mort est et fut toujours autant qu'elle sera jamais. Je ne la sens pas encore, pourtant elle est, et je ne dois pas la craindre, car ce serait folie de redouter la venue de ce qui est arrivé. Elle existe comme la dernière ligne d'un livre que je lis et que je n'ai pas fini.

Ce raisonnement l'occupa sans l'égayer tout le long de sa route; il avait l'âme noire quand, arrivé au seuil de sa maison, il entendit les rires clairs de Crobyle et de Myrtale, qui jouaient à la paume en l'attendant.

Paphnuce et Thaïs sortirent de la ville par la porte de la Lune et suivirent le rivage de la mer.

— Femme, disait le moine, toute cette grande mer bleue ne pourrait laver tes souillures.

Il lui parlait avec colère et mépris :

— Plus immonde que les lices et les laies, lui disait-il, tu as prostitué aux païens et aux infidèles un corps que l'Éternel avait formé pour s'en faire un tabernacle et tes impuretés sont telles que maintenant que tu sais la vérité, tu ne peux plus unir tes lèvres ou joindre les mains sans que le dégoût de toi-même ne te soulève le cœur.

Elle le suivait docilement, par d'âpres chemins, sous l'ardent soleil. La fatigue rompait ses genoux et la soif enflammait son haleine. Mais loin d'éprouver cette fausse pitié qui amollit les cœurs profanes, Paphnuce se réjouissait des souffrances expiatrices de cette chair qui avait péché. Dans le transport d'un saint zèle, il aurait voulu déchirer de verges ce corps qui gardait sa beauté comme un témoignage éclatant de son infamie. Ses méditations entretenaient sa pieuse fureur, et, se rappelant que Thaïs avait reçu Nicias dans son lit, il en forma une idée si abominable que tout son sang reflua vers son cœur, et que sa poitrine fut près de se déchirer. Ses anathèmes, étouffés dans sa gorge, firent place à des grincemens de dents. Il bondit, se dressa devant elle, pâle, terrible, plein de Dieu, la regarda jusqu'à l'âme et lui cracha au visage.

Tranquille, elle s'essuya la face sans cesser de marcher. Maintenant, il la suivait, attachant sur elle sa vue comme sur un abîme. Il allait, saintement irrité. Il méditait de venger le Christ, afin que le Christ ne se vengeât pas, quand il vit une goutte de sang qui, du pied de Thaïs, coula sur le sable. Alors il sentit la fraîcheur d'un souffle inconnu entrer dans son cœurt ouvert; des sanglots lui montèrent abondamment aux lèvres, il pleura, il courut se pro-

sterner devant elle, il l'appela sa sœur, il baisa ces pieds qui saignaient. Il murmura cent fois :

— Ma sœur, ma sœur, ma mère, ô très sainte !

Il pria :

— Anges du ciel, recueillez précieusement cette goutte de sang et portez-la devant le trône du Seigneur. Et qu'une anémone miraculeuse fleurisse sur le sable arrosé par le sang de Thaïs, afin que tous ceux qui verront cette fleur recouvrent la pureté du cœur et des sens ! O sainte, sainte, sainte, très sainte Thaïs !

Comme il priait et prophétisait ainsi, un jeune garçon vint à passer sur un âne. Paphnuce lui ordonna de descendre, fit asseoir Thaïs sur l'âne, prit la bride et suivit le chemin commencé.

Vers le soir, ayant rencontré un canal ombragé de beaux arbres, il attacha l'âne au tronc d'un dattier, et, s'asseyant sur une pierre moussue, il rompit avec Thaïs un pain qu'ils mangèrent assaisonné de sel et d'hysope. Ils buvaient l'eau fraîche dans le creux de leur main et s'entretenaient des choses éternelles. Elle disait :

— Je n'ai jamais bu d'une eau si pure, ni respiré un air si léger, et je sens que Dieu flotte dans les souffles qui passent.

Paphnuce répondait :

— Vois, c'est le soir, ô ma sœur. Les ombres bleues de la nuit couvrent les collines. Mais bientôt tu verras briller dans l'aurore les tabernacles de vie ; bientôt tu verras s'allumer les roses de l'éternel matin.

Ils marchèrent toute la nuit, et tandis que le croissant de la lune effleurait la cime argentée des flots, ils chantaient des psaumes et des cantiques. Quand le soleil se leva, le désert s'étendait devant eux comme une immense peau de lion sur la terre libyque. A la lisière du sable, des cellules blanches s'élevaient près des palmiers dans l'aurore :

— Mon père, demanda Thaïs, sont-ce là les tabernacles de vie ?

— Tu l'as dit, ma fille et ma sœur. C'est la maison du salut où je t'enfermerai de mes mains.

Bientôt ils découvrirent de toutes parts des femmes qui s'empressaient près des demeures ascétiques comme des abeilles autour des ruches. Il y en avait qui cuisaient le pain ou qui apprêtaient les légumes ; plusieurs filaient la laine, et la lumière du ciel descendait sur elles ainsi qu'un sourire de Dieu. D'autres méditaient à l'ombre des tamaris ; leurs mains blanches pendaient à leur côté, car, étant pleines d'amour, elles avaient choisi la part de Madeleine et elles n'accomplissaient pas d'autres œuvres que la prière, la contemplation et l'extase. C'est pourquoi on les nommait les Maries et elles étaient vêtues de blanc. Et celles qui travaillaient de leurs mains

étaient appelées les Marthes et portaient des robes bleues. Toutes étaient voilées, mais les plus jeunes laissaient glisser sur leur front des boucles de cheveux, et il faut croire que c'était malgré elles, car la règle ne le permettait pas. Une dame très vieille, grande, blanche, allait de cellule en cellule, appuyée sur un sceptre de bois dur. Paphnuce s'approcha d'elle avec respect, lui baisa le bord de son voile, et dit :

— La paix du Seigneur soit avec toi, vénérable Albine! J'apporte à la ruche dont tu es la reine, une abeille que j'ai trouvée perdue sur un chemin sans fleurs. Je l'ai prise dans le creux de ma main et réchauffée de mon souffle. Je te la donne.

Et il lui désigna du doigt la comédienne qui s'agenouilla devant la fille des césars. Albine arrêta un moment sur Thaïs son regard perçant, lui ordonna de se relever, la baisa au front, puis, se tournant vers le moine :

— Nous la placerons, dit-elle, parmi les Maries.

Paphnuce lui conta alors par quelles voies Thaïs avait été conduite à la maison du salut et il demanda qu'elle fût d'abord enfermée dans une cellule. L'abbesse y consentit, elle conduisit la pénitente dans une cabane restée vide depuis la mort de la vierge Læta qui l'avait sanctifiée. Il n'y avait dans l'étroite chambre qu'un lit, une table et une cruche de terre, et Thaïs, quand elle posa le pied sur le seuil, fut pénétrée d'une joie infinie.

— Je veux moi-même clore la porte, dit Paphnuce, et poser le sceau que Jésus viendra rompre de ses mains. Il alla prendre au bord de la fontaine une poignée d'argile humide, y mit un de ses cheveux avec un peu de salive et l'appliqua sur une des fentes de l'huis. Puis, s'étant approché de la fenêtre près de laquelle Thaïs se tenait paisible et joyeuse, il tomba à genoux, loua par trois fois le Seigneur et s'écria :

— Qu'elle est aimable, celle qui marche dans les sentiers de vie! Que ses pieds sont beaux et que son visage est resplendissant!

Il se leva, baissa sa cuculle sur ses yeux et s'éloigna lentement.

Albine appela une de ses vierges :

— Ma fille, lui dit-elle, va porter à Thaïs ce qui lui est nécessaire : du pain, de l'eau et une flûte à trois trous.

ANATOLE FRANCE.

(La dernière partie au prochain n°.)

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

II[1].

LA CLASSE DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS AU TEMPS DU DIRECTOIRE.

Une des préoccupations principales des fondateurs de l'Institut avait été de ne point paraître, par cette création, s'en tenir à une innovation de surface, au simple rétablissement, sous un autre nom, des anciennes académies. De là, malgré ce qu'une pareille répartition pouvait avoir en soi d'arbitraire, malgré le pêle-mêle qui devait nécessairement en résulter, la division en trois classes seulement du corps appelé à remplacer les cinq académies détruites (2); de là en particulier, dans la troisième classe, dite de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

(2) L'Académie française, fondée en 1635; l'Académie royale de peinture et de sculpture (1648); l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1663); l'Académie des sciences (1666), et l'Académie d'architecture (1671).

la *Littérature et des beaux-arts*, le rapprochement passablement forcé d'hommes et de talens séparés en réalité par la diversité des origines, des situations et des travaux.

Aux termes mêmes du décret qui organisait l'Institut, cette troisième classe se subdivisait en huit sections, dont quatre étaient réservées à des érudits et à des écrivains de différens genres, quatre à des artistes proprement dits. Contrairement à l'esprit dans lequel avaient été constituées les deux premières classes, — comprenant exclusivement, l'une les représentans les plus accrédités des sciences physiques et mathématiques, l'autre des hommes éminens dans l'ordre des sciences morales et politiques, — la troisième classe de l'Institut avait donc un caractère mixte, une double physionomie qui faisait d'elle une sorte de Janus personnifiant, suivant le côté d'où on l'envisageait, tantôt les lettres, tantôt les arts.

Il eût été, à ce qu'il semble, aussi naturel qu'équitable de distribuer dans deux séries distinctes les élémens confondus ici et d'isoler le groupe des écrivains de celui des artistes, comme on traçait ailleurs une ligne de démarcation précise entre le domaine des sciences exactes et le champ des études philosophiques; mais, en procédant ainsi, on se fût sans aucun doute attiré le reproche qu'on craignait par-dessus tout d'encourir, le reproche de complaisance secrète pour les souvenirs du passé. Faire dans l'institution nouvelle une place à part, si légitime qu'elle fût, à un certain nombre d'hommes de lettres qu'il eût bien fallu, bon gré mal gré, aller rechercher parmi les membres de la ci-devant Académie française, c'eût été en réalité rendre la vie à la plus impopulaire des compagnies qu'on venait de supprimer; à celle qui, dans les assemblées politiques, avait eu le privilège de susciter les récriminations les plus ardentes. Pour sauver au moins les apparences, on prit le parti de disséminer un peu partout ceux des membres de l'Institut qui avaient appartenu à l'Académie française ou qui auraient mérité de lui appartenir. Plusieurs entrèrent dans la seconde classe; les uns, comme Gaillard, en qualité d'historiens, les autres, comme Bernardin de Saint-Pierre, à titre de moralistes. Restaient des poètes et des auteurs dramatiques, Delille et Ducis par exemple, d'autres encore que leur brillante réputation acquise sous l'ancien régime et un passé académique plus ou moins long désignaient d'avance au choix de ceux qui seraient chargés de recruter le personnel du nouvel Institut. On jugea prudent de les reléguer dans la troisième classe et d'y créer pour eux, aussi bien que pour quelques survivans de l'Académie des inscriptions, ces quatre sections dont nous avons parlé et que l'on constitua sous

les chefs de : *Grammaire*, *Langues anciennes*, *Poésie*, *Antiquités et Monumens*. Chacune d'elles comprenait six membres, sans compter un nombre égal d'associés non résidans, en sorte que dans la composition primitive de l'Institut vingt-quatre places seulement étaient accordées aux représentans en France des lettres savantes à tous les degrés ou de la littérature d'imagination sous toutes ses formes. Encore arriva-t-il plus d'une fois, durant cette première période que, pour introduire dans les rangs des membres de la troisième classe un écrivain plus ou moins renommé, on ne se fit pas scrupule de l'attacher à une section sans correspondance directe avec les œuvres auxquelles il avait dû sa réputation. C'est ainsi qu'un des anciens lieutenans de Voltaire et des encyclopédistes, Marmontel, fut appelé à faire partie de la section de « Grammaire » comme associé non résidant, et qu'un professeur de rhétorique sorti de la congrégation de l'Oratoire, pour devenir, il est vrai, un révolutionnaire fougueux, Leblanc de Guillet, fut élu dans la section de « Poésie. »

Des anomalies de cette espèce devaient plus difficilement se produire dans le classement des artistes qui formaient les quatre autres sections. On avait bien pu à la rigueur transformer, pour les besoins de la cause, l'auteur de *Bélisaire* et des *Incas* en grammairien et l'auteur des *Mémoires du comte de Guines* en poète : mais quel prétexte aurait-on pris pour ranger, par exemple, Houdon parmi les peintres, ou David parmi les sculpteurs? Et cependant, quelques années plus tard, lors de la suppression d'une des subdivisions primitives, — celle de la « Déclamation, » — les membres évincés furent parqués tant bien que mal dans une des sections qu'on jugeait bon de maintenir ou, tout aussi arbitrairement d'ailleurs, dans une de celles qu'on venait de créer.

L'idée qu'on avait eue à l'origine d'appeler des comédiens à faire partie de l'Institut était au fond une idée fausse, périlleuse même jusqu'à un certain point pour la dignité du nouveau corps. Elle pouvait avoir son explication, sinon son excuse, dans l'importance exagérée que, depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle, on avait pris l'habitude d'attribuer aux choses et aux gens de théâtre; mais elle n'en tendait pas moins à dénaturer le caractère et à compromettre l'unité de la fondation que l'on substituait au régime des anciennes académies. Il n'y avait en effet, il ne pouvait y avoir qu'un semblant d'égalité ou, si l'on veut, qu'une confraternité factice entre des hommes qui devaient leur notoriété, les uns à des œuvres tirées de leur propre fonds, — que ces œuvres fussent des tableaux, des sculptures, des compositions musicales ou des poèmes, — les autres à leur simple talent d'interprètes. Pourquoi s'en te-

nir d'ailleurs dans la désignation des éligibles à une classe spéciale d'acteurs, à ceux qui, aux termes des statuts, représentaient « l'art de la déclamation? » Puisqu'on admettait des acteurs comiques ou des tragédiens à siéger auprès des auteurs dramatiques, il aurait fallu, en vertu du même principe, que des chanteurs eussent leur place à côté des compositeurs de musique et qu'Elleviou par exemple pût devenir un jour le confrère de Méhul, comme Molé l'était déjà de Collin d'Harleville.

Au reste, quels qu'eussent été sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI le crédit extérieur et les faveurs accordés jusque dans les plus hautes régions de la cour à des acteurs, la profession que ceux-ci exerçaient n'en était pas moins restée en dehors des conditions ordinaires de la vie sociale et, même aux yeux des patrons les plus accommodans en apparence, en dehors des garanties ou des lois protectrices des autres citoyens. Des gentilshommes de la chambre du roi, tels que le maréchal de Richelieu ou le duc d'Aumont, pouvaient bien à l'occasion admettre dans leur familiarité des « marquis » ou des « valets » de la Comédie française; mais ils ne se faisaient pas faute, dans un moment de mauvaise humeur, d'envoyer sans plus de façons leurs clients au For-l'Évêque, comme ils étaient les premiers sans doute à trouver tout naturel que, dans un procès qui l'intéressait, Lekain ne fût pas reçu à témoigner en justice. Il pouvait arriver aussi que quelques grandes dames s'abandonnassent publiquement à leur passion pour des acteurs et que deux d'entre elles poussassent un jour l'effronterie jusqu'à se disputer dans un duel le cœur de Chassé, de l'Opéra; mais aucune de ces pécheresses aurait-elle, en cas de veuvage, consenti à racheter par un mariage la faute commise et à prendre le nom de celui qui en avait été le complice?

La contradiction était donc flagrante entre la bienveillance excessive avec laquelle des acteurs se voyaient accueillis dans les salons ou dans les boudoirs et, — sans parler des rigueurs canoniques, — l'indignité légale, l'espèce d'infamie civile qui s'attachait à leur état. Toutefois, affaire de mode ou non, engouement involontaire ou bravade, la partialité des gens de cour pour la personne des gens de théâtre s'était dans tout le cours du XVIIIe siècle manifestée avec assez d'éclat pour que la vanité de ceux qui en étaient l'objet y trouvât largement son compte. Aussi se donnait-elle carrière sans mesure ni scrupule d'aucune sorte. Tenus, il est vrai, à l'écart par la bourgeoisie qui, comme l'écrivait Jean-Jacques Rousseau, « craignait de fréquenter ces mêmes hommes qu'on voyait tous les jours, à la table des grands, » les acteurs se vengeaient de cette exclusion par l'impertinence de leurs dédains pour « les petites

gens » et par la fatuité naïve avec laquelle ils s'exhaussaient au rang des seigneurs dont ils parodiaient les coutumes, ou dont ils invoquaient au besoin les traditions. N'est-ce pas un d'entre eux, le danseur de l'Opéra Vestris, qui disait à son fils, en le réprimandant sur ses prodigalités : « Souvenez-vous, Auguste, que je ne veux pas de Guéménée dans ma famille? » Un autre, le comédien Dallainville, frère de Molé, ne trouvait-il pas tout naturel, quand celui-ci vint à mourir, de réclamer un deuil public, comme le deuil qu'eût prescrit naguère la perte d'un prince du sang, — sauf cette différence pourtant qu'il se serait contenté d'un simple crêpe au bras de chacun des spectateurs réunis, à un jour donné, dans les divers théâtres (1)?

Tout en faisant des acteurs des citoyens comme les autres, tout en mettant un terme, en ce qui concernait les conditions légales de leur existence, aux rigueurs exceptionnelles et aux injustices qui depuis si longtemps pesaient sur eux, la Révolution ne les avait pas pour cela corrigés de leurs prétentions à constituer une sorte d'aristocratie. L'admission de quelques-uns d'entre eux à l'Institut n'était certes pas un fait propre à dissiper leurs illusions sur ce point. Elle semblait, au contraire, consacrer pour les acteurs le droit de se regarder comme les égaux en importance et en mérite des écrivains et des artistes les plus éminens. Il y avait là en réalité de la part du législateur une exagération de bon vouloir et, de plus, une inconséquence; puisque, tandis qu'il accordait ainsi droit de cité à ces traducteurs de la pensée d'autrui, il le refusait aux graveurs, c'est-à-dire en arguant apparemment contre ceux-ci de l'insuffisance, au point de vue de l'invention personnelle, de titres qu'il considérait comme parfaitement valables chez ceux-là.

Nulle place, en effet, dans la troisième classe de l'Institut primitif, pour les successeurs de Nanteuil, de Gérard Audran, de tant d'autres encore qui avaient assuré à notre école de gravure le premier rang parmi les écoles modernes; nulle récompense pour eux des efforts qu'ils poursuivaient, les uns, comme Tardieu, avec le pieux respect des traditions léguées par les maîtres du XVII[e] siècle, les autres, comme Bervic, avec une habileté technique toute per-

(1) Voici le texte même de cette étrange motion que nous extrayons d'un journal du temps : « Ce que je demande, écrivait Dallainville au directeur de ce journal, c'est que par votre intermédiaire ou par un autre moyen, on propose au public et qu'on lui fasse agréer, décréter qu'un jour quelconque qui sera déterminé, tout le monde, hommes ou femmes, ne puisse venir au spectacle qu'avec un crêpe au bras. Cette marque d'honneur, ce signe ostensible de regrets, sera digne des Français, si amateurs des beaux-arts. » Molé-Dallainville, du reste, fut, comme son frère, un des membres de la troisième classe de l'Institut primitif, mais seulement à titre d'associé non-résidant.

sonnelle. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années qu'on sentit la nécessité de combler cette lacune, et que l'art de la gravure en taille-douce et l'art, aussi mal à propos écarté d'abord, de la gravure en médailles, commencèrent d'avoir leurs représentans à l'Institut. Jusqu'au jour (1803) où fut prise cette mesure de justice, la part faite aux artistes dans la composition de la troisième classe se borna aux vingt-quatre places que contenaient les quatre sections de *peinture*, de *sculpture*, d'*architecture*, de *musique* et de *déclamation*. Reste à savoir comment on entendait procéder au recrutement des membres qui devaient occuper ces vingt-quatre places, et de quels élémens on se servit à l'origine pour constituer le corps électoral.

Le décret qui organisait l'Institut avait été, nous l'avons dit, rendu en vue de rattacher les unes aux autres toutes les puissances de la pensée humaine ; de faire des hommes voués avec le plus de succès aux différens travaux de l'intelligence les membres d'une seule famille, fortement unie par la dignité des titres et l'élévation des principes et, dans la pratique, par l'égalité des privilèges. Au lieu des anciennes académies qui n'agissaient et ne pouvaient agir qu'isolément, il y avait désormais un ensemble d'académies diversement occupées, mais soumises sous le même toit à la même discipline, intéressées à la défense de la même cause, statuant sur toutes les questions avec la même autorité légale, sinon avec la même compétence ; — ou plutôt il y avait, sous une dénomination nouvelle, une académie unique divisée en trois classes pour la facilité du travail ou pour la préparation des affaires à régler en commun.

L'élection par l'Institut tout entier des membres de chaque classe, au fur et à mesure des vacances qui viendraient à se produire, était une des prescriptions réglementaires les plus propres à confirmer pour l'avenir cette unité dans l'exercice des fonctions et des prérogatives dont on avait posé le principe comme une base fondamentale. Nous ne reviendrons pas sur les inconvéniens ou sur les périls inhérens au mode de scrutin adopté ; sur la difficulté pour la plupart des votans de se décider en pleine connaissance de cause ; soit que les savans et les littérateurs eussent à choisir l'architecte ou le sculpteur le plus digne de leurs suffrages, soit que, à leur tour, les artistes fussent appelés à apprécier les mérites spéciaux d'un astronome ou d'un orientaliste, d'un jurisconsulte ou d'un physicien. Nous nous bornerons à faire remarquer que, pour les premières nominations du moins, la procédure réglée par les statuts ne pouvait naturellement pas être suivie, puisque les électeurs futurs étaient encore eux-mêmes à l'état

d'éligibles. Aussi, pour mettre en train les choses, le directoire exécutif prit-il le parti de créer, par deux arrêtés successifs en date du 20 novembre et du 6 décembre 1795, quarante-huit membres fondateurs, pour ainsi dire, qui devaient, une fois nommés, en élire quarante-huit autres; après quoi ces quatre-vingt-seize membres auraient à désigner d'un commun accord ceux qui, dans les diverses classes, compléteraient le personnel de l'Institut. La troisième classe, pour sa part, reçut du gouvernement l'ordre de se constituer avec les seize membres qu'il venait de nommer et dont les artistes formaient la moitié. Ces huit artistes hors concours dès le début, ces huit « anciens, » comme on les aurait appelés un siècle et demi auparavant, étaient : dans la section de peinture, David et Van Spaendonck; dans la section de sculpture, Houdon et Pajou; dans celle d'architecture, Gondoin et de Wailly; enfin, dans la section de musique et de déclamation, Méhul et Molé.

Sauf les deux derniers qui ne pouvaient avoir aucun précédent académique, puisque les arts qu'ils représentaient l'un et l'autre étaient pour la première fois admis à partager les privilèges officiels exclusivement réservés jusqu'alors aux arts du dessin, tous les artistes choisis par le directoire avaient appartenu soit à l'Académie royale de peinture, soit à l'Académie d'architecture. D'ailleurs, à l'exception de Van Spaendonck que son agréable talent comme peintre de fleurs n'élevait pas en réalité au niveau des maîtres dont on semblait ainsi le proclamer l'égal, tous s'imposaient aux préférences des chefs de l'état par la notoriété de leurs noms et de leurs œuvres. Quelques souvenirs, par exemple, que l'on dût garder, dans le monde des *Thermidoriens* aussi bien que dans l'ancien monde académique, du rôle joué par David durant les années précédentes et quelques ressentimens que ces souvenirs justifiassent, on ne pouvait méconnaître, même avant l'apparition du tableau des *Sabines* (1), la haute valeur personnelle du peintre des *Horaces*, de *Brutus* et de la *Mort de Socrate*, encore moins l'influence toute-puissante qu'il exerçait sur la jeune école. Il était donc tout naturel que son nom figurât un des premiers sur la liste des artistes destinés à former le noyau des diverses sections de la troisième classe, et que, malgré la défaite du parti politique qui l'avait compté parmi les siens, l'ex-député de Paris conservât aux yeux de tous le prestige qu'il s'était acquis par son talent.

David, au reste, dès le lendemain du 9 thermidor, n'avait-il pas, à la tribune de la Convention comme dans ses écrits, publique-

(1) On sait que ce tableau, le chef-d'œuvre de David, ne fut achevé et exposé qu'en 1799.

ment désavoué les opinions qu'il avait affichées et la conduite qu'il avait tenue pendant la Terreur? Outre le discours par lequel, dans la séance du 13 thermidor, il adjurait ses collègues de croire que « personne ne pouvait l'inculper plus que lui-même, » les lettres adressées par lui après son incarcération au Luxembourg, tantôt à Boissy d'Anglas pour maudire « les fripons qui l'avaient précipité dans l'abîme, » tantôt à la Convention pour expliquer comment « son patriotisme avait pu se laisser égarer par les fausses vertus et les sentimens hypocrites de Robespierre, » bien d'autres pièces encore prouvent de reste qu'avant le jour où il entrait à l'Institut, David, sincèrement converti ou non, n'hésitait point à renier son passé politique. Et quant à ses récentes invectives contre les académiciens et les corps académiques quels qu'ils fussent, elles lui inspiraient apparemment le même repentir ou, tout au moins, le même besoin de les faire oublier, puisque, lors de la fondation de l'Institut, il acceptait sans nulle difficulté la place qu'on lui offrai d'y occuper et qu'il participait ainsi pour son propre compte à la restauration indirecte de ce qu'il avait plus que personne contribué naguère à renverser.

Les deux sculpteurs nommés par le directoire en même temps que David n'avaient pas, eux, de pareils antécédens à démentir, ni les mêmes soins à prendre pour désarmer l'opinion. Ils avaient traversé les années qui venaient de s'écouler aussi étrangers l'un que l'autre aux passions et aux excès révolutionnaires; ils avaient été parfois menacés d'en devenir les victimes : témoin le jour où, dépossédé d'ailleurs par la révolution d'une fortune laborieusement acquise, Pajou fut accusé de conspirer avec les « aristocrates, » parce qu'il avait été jadis garde des antiques du cabinet du roi et qu'il avait sculpté les bustes de nombreux personnages de la cour. Houdon, de son côté, était, vers la même époque, incriminé d'incivisme parce qu'on avait découvert dans son atelier une statue de sainte exécutée par lui. De là une dénonciation en règle, bientôt suivie d'une perquisition domiciliaire. Sans la présence d'esprit de sa femme, seule au logis quand Barère, escorté de quelques clubistes du quartier, vint pour constater le fait, l'illustre sculpteur aurait été rejoindre ou précéder dans les prisons, et peut-être sur l'échafaud, André Chénier, Lavoisier, tant d'autres martyrs encore de la dignité de leurs talens ou de leur vie. Mme Houdon s'empressa sans le moindre trouble de mettre sous les yeux de ses sinistres visiteurs la statue réputée séditieuse et, profitant de ce que celle-ci n'était accompagnée d'aucun attribut particulièrement significatif, elle la leur présenta résolument comme une image de la *Philosophie*, caractérisée, ainsi qu'ils le pouvaient voir, par la

gravité de l'expression et par la majesté de l'attitude. Barère et les siens se le tinrent pour dit; si bien qu'ils ne songèrent plus qu'aux moyens d'attirer la lumière sur une œuvre aussi respectueuse des droits de la raison humaine. Par leurs soins, la sainte débaptisée sortit, au bout de quelques jours, de l'atelier de l'artiste pour aller prendre une place d'honneur dans le vestibule de la salle des séances de la Convention.

Est-il besoin, d'ailleurs, de rappeler les ouvrages auxquels Houdon devait l'honneur d'être choisi le premier parmi les sculpteurs pour siéger dans la troisième classe de l'Institut? Qui ne connaît sa statue en bronze de *Diane*, aujourd'hui au musée du Louvre, — sa *Frileuse* que tant d'exemplaires en plâtre, tant de répétitions de toutes les grandeurs et en toutes matières ont depuis si longtemps popularisée, — ses beaux bustes, entre beaucoup d'autres, de *Molière* et de *J.-J. Rousseau*, de *Diderot* et de *Franklin*, — enfin et surtout cette admirable statue de *Voltaire assis*, le chef-d'œuvre de la sculpture de portrait dans l'école française moderne et peut-être dans les écoles de tous les pays? Houdon, né en 1741, avait dépassé l'âge de cinquante ans quand il fut nommé membre de l'Institut. Pendant les trente-trois années qui s'écoulèrent encore entre la date de cette nomination et celle de sa mort, il ne cessa d'être pour tous ses confrères l'objet d'une vénération d'autant plus affectueuse que l'extrême droiture du caractère s'unissait chez lui à l'élévation du talent, et lorsque, vers la fin, l'affaiblissement graduel de ses forces physiques eut amené l'anéantissement presque complet de ses facultés intellectuelles, chacun à l'Académie n'en continua pas moins de reconnaître et d'honorer pieusement dans ce vieillard qui semblait ainsi se survivre à lui-même une des gloires les plus pures et les mieux assurées de notre art national (1).

Moins éclatans, quoique plus nombreux encore en raison de l'âge même du sculpteur entré dans la carrière plus de dix ans avant Houdon, les titres de Pajou étaient cependant assez sérieux pour légitimer la place que lui assignait, à la tête de la troisième classe, l'arrêté du directoire exécutif. Il suffira de citer parmi près de deux

(1) Houdon mourut à Paris, le 16 juillet 1828, laissant trois filles, dont la seconde avait épousé en 1810 M. Raoul Rochette, plus tard membre de l'Académie des inscriptions et secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Mariées, l'une à un frère d'Amaury Duval, de l'Académie des inscriptions, et d'Alexandre Duval, de l'Académie française, l'autre au docteur Louyer-Villermé, la fille aînée et la troisième fille de Houdon compteront à leur tour parmi leurs alliés ou parmi leurs descendans plusieurs hommes successivement célèbres. Par elles, l'architecte Mazois, l'illustre chimiste Regnault et le fils de celui-ci, le jeune et brillant peintre, tué en 1871 à Buzenval, appartiennent directement ou se rattachent à la famille dont Houdon est le chef.

cents ouvrages dus au ciseau du fécond et très habile artiste le charmant buste de *Mme Dubarry*, dont le seul tort est d'atténuer à force de grâce, d'abolir presque des souvenirs ignominieux et, par la chasteté même de l'art avec lequel il est traité, de relever à nos yeux et en quelque sorte de purifier la mémoire souillée du modèle, — les bustes de *Buffon* et de l'académicienne *Mme Guiard* exposés présentement, comme celui que nous venons de mentionner, dans une salle du musée du Louvre, — la statue de *Turenne* pour la décoration de l'École militaire et les statues de *Bossuet* et de *Descartes* qui ornent aujourd'hui la salle des séances publiques de l'Institut.

De Wailly et Gondoin, appelés les premiers à faire partie de la section d'architecture dans la troisième classe, ont beaucoup perdu, de nos jours, de l'importance qu'on leur reconnaissait au moment où ils furent choisis ; il ne suit pas de là, toutefois, qu'en préférant à d'autres l'architecte du *Théâtre de l'Odéon* et l'architecte de l'*École de médecine*, à Paris, on commît sciemment une injustice, ou involontairement une méprise. Sans doute trois architectes, dont les noms sont restés à bon droit plus célèbres, venaient, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, d'honorer l'école française avec une force de talent supérieure ; mais de ces trois grands artistes, celui qui avait édifié à Paris l'École militaire, les monumens de la place Louis XV, et, au palais de Versailles, la salle de spectacle, Gabriel, n'existait plus en 1795 ; le second, à qui l'on doit le théâtre de Bordeaux, — le plus beau des théâtres construits en France avant notre siècle, — Louis, achevait alors, au milieu des agitations et des embarras de toutes sortes, une vie rendue de plus en plus difficile par l'insociabilité d'un caractère orgueilleux à l'excès (1), malveillant en général pour autrui, et particulièrement incapable de se plier aux exigences de la confraternité académique. C'était là ce qui, à deux reprises, en 1767 et en 1780, avait fait fermer à Louis les portes de l'ancienne Académie d'architecture : il est plus que probable que les mêmes motifs empêchèrent qu'on songeât à lui lors de la formation de l'Institut.

Quant à Antoine, qui devait d'ailleurs être élu trois ans plus tard dans cette troisième classe où il peut paraître surprenant qu'il ne soit pas entré dès le premier jour, la rare habileté dont il avait fait preuve dans la construction de l'Hôtel des monnaies, à

(1) Entre beaucoup de témoignages plus que défavorables rendus à ce sujet par des contemporains, on trouve dans les *Lettres* de Mme Geoffrin au roi de Pologne Stanislas-Auguste de curieux détails relatifs à ce que la signataire de ces lettres appelle « l'insolence sans pareille de ce faquin de Louis. »

Paris, lui avait valu la direction d'une entreprise analogue à Berne, sans compter d'autres travaux importans à exécuter dans la même ville. En outre, Antoine avait été chargé de construire pour le prince de Salm un palais à Salm-Kyrburg. Obligé, en raison de ces travaux, de séjourner plus ou moins souvent hors de France, il perdait forcément l'avantage que pouvait procurer à ses confrères la continuité de leur résidence à Paris. Gondoin et de Wailly, en réalité, bénéficiaient donc assez largement des circonstances; mais on ne saurait pour cela voir dans leur nomination, à l'époque où elle était faite, le simple résultat d'une faveur.

Ce n'était pas non plus à la faveur seule que Méhul, — le plus jeune de beaucoup des membres fondateurs de la troisième classe (1), — devait d'être choisi avant des vétérans illustres de la musique, tels que Gossec et Grétry. A cette époque, il est vrai, Méhul n'avait écrit encore ni *Joseph*, ni l'*Ouverture du jeune Henri*, ni l'*Irato*, c'est-à-dire les œuvres qui ont le plus contribué à sa gloire; mais il avait fait représenter déjà *Euphrosine et Coradin* en 1790, *Stratonice* en 1792, et l'opinion exprimée plus tard par Grétry lui-même sur le premier de ces deux ouvrages ne suffirait-elle pas pour expliquer la préférence accordée tout d'abord à son jeune rival? « Le duo d'*Euphrosine et Coradin*, dit l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion* dans ses *Essais sur la musique*, est peut-être le plus beau morceau d'effet qui existe. Je n'excepte même pas les morceaux de Gluck... Ce duo vous agite pendant toute sa durée; l'explosion qui est à la fin semble ouvrir le crâne des spectateurs avec la voûte du théâtre. » De plus, le célèbre *Chant du Départ* et d'autres hymnes patriotiques, dont plusieurs ont mérité de survivre aux circonstances qui les avaient

(1) Lorsqu'il fut désigné pour faire partie de cette troisième classe, Méhul, né le 24 juin 1763, n'était âgé que de trente-deux ans. De tous les artistes français ayant appartenu, depuis la fondation de l'Institut jusqu'à nos jours, non-seulement à la section de composition musicale, mais à une section quelconque de l'Académie des beaux-arts, Méhul est, avec le sculpteur Étienne-Jules Ramey, — élu, lui aussi, à trente-deux ans, en 1828, — celui qui comptait le moins grand nombre d'années, à la date de sa nomination. Parmi les associés étrangers, un seul, Rossini, devint, plus jeune encore, membre de l'Académie des beaux-arts, puisqu'il n'avait encore que trente et un ans quand, en 1823, il fut appelé à remplacer Paisiello. En revanche, les autres Académies fournissent des exemples de membres élus même avant qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans. C'est ainsi que sont entrés dans l'Académie des sciences : Arago, à vingt-trois ans; Cuvier et Cauchy, à vingt-six; Napoléon Bonaparte, à vingt-huit; Regnault, à vingt-neuf, et, dans l'Académie des inscriptions : Raoul Rochette, à vingt-six ans; Abel Rémusat, à vingt-sept, et Letronne, à vingt-neuf. A l'Académie française et à l'Académie des sciences morales et politiques, les deux membres qui siégèrent les plus jeunes furent M. Villemain, élu, en 1821, à trente ans et onze mois, et M. de Tocqueville, élu à trente-deux ans, en 1838.

inspirés, venaient d'acquérir au nom de Méhul une popularité d'autant plus grande qu'elle était indépendante des animosités aveugles et des passions démagogiques.

Enfin Molé, dont le nom se trouvait à côté de celui de Méhul sur la première liste des membres de la troisième classe, Molé, déjà sexagénaire à cette époque, était, de l'aveu de tous, le meilleur acteur de la Comédie française, où il avait débuté en 1754 et où il n'avait cessé depuis lors de tenir brillamment les premiers emplois. Une fois le principe admis de l'entrée des comédiens à l'Institut, il n'y avait donc que justice à y appeler Molé avant tout autre de ses camarades, comme un siècle plus tôt on aurait choisi Baron.

Avec les huit littérateurs ou érudits appartenant comme eux à la troisième classe et les trente-deux membres choisis par le Directoire pour former les élémens des deux autres,, les huit artistes dont nous venons de rappeler les noms avaient la mission de compléter, par des membres élus en dehors de toute intervention gouvernementale, chacune des sections dont la classe se composait. Ces élections, auxquelles il fut immédiatement procédé, ne se firent pas toutefois suivant les formes adoptées pour les élections postérieures. Elles eurent lieu directement, au scrutin de liste et à la majorité des suffrages, tandis que, à partir de 1796, les élections, tout en continuant de dépendre des votes de l'Institut tout entier, se firent non plus au hasard de ses propres prédilections ou de ses inspirations spontanées, mais, ce qui semble plus sage, sur la présentation d'une liste de candidats formée par la classe même où une place était devenue vacante (1). Le principe qu'avaient établi les statuts d'une égalité absolue entre les membres des diverses classes n'en demeurait pas moins respecté dans la pratique, mais du moins une certaine garantie était offerte contre les erreurs pouvant résulter de l'incompétence personnelle ou des entraînemens fortuits : garantie insuffisante sans doute, puisqu'il arriva plus d'une fois à l'ensemble de l'Institut de ne tenir nul compte de l'ordre dans lequel les propositions lui étaient soumises et de se prononcer un

(1) Encore, avant d'être soumise à la décision souveraine de l'Institut, cette liste n'était-elle arrêtée qu'à la suite de deux épreuves dans le sein de la classe où la vacance s'était produite. La section à laquelle avait appartenu le membre qu'il s'agissait de remplacer présentait à la classe une liste de cinq candidats au moins. La classe, à son tour, désignait trois d'entre eux, qu'elle inscrivait dans l'ordre de ses préférences, et, sur ces trois, l'Institut, réuni en assemblée générale, en choisissait un, quelque rang que la classe lui eût préalablement assigné. En d'autres termes, l'Institut ne pouvait élire le nouveau membre en dehors des candidats dont les noms avaient été portés sur la liste; mais il était maître de prendre, si bon lui semblait, celui qui y figurait le dernier.

peu capricieusement en faveur du candidat qui, aux yeux des premiers juges, — les seuls tout à fait compétens en réalité, — avait paru le moins digne : mais, malgré tout, garantie plus sérieuse que la liberté originairement laissée à tous les membres de l'Institut d'agir en matière d'élections à leurs propres risques, c'est-à-dire sans avoir reçu les avis qui eussent pu le plus sûrement les éclairer et influer le plus utilement sur leurs décisions.

Cependant, quelques inconvéniens, quelques dangers même que comportât en soi la procédure suivie, dans les derniers mois de l'année 1795, pour compléter le chiffre de cent quarante-quatre auquel devait s'élever le nombre total des membres résidans (1), les nominations qu'elle amena étaient de nature à donner au nouveau corps un éclat et une autorité au-dessus de toute contestation. Sans parler des savans illustres ayant appartenu à l'ancienne Académie des Sciences, qui, comme Fourcroy et de Jussieu, venaient rejoindre dans la première classe leurs confrères d'un autre temps, les Laplace et les Monge, les Guyton de Morveau et les Berthollet, ni des représentans de la science sociale et de la législation, de l'économie politique et de la morale, appelés à siéger dans la seconde classe à côté de Daunou, de Sieyès et de Bernardin de Saint-Pierre, — on ne trouverait guère, en parcourant la liste des peintres et des sculpteurs, des architectes et des musiciens choisis à cette époque, à regretter l'omission de quelque nom plus digne d'y figurer que celui de tel des nouveaux élus. Si certains artistes que de brillans antécédens semblaient désigner aux suffrages de leurs confrères, si Doyen, par exemple, — le peintre de cette *Peste des Ardens* qui devait, quelques années plus tard, inspirer à Gros, de son propre aveu, l'admirable tableau des *Pestiférés de Jaffa*, — si Antoine, l'architecte de l'*Hôtel des monnaies*, et un ou deux autres encore, ne se trouvèrent pas compris dans le nombre des premiers membres de l'Institut, de pareilles exclusions ne sauraient être imputées à l'oubli, encore moins à un parti-pris d'injustice; elles s'expliquent tout naturellement par l'obligation, que les intéressés n'auraient pu remplir alors, de résider à Paris (2). Il fallait donc s'en tenir au choix d'artistes satisfaisant à cette condition expresse, mais il suffit de se rappeler les noms de ceux qui furent élus pour reconnaître

(1) Les élections des associés non-résidans n'eurent lieu que dans le cours de l'année suivante. Quant aux associés étrangers, ils ne furent élus, dans la troisième classe comme dans les deux autres classes de l'Institut, qu'à partir du mois de décembre 1801.

(2) Doyen, qui avait émigré en 1791, s'était fixé à Saint-Pétersbourg, où il mourut en 1806. Quant à Antoine, nous avons indiqué plus haut les motifs probables du retard apporté à son élection, qui n'eut lieu qu'en 1799.

qu'ils avaient bien d'autres titres à la haute distinction qu'on leur accordait. C'étaient, pour n'en citer que quelques-uns, Vien, le précurseur convaincu, sinon très hardi, de la réforme que son élève David poursuivait, depuis plus de dix ans déjà, avec une force de volonté et une rigueur intraitables; Regnault, à qui son tableau de l'*Éducation d'Achille* avait valu, dès 1783, une célébrité presque égale à celle qu'allait conquérir deux ans plus tard le peintre des *Horaces;* Roland, le plus habile sculpteur de l'époque après Houdon et Pajou, de qui il avait été l'élève; Peyre, architecte savant, homme de caractère et de courage, qui, entre autres services rendus à la cause de l'art, avait, sous le règne de la Terreur, sauvé d'une destruction certaine les statues antiques du palais de Fontainebleau en les signalant à la horde venue pour les briser comme des images, — y compris même celles des empereurs romains, — consacrées à la mémoire des républicains par excellence des anciens âges. C'étaient enfin Grétry, depuis bien des années en possession de sa gloire, et Gossec, le créateur en France de la symphonie instrumentale, à une époque où Haydn lui-même n'avait encore produit dans son pays aucun de ses chefs-d'œuvre (1).

L'ensemble du personnel de l'Institut se trouvait donc constitué avant la fin de l'année 1795. Restait maintenant pour ceux qui le composaient à entrer réellement en fonctions, à faire publiquement acte de vie, et, pour commencer, à tenir sous les yeux de tous une séance générale dans laquelle les attributions de l'Institut seraient, une fois pour toutes, exposées, ses travaux à venir ou déjà en train promis à une publicité prochaine. Cette séance solennelle pourtant ne pouvait avoir lieu qu'après que les mesures de réglementation et de discipline intérieures auraient été discutées dans le sein des trois classes et approuvées ensuite par qui de droit. Aussi se mit-on immédiatement à l'œuvre, en vue de ces résultats préalables. Le projet de règlement fut promptement terminé. Préparé par une commission mixte de douze membres où la première classe avait pour représentans Laplace, Fourcroy, Lacépède et Borda, la seconde Daunou, Sieyès, De Lisle, de Sales et Grégoire, la troisième enfin, trois écrivains ou érudits, Chénier, Villars, Mongez, et un seul artiste, l'architecte Boullée, — ce projet dont l'Institut avait approuvé la rédaction le 15 janvier 1796 était, le 21 du même mois, porté au conseil des Cinq-cents, et, un peu plus tard, au conseil des Anciens. Bientôt les deux assemblées législatives nommaient à

(1) Plusieurs symphonies de Gossec furent publiées, à Paris, en 1754, mais on ne les exécuta que plus tard dans des concerts spirituels. La première symphonie en *re*, composée par Haydn en 1758, lorsqu'il était second maître de chapelle du comte de Mortzin, fut exécutée à Vienne au commencement de l'année suivante.

leur tour, pour l'examen des propositions qui leur étaient soumises, deux commissions composées de membres appartenant déjà pour la plupart à l'Institut et dont les rapporteurs, Lakanal et Muraire, conclurent à l'adoption sans réserve d'aucune sorte. Bref, le conseil des Anciens statuant en dernier ressort approuvait, le 4 avril 1796, le projet élaboré par l'Institut et lui donnait ainsi le caractère d'une loi de l'État.

Le tout, il est vrai, ne s'était pas opéré sans quelque emphase de part et d'autre dans les formes, sans quelques-unes de ces exagérations de langage rendues presque obligatoires par les usages et le goût du temps ; mais, en constatant le fait, on a le devoir de reconnaître sous ce style et ces habitudes déclamatoires un fond de zèle sincère et de juste fierté patriotique, un vif sentiment de la grandeur inhérente à l'institution nationale qu'on venait de fonder. Quand Lacépède, portant la parole au nom de ses confrères, présentait au conseil des Cinq-cents le règlement qu'il avait contribué à établir, il pouvait bien terminer sa harangue par ces mots, assez hors de place sans doute, puisque ici la forme du gouvernement n'était nullement en cause, « nous jurons haine à la royauté ; » mais il avait auparavant, et avec plus d'à-propos, parlé de la reconnaissance due à ceux qui, par la création de l'Institut, « installaient la fraternité entre les différentes familles des sciences et des arts. » Et si, de son côté, le président de l'assemblée Treilhard,— un futur comte de l'Empire, d'ailleurs, comme Lacépède lui-même,— se hâtait un peu trop de prédire dans sa réponse que le serment prêté par Lacépède et par d'autres républicains aussi fragiles « comprimerait à jamais les partisans de la monarchie, » il n'en était pas moins autorisé à se féliciter hautement des grandes œuvres récemment faites ou entreprises. « Cette Constitution méditée au sein des orages, disait-il, ces découvertes utiles qui, dans le court intervalle de quelques mois, nous ont fait franchir l'espace de plusieurs siècles, tout annonce à l'univers que les fondateurs de la république, en assurant d'une main l'édifice constitutionnel,.. n'ont pas néanmoins négligé les sciences et les lettres. Pour eux, la république a été assise sur deux bases indestructibles, la victoire et la loi : une troisième reste encore, l'instruction publique ; ils vous délèguent le soin de la poser... »

Les progrès de l'instruction publique et le « perfectionnement des arts et des sciences, » tel était, en effet, aux termes mêmes de la loi organique de l'Institut, l'objet des efforts imposés au corps tout entier. C'est ce que Daunou sut faire ressortir avec autant de clarté que de force dans le discours qu'il avait été chargé de prononcer le jour de cette première séance publique dont nous parlions

tout à l'heure : séance imposante par le caractère élevé du programme que l'orateur avait à développer, par le nombre des assistans et par la majesté du lieu où ils étaient réunis, enfin et surtout par la valeur personnelle et l'indépendance de ces hommes, — savans, littérateurs ou artistes, — auxquels, suivant la fière parole de Daunou, le gouvernement « avait le droit de demander des travaux sans avoir le pouvoir de leur commander des opinions. » Et Daunou ajoutait, pour achever de définir le rôle assigné à ses confrères et pour expliquer la fermeté studieuse de leur zèle au lendemain des terribles commotions politiques que le pays avait subies : « Nous gardons l'émotion de la bataille avec cette espèce d'héroïsme sauvage qu'elle fait naître dans les âmes; et, maintenant, en pleine possession de la liberté, la république nous appelle pour rassembler et raccorder toutes les branches de l'instruction, reculer les limites des connaissances, en rendre les élémens moins obscurs et plus accessibles, provoquer les efforts des talens, récompenser leurs succès, recevoir, renvoyer, répandre toutes les lumières de la pensée, tous les trésors du génie. Tels sont les devoirs que la loi impose à l'Institut. » Enfin, l'organisation intérieure de l'Institut et les motifs qui l'avaient déterminée étaient ainsi exposés dans ce grave et substantiel discours : « En divisant l'Institut national en classes et en sections particulières, on n'a pas prétendu offrir un système rigoureusement analytique de toutes les connaissances humaines, mais seulement réunir d'une manière plus spéciale les hommes qui, dans l'état présent des sciences et des arts, ayant un plus grand nombre d'idées et de méthodes communes, parlant en quelque sorte la même langue, peuvent avoir entre eux des communications plus habituelles et plus immédiatement utiles. L'Institut n'en conserve pas moins l'unité qui le caractérise; ce sont ses travaux qui sont divisés plutôt que ses membres, et cette répartition qui distribue et ne sépare pas, qui ordonne tout et n'isole rien, n'est qu'un principe d'harmonie et un moyen d'activité. »

Étrange contraste, d'ailleurs! La salle du Louvre où cette fête si pleine de promesses réunissait, le 4 avril 1796 (1), l'élite de la nation avait été, dans les deux siècles précédens, le théâtre de quelques-unes des scènes les plus lugubres de notre histoire. C'était dans cette même salle des Cariatides que, presque au lendemain du jour où elle y avait rassemblé la cour pour célébrer les noces de sa

(1) Cette première séance publique de l'Institut eut lieu le jour même et presque immédiatement après l'heure où le projet de règlement mentionné ci-dessus avait été définitivement approuvé par le Conseil des anciens.

fille et du roi de Navarre, Catherine de Médicis tenait conseil avec les Guise et préparait la Saint-Barthélemy ; c'était là que, dix-neuf ans plus tard, le duc de Mayenne, pour venger la mort du président Brisson, faisait pendre aux barreaux des fenêtres quatre des plus fougueux partisans des Seize; c'était là enfin, dans la tribune que soutiennent les Cariatides sculptées par Jean Goujon, que le corps de Henri IV, après le tragique événement de la rue de la Ferronnerie, avait été déposé, tandis qu'on allait porter à la reine la funeste nouvelle.

Il est bien probable toutefois que, à l'exception peut-être de Marie-Joseph Chénier, auteur de ce drame de *Charles IX* écrit avec la passion révolutionnaire que l'on sait, personne dans l'assemblée n'avait l'imagination hantée par ce passé sinistre : pas plus que, dans un tout autre ordre de souvenirs, on n'était disposé à se rappeler les représentations données, en 1658, par la troupe de Molière au lieu même où l'on se trouvait maintenant. La grandeur du fait présent suffisait, de reste, pour occuper la pensée de chacun, et, d'ailleurs, la transformation qu'on avait fait subir à la salle pour l'approprier à sa nouvelle destination ne permettait guère même aux regards d'être indifférens ou distraits.

Décorée pour la circonstance des statues d'illustres personnages français empruntées à divers monumens et dont quelques-unes, — les statues de *Sully*, de *Descartes* et de *Bossuet* entre autres, — ont été depuis lors transportées au palais qu'occupe actuellement l'Institut (1), couverte depuis la base des murs jusqu'aux voûtes des plus belles tapisseries des Gobelins et de trophées des drapeaux récemment conquis par les soldats de Valmy et de Jemmapes, de Hondschoote et de Fleurus, la salle des Cariatides présentait, dans cette éloquente parure, un aspect bien différent de celui qu'elle gardait depuis la fin du règne de Louis XIV. Elle n'avait plus été, à partir de cette époque, qu'un magasin de hasard où l'on entassait pêle-mêle des fragmens antiques, des plâtres, des objets mobiliers de toute espèce; elle devenait maintenant le sanctuaire du

(1) Ces trois statues, ainsi que celle de *Fénelon*, ornent aujourd'hui les murs de la salle des séances publiques de l'Institut. Quant au mobilier proprement dit qu'on avait fabriqué tant pour les séances publiques des trois classes réunies dans la salle des Cariatides que pour le service particulier de chacune de ces classes au rez-de-chaussée et dans les appartemens du premier étage,— appartemens situés, soit dit en passant, sur l'emplacement actuel de la salle Lacaze, de la pièce qu'elle précède et de la salle dite des *sept cheminées*, — une partie en est restée au Louvre même, une autre se trouve maintenant à la Bibliothèque de l'Institut. Ainsi les tables, avec des griffons bronzés pour supports qui garnissent la galerie principale de cette Bibliothèque, et, au Louvre, deux des salles de l'ancien Musée Charles X, proviennent de l'ameublement dont l'Institut primitif avait fait usage.

génie national personnifié dans ses représentans les plus glorieux et pour donner une sanction officielle à cette prise de possession par l'Institut du local qui lui était livré, tous les membres du Directoire en grand costume, tous les ministres, accompagnés du corps diplomatique, étaient venus assister à la séance d'installation. Une estampe de l'époque nous a conservé la physionomie de cette scène où, malgré les habits d'une magnificence théâtrale et les chapeaux plus empanachés que de raison des directeurs, malgré ces contrefaçons de l'antique, à la fois fastueuses et maigres, que David avait mises à la mode jusque dans la forme des sièges et l'ajustement des draperies de tenture, tout respirait une grandeur conforme au caractère moral de l'assemblée et aux idées qu'elle représentait.

La première séance publique de l'Institut ne dura pas moins de quatre heures. Outre le discours de Daunou, dont nous avons rapporté quelques passages et ceux de Letourneur, président du Directoire, de Dussaulx, président de l'Institut, on y entendit la lecture de neuf mémoires sur des questions spéciales, rédigés par des délégués des deux premières classes, un à-propos en vers, *la Grande Famille réunie* par Collin d'Harleville, une autre pièce de vers par Andrieux et une ode de Lebrun sur *l'Enthousiasme*. Enfin, Vauquelin termina la séance par des expériences « sur les détonations du muriate suroxygéné de potasse, lorsqu'il subit une pression ou un choc, » sorte de commentaire en action d'un travail sur ce sujet que Fourcroy venait de lire.

Dans tout cela, on le voit, la part de la troisième classe avait été bien restreinte, absolument nulle même pour les quatre sections réservées dans cette classe aux artistes, puisque aucun de ceux-ci n'avait pris la parole. Les séances publiques qui se succédèrent de trimestre en trimestre dans le cours de la même année et jusqu'à la fin de l'année suivante n'apportèrent aucun changement à cet état de choses. Chaque fois le programme demeura aussi chargé quant au nombre des communications scientifiques, philosophiques ou littéraires, aussi vide d'enseignemens concernant l'art proprement dit. Rien de plus explicable sans doute, étant donnée la répugnance en général des artistes à se servir, pour traduire leur pensée, d'autres intermédiaires que leurs instrumens ordinaires de travail; mais, en réalité, rien de plus préjudiciable à certains intérêts intellectuels du public. Quelles qu'eussent pu être les imperfections de la forme littéraire, n'aurait-on pas été, par exemple, plus heureux d'entendre Grétry parler de son art que de se sentir initié par les dissertations des savans à des secrets de physiologie chimique ou médicale divulgués au moins inopportunément dans un pareil milieu (1)?

(1) Parmi les sujets le plus intrépidement traités à cette époque dans les séances

La longueur démesurée des séances publiques d'une part, de l'autre la nature de bon nombre des travaux dont il était donné communication ne tardèrent pas à refroidir le zèle, sinon des auteurs de ces travaux eux-mêmes, au moins de ceux qui étaient appelés à les connaître. On commençait au dehors à se désintéresser de ce qui avait été d'abord accueilli avec un empressement unanime : il était temps de prendre des mesures, et c'est ce qui fut fait, pour que l'opinion déjà sur la pente de l'indifférence ne glissât pas jusqu'au détachement formel.

Cependant un événement politique renouvelé du régime de la Terreur, le coup d'état de fructidor 1797, allait, en frappant, entre autres victimes, cinq membres de l'Institut, porter une cruelle atteinte à l'indépendance de ce grand corps si hautement proclamée, l'année précédente, par ceux-là mêmes qui la sacrifiaient maintenant. Bien plus : parmi les proscripteurs, il s'en trouvait un, La Réveillère-Lepeaux, qui appartenait à l'Institut; de sorte qu'en mettant hors la loi ses collègues du Directoire, Carnot et Barthélemy, il supprimait aussi en eux deux de ses confrères, comme il se débarrassait sans plus de façon de trois autres, en prononçant la déchéance de Pastoret, de l'abbé Sicard et de Fontanes. Ces deux derniers faisaient partie de la classe de la littérature et des beaux-arts, et l'on ne devine guère les prétextes que les auteurs du coup d'état purent invoquer pour traiter en conspirateurs le vénérable instituteur des sourds-muets et un poète d'inclinations aussi peu inquiétantes que le chantre du *Verger*. Quoi qu'il en soit, Fontanes et l'abbé Sicard ayant été rayés de la liste des membres de la troisième classe, on procéda presque aussitôt à leur remplacement, tandis que dans la première classe, le général Bonaparte prenait possession du fauteuil d'où Carnot venait d'être chassé (1), et que

publiques par les orateurs de l'Institut, il suffira de citer une étude descriptive et analytique de Fourcroy en collaboration avec Vauquelin *sur les calculs dans la vessie*, et une autre par le même savant, intitulée : *Comparaison de l'urine humaine et de celle des animaux herbivores, particulièrement du cheval*. En rendant compte de la séance où ce dernier travail avait été lu, *le Moniteur* avoue que « le sujet n'a pas paru heureusement choisi. »

(1) On a plus d'une fois reproché à Napoléon d'avoir, pour entrer à l'Institut, profité de l'expulsion d'un homme qui l'avait aidé au début de sa carrière. François Arago a, plus sévèrement que personne, condamné cet oubli des obligations contractées : « Est-il aucune considération au monde, dit-il dans son *Éloge de Carnot*, qui doive faire accepter la dépouille académique d'un savant victime de la rage des partis, et cela surtout lorsqu'on se nomme le général Bonaparte? Je me suis souvent abandonné à un juste sentiment d'orgueil en voyant les admirables proclamations de l'armée d'Orient signées : « Le membre de l'Institut, général en chef; » mais un serrement de cœur suivait ce premier mouvement lorsqu'il me revenait à la pensée que le membre de l'Institut se parait d'un titre qui avait été enlevé à son premier protecteur et à son ami. »

dans la seconde classe, Champagne et Lescallier devenaient les successeurs de Pastoret et de Barthélemy.

Peut-être sera-t-il permis de dire qu'en consentant de si bonne grâce à remplacer des confrères dépouillés de leur titre contre toute justice et tout droit, l'Institut ne laissait pas, au moins en apparence, d'accepter le fait accompli un peu facilement et un peu vite ; peut-être, sans recourir à des protestations bruyantes, sans tenter des efforts de résistance inutiles d'avance dans les circonstances où l'on se trouvait, lui eût-il été possible, au nom de cette solidarité même établie par la loi organique, de témoigner quelque chose du sentiment de l'injure reçue et de prendre une autre attitude que celle d'une résignation toute passive. Sans doute, quand de nouvelles vacances viendront plus tard à se produire dans les classes décimées en 1797, l'Institut rouvrira ses rangs à ceux que le triste pouvoir d'alors avait proscrits ; les quatre premières années du XIXe siècle ne se seront pas écoulées encore que tous, sauf Barthélemy, auront été réélus par leurs anciens confrères ou réintégrés par arrêtés du gouvernement ; mais, au moment où l'iniquité était commise, fallait-il donc la subir sans donner même un signe de désapprobation, sans essayer, par quelque rappel, si réservé qu'il fût dans les termes, aux règlemens et à la loi, de prévenir au moins le retour de pareilles violences ? Cette docilité si générale et si prompte créait en réalité un dangereux précédent. Qui sait si le gouvernement de la restauration n'en gardait pas le souvenir lorsque, à près de vingt ans d'intervalle, il entreprenait à son tour de sévir dans le sein de l'Institut contre d'autres ennemis ou d'autres suspects ? Peut-être les ministres de Louis XVIII auraient-ils hésité à exclure de leurs académies respectives David, Monge, Grégoire, et plusieurs autres, si la mesure prise autrefois par le Directoire avait rencontré chez les confrères des hommes qu'elle frappait moins d'empressement à se soumettre ou moins d'inclination à se taire.

Aucun des artistes appartenant à la troisième classe n'avait été, nous l'avons dit, atteint par le coup d'état de fructidor. Les quatre sections formant la seconde moitié de cette classe demeuraient donc, quant au personnel qu'elles comprenaient, dans le même état qu'à l'origine ; mais, en dehors de leur participation obligatoire aux travaux, aux élections, aux tâches, de quelque nature qu'elles fussent, imposées à l'ensemble de l'Institut, elles n'avaient eu jusqu'alors pour leur propre compte ni une existence fort remplie, ni des moyens d'influence fort directs. L'unité d'action en toutes choses dont on avait entendu faire la condition essentielle et comme la raison d'être de l'Institut était un principe si littéralement observé qu'on avait été jusqu'à établir que les jeunes artistes à envoyer chaque année

à Rome seraient désignés, non par leurs juges naturels les peintres, les sculpteurs et les architectes de la troisième classe, ni même sur les propositions de ceux-ci, mais par l'Institut en corps, statuant dans la plénitude de son pouvoir et suivant ses inspirations propres. A la différence près de la situation sociale des juges et des garanties que pouvaient offrir leurs caractères personnels, c'était au fond retomber dans l'erreur commise en 1793, c'était reconstituer avec d'autres élémens le *Jury des arts* sorti de l'imagination de David et ayant fonctionné un moment de la manière que l'on sait. On ne tarda pas heureusement à revenir sur cette imprudente décision. Lorsque, par une lettre en date du 4 mai 1796, le ministre de l'intérieur Benezech eut informé l'Institut que les concours aux prix de Rome, suspendus depuis trois ans, seraient repris l'année suivante pour se succéder désormais sans interruption, on comprit que le mieux était de laisser aux artistes seuls le soin d'apprécier les mérites relatifs des concurrens et de prononcer un jugement qu'il n'y aurait plus ensuite pour l'ensemble de l'Institut qu'à ratifier de confiance.

Quelque bonne volonté qu'on y mit pourtant, tout, d'abord, n'alla pas de soi. Il fallait, pour ce qui concernait les prix de Rome et le séjour en Italie des lauréats, compter avec les événemens tragiques qui venaient de se produire de l'autre côté des monts ; avec le meurtre du secrétaire de la légation de France, Basseville, assassiné en plein Corso par la populace romaine, avec les périls qu'avaient courus le directeur et les treize pensionnaires de l'Académie, — Girodet entre autres et le sculpteur Lemot, — obligés, à la veille d'une invasion de leur palais, d'aller chercher un refuge à Naples. Le Directoire exécutif avait bien pu, dès l'année 1795, décréter le rétablissement des fonctions de directeur de l'Académie de France à Rome, supprimées, trois ans auparavant, par la Convention (1) ; il avait bien pu nommer Suvée à cette place de directeur, vacante depuis la révocation de Ménageot en 1792 : le tout n'en restait pas moins lettre morte. Suvée, dans l'attente d'un moment propice, continuait de séjourner à Paris où il devait même forcément s'attarder jusqu'au commencement de 1801, et, de leur côté, les jeunes artistes auxquels le prix de Rome était décerné ne pouvaient profiter des avantages que cette récompense semblait leur assurer. C'est ainsi qu'un des lauréats du concours

(1) Le décret du 25 novembre 1792, par lequel la Convention supprimait la place de directeur de l'Académie de France à Rome, occupée alors par Ménageot, n'avait pas pour cela porté atteinte à l'institution elle-même. L'Académie de France était maintenue; seulement, au lieu de continuer à être régie par un artiste, elle se trouvait « désormais placée sous la surveillance de l'agent français près le saint-siège. »

de 1797, Guérin, le futur peintre de *Clytemnestre* et de *Didon*, dut se résigner à ajourner indéfiniment son départ pour l'Italie et à remplir ses obligations de pensionnaire en exécutant à Paris les tableaux qui, dans d'autres circonstances, eussent constitué ses envois de Rome. Bien lui en prit d'ailleurs, puisqu'il dut à l'un de ces *envois* sur place le plus éclatant succès que, dans tout le cours de sa carrière, il lui ait été donné d'obtenir. L'apparition au Salon de 1799 de son *Marcus Sextus*, aujourd'hui au Musée du Louvre et qu'il peignit lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt-cinq ans, produisit dans le public une sensation telle, elle procura du jour au lendemain au nom du jeune peintre une popularité si grande qu'on trouverait difficilement, même dans l'histoire des artistes les plus promptement arrivés à la gloire, l'équivalent d'un triomphe aussi universel et aussi rapide.

Peut-être, quelle qu'en soit au fond la très sérieuse valeur, le tableau de Guérin ne semble-t-il, à l'heure présente, justifier qu'incomplètement les applaudissemens enthousiastes qui l'ont autrefois accueilli ; peut-être les allusions qu'impliquait cette scène antique au retour récent des émigrés français dans leur pays n'ont-elles plus pour nous toute l'éloquence qu'on leur prêtait à la fin du XVIIIe siècle ? Enfin, si le fait très exceptionnel d'un talent formé à une autre école que celle de David (1) put, au moment où il se produisit, ajouter à l'étonnement du public et l'intéresser d'autant plus à la cause de ce talent, une pareille curiosité historique ne saurait à beaucoup près exercer la même influence sur l'opinion de ceux qui, en face de l'œuvre de Guérin, cherchent, à plus de quatre-vingts ans d'intervalle, à s'en expliquer le succès. Quoi qu'il en soit, Guérin eut le rare mérite de ne se laisser ni étourdir par le bruit fait autour de son nom, ni détourner des efforts qu'il s'était promis de poursuivre par l'orgueil d'avoir du premier coup si pleinement réussi. Le peintre acclamé de tous, depuis les membres de l'Institut eux-mêmes jusqu'aux élèves des ateliers, l'auteur de ce tableau publiquement couronné dès les premiers jours de l'exposition, n'eut garde de se croire pour cela passé maître. Aussitôt que les circonstances politiques le permirent, il s'empressa de réclamer le privilège que lui conférait son titre de « Grand prix » pour aller en Italie compléter ses études, comme si l'épreuve dont il venait de sortir vainqueur, et vainqueur avec tant d'éclat, n'eût été pour lui qu'un modeste début ou un simple encouragement à mieux faire (2).

(1) Guérin était élève de Regnault, dans l'atelier de qui il était entré en 1791.

(2) Malheureusement, la santé de Guérin, gravement compromise dès les premiers mois de son séjour à Rome, le força de revenir en France bien avant le terme de sa pension.

Tandis que, de 1796 à 1800, le directeur *in partibus* et les pensionnaires théoriques pour ainsi dire de l'Académie de France à Rome attendaient à Paris que les armes françaises eussent achevé en Italie de leur déblayer le terrain et que les traités successifs de Tolentino et de Campo-Formio eussent eu pour conséquence certaine une paix générale et durable, les routes conduisant d'Italie en France étaient activement utilisées; elles se couvraient de chariots chargés d'objets d'art de tout genre dont le jeune général Bonaparte venait de dépouiller les villes qu'il avait soumises, pour en enrichir la capitale de son pays. Marbres antiques, tableaux des plus grands maîtres de la renaissance, médailles et pierres gravées, tapisseries à sujets et manuscrits à miniatures, — tout avait été impitoyablement enlevé; et pendant que cet inestimable butin était dirigé vers Paris, à un autre bout de la France nos frontières allaient s'ouvrir pour livrer passage aux caisses dans lesquelles étaient renfermés, avec la même destination, les plus précieux tableaux de la Belgique et de la Hollande. Bientôt le tout affluait au Louvre, trop petit pour contenir ces innombrables richesses, ou du moins pour leur assurer des places également en lumière et en vue. Il fallut se résigner à l'obligation de faire un choix entre tant de chefs-d'œuvre et se contenter, faute d'espace, d'exposer seulement les plus universellement renommés; mais, avant de les installer sous le toit qui devait désormais les abriter, on résolut de les promener solennellement dans Paris, tant pour éblouir les regards de la foule par l'éclat d'une fête que pour avoir raison des objections qu'avait soulevées, même dans le monde des artistes, la première annonce des projets de spoliation.

La question, en effet, avait été dès l'année 1796 publiquement discutée, tant au point de vue des intérêts de l'art qu'au point de vue des principes généraux et de la morale politique. Dans une brochure intitulée : *Lettres sur le préjudice qu'occasionnerait aux arts et à la science le déplacement des monumens de l'art de l'Italie*, Quatremère de Quincy s'était efforcé de plaider une double cause : celle des anciens maîtres dont les œuvres perdraient certainement une partie de leur éloquence et de leur influence féconde en apparaissant hors de leur milieu naturel, — et celle des peintres français eux-mêmes qui, une fois en possession de ces monumens de l'art italien, ne seraient en mesure d'en étudier et d'en comprendre que la lettre. « C'est une folie, écrivait-il, de s'imaginer qu'on puisse jamais, par des échantillons réunis dans un magasin de toutes les écoles de peinture, produire l'effet que produisent ces écoles dans leur pays. » Et ailleurs : « Ces statues antiques, ces peintures ainsi dépaysées, arrachées à toutes les comparaisons qui en rehaussent la beauté, perdront sous un ciel étranger la vertu

instructive que les artistes allaient chercher en Italie. ... C'est avec vérité qu'on peut dire que le pays fait partie du muséum de Rome. Que dis-je? Le pays est lui-même le muséum. » L'énergique protestation de Quatremère de Quincy se terminait par ces mots : « Si l'exemple une fois donné de la violation du dépôt commun vient à être suivi par toutes les puissances, voisines ou éloignées, que les hasards de la guerre ou les révolutions politiques rendraient maîtresses de l'Italie; si les richesses de l'art et de la science ne sont plus qu'un butin dont un conquérant pourra faire sa proie;.. de quel danger, je vous le demande, ne seraient pas pour la science et pour l'art les conséquences de cette manière de procéder nouvelle? »

Les journalistes de leur côté, ceux du moins qui n'étaient pas aux gages du Directoire, — soutenaient la même thèse et, quelquefois, dans un langage plus irrité encore. Un d'entre eux, rédacteur du *Journal littéraire*, allait jusqu'à dire : « Quel autre qu'un barbare peut applaudir à la spoliation qu'on veut accomplir? » Enfin, huit membres de la troisième classe de l'Institut, — les peintres Vien, David et Vincent, les sculpteurs Pajou, Roland, Dejoux, Julien, et l'architecte Dufourny, — signaient, avec quarante-trois autres artistes, une pétition au Directoire exécutif (1), dans laquelle ils conjuraient le Directoire de « juger avec maturité cette importante question de savoir s'il serait utile à la France, s'il serait avantageux aux arts et aux artistes en général de déplacer de Rome les monumens de l'antiquité et les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui composent les galeries et les musées de cette capitale des arts. » Et, pressentant sans doute que la question serait résolue par le Directoire dans le sens du « déplacement », les pétitionnaires demandaient qu'au moins, avant de rien enlever, « on chargeât de faire un rapport général sur cet objet une commission formée d'un certain nombre d'artistes et de gens de lettres choisis par l'Institut national, en partie dans son sein, en partie au dehors. »

Les choses n'en suivirent pas moins leur cours, comme le général Bonaparte et le Directoire l'avaient originairement entendu. On réfuta tant bien que mal les objections de Quatremère et de ses adhérens dans des articles de journaux concluant, suivant l'usage, « au nom de l'immense majorité du public, » à l'exécution immé-

(1) Parmi les noms des signataires de la pétition, nous relevons ceux de Girodet, Percier, Fontaine, Le Barbier, Lethière et Meynier, qui, à cette époque, n'appartenaient pas à l'Institut, mais qui devaient, dans le cours des années suivantes, être appelés à y siéger. On lit également au bas de cette pétition les noms du célèbre dessinateur-graveur, Moreau jeune, du paysagiste Valenciennes et de Denon, devenu un peu plus tard, directeur des Musées impériaux.

diate d'une mesure qui devait « faire de Paris le muséum universel de la France et de l'Europe ; » la pétition des artistes membres de l'Institut et de leurs confrères du dehors demeura sans réponse ; on s'arrangea pour qu'une contre-pétition, tendant au transport dans notre pays des œuvres en cause, pût au besoin être opposée aux vœux des réclamans, et des commissaires nommés sous sa seule responsabilité par le Directoire reçurent l'ordre de procéder en Italie aussi rapidement que possible à l'emballage et à l'expédition des objets destinés au musée du Louvre ou aux grands établissemens scientifiques de Paris : après quoi l'on s'occupa des préparatifs de la fête dont nous avons parlé. On comptait, nous l'avons dit aussi, sur la grandeur du spectacle pour enflammer l'orgueil patriotique de la foule et pour subjuguer de haute lutte l'imagination de ceux-là mêmes qui avaient d'abord résisté au nom du droit et de la raison.

Le double résultat que l'on se proposait d'atteindre fut effectivement obtenu. Ce fut avec un enthousiasme unanime que les Parisiens de toutes classes virent passer devant eux la longue série de ces incomparables dépouilles, et les artistes à leur tour, — même ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors les plus récalcitrans, — n'eurent plus en face de ce qui leur était livré que le sentiment et, en quelque sorte, l'enivrement de la possession. Ainsi s'explique l'apparent démenti résultant de la présence à cette fête de l'Institut tout entier, c'est-à-dire y compris les membres de la troisième classe qui, avec Vien et David, avaient protesté d'avance contre le fait maintenant accompli. Tous les hommes d'ailleurs appartenant, à un titre quelconque, au monde des sciences, des lettres ou des arts, avaient été invités à prendre place dans le cortège qui devait parcourir d'un bout à l'autre les boulevards pour se rendre au Champ de Mars, où l'attendraient les ministres et les membres de l'Institut; tous, depuis les hauts fonctionnaires de l'enseignement et les administrateurs des musées jusqu'aux étudians du quartier latin, jusqu'aux élèves de l'École des beaux-arts et du Conservatoire, avaient été appelés à l'honneur de participer, non pas à ce que l'on appelait avec autant de niaiserie que d'emphase « l'installation sur une terre libre des monumens arrachés à l'asservissement (1), » mais aux hommages que commandaient tant de glorieux chefs-d'œuvre.

(1) Dans un discours prononcé au Champ de Mars à l'occasion de la fête dont il s'agit, un des commissaires envoyés en Italie, Thouin, paraphrasait cette sottise en termes plus ridicules encore. « Remercions tous, » s'écriait-il au pied d'une statue de la liberté érigée pour la circonstance, « cette liberté vengeresse des arts longtemps humiliés, qui a enfin brisé les chaînes de la renommée de tant de morts fameux. »

Le jour venu, 9 thermidor an VI (27 juillet 1798), chacun était à son poste sur le quai voisin du Jardin des Plantes choisi comme lieu de rendez-vous, parce que c'était là qu'avaient été débarqués les *chevaux* colossaux de Venise et les autres monumens trop volumineux pour être expédiés d'Italie par la voie de terre (1). Bientôt le cortège se mit en mouvement; il était partagé en trois grandes divisions, accompagnées chacune de détachemens de cavalerie et de corps de musique militaire.

En avant de la première division, comprenant six chars chargés de minéraux, de pétrifications, de végétaux de toute espèce, palmiers, cactus, etc., marchaient les professeurs du Muséum d'histoire naturelle. Ces six premiers chars étaient suivis de quatre autres supportant, comme dans les anciens triomphes romains, des cages où l'on voyait des lions et des lionnes d'Afrique, d'autres animaux féroces encore, suivis eux-mêmes de chameaux et de dromadaires qu'avait fournis la forêt du Gombo, près de Pise.

Sur la bannière, flottant en tête de la seconde division, on lisait : « Livres, Manuscrits, Médailles, Musique, Caractères d'imprimerie de langues orientales. » Le tout remplissant six chars qu'accompagnaient les professeurs du Collège de France, les professeurs de l'École polytechnique et les élèves de cette école, les gardes des Archives et des Bibliothèques publiques, en un mot le personnel complet des établissemens scientifiques, précédant les délégués des étudians, des correcteurs d'imprimerie, des éditeurs et des libraires.

Enfin les administrateurs et les divers fonctionnaires du Musée central des arts, du Musée spécial de l'école française, du Musée des monumens français, les professeurs des écoles de peinture, de sculpture et d'architecture entourés de leurs élèves, marchaient aux premiers rangs de la troisième division, composée de vingt-neuf chars sur lesquels apparaissaient, au milieu de trophées symboliques, de drapeaux et de guirlandes, les principales œuvres de la peinture et de la sculpture enlevées à l'Italie. C'étaient d'abord deux chars portant les quatre célèbres *Chevaux* de bronze, pris à Venise ainsi que le *Lion de Saint-Marc* et qui devaient, sous l'empire, orner, celui-ci une fontaine au centre de l'Esplanade des Invalides, ceux-là l'arc-de-triomphe de la place du Carrousel. Puis, sur les chars suivans, se dressaient les statues antiques dont, par un euphémisme officieux, on se vantait d'avoir obtenu du gouver-

(1) *Le Moniteur* du 24 floréal an VI (13 mai 1798) annonçait que « le convoi des monumens recueillis en Italie avait mouillé à Lyon, dans la Saône, le 7 de ce mois et qu'il continuait sa marche vers le canal du Centre, devant aller chercher le canal de Briare pour arriver à Paris. »

nement pontifical « la cession » : l'*Apollon du Belvédère* et le *Laocoon*, le *Gladiateur mourant* et le *Discobole*, vingt autres marbres admirables encore. Enfin, pour clore ce long défilé de chefs-d'œuvre, la *Vierge de Foligno* et la *Transfiguration* de Raphaël, des tableaux de Titien, de Corrège, de Paul Véronèse, achevaient d'étonner les regards des uns, de saisir et d'émouvoir l'intelligence des autres, d'inspirer à tous la même fierté en face de ces témoignages matériels des récentes victoires de la France.

Qui eût dit alors que tant de trésors dont nous nous croyions à jamais les possesseurs ne seraient entre nos mains qu'un dépôt qu'il nous faudrait rendre à courte échéance; qu'avant vingt ans. nous serions obligés de livrer à notre tour ce qui semblait être devenu notre bien, qu'en un mot l'on invoquerait contre nous ces mêmes droits de la force dont nous avions au moins imprudemment usé? Sans doute, — nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur ce sujet, — les restitutions opérées en 1815 ne furent pas seulement les résultats de la violence, et, pas plus que *la Messénienne* irritée de Casimir Delavigne, les vers railleurs de Béranger ne sauraient aujourd'hui donner le change sur les vrais caractères du prétendu « vol fait par des rois; » mais on comprend de reste qu'au moment où ils s'accomplirent, les recouvremens dont il s'agit durent paraître des déprédations, et que, à l'exemple de leur confrère Denon, les membres de l'Institut, autrefois hostiles aux projets du Directoire, n'aient plus ressenti que l'amertume de l'humiliation imposée à la patrie. — Mais revenons aux heures où l'on n'en est encore qu'à la joie du triomphe et à la confiance sans préoccupation qu'inspire l'éclat du spectacle présent.

Lorsque, après avoir traversé Paris dans l'ordre que nous avons indiqué, le cortège fut arrivé au Champ de Mars, « tous les chars, dit un témoin de la scène (1), se rangèrent dans l'arène sur trois lignes, ceux qui les avaient accompagnés formant un demi-cercle devant la statue de la Liberté. Les artistes du Conservatoire exécutèrent le *Poème séculaire* d'Horace mis en musique par Philidor, puis une *Ode* de Lebrun, musique de Le Sueur; après quoi, les commissaires envoyés en Italie se sont avancés vers l'autel de la patrie et ont remis au ministre de l'intérieur, entouré des membres de l'Institut, la liste des objets qu'ils avaient recueillis... »

« Le lendemain, 10 thermidor, à trois heures, les autorités constituées et les ambassadeurs se sont réunis dans la Maison du

(1) Millin, *Magasin encyclopédique*, année 1798, t. II.

Champ de Mars (1). Le Directoire exécutif s'y est rendu, accompagné des ministres. A quatre heures, le Directoire et le cortège ont été de la Maison du Champ de Mars à l'autel de la patrie, aux sons de la musique militaire. Les chars attelés étaient rangés dans le cirque. Le Directoire, l'Institut national et tout le cortège ayant pris place, le Conservatoire a exécuté une symphonie et ensuite l'*Invocation à la Liberté*. Puis le ministre de l'intérieur a présenté au Directoire les commissaires d'Italie et les monumens recueillis par eux. Le président a remis à chacun de ces commissaires une médaille sur laquelle était gravée une figure de la France; et, de l'autre côté, cette légende : « Les sciences et les arts reconnaissans. » Ensuite, un aérostat, orné de guirlandes et de drapeaux tricolores, s'est élevé dans les airs. Au moment où le Directoire a levé la séance, le Conservatoire de musique a exécuté le *Chant du Départ*. Le soir, on a renouvelé l'illumination de la veille, et il y a eu dans le cirque des orchestres pour les danses. »

Sauf ces danses et ces lampions, assez hors de place, à ce qu'il semble, dans le voisinage des monumens les plus sévères de la science et des plus nobles œuvres de l'art, le programme de la fête célébrée les 9 et 10 thermidor avait été réglé de manière à donner à cette solennité publique plus de sérieux et de dignité que n'en avaient eu les représentations en plein air organisées, quelques années auparavant, tantôt au bénéfice de la *Nature régénérée*, tantôt comme témoignages de bienveillance pour l'idée d'un *Être suprême*. Aussi, en participant à cette fête où il ne s'agissait plus d'aller, comme autrefois, boire, avec plus ou moins de componction, l'eau qui jaillissait des mamelles d'une statue de la Nature ou d'assister à l'embrasement de mannequins figurant « le monstre de l'Athéisme » et ses « acolytes ordinaires, » — y compris, on ne sait trop pourquoi, *la Fausse Simplicité*, — les membres de l'Institut ne descendaient pas au rôle de comparses dans une comédie révolutionnaire : ils exerçaient tout naturellement la haute fonction qui leur appartenait.

Tandis que les membres de l'Institut faisant partie de la troisième classe s'associaient ainsi dans nos murs à une manifestation toute à la gloire de l'art antique et de l'art italien, un certain nombre de leurs confrères de la première classe travaillaient, loin de la France, à ouvrir une voie nouvelle aux études scientifiques. La commission d'Égypte, sous la direction de Monge et de Berthollet, préparait les *Mémoires* dont la publication, par les soins du général Bonaparte, révélait au monde savant, dès le commence-

(1) L'ancien hôtel de l'École militaire.

ment de l'année 1800 (1), les premiers secrets arrachés à la terre et aux monumens des Pharaons; elle recueillait les élémens du grand ouvrage qui, sous le titre de *Description de l'Égypte,* devait, en attendant les découvertes décisives de Champollion et les travaux complémentaires de ses successeurs, mettre sous les yeux du public un ensemble de renseignemens aussi précieux qu'imprévus sur « l'état ancien » et sur « l'état moderne » du pays qu'elle avait reçu la mission d'explorer. Enfin, une sorte d'annexe de l'Institut de France, l'Institut du Caire, fondé le 20 août 1798, réunissait des savans, des lettres, des artistes, les uns déjà membres de l'Institut national, les autres simplement attachés à la commission qui avait suivi l'armée, tous soumis à la même obligation de communiquer régulièrement leurs travaux à leurs confrères de France et de répondre, par l'envoi de mémoires développés, aux questions que ceux-ci jugeraient à propos de leur adresser sur quelque point d'histoire, de science ou d'archéologie.

Les deux premières classes de l'Institut national s'empressèrent d'user du droit qui leur était ainsi conféré. Une correspondance active s'établit entre les commissaires désignés par ces deux classes et les membres de l'Institut du Caire appartenant aux sections de physique et d'économie politique (2); il ne paraît pas, toutefois, que les membres de la troisième classe aient été animés du même zèle ni stimulés par la même curiosité. Ils avaient bien chargé trois d'entre eux, antiquaires ou orientalistes de profession, — Dupuis, Mongez et Langlès, — de demander des informations sur quelques problèmes d'archéologie pure ou de linguistique; mais ils semblaient par là s'être désintéressés des questions relatives à l'art proprement dit ou tout au moins avoir, volontairement ou non, laissé de ce côté péricliter leurs privilèges. Rien de plus explicable, d'ailleurs, que ce rôle un peu effacé des artistes membres de

(1) Cuvier, alors secrétaire de la première classe de l'Institut, adressait, le 25 février 1800, une lettre au général Bonaparte, devenu premier consul, pour le remercier, au nom de ses confrères, de l'envoi d'un exemplaire de ces *Mémoires :* « L'amour des sciences, lui écrivait-il, et le soin de les propager vous ont toujours occupé, même au sein des plus brillantes victoires, et l'Europe entière attendait les fruits qu'ils produiraient dans cette antique patrie des connaissances humaines que vous venez d'ajouter à vos conquêtes. C'est avec le plus vif intérêt que l'Institut national en a reçu les prémices. »

(2) L'Institut du Caire était composé de trente-six membres et divisé en quatre sections : mathématiques, physique, économie politique, littérature et arts. Parseval-Grandmaison, le futur auteur d'un poème sur Philippe-Auguste, Denon, le très habile dessinateur Dutertre et le peintre de fleurs Redouté faisaient partie de cette dernière section qui comprenait en tout huit membres.

la troisième classe dans tout ce qui concerne à cette époque l'action extérieure, et, à l'intérieur, les occupations réglementaires de l'Institut. Mal préparés, sinon étrangers, par la nature même de leurs études et de leurs occupations habituelles, à la plupart des affaires qu'il s'agissait de régler en commun; perdus pour ainsi dire, en raison de leur petit nombre, au milieu d'une foule de savans, de philosophes, d'hommes politiques dont ils n'étaient en mesure ni de discuter à bon escient les opinions, ni même de parler couramment la langue, — ils leur abandonnaient le soin d'engager et de poursuivre toutes les entreprises, de tout diriger, de statuer sur tout, et se contentaient le plus ordinairement, à l'heure des votes, d'accepter de confiance des décisions qu'ils étaient censés devoir contrôler.

Le moment était proche, heureusement, où cette situation toute dépendante allait changer; où, grâce à une répartition moins arbitraire des élémens et des forces qu'on avait d'abord systématiquement confondus, les diverses fractions de l'Institut acquerraient, sans préjudice pour l'ensemble, l'homogénéité qui manquait plus ou moins à chacune d'elles; où la troisième classe, enfin, exclusivement composée d'artistes, aurait désormais son caractère bien particulier et sa physionomie bien nette.

HENRI DELABORDE.

JOHN KEATS

I. *Life, letters, and literary remains of John Keats*, edited by Richard Monckton Milnes, 2 vol. Londres, 1848 (réimprimés depuis sous le nom de lord Houghton). — II. *The poetical works and other writings of John Keats*, edited by Harry Buxton Forman, 4 vol. in-8°. Londres, 1883. — III. *Keats*, by Sidney Colvin. Londres, 1887 (dans la collection des *English men of letters*, dirigée par M. John Morley).

John Keats est né à Londres au mois d'octobre 1795; il est mort à Rome en février 1821. Il n'a donc pas vécu vingt-six ans. Ce qui est vraiment durable dans son œuvre tiendrait aisément en un petit volume. La plupart de ses meilleurs poèmes, notamment cet admirable *Hypérion*, sont inachevés : le plus pur de sa gloire, comme de celle d'André Chénier, est dans des fragmens. Enfin, le plus grand nombre de ses vers ont été écrits dans un intervalle de temps qui n'excède guère quatre années, de 1817 à 1820. Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart des lecteurs et des critiques de Keats ont accepté ce testament poétique d'un écrivain mort jeune comme un tout indissoluble, et s'ils n'ont pas songé à y distinguer les périodes de son développement. « Keats, l'homme qui n'a jamais marché ni progressé comme un autre homme.., mais qui s'est enfermé en vingt années parfaites, » a dit de lui Élisabeth Browning dans *Aurora Leigh*. Les poètes jugent parfois mal les poètes. Le rôle de la critique est de détruire les illusions, si séduisantes qu'elles puissent paraître. De même qu'on a cherché à faire l'histoire du développement poétique d'André Chénier et qu'on a pu distinguer des périodes dans ce développement, de même l'étude de Keats doit être abordée désormais dans un esprit plus critique et plus historique. Cette courte vie n'a pas été sans étapes. Pendant les quatre années qui en appartiennent à l'histoire littéraire, Keats,

quoi qu'en dise M[rs] Browning, s'est développé : il est parti d'une certaine conception de la poésie, et, quand il est mort, il en avait entrevu une autre, plus complète et plus haute. Quatre années sont peu de choses pour le commun des hommes : elles sont une vie entière pour les âmes remuantes et passionnées comme la sienne. Sa correspondance, si vivante, si semblable à une causerie, est la meilleure source pour l'étude intime de son génie. Bien que sa poésie soit aussi impersonnelle (sauf un petit nombre d'odes) qu'il est possible, elle doit être étudiée en même temps que sa vie. Car son imagination n'a été qu'une forme idéale de sa sensibilité. Il est de ceux qui doivent beaucoup aux circonstances, quoique personne, par un contraste assez singulier, n'ait moins emprunté, pour sa poésie, au milieu où il a vécu. J'ajoute qu'une source nouvelle s'est ouverte, il y a quelques années, pour l'étude de Keats. M. Buxton Forman a publié des lettres inédites du poète à une jeune fille qu'il a aimée, à cette Fanny Brawne, qui a certainement, par l'attachement qu'elle lui a inspiré, hâté sa mort. La publication de cette correspondance, si regrettable qu'elle soit au point de vue de la discrétion, est un document qu'il n'est plus permis de négliger. Écrites par un malade, beaucoup de ces lettres doivent être jugées avec indulgence et réserve. Telles qu'elles sont, elles n'en jettent pas moins un jour nouveau sur l'homme et sur son fonds intime, qu'elles éclairent d'une vive lumière en nous expliquant plus d'une défaillance intellectuelle ou morale. On ne saurait donc reprocher à M. Buxton Forman de les avoir reproduites dans sa belle édition du poète, dans laquelle il a réuni, outre la correspondance complète et quelques fragmens en prose, tout ce qu'il a pu recueillir des vers de Keats. Parmi ces vers, il y en a beaucoup d'insignifians. Il peut être pénible aux dévots de Keats (car il a, comme Shelley ou comme Robert Browning, ses dévots) de s'avouer que leur poète a eu ses défaillances. Mais, s'il est une vérité qui semble ressortir avec évidence d'une étude complète de ces fragmens, c'est précisément que le Keats des premières années et des premiers poèmes ne doit plus être mis sur le même rang que le Keats d'*Isabella* ou d'*Hypérion*. C'est ce qui me paraît être le résultat le plus clair des beaux travaux dont il a été l'objet, depuis les deux volumes, déjà vieux de quarante ans, de lord Houghton, jusqu'à la solide et consciencieuse monographie publiée tout récemment par M. Sidney Colvin.

I.

Ce qu'on sait des origines de Keats est bien fait pour déconcerter les théoriciens de l'hérédité et du milieu. Par une sorte de para-

doxe de la nature, le plus grec et le plus purement artiste des poètes anglais était fils d'un palefrenier et naquit au cœur de Londres, dans Finsbury. Il est vrai qu'il connut à peine son père, l'ayant perdu de bonne heure. L'influence de sa mère, au contraire, fut considérable sur lui : c'était une femme vive, adroite et passionnée pour le plaisir : elle avait, outre John, trois fils et une fille. Mais John était son préféré. Elle lui passait tous ses caprices et s'amusait de toutes ses fantaisies. Or l'enfant était, dès lors, d'un caractère violent et indomptable : si l'on en croit Haydon, il s'empara un jour, à l'âge de cinq ans, d'une épée, et, se campant devant la porte de la chambre de sa mère, jura qu'elle n'en sortirait que quand il le voudrait bien ; elle fut obligée d'appeler à son secours des voisins, qui la délivrèrent de son fils. Ayant perdu son mari en 1804, elle se remaria, pour son malheur, avec un certain Rawlings, dont elle se sépara bientôt pour aller vivre à Edmonton, chez sa mère. C'est entre cette maison d'Edmonton et une école, située à Enfield, au nord de Londres, que s'écoulèrent les meilleures années d'enfance de Keats, de 1806 à 1810. Les souvenirs de ses camarades d'école s'accordent à son sujet : c'était un écolier distrait et peu appliqué, mais d'une nature généreuse et passionnée. Tous l'admiraient pour sa noblesse, son courage, et la beauté de sa personne. Batailleur et excellant à tous les exercices du corps, il n'en était que plus considéré, comme il sied entre écoliers anglais. Il avait le rire très près de larmes et le pardon très près de la colère.

Vers la fin de ce séjour à Enfield, une révolution se fit tout à coup en lui : il se prit d'un goût violent pour la lecture. Comme il ne faisait rien à moitié, il dévora tout ce qui lui tomba sous la main, notamment des livres de mythologie, et le *Dictionnaire classique* de Lemprière, où le futur auteur d'*Endymion* puisa ses premières notions sur la Grèce. En 1810, sa mère étant morte, il passa sous l'autorité de deux tuteurs, qui le retirèrent de l'école d'Enfield et le mirent en apprentissage chez un médecin d'Edmonton. Il avait quinze ans. De ces années de sa vie, nous ne savons presque rien, sinon qu'en un jour mémorable pour l'histoire de son génie poétique, un de ses camarades lui lut l'*Épithalame* de Spenser et lui prêta la *Reine des fées*. Ce fut une révélation subite de son talent. Il avait trouvé sa voie.

Aucun poète n'a suscité plus de vocations que Spenser : c'est, par excellence, le poète des imaginations adolescentes. La pauvreté du fond dans la *Reine des fées,* l'absence d'intérêt humain dans ce long tissu d'allégories, la faiblesse même du plan et le manque d'unité dans l'œuvre, rien de tout cela n'est en effet pour choquer un enfant de seize ans. L'imagination de Keats se perdit avec enchante-

ment dans ce monde magique de la chevalerie, des nains et des châtelaines. Il en fut comme affolé. La forme de Spenser surtout le ravissait : certaines épithètes le faisaient se pâmer : il était, dès lors, comme il l'a dit de lui-même plus tard, « un amant des belles phrases. » Dans son enthousiasme, il s'essayait à imiter la strophe spensérienne, et il a réimprimé lui-même, dans son premier recueil, une très heureuse et brillante imitation de ce genre.

Une circonstance inattendue allait lui permettre de se livrer librement à ses goûts poétiques. En 1814, il se brouilla avec le médecin d'Edmonton, son maître, et, âgé de dix-neuf ans à peine, vint s'installer à Londres pour y suivre des cours de médecine. Il vivait avec ses deux frères, et, pendant quelque temps encore, fut un étudiant appliqué et studieux : il prit même un grade et fut attaché à Guy's Hospital. Mais peu à peu il se dégoûtait de la médecine : des distractions lui venaient pendant les leçons : « L'autre jour, pendant le cours, écrivait-il à un ami, un rayon de soleil entra dans la chambre et avec lui toute une troupe de créatures qui flottaient dans la lumière : et elles m'entraînèrent avec elles vers Obéron et le pays des fées. » Peu à peu, les visites des esprits se firent plus fréquentes. Keats finit par céder à leur appel. Son caractère impressionnable le rendait, d'ailleurs, impropre à l'exercice de la médecine, et les opérations le faisaient trembler. Enfin, il avait formé récemment d'intéressantes et utiles relations littéraires qui allaient achever de l'engager dans une voie nouvelle.

Au premier rang de ces dernières, il faut citer un écrivain qui prit rapidement une grande influence sur la direction de sa vie et de ses idées : je veux parler de Leigh Hunt, surtout connu à l'étranger par le livre qu'il publia, en 1828, sur lord Byron. Leigh Hunt était, vers 1817, une manière de personnage littéraire et politique. Vif, audacieux, séduisant, grand remueur d'idées, Hunt personnifiait les tendances libérales et françaises, qui, après avoir suscité en 1789 l'enthousiasme du monde lettré, étaient tombées, depuis les excès de la Révolution et depuis Napoléon, dans un discrédit presque universel. Wordsworth, Southey, Coleridge, notamment, après avoir été les champions les plus ardens des idées nouvelles, avaient passé brusquement et définitivement au camp conservateur. Pour reprendre dans toute leur pureté les idées de Godwin et de Holcroft, ces révolutionnaires de la première heure, il n'y avait guère, en 1817, que des irréguliers de la littérature, comme Hunt ou Shelley. Hunt dirigeait une revue, l'*Examiner :* quelques attaques vives contre le régent lui avaient valu deux années de prison, qui, vaillamment et même gaîment supportées, n'avaient pas peu contribué à augmenter son prestige. Profondément libéral en politique comme en littérature, sceptique et optimiste,

à la façon du siècle précédent, en religion, il était en hostilité déclarée avec Wordsworth et Southey tant pour leur « apostasie » politique que pour l'impulsion qu'ils avaient donnée à la réforme littéraire. Cette réforme, Leigh Hunt la voulait aussi ardemment que Wordsworth, mais il la voulait autre. La versification de Wordsworth, surtout, lui semblait pleine encore d'artifice et de convention. Il rêvait une forme plus libre, plus souple, plus rompue à toutes les nuances, à tous les caprices de la pensée. Il ne réussit qu'à écrire un poème d'une imagination brillante, abondant en inventions gracieuses et en traits charmans, mais plein aussi de négligences voulues et affectées et remarquable dans son ensemble par une sorte d'allure débraillée du fond comme de la forme. Ce poème, l'*Histoire de Rimini*, est caractéristique de ce qu'on appela alors la *Cockney-school of poetry*, l'école londonienne, qui, par son ton plus libre et volontiers vulgaire, s'opposait à l'école rêveuse, idéaliste et religieuse des *Lakists*.

L'influence de Hunt, tant en littérature qu'en poésie, fut grande sur Keats. A ce moment de sa vie, Keats était robuste, confiant dans son avenir, ami du plaisir et de la société : « Il était, nous dit un de ses camarades de ce temps, de l'école sceptique et républicaine, se faisait l'avocat des nouveautés qui se répandaient alors et critiquait volontiers les institutions établies. » D'ailleurs, cette fièvre de libéralisme fut courte : la politique n'a jamais tenu une grande place dans sa vie. Il est l'un des rares poètes de ce temps, peut-être le seul sur qui la révolution n'eut aucune influence. A la différence d'un Shelley ou d'un Byron, il s'est tenu tout à fait à part des grandes luttes contemporaines. Il est, à vrai dire, resté toute sa vie libéral dans l'âme. Aussi bien que Shelley, il a maudit les tyrans et attendu l'heure du relèvement des peuples ; mais cet espoir n'est pas entré dans sa poésie. Il a tenu obstinément séparés ces deux domaines de sa pensée et n'a jamais permis à la politique d'empiéter sur l'art.

En revanche, il a combattu aux côtés de Leigh Hunt dans la bataille littéraire. Comme lui, il méprisait Pope et se nourrissait de Spenser. Comme lui, il voyait dans la poésie une œuvre surtout d'imagination, l'art d'évoquer de belles formes en vers sonores et brillans. Il se croyait tenu, vers ce temps, de lancer, lui aussi, sa déclaration de guerre à ce qu'on nommait dédaigneusement, autour de lui, l'école française, celle des Pope et des Dryden. Parlant des poètes du XVIIIe siècle, il s'écriait en vers ronflans : « Mille artisans de vers portaient alors le masque de la poésie. Race maudite et impie ! qui blasphémait le dieu brillant de la lyre et qui n'en savait rien ! Non, ils allaient, brandissant un pauvre étendard décrépit, orné de misérables devises et portant en grandes lettres le nom

d'un Boileau! » Ces colères juvéniles, d'ailleurs, lui passèrent vite. Quoi qu'en pense M. Sidney Colvin, si le romantisme anglais n'avait jamais eu d'autre théoricien que Keats, si Wordsworth n'avait pas écrit ses graves et fameuses préfaces, ni Coleridge sa *Biographia litteraria*, la cause de la réforme poétique eût été bien compromise. Au fond, Keats tenait peu aux théories. Il n'a jamais eu l'ardeur du prosélyte ni le feu de l'apôtre. Il fut, et, s'il avait vécu, il serait probablement resté un poète avant tout personnel, peu soucieux des liens de coterie et d'école, profondément dédaigneux des suffrages du grand public, et ne reconnaissant d'autre juge de son orgueilleuse imagination que sa propre croyance intime dans la beauté absolue.

Vers le même temps où il se liait avec Hunt, Keats rencontrait un autre personnage fort original, grand homme en son temps, à qui l'avenir ne devait pas réserver la gloire qu'il a attendue toute sa vie avec une imperturbable confiance. C'était le peintre Haydon, nature enthousiaste, exubérante et passionnée, qui se croyait destiné à être le plus grand peintre de l'Angleterre et qui devait finir, après une vie orageuse, par se tuer misérablement en 1846. Rien n'est plus curieux que son journal et que ses lettres où abondent les renseignemens (parfois contestables) sur Keats, et qui se font remarquer par une sorte d'exaltation mystique. Il lui arrivait, un soir, de s'asseoir devant son pupitre et d'écrire à son ami : « Mon cher Keats, considérez cette lettre comme secrète et comme sainte. — Souvent je me suis assis près de mon feu après un jour d'effort, comme le crépuscule tombait et qu'un voile de gaze semblait obscurcir toute chose, et j'ai rêvé sur ce que j'avais fait et sur ce que je ferais encore, dans une ardeur brûlante, jusqu'au moment où, rempli de délire, je voyais les faces des morts puissans envahir ma chambre, et je tombais à genoux et priais le grand Esprit que je fusse digne d'accompagner ces êtres immortels dans leurs gloires immortelles ; et alors j'ai vu chacun d'eux sourire en passant audessus de moi et agiter la main en signe d'encouragement. » Le culte des grands hommes était l'un des articles de foi du petit cénacle dont faisaient partie Haydon et Keats. Malheureusement pour Haydon, ses visions l'ont trompé : car, si l'on excepte un joli tableau de genre qui est à la *National Gallery*, il n'a produit que d'honnêtes tableaux historiques, où l'on trouve de tout, sauf du génie (1). Son meilleur titre est d'avoir révélé au public anglais la

(1) Il en est un qui représente l'entrée du Christ à Jérusalem et où Haydon a figuré la plupart des écrivains notables de son temps, dont Keats. La reproduction de ce tableau, qui est aujourd'hui en Amérique, serait très désirable.

valeur des sculptures du Parthénon, rapportées de Grèce par lord Elgin ; encore ne l'a-t-il fait que la plume en main. Car les copies qu'il en a données sont, dit-on, médiocres. Avec tous ses défauts, avec sa rhétorique, son ton déclamatoire, sa personnalité débordante, Haydon n'en a pas moins été un utile ami pour Keats. Il l'a initié à la sculpture grecque : il l'a soutenu dans plus d'une défaillance. Si l'on ne peut s'empêcher de sourire en voyant son nom associé à ceux de Wordsworth et de Raphaël dans un sonnet de Keats, il n'en est pas moins vrai que son amitié pour l'auteur d'*Endymion* le fera vivre.

Si à Leigh Hunt et à Haydon on ajoute quelques jeunes gens, comme Cowden Clarke ou John Hamilton Reynolds, qui plus tard se firent un nom honorable dans les lettres, et Shelley, que Keats rencontra plusieurs fois en 1817, mais pour lequel il ne se sentit jamais une grande sympathie (leurs natures étaient trop foncièrement différentes), on connaîtra les principaux membres du cercle où il vivait. Encouragé par eux, il se décida à publier, en mars 1817, son premier volume. Ce recueil, qui parut sans autre titre que celui de « *Poèmes*, par John Keats, » avec une dédicace à Hunt, renfermait, outre un certain nombre de sonnets, des épîtres à trois amis et plusieurs fragmens, dont le plus long intitulé : *le Sommeil et la Poésie*, est aussi le plus intéressant. En dépit d'un article sympathique de Hunt dans sa revue et de l'enthousiasme débordant de Haydon, comparant la dernière pièce du recueil à « un éclair qui ferait trembler l'humanité, » le livre n'eut aucun succès. En 1817, l'attention du public anglais était toute à Thomas Moore, à Walter Scott, à Byron surtout, qui venait de quitter l'Angleterre avec éclat pour n'y revenir jamais. Elle ne daigna pas se tourner vers l'œuvre de ce débutant, avec qui son éditeur se hâta de rompre toute espèce de relations.

Keats n'était pas homme à se laisser arrêter par un premier échec. Il se remit sans tarder au travail et, afin de trouver le loisir et la solitude qu'il jugeait nécessaires, il partit, en avril 1817, pour l'île de Wight. On peut dire qu'à partir de ce jour jusqu'à celui où il rencontra Fanny Brawne, la poésie fut toute la vie de Keats. Toutes ses lettres nous le montrent en proie à une préoccupation dominante, la littérature. Pour un peu, on serait tenté de trouver cette maîtresse bien exigeante, tant elle l'absorbe et le rend indifférent à tout ce qui n'est pas elle. Dès son arrivée à Wight, il écrit à Reynolds : « Je sens que je ne puis plus me passer de la poésie, de la poésie éternelle : il ne me suffit pas de la moitié du jour, — il me faut tout le jour. J'ai commencé avec un peu, mais l'habitude a fait de moi un léviathan. J'étais tout frémissant de n'avoir

rien écrit depuis quelque temps : le sonnet ci-contre m'a fait du bien ; j'en ai mieux dormi la nuit dernière. Pourtant, ce matin, je n'en vaux guère mieux... Je vais me mettre immédiatement à mon *Endymion*, que j'espère avoir un peu avancé avant votre arrivée... » Toute sa correspondance est de ce ton ; on sent un homme que son art a pris entièrement. Pendant ces années de début, ç'a été la grande, l'unique affaire de sa vie que son *Endymion*. La poésie a été comme une fièvre continue qui ne l'a quitté qu'avec la vie.

C'est ainsi, encouragé et soutenu avec un touchant dévoûment par ses deux frères, qu'il passa l'année 1817 et la première moitié de 1818, travaillant sans relâche, variant les milieux, allant s'établir successivement, après avoir quitté Wight, à Margate et à Canterbury, à Hampstead et à Oxford, à Burford Bridge et à Teignmouth, dans le Devonshire. Je renvoie à la correspondance et au livre de M. Colvin le lecteur curieux de détails sur ces divers séjours de Keats. Il y a, notamment, des lettres charmantes datées d'Oxford, « la plus belle ville du monde, sans aucun doute. » Il y écrivait le troisième livre de son poème, auprès d'un jeune homme nommé Bailey qui devint l'un de ses meilleurs amis. Ce furent quelques semaines d'enivrement, que les deux amis passaient à écrire pendant la matinée, à errer en bateau sur l'Isis dans l'après-midi, à divaguer sur tout et à propos de tout le reste du temps, avec une verve comique et humoristique qui est l'un des traits saillans de l'esprit de Keats. En même temps qu'il se lie avec Bailey, il se crée des relations nouvelles dans le monde littéraire, remplit pendant quelques semaines le rôle de critique dramatique dans un journal de Londres, fréquente Lamb, Wordsworth et Hazlitt, conférencier brillant, alors très applaudi, et très admiré de Keats, dans ses leçons sur la poésie anglaise. En dépit des embarras d'argent, des brouilles passagères avec ses amis, du départ de son frère George, qui va tenter la fortune en Amérique, il prépare son poème pour la presse et le publie enfin au printemps de 1818.

Keats n'était pas content de son œuvre : avant même qu'elle fût terminée, il écrivait à un ami : « J'ai très médiocre opinion de mon poème, et le reprendrais d'un bout à l'autre si je n'étais fatigué du sujet, et si je ne pensais mieux employer mon temps en écrivant une nouvelle fiction que j'ai en vue pour l'été prochain. Rome n'a pas été bâtie en un jour, et tout le bien que j'attends de mon travail de cet été est le fruit de l'expérience que j'espère recueillir dans mon prochain poème. » Mais ce qu'il n'éprouvait aucune peine à se dire à lui-même et à quelques amis qu'il regardait comme ses juges naturels, il lui en coûtait infiniment de le dire au public : non par vanité, mais parce qu'il estimait sincèrement que la majo-

rité des lecteurs est incapable de se rendre compte de la valeur d'une œuvre d'art. « Je n'ai pas le moindre sentiment d'humilité pour le public, ni d'ailleurs pour rien au monde, sauf, — (ici, une déclaration à la Haydon), — pour l'Être Éternel, le principe de la beauté et la mémoire des grands hommes... Je ne puis m'empêcher de regarder le public comme un ennemi, auquel je ne puis m'adresser sans un sentiment d'hostilité. Je sauterais du haut de l'Etna s'il s'agissait d'un grand service à rendre au peuple; mais je hais toute popularité insipide. » De fait, aucun écrivain de ce siècle n'a fait moins d'efforts pour vivre de la vie d'autrui, pour se mettre à la portée de ses lecteurs, pour sortir de soi et de sa conception hautaine de la poésie : et cependant, ce même Keats a fait, dans la préface de ce même *Endymion*, cet aveu de ses faiblesses : « Sachant, dit-il, la manière dont ce poème a été écrit, ce n'est pas sans un sentiment de regret que je le publie. Ce que je veux dire sera très clair pour le lecteur, qui ne peut manquer d'y remarquer une grande inexpérience, un manque de maturité et tous les défauts qui caractérisent un essai fiévreux plutôt qu'une œuvre achevée; » et plus loin, faisant allusion à l'âge de l'auteur : « L'imagination d'un enfant est saine, et l'imagination mûre d'un homme est saine; mais il y a un moment de la vie, entre ces deux termes, où l'âme fermente, où le caractère n'est pas formé, où le chemin de la vie n'est pas tracé, où l'ambition a la vue trouble. » On me pardonnera ces citations multipliées. Elles doivent éclaircir un point contesté d'histoire littéraire. Pour beaucoup de lecteurs, le nom de Keats n'a évoqué pendant longtemps qu'un souvenir : celui d'un poète délicat et souffreteux qu'un article de revue a fait mourir de douleur. Cette légende a désormais fait son temps. A vrai dire, *Endymion* tomba avec éclat. En août 1818, le *Blackwood Magazine*, dévoué à un groupe d'hommes de lettres ennemis de Leigh Hunt, notamment à Walter Scott, saisit cette occasion d'infliger une correction éclatante à l'un des disciples favoris du maître. L'article qui y fut publié, et qui est vraisemblablement de Lockhart, le propre gendre de Scott, est pis qu'une grossièreté : c'est une sottise. Faisant allusion aux premières études de Keats, l'auteur concluait en ces mots : « Mieux vaut être un apothicaire affamé qu'un poète affamé : ainsi retournez à votre boutique, monsieur John! retournez à vos emplâtres, à vos pilules, à vos onguens. Mais, au nom du ciel, jeune Sangrado, soyez un peu plus ménager des soporifiques dans votre profession que vous ne l'avez été dans vos vers. » Le mois suivant, un article de la même violence parut dans la *Quarterly Review*, le journal redouté et écouté de Gifford : « Si quelqu'un, y était-il dit, avait le courage d'acheter cette *Fiction*

poétique et la patience (que nous n'avons pas eue) d'aller au-delà du premier livre, et le bonheur (que nous n'avons pas eu non plus) d'y trouver un sens, nous le conjurons de ne pas nous laisser ignorer ce succès... » Le coup était rude pour un débutant. Tous ses amis crurent Keats gravement atteint. Aussi, quand il mourut à Rome, moins de trois ans après, Shelley, Byron, d'autres encore, attribuèrent-ils sa fin à l'accueil brutal fait à son premier poème. Dans son indignation généreuse, l'un écrivit cette magnifique élégie d'*Adonais*, le plus admirable hommage qui ait jamais été rendu par un poète à un poète, dans laquelle il vouait ceux qu'il appelait ses assassins à une éternelle infamie. L'autre, dans une strophe de *Don Juan*, presque aussi ironique pour le poète que pour ses critiques, contribuait à affermir cette même légende, qui devait rester pendant plus d'un quart de siècle un des lieux-communs de la critique littéraire, jusqu'au jour où la publication des lettres de Keats en fit bonne justice. Certes, il n'eût pas été auteur, s'il fût resté insensible à d'aussi violentes attaques. Même il eut, dans le premier moment, une impression de dégoût et parla de renoncer à la littérature. Mais cet abattement fut court. « Les critiques que je me fais à moi-même, écrivit-il, m'ont fait sans comparaison plus de mal que celles des revues... Ce n'est qu'une question de temps : je crois que je serai parmi les poètes anglais après ma mort; » et, sans tarder, il se remit à l'œuvre.

II.

Mais avant de le suivre dans ses nouvelles tentatives, il importe de s'arrêter un moment sur les premières : d'abord parce que *Hypérion* est expliqué et préparé par *Endymion;* ensuite, parce qu'il y a, même dans *Endymion* et dans les premiers poèmes, parmi beaucoup de longueurs et de fatras, de véritables beautés.

Je trouve dans une lettre de Keats un mot qui résume assez bien toute cette première période de sa vie poétique : « Oh! qui me donnera, s'écrie-t-il, une vie de sensations plutôt que de pensées? » De fait, c'est la sensation, ou, si l'on veut, le sentiment qui tient la première place dans cette jeunesse de Keats; ce qui y manque le plus, ce qu'il semble avoir évité avec autant de soin que d'autres ont mis d'ardeur à le poursuivre, c'est la pensée. Voyez-le, tel que l'ont peint, à cette époque, Haydon et Leigh Hunt : petit, nerveux; le cou jeté en avant, comme dans une attente continuelle; les traits mobiles; la bouche grande et frémissante; le front large; le regard profond et brillant, « l'œil d'une prêtresse de Delphes qui a des visions. » Toute son apparence dénote un être prompt à s'émouvoir,

à jouir, à souffrir. Il a l'imagination vive et sensuelle. Un jour, pour mieux apprécier, comme il dit, « la délicieuse fraîcheur du vin de Bordeaux dans toute sa gloire, » il se couvre la gorge et la langue de poivre de Cayenne. Une autre fois, il se donne la joie d'écrire des vers en tenant un fruit dans sa bouche. L'excitation des sens lui est un moyen d'activer la faculté poétique. « Qu'on me donne des livres, des fruits, du vin de France, un beau temps, et un peu de musique dans la campagne, jouée par un musicien inconnu,.. et je suis homme à passer tout l'été tranquillement, sans me soucier beaucoup du gros roi de France, de notre gros régent ou du duc de Wellington. » Il y a longtemps qu'on l'a remarqué : Keats est plein de vers savoureux, de ces vers qui font, si l'on peut dire, venir l'eau à la bouche. Personne n'a décrit mieux que lui, avec un soin et une prédilection plus marqués, les impressions du goût et du toucher. Personne n'a eu un vocabulaire plus luxueux pour tout ce qui est des sens. Il abonde en mots rares et cherchés pour décrire les odeurs, les sons, les couleurs. Beaucoup de ses courtes pièces ne sont faites que de sensations, notées dans une langue singulièrement précise et riche. L'idée ne lui venait pas qu'une sensation est chose moins relevée qu'un sentiment ou une idée : il avait devant de belles formes, de beaux sons, de belles couleurs, ce tressaillement de l'artiste dont l'âme est comme envahie d'un coup et qui ne songe ni à régler ses impressions ni à les raisonner. Même l'extase a toujours chez lui quelque chose de la pâmoison, et dans ceux de ses poèmes qui semblent, à première vue, les plus éloignés de toute réalité, souvent une impression sensuelle vient rompre brusquement la trame éthérée des rêves. Dans l'*Ode* fameuse *au rossignol*, c'est ce cri involontaire : « Oh! qui me donnera une gorgée d'un vin longtemps refroidi dans la terre profonde, d'un vin qui sente Flora et la campagne verte, la danse, et les chansons provençales, et la joie ensoleillée? Oh! qui me donnera une coupe pleine du chaud Midi! »

De pareilles impressions, quand elles s'emparent de lui, l'absorbent entièrement. Tous les témoignages de ses amis s'accordent à le représenter comme le plus sensible, et, si je puis dire, le plus frémissant des hommes. Devant un beau paysage, devant un rayon de soleil ou de lune, il n'était plus son maître. Lui, si calme, si rassis dans la conversation, devenait, dans la campagne, semblable à un homme ivre. Haydon nous dit que le bourdonnement d'une abeille, la vue d'une fleur, le miroitement du soleil faisait trembler tout son être : ses yeux brillaient, sa joue s'échauffait, ses lèvres frissonnaient. Il nous a décrit lui-même, dans un beau sonnet, la joie qu'il trouvait à quitter la ville, à s'élancer librement dans la

campagne, en pleine nature, à se laisser tomber dans les herbes drues, et là, couché tout de son long, à lire « une débonnaire et douce histoire d'amour; » puis à regarder les nuages vaguer au ciel et à laisser passer, entièrement heureux, la journée, s'écoulant « comme une larme d'ange, qui tombe dans l'éther lumineux silencieusement. » — « La poésie de la terre n'est jamais morte, » dit-il ailleurs. Il l'a comprise, cette poésie, avec l'emportement et les ardeurs d'un amant. Il a mis de la sensualité dans son adoration du soleil et du midi, de cette patrie idéale où il n'était pas né et qu'il ne devait voir que pour y mourir.

De même, une noble action, une belle pensée, en vers harmonieux, retentissait dans toute sa personne : sa bouche frémissait et ses yeux se remplissaient de larmes. Une fois, il lui arrive de lire l'épisode de Paolo et de Francesca dans la *Divine comédie :* aussitôt il a un rêve qui le transporte : « Ce fut, dit-il, l'un des plaisirs les plus vifs de ma vie. Je flottais dans l'atmosphère tourbillonnante, comme il est dit dans le poème, avec une belle créature, dont les lèvres étaient jointes aux miennes, à ce qu'il me semblait, pour un siècle; et, au milieu de ce froid et de cette obscurité de l'enfer, j'avais chaud; des arbres éternellement fleuris s'élevaient, et nous nous reposions sur eux avec la légèreté d'un nuage, jusqu'à ce que le vent nous emportât ailleurs... Oh! puissé-je rêver ainsi toutes les nuits! »

Une pareille nature morale fait songer un lecteur français à Rousseau, à ce Rousseau que Keats a si profondément méconnu. Beaucoup de critiques anglais, dont Matthew Arnold et M. Sidney Colvin, voient dans cette extrême sensibilité aux impressions du dehors l'un des caractères de la race celtique, et en concluent volontiers que Keats avait du sang des Celtes dans les veines. Quoi qu'il en soit, il a été avant tout, dans sa première jeunesse, l'homme de ses impressions. Il a conçu le poète comme un être mobile et docile, jouet complaisant des choses du dehors, une âme semblable à une flamme vacillante, se courbant au moindre souffle. La faculté de sentir et d'imaginer des sensations est prépondérante en lui. Elles retentissent si vivement en sa nature qu'il n'a ni le temps ni le désir de les régler, et qu'il se laisse emporter à l'impression du moment sans tenter de résistance. On ne peut s'empêcher de songer, quand on essaie de se rendre compte de son imagination, à ces fontaines merveilleuses qu'il a décrites dans *Endymion*, qui se transforment instantanément en mille objets divers et revêtent mille formes inattendues. Voici que l'onde mobile prend la forme d'un saule-pleureur, puis celle d'une naïade; puis c'est un cygne, que ce féerique jet d'eau; puis il devient un chêne majestueux, et

le voici enfin qui s'épanouit, au souffle du vent, en une cathédrale gothique.

Cette sensibilité si vive l'a fait beaucoup souffrir. Si riche qu'on suppose une organisation de ce genre, elle est toujours sujette à des heures de lassitude et de vide. Quand l'enchantement cessait, quand la faculté poétique s'arrêtait pour quelques heures, personne n'était plus inquiet, plus découragé, plus dépourvu de ressort : « En vérité, écrit-il un jour, j'ai le tempérament horriblement maladif,.. c'est là, sans aucun doute, le grand ennemi et la pierre d'achoppement que j'ai à craindre. » Ce que ne pouvaient faire ici le *Blackwood Magazine* ni la *Quarterly Review*, Keats se chargeait de le faire lui-même. Son imagination tombait avec sa sensibilité. N'étant plus provoquée ni surexcitée, elle se refusait à produire. En de pareilles heures, il sentait grandir en lui une révolte : il était né, disait-il, pour être un ange rebelle, et l'occasion seule lui avait manqué. Il s'avouait avec rage que le moindre obstacle provoquait en lui des colères « dignes d'une tragédie de Sophocle. » Il devenait soupçonneux et méfiant : « J'ai passé ma vie, disait-il une fois, à soupçonner tout le monde. » Il faut ajouter bien vite, à son honneur, qu'il n'en a jamais rien laissé percer au dehors : nul n'a été plus généreux et plus noble dans ses relations avec ses amis. Mais la souffrance intérieure n'en était pas moins vive, et la plaie ne s'est jamais entièrement fermée. A force d'ouvrir son âme indistinctement à toutes les impressions fugitives, il en était venu à ne plus distinguer entre les maux légers et les graves, entre les imaginaires et les réels. Même, les douleurs imaginaires le frappaient plus vivement que les autres, et il le constatait avec mélancolie. Quand son frère se maria et quitta l'Angleterre, il écrivait à un ami intime : « Le départ de mon frère pour l'Amérique ne me cause pas la moindre excitation, et je me sens un cœur de pierre quand je pense à son mariage. » Il se reprochait durement cette froideur involontaire. Il s'en voulait de n'être pas plus ému, plus prompt à compatir aux malheurs de ceux qu'il aimait, à se réjouir de leurs joies. Il en venait à se confesser franchement à son ami Bailey sur ce point : « S'il vous arrivait de constater de la froideur en moi, ne l'attribuez pas à un manque de cœur,.. car je vous assure qu'il m'arrive parfois de ne pas sentir l'influence d'une passion ou d'une affection pendant toute une semaine, et aussi longtemps que cet état dure, j'ai des soupçons sur moi-même et sur la vérité de mes sentimens à d'autres momens : je les considère alors comme de stériles larmes de tragédien. » Pour qui a pratiqué Keats et a vécu dans l'intimité de sa pensée, un pareil aveu est presque tragique lui-même.

Mais on se tromperait fort si l'on cherchait l'écho de pareilles souffrances dans ses vers. Outre un orgueil naturel qui lui interdisait des épanchemens de ce genre et qui lui a fait cacher même à ses meilleurs amis un amour qui l'a tué, il croyait, au moment où il écrivait *Endymion*, que la muse ne doit jamais être la confidente des douleurs du poète. La poésie n'était, à ses yeux, qu'une suite de riches et somptueuses tapisseries, brodées sur le canevas des impressions journalières. A aucun prix, l'homme ne doit transparaître sous le poète. Que m'importe, à moi lecteur, d'où vous sont venus vos imaginations et vos rêves? Que m'importent les larmes et les abattemens dont vous avez payé le droit de m'éblouir par des formes belles et des vers sonores? La poésie n'a pas pour rôle d'émouvoir par la peinture de nos souffrances et de nos joies communes. Elle est une création de scènes idéales et de personnages imaginaires, auxquels on n'a le droit de demander qu'une chose, qui est de donner l'impression de la beauté. L'homme le moins capable d'avoir écrit *Childe Harold*, c'est Keats. Celui de tous les poètes anglais qui fait le plus songer à l'auteur de la *Reine des fées*, c'est l'auteur d'*Endymion*.

Spenser et les poètes lyriques contemporains de Shakspeare ont été les inspirateurs des premiers poèmes de 1817. Le moyen âge et la chevalerie; un monde idéal où la vie serait toujours bonne; la joie qu'éveille en nous le spectacle de la nature; l'amitié enfin, — tels sont les thèmes que Keats développe, non sans éclat, mais aussi non sans monotonie. Si quelques pages doivent rester de ce premier recueil, ce sont quelques vives et fraîches descriptions: déjà le poète s'engage dans la voie qui sera définitivement la sienne. Mais la meilleure preuve qu'il tâtonne encore, ce sont des retours de déclamation et de rhétorique. Se figure-t-on l'auteur d'*Hypérion* écrivant: « Je serais un monstre, un lâche, si je sourcillais en exprimant ce que j'ai osé penser! Ah! que plutôt je roule comme un fou par-dessus quelque abîme; que le chaud soleil fonde mes ailes dédaliennes, et me précipite, convulsé et la tête en avant! » Rien ne ressemble moins à Keats que ce jeune romantique qui montre le poing aux étoiles. Si l'on ajoute à cela des vulgarités, du mauvais goût à la Leigh Hunt; une allure négligée du vers; enfin une incohérence singulière dans les images, on aura un aperçu des défauts du livre. Les qualités en sont celles qu'il va développer dans *Endymion*: la splendeur des visions; un style cherché, mais éclatant et sonore; enfin et surtout, le pouvoir de personnifier des forces naturelles ou les sentimens de l'homme en des créatures idéales, mi-divines et mi-humaines, semblables à l'Adonis ou à la Psyché des poètes antiques.

La mythologie grecque fournissait un cadre merveilleux pour le développement d'un pareil don. Nulle part, Keats ne devait trouver plus de faciles et charmantes occasions de personnifier l'adolescence inquiète, la beauté triomphante, et l'amour, « dieu du sang qui brûle, des cheveux défaits, des seins nus qui palpitent. » Cette Grèce des contemporains de Shakspeare, des Marlowe, des Greene et des Herrick; cette Grèce qu'il voyait à travers quelques imitateurs de Lycophron et de Callimaque, à travers la *Fidèle bergère* de Fletcher et *l'Homme dans la lune* de Drayton; cette Grèce un peu conventionnelle et affadie, qu'il reconstituait d'après Lemprière, tel a été le point de départ de Keats. Il ne savait pas le grec; il n'a cherché les élémens de son *Endymion* ni dans Théocrite, ni dans Apollonius de Rhodes, ni dans Lucien ou Pausanias, qui ont tous parlé de cette même légende. Sur quelques élémens empruntés à Lemprière et aux poètes du XVIe siècle, il a brodé une fable, à laquelle viennent s'en mêler plusieurs autres : celle de Pan, celle de Vénus et Adonis, celle d'Alphée et d'Aréthuse, celle de Glaucus et de Scylla. De tout cela, enrichi et développé, il a formé une œuvre éclatante, luxuriante et débordante, où l'imagination prédomine aux dépens de la pensée.

Sur les flancs du Latmos, dans une forêt, des bergers célèbrent la fête de Pan. Le poète nous décrit longuement la pompe des cortèges et des cérémonies religieuses. Il y a beaucoup de fraîcheur et de charme dans ce début : il y a aussi, pour tout dire, un peu de miévrerie : ces vierges pâlissent et tremblent trop aisément; ces bergers « bien vêtus » et portant « des flûtes à bout d'ébène » nous font songer à des bergers d'églogues, dans le goût du siècle précédent. Il me semble qu'on n'a pas assez noté les origines de la poésie de Keats : elle n'est pas si entièrement originale qu'on veut bien le dire. Comme il y a du Parny en Chénier, il y a du Beattie en lui. Un poète, si personnel qu'on le suppose, n'échappe guère à certaines influences, qu'il lui faut subir avant de les dépasser, et il n'est pas difficile d'en retrouver plusieurs dans *Endymion*, qui rattachent le poème au XVIIIe siècle par les racines. Cela dit, il faut ajouter bien vite que ni Beattie, ni Thompson, ni aucun prédécesseur de Keats n'eût écrit ce magnifique hymne à Pan, qui est comme la perle du premier livre :

« O toi qui écoutes le bruit clair que font les ciseaux, tandis que, de temps à autre, vers ses compagnons tondus, un bélier s'en retourne en bêlant; toi qui sonnes du cor, quand les sangliers au sauvage boutoir, qui ruinent les tendres épis, mettent en rage notre chasseur; toi qui, de ton souffle, protèges nos fermes, pour en écarter les nielles et tous les maux qu'amène la tempête; auteur

étrange de bruits indéfinissables, qui viennent, s'éteignant, par les campagnes sonores, et se meurent tristement sur les landes stériles; gardien redoutable des portes mystérieuses qui conduisent à l'universel savoir; regarde, fils puissant de Dryope, tous ceux qui sont venus t'offrir leurs vœux, le front ceint de feuillage! »

Il y a déjà dans tout ce passage ce sentiment profond d'une certaine mythologie grandiose et voilée, peut-être moins grecque qu'on ne le suppose, mais à coup sûr infiniment poétique, et dont le *Centaure* de Maurice de Guérin peut nous donner en France quelque idée.

Tandis que les bergers du Latmos célèbrent les mystères de Pan, leur roi Endymion est atteint d'une incurable mélancolie. Sa sœur Peona le presse de lui en confier le secret; il lui avoue alors son amour pour une femme, une déesse peut-être, qu'il a vue en rêve, et dont le souvenir le poursuit. Tous les reproches de Peona sur ce chimérique amour n'y font rien. Endymion se meurt de regret.

Dans le second livre, il se met à la recherche de cette mystérieuse beauté. Une nymphe, déguisée en papillon, lui sert de guide. Il visite tout d'abord le monde souterrain, le monde étrange des grottes, des cavernes, de l'or, du saphir et du marbre. Keats nous en décrit longuement les horreurs et les magnificences. Dans ce voyage, son héros rencontre successivement Adonis et Vénus, puis Cybèle: « la mère des dieux, Cybèle, seule, toute seule, dans un sombre char: un vêtement noir jeté sur son corps majestueux; le front pâle comme la mort, couronné de tourelles. Quatre lions à la large crinière traînent les roues indolentes... Silencieuse passe la reine, comme une ombre, et elle s'évanouit sous une arche obscure. » Puis, après avoir entrevu de nouveau son amante inconnue, il parcourt la région des fleuves souterrains, où il rencontre Alphée avec son Aréthuse. Ensuite « il se tourna, — il vint un son puissant; il marcha, — il vint une lumière plus froide: alors il se dirigea vers elle par un sentier sablonneux, et voici qu'en moins de temps qu'un instant ne fuit, les visions de la terre furent parties et envolées : il aperçut le gigantesque océan au-dessus de sa tête. »

A partir du troisième livre, le héros qui, jusque-là ne s'est intéressé qu'à ses propres souffrances, prend part à celles des autres. Il rencontre au fond de la mer le vieillard Glaucus, assis sur un roc, « un tapis d'herbes sous ses pieds maigres et froids. » Glaucus lui conte comment il a, dans sa jeunesse, aimé une nymphe, Scylla; comment Scylla a été tuée par Circé, jalouse; comment lui-même, pour avoir cédé à l'amour de Circé, est devenu, par un juste

châtiment, vieux et cassé; comment il pourra enfin, à l'aide d'un étranger mystérieux, retrouver Scylla et recouvrer sa jeunesse. Or cet étranger n'est autre qu'Endymion. Glaucus se rend avec lui dans un palais sous-marin où, depuis des siècles, il a couché côte à côte les jeunes hommes et les jeunes femmes qui se sont noyés par amour. Endymion les ressuscite, et, avec eux, la malheureuse Scylla. Tous ensemble vont, dans un élan de reconnaissance, rendre hommage au roi Neptune.

Au livre suivant et dernier, Endymion erre de nouveau solitaire, quand il rencontre une jeune Indienne, qui lui raconte, elle aussi, ses malheurs. Ce récit, purement épisodique, est la meilleure partie d'*Endymion :* c'est une sorte d'orientale à la Henri Heine, tantôt mélancolique, tantôt éclatante et joyeuse. L'héroïne rappelle comment elle a suivi, dans sa course errante, le dieu Bacchus (1) : « Par les larges rivières et les hautes montagnes, nous allions; et, sauf quand Bacchus se retirait dans sa tente de lierre, haletans, bondissaient le tigre et le léopard, avec les éléphans d'Asie; en avant allaient des myriades d'êtres, chantant et dansant, avec les zèbres rayés, les chevaux lustrés et fringans de l'Arabie, les alligators aux pieds palmés, les crocodiles portant sur leurs dos écaillés, en files, des enfans potelés et rieurs, imitant la manœuvre des matelots et le labeur des robustes galériens ; avec des avirons qui sont des jouets, et des voiles de soie, ils glissent, insoucians du vent et de la marée... J'ai vu l'Osirienne Égypte s'agenouiller devant la couronne de vigne tressée! J'ai vu l'Abyssinie aride se lever et chanter au bruit des cymbales d'argent! J'ai vu la vendange victorieuse envahir de sa chaleur la vieille et sauvage Tartarie! Les rois de l'Inde abaissent leurs sceptres ornés de joyaux, et, de leurs trésors, ils répandent une pluie de perles : du haut de son ciel mystique, le grand Brahma gémit, et tous ses prêtres se lamentent, devenus tout pâles devant le regard du jeune Bacchus. »

Endymion, devenu éperdument amoureux de la jeune Indienne, oublie pour elle la déesse mystérieuse. Mais il se trouve qu'en somme la déesse et l'Indienne n'étaient qu'une seule et même personne, à savoir : Cynthia ou Diane, à laquelle Endymion finit par être réuni pour jamais.

Le lecteur n'est pas sans s'être aperçu, même à travers cette maigre et ingrate analyse, du défaut essentiel de l'œuvre : je veux dire le manque d'unité. Il n'y a, en vérité, ni plan, ni idée maîtresse. C'est une suite de tableaux brillans, les uns charmans, les

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la description du cortège de Bacchus a été inspirée par le tableau fameux de Titien, à la *National Gallery*.

autres vagues, dont le sens final nous échappe. Car enfin, qu'est-ce que le poème d'*Endymion?* Est-ce une pure féerie? Est-ce une allégorie? Est-ce un poème philosophique à la façon de l'*Alastor* de Shelley? Est-ce tout cela à la fois? Si c'est une féerie, si l'œuvre doit être jugée comme une pure fantaisie, il est permis de la trouver un peu longue. Il y a, certes, des morceaux parfaits; il y a une belle souplesse de l'imagination; on reconnaît l'homme qui écrivait : « La poésie doit venir aussi naturellement que les feuilles aux arbres, ou ne pas venir; » il y a un don tout spenserien pour créer et combiner des formes et des couleurs, — quelque chose comme le talent d'un peintre qui aurait méconnu sa vocation et se serait fourvoyé dans la poésie. Mais il y a bien des longueurs et bien des bavochures. Dès 1820, Jeffrey, comparant dans la *Revue d'Edimbourg* Keats à ses modèles, Fletcher, Ben Jonson et Milton, constatait que chez les uns l'imagination est tenue en bride par le jugement, au lieu qu'elle est toute-puissante et comme déchaînée chez l'autre. Keats lui-même comparait l'esprit de l'auteur d'*Endymion* « à un jeu de cartes éparpillé. » Ce qui lui manquait encore, en 1817, c'était donc cette parfaite possession et sobriété de l'imagination qu'il devait acquérir dans *Hypérion*. Mais il lui manquait autre chose encore : à savoir, un peu de philosophie. Car il importe de constater, pour détruire une illusion encore commune, que si *Endymion* n'est pas une pure feerie, il n'est rien. On nous dit, il est vrai, et M. Sidney Colvin semble croire, qu'il y a une pensee morale cachée sous cette trame brillante. Endymion personnifierait l'âme humaine en quête de la beauté éternelle, et ce serait une sorte de mythe, assez semblable à celui de Psyché, que cette longue poursuite, à travers quatre livres, d'une déesse toujours fuyante. Mais si Keats a jamais songé (ce que je ne crois pas, car il n'en est nulle part question dans ses lettres) à un mythe de ce genre, il faut avouer qu'il a pris un soin extrême de le dissimuler. Car, dans un poème philosophique, il faut des personnages philosophiques : un Faust ou un Méphistophélès, un Manfred ou un Prospero. Or je vois bien, dans *Endymion*, de gracieuses divinités, des nymphes et des bergers; mais qui définira le caractère du seul personnage proprement dit? qui trouvera rien d'humain, c'est-à-dire de philosophique, dans Endymion? « La musique de ce nom est comme entrée dans mon être, » nous dit Keats. Mais quelques syllabes harmonieuses ne font pas un caractère. Le besoin vague d'aimer une déesse ne constitue pas un personnage. Endymion, qu'on ne s'y trompe pas, n'est pas un frère de Manfred ou de René; son mal n'est pas le *Weltschmerz;* sa tristesse ne vient pas d'un effondrement de ses croyances. Toute cette

mythologie n'est pas, comme dans le *Prométhée* de Shelley, un voile transparent dont le poète a couvert des maux plus modernes. Elle n'a point de sens caché; elle n'est pas un symbole. Nous ne savons pas pourquoi ces dieux pleurent et souffrent. Cette nature même qu'on nous décrit est trop loin de nous; elle est trop uniformément merveilleuse pour nous intéresser. Keats ne l'a pas conçue, à la façon de Woodsworth, comme un reflet de Dieu, ou, à la façon de Shelley, comme la plus belle manifestation de la raison parfaite. Il a vu cette nature idéale avec des yeux de pur artiste, comme un sculpteur contemplerait un beau corps. Il s'est amusé de cette vision, sans lui chercher de sens caché; et c'est pourquoi sa poésie n'est faite que pour un petit nombre d'hommes, capables de sensations extrêmes et prolongées comme les siennes, capables surtout de n'y chercher qu'un plaisir de l'imagination, non de l'esprit. Pour le commun des lecteurs, *Endymion* sera toujours un rêve impalpable, une ombre flottante qu'on veut étreindre et qui glisse entre les doigts. L'action s'en déroule dans un pays magique, d'où l'homme est absent, et où règne comme un clair-obscur continu. Les enchantemens y succèdent aux enchantemens, les merveilles aux merveilles, et pourtant l'intérêt languit, et, faute d'un sentiment simple, on en vient, dans ce conte des Mille et une nuits, à regretter Scheherazade.

III.

La vie devait se charger, dans l'année qui suivait la composition d'*Endymion*, de ramener Keats vers un sentiment plus clair et plus net de la réalité. Mais avant même qu'elle lui eût imposé des épreuves décisives, il avait pris la résolution de se transformer. Dès le mois de janvier 1818, il écrivait à ses frères : « Je crois qu'un petit changement s'est fait en mon esprit dans ces derniers temps; je ne puis plus supporter d'être sans rien faire, sans m'intéresser à rien, moi qui ai été pendant si longtemps un être purement passif. » Il lit assidûment Shakspeare; il songe à apprendre le grec et l'italien; il parle de demander à Hazlitt des conseils pour l'étude de la métaphysique. Il écrit à Taylor : « Je ne sais rien — je n'ai rien lu. Je veux suivre les conseils de Salomon : « Instruisez-vous, éclairez-vous. » Je m'aperçois que les jours de jeunesse sont passés. Je m'aperçois que je ne puis avoir de joie en ce monde qu'en m'instruisant continuellement. Je m'aperçois qu'il n'y a rien qui vaille la peine d'être poursuivi que l'idée de faire un peu de bien au monde. Certains le font par leur société; certains par leur esprit; d'autres à force de bonté; d'autres

enfin par une sorte de faculté qu'ils ont de communiquer du plaisir et de la gaîté à tous ceux qu'ils rencontrent... Il n'y a qu'un moyen pour moi. Mon chemin est tout tracé à travers l'application, l'étude, la pensée. Je le suivrai, et, dans ce but, je me propose de faire une retraite de quelques années. J'ai balancé pendant quelque temps entre un sens raffiné du plaisir esthétique et l'amour de la philosophie; si j'étais fait pour l'un, j'en serais heureux; mais, comme je ne le suis pas, je tournerai mon âme vers l'autre. » Le 3 mai de la même année 1818, il écrit à son ami Reynolds une admirable lettre, pleine de la plus haute philosophie, et qui témoigne, en outre, d'une vue très claire de sa propre vie morale. Il va, dit-il, se remettre à l'étude. Il a compris qu'aucun savoir n'est ennemi de la poésie. C'est pourquoi il va refaire de la médecine. Il n'est plus à l'âge des penchans et des répugnances irraisonnés, qui ne sont au fond que des puérilités. Un vrai poète doit tout comprendre, tout aimer, notamment la science; car « elle guérit de la fièvre et nous aide, en élargissant notre horizon, à alléger le fardeau du grand mystère. » Vers ce temps, il comprend *Hamlet* pour la première fois; il goûte Milton et même Wordsworth; mais il reproche encore à ce dernier une philosophie trop abstraite, trop peu humaine. Il commence à avoir un vrai sentiment de la peinture; il goûte Raphaël et s'éprend des primitifs italiens. Sa conception de la vie en est élargie : « Je compare, écrit-il, la vie humaine à une grande demeure contenant beaucoup de chambres, dont je ne puis vous décrire que deux, les portes des autres étant encore fermées pour moi. La première dans laquelle nous pénétrons est la chambre de l'enfance,.. où nous restons aussi longtemps que nous ne pensons pas. Nous y demeurons longtemps, et, quoique les portes de la deuxième chambre restent grandes ouvertes, laissant passer une vive lumière, nous ne nous soucions pas de nous avancer vers elles; à la fin seulement nous y sommes graduellement attirés par l'éveil du principe pensant en nous. Nous n'entrons pas plus tôt dans la deuxième chambre, que j'appellerai la chambre de la pensée vierge, que nous sommes grisés par la lumière et par l'atmosphère. Nous ne voyons qu'agréables merveilles et songeons à nous arrêter là pour jamais, dans le plaisir. Cependant, parmi les effets que produit cet air que nous respirons, il en est un terrible : notre regard aiguisé pénètre dans le cœur et dans la nature de l'homme; nos nerfs sentent que le monde est plein de misère et de désespoir, de douleur, de maladie et d'oppression; par là cette chambre de la pensée vierge s'obscurcit peu à peu, et en même temps, de tous côtés, beaucoup de portes s'ouvrent; mais elles sont toutes dans la nuit et ne conduisent

qu'à la nuit... Si nous vivons et si nous continuons à méditer, nous aussi nous explorerons ces noirs passages. »

Keats, hélas! ne devait pas aller loin dans cette exploration qu'il rêvait. Mais c'est beaucoup de l'avoir tentée, et d'avoir compris qu'il y a des étapes nécessaires dans le développement de l'âme, et comme une prise de possession très lente de l'esprit par l'esprit. De plus en plus, l'importance de l'étude de l'homme lui apparaissait. Il écrivait déjà de Teignmouth : « C'est une belle chose qu'un paysage ; mais la nature humaine est plus belle. » Cette impression ne cessa de s'accroître pendant un voyage qu'il fit, au printemps de 1818, avec un ami, en Écosse. Ce pèlerinage au pays de Burns lui fit le plus grand bien : quoique le paysage du Nord de l'Angleterre lui semblât « anti-grec et anti-charlemagnesque, » comme il dit plaisamment, il lui sembla qu'il prenait, au sortir des livres, comme un fortifiant bain de nature. Sa santé, un peu ébranlée, se remettait à vue d'œil. Malheureusement, le voyage finit par un accident : il fut pris d'un mal de gorge violent qui le fit revenir précipitamment à Londres. Il y retrouva son frère Thomas gravement malade. Au mois de décembre de la même année, il le perdait.

Cette mort laissait Keats à lui-même, son autre frère étant en Amérique, et sa sœur Fanny étant gardée sévèrement par un tuteur grognon, qui lui interdisait de la voir. Il alla vivre à Hampstead, dans le voisinage de Leigh Hunt, avec un ami, nommé Brown. Tout auprès, habitait une veuve, Mrs Brawne, avec trois enfans, dont l'aînée, Fanny, était une jeune fille de moins de dix-neuf ans. Keats la rencontrait souvent dans une maison amie. Elle lui fit l'effet, au premier abord, d'une coquette, et voici comment il la décrit dans une sorte de journal qu'il envoyait régulièrement à son frère et à sa belle-sœur : « Elle est à peu près de ma taille, avec une jolie physionomie du genre allongé; elle manque d'expression dans tous ses traits ; elle s'arrange pour donner bon air à ses cheveux; ses narines sont très jolies, bien qu'elles aient l'air de souffrir; elle a la bouche quelconque ; elle est mieux, vue de profil que de face : car en vérité elle n'a pas le visage plein, mais pâle et maigre, sans qu'on y devine un os. Sa taille est très gracieuse, comme ses mouvemens; ses bras, bien faits ; ses mains, médiocres; ses pieds, passables. Elle n'a pas dix-sept ans (1); mais elle ne sait rien ; elle a une tenue scandaleuse, vole de côté et d'autre, dit aux gens de telles impertinences que le mot de « friponne » m'a échappé dernièrement : cela ne vient

(1) Elle en avait, en réalité, dix-huit et demi.

pas, à mon sens, d'une mauvaise nature, mais d'une envie qu'elle a d'avoir de belles manières. Je n'en suis pas moins lassé de ces façons-là, et m'en passerai désormais. » De l'aveu de tous ceux qui ont connu Fanny Brawne, Keats eût mieux fait de s'en tenir à cette première impression. Avec son caractère gai et insouciant, avec son amour du plaisir et du monde, cette jeune fille aimable et superficielle était la compagne la moins propre à faire le bonheur d'un homme de sa nature. Ses amis étaient d'autant plus autorisés à compter sur son bon sens, qu'il avait jusque-là témoigné un mépris marqué pour les femmes. Écrivant d'Écosse à Bailey, il disait, peu de mois avant sa rencontre avec Fanny : « Je sens que je ne suis pas juste envers les femmes. J'essaie en ce moment de leur rendre justice : je ne puis. Est-ce parce qu'elles sont si fort au-dessous de mes imaginations d'adolescent ? Quand j'étais écolier, je considérais une belle femme comme une vraie déesse... Je n'ai pas le droit d'attendre d'elles plus que la réalité... Mais n'est-ce pas extraordinaire ? Quand je suis avec des hommes,.. je suis libre de tout soupçon ; je me sens à l'aise. Quand je suis avec des femmes, j'ai de mauvaises pensées, de l'envie, de la tristesse ; je ne puis ni parler ni me taire ; je suis plein de soupçons, et par suite je n'écoute rien ; il me tarde de m'en aller. Il me faut absolument triompher de cela ; mais comment ? »

Ce que fut son amour pour cette Fanny qu'il avait d'abord dédaignée, nous l'apprenons par les lettres que M. Buxton Forman a publiées en 1878. Jamais amour ne fut plus semblable à un esclavage de la pensée et des sens. Ces lettres, — je ne parle que de celles qui furent écrites avant février 1820, c'est-à-dire avant la dernière maladie de Keats, — sont un long cri de passion et de désir. Il n'y est guère question que de la beauté de Fanny. Comme elle s'en plaint, il répond : « Pourquoi ne puis-je parler de votre beauté ? Aurais-je pu vous aimer sans cela ? Je ne puis concevoir d'autre origine de mon amour pour vous que votre beauté ; » et ailleurs : « J'imaginerai cette nuit que vous êtes Vénus et je prierai, prierai, prierai votre étoile comme un païen. » Il y a plus d'un trait vulgaire dans cette correspondance, dont Keats ne sort pas précisément grandi et qui, par cette raison, serait restée avantageusement dans les tiroirs de son éditeur. Mais il faut faire la part d'un caractère passionné, incapable de sentir avec mesure ou de se donner à moitié. Il lui écrit pendant une absence forcée : « Vous m'avez absorbé tout entier. J'ai, en ce moment, la sensation d'un être qui se dissoudrait ; je serais infiniment misérable si je n'avais l'espoir de vous revoir bientôt... Je me suis étonné quelquefois que les hommes pussent mourir pour la religion : j'en ai frémi. Je ne

frémis plus : je pourrais subir le martyre pour ma religion. — L'amour est ma religion, — je pourrais mourir pour cela, — je pourrais mourir pour vous. Ma foi est l'amour, et vous en êtes le seul article... Mon amour est égoïste. Je ne puis respirer sans vous. » Si l'on veut bien considérer que toutes ces lettres sont de ce ton et qu'il n'y est guère question d'autre chose, on conviendra que l'amour de Keats pour Fanny a dû être comme un bouleversement de sa vie morale.

Mais cette révolution, qui devait finir par le tuer ou tout au moins par hâter sa mort, semble lui avoir été d'abord bienfaisante. Elle l'a ramené au sentiment plus vrai de la passion. Elle l'a excité à produire. Elle a ouvert des sources nouvelles à son génie. Elle a stimulé et activé le mouvement poétique commencé au lendemain de l'achèvement d'*Endymion*. Aucune période de sa vie n'a été plus féconde que les premiers temps de sa liaison avec Fanny Brawne.

Tous les poèmes composés dans la seconde période poétique de Keats, à laquelle nous arrivons maintenant, ont tout au moins un caractère commun, qui est la perfection de la forme et ce qu'on pourrait appeler le fini dans le travail de l'imagination. De plus en plus la poésie devient grecque par le sentiment de l'ordre et par la sobriété de la conception : il y a d'*Endymion* à *Hypérion* la même distance qui sépare les passages les moins heureux et les plus touffus de Spenser, des pages les plus achevées de *Comus* ou de *Samson Agonistes*.

Trois auteurs principaux et bien différens entre eux semblent avoir surtout contribué à cette évolution de la forme poétique : Homère, Milton et Boccace.

L'Homère de Chapman, — un Homère un peu plus redondant et plus romantique que le vrai, mais majestueux encore et vraiment épique, — était l'une des plus anciennes admirations de Keats. La plus connue peut-être de toutes ses pièces, celle qui figure dans toutes les anthologies, est le fameux sonnet « sur une première lecture de l'Homère de Chapman », qui date de 1816 : « Alors, dit le poète (faisant allusion à l'impression qu'il reçut de cette lecture), je fus comme un observateur des cieux, quand une planète nouvelle vogue dans le champ de son regard ; ou comme l'intrépide Cortez, quand avec des yeux d'aigle il contemplait le Pacifique, et que tous ses hommes se regardaient avec un étrange soupçon, — silencieux, sur un pic du Darien. » Cette influence d'Homère, amoindrie sans doute par celle de Spenser pendant qu'il écrivait *Endymion*, semble avoir repris toute sa force dès le commencement de 1818. Keats, à ce moment, songeait à

apprendre le grec. Il y renonça, mais se mit à l'italien, et lut Boccace, qui lui inspira bientôt après *Isabella*. Le *Décaméron* lui ouvrit un monde nouveau, celui de la Renaissance italienne : il lui donna aussi le sens d'une forme achevée dans le récit : que l'on compare les narrations diffuses et surchargées d'*Endymion* avec cette charmante anecdote, si finement et nettement contée, du *Pot de basilic* : on aura la mesure exacte du progrès accompli. Enfin Milton consomma et couronna les deux influences grecque et italienne. Il lui fit comprendre la grandeur et la parfaite noblesse de la forme épique. Si Boccace est le père légitime des contes italiens et Moyen Age, Milton est, avec Homère, la source d'*Hypérion*, ce *Paradis perdu* païen.

Une jeune fille de Messine aime un jeune homme nommé Lorenzo, employé chez les deux frères, riches commerçans. Cet amour déplaît à ces derniers. Un jour, ils entraînent Lorenzo dans une forêt, l'assassinent et l'enterrent. La jeune fille, inquiète de son amoureux, languit et dépérit de jour en jour, jusqu'à ce qu'une nuit celui-ci lui apparaisse en songe et lui indique le lieu de sa sépulture. Elle va dans la forêt, creuse à l'endroit fatal et retrouve en effet son cadavre. Elle lui coupe la tête, l'embaume et la place dans un pot de fleurs, qu'elle garde nuit et jour près d'elle. Ses frères ne peuvent s'expliquer son affection pour cette fleur, la lui enlèvent un jour, et déterrent la tête de Lorenzo. Épouvantés de voir leur crime découvert, ils quittent Messine pour jamais, et la jeune fille meurt de son amour. Tel est, on s'en souvient, le sujet d'une nouvelle du *Décaméron*, que Keats a empruntée, en changeant seulement le lieu de la scène, qu'il place à Florence. Son récit est écrit en strophes de huit vers et se déroule avec une sorte de gaucherie voulue, qui lui donne comme un air d'antique légende. S'il y a encore de ci de là un peu de fadeur, l'ensemble est exquis : les contours sont nets et lumineux comme dans une toile de primitif. Le fatras d'*Endymion* a entièrement disparu ; les images sont discrètes et appropriées ; enfin il y a — chose nouvelle dans Keats et bien significative — une émotion sobre et pénétrante. Qu'on note, par exemple, cette complainte de l'ombre de Lorenzo, parlant à Isabella. « Je suis une ombre maintenant, hélas ! hélas ! demeurant sur les limites de l'humaine nature, toute seule : seule je chante la sainte messe, tandis qu'autour de moi tintent de petits sons de vie, et que des abeilles brillantes passent, à midi, qui volent vers les champs, et que plus d'une cloche de chapelle sonne l'heure, me faisant mal dans tout mon être. Ces sons deviennent étranges pour moi, et tu es bien loin de moi dans la race humaine ! » C'est

comme une évocation du fantôme d'Hamlet dans cette histoire des pays du soleil. C'est aussi l'un des premiers et des meilleurs exemples de cet amour de l'étrange, du mystérieux, de l'inexplicable, qui est l'un des élémens essentiels de la poésie de Keats et l'un de ceux qu'il a le plus contribué, avec Coleridge, à introduire dans la poésie anglaise.

Le même charme pénétrant se retrouve dans *la Veille de la Sainte-Agnès*, ce chef-d'œuvre, malheureusement intraduisible, de ce qu'on peut appeler la « poésie du vitrail. »

« Il y avait une fenêtre haute à trois arcades,... avec des vitres en losange étrangement travaillées, riches en couleurs et en teintes splendides, comme sont les ailes sombres et damassées d'un papillon; et au milieu, entre mille figures héraldiques, entre des saints noyés dans le crépuscule et de ternes blasons, un écusson rougissait du sang des reines et des rois. » Tel le poème dont cette strophe fait partie. C'est un vitrail : jamais langue humaine n'a plus chatoyé. C'est une richesse et une splendeur uniques de style, et je doute qu'on puisse concentrer plus d'images éclatantes en quelques strophes définitives.

C'est la veille de la Sainte-Agnès : ce soir-là, dit la légende, les vierges qui se coucheront avant souper verront en songe leur amoureux, — et c'est précisément à cette légende que pense, au milieu du bal, la rêveuse Madeleine, insensible à la musique « qui gémit comme un dieu souffrant. » Elle danse pourtant, mais « avec des yeux vagues et sans regards. » Cependant un ennemi de sa famille, le jeune Porphyro, éperdument épris d'elle, — comme Roméo l'était de Juliette —, est entré seulement dans le bal. Il obtient d'une vieille servante qu'elle le cachera dans la chambre de la jeune fille, et là il verra Madeleine « endormie dans le sein des vieilles légendes. » Il se cache en effet, et la jeune fille, sans soupçon de sa présence, se couche et s'endort : « Son âme s'envola, comme une pensée, jusqu'au lendemain, merveilleusement gardée à la fois des joies et des peines, fermée comme un missel.. » Alors Porphyro sort de sa cachette. Il dispose sur une table des épices d'Orient « qui remplissent la froide chambre d'un parfum léger. » Puis il saisit un luth et joue une vieille ballade, celle de la *Belle Dame sans mercy*. La jeune fille s'éveille : elle rêvait de son amoureux, puisque c'est la veille de la Sainte-Agnès; un instant elle doute si elle est éveillée : « Ses yeux bleus effrayés brillaient, grands ouverts; il tomba sur ses genoux, pâle comme une pierre que la sculpture a polie... « Ah! Porphyro, dit-elle, tout à l'heure encore, ta voix tremblait doucement dans mon oreille; les vœux les plus doux la faisaient harmonieuse.. Oh! rends-moi maintenant

cette voix, mon Porphyro ! ces regards immortels et ces plaintes si chères?... » « Madeleine! douce rêveuse! charmante fiancée! Dis, puis-je être à présent ton vassal béni?.. Oh! châsse d'argent, ici je prendrai mon repos, après tant d'heures de labeur et d'attente, pèlerin affamé que sauve un miracle. » Ils s'enfuient, « comme des fantômes », dans l'ombre.

Le sujet, on le voit, est peu de chose par lui-même ; c'est la forme qui en fait le prix, comme elle fait celui de toute poésie, descriptive et colorée, du *Romancero* de Heine aux poèmes de M. Leconte de Lisle ; ou plutôt, le fond et la forme se tiennent de si près que l'une ne va pas sans l'autre ; on ne sait laquelle est née d'abord, et il semble que du seul agencement des mots, à mesure que le poète écrivait, ont dû naître de nouvelles et subtiles impressions. Chacun de ces vers veut être pesé et savouré à part. Chacun est comme chargé de couleurs et d'éclat. C'est un art nouveau, qui fait du poète l'émule du mosaïste, de l'émailleur, du verrier. De fait, il serait curieux de montrer comment c'est de Keats que date cette confusion des arts plastiques et de la poésie, qui a caractérisé depuis tant d'écrivains en vers, notamment les préraphaélites. Chez les uns la poésie est devenue mosaïque; chez les autres, aquarelle; chez d'autres enfin, sculpture (sans compter ceux qui en font une forme de la musique). Ils semblent que les différens arts se soient pénétrés et confondus. La pensée n'existe plus par elle-même; elle est sensation, image, son ou parfum. «Une idée soudaine, dira Keats, lui vint comme une rose épanouie.» Porphyro, étonné, contemple la vieille servante « comme un bambin embarrassé regarde une vieille sorcière, qui tient fermé un merveilleux livre d'énigmes, tandis que, ses lunettes sur le nez, elle est assise au coin de la cheminée. » Tout devient prétexte à imagerie et à enluminures. Tout prend forme, corps et couleur. Tantôt c'est un art soigneux et menu, comme dans une peinture de Van Eyck ; tantôt c'est une peinture voilée, vague et fondue, comme dans les toiles de Turner. Mais toujours c'est une émulation de la langue et du pinceau, heureuse dans Keats, maladroite dans la plupart de ceux (et ils sont nombreux) qui l'ont imité. *La veille de la Sainte-Agnès* reste une œuvre unique par la nouveauté et le brillant des images ; unique aussi — et c'est dans ce contraste qu'en est le charme principal — par je ne sais quoi de vague et d'incomplet dans l'impression générale, qui laisse dans l'âme comme une plainte, et qui fait songer à ce vers énigmatique de *l'Ode à une urne grecque*.

Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter.

« Les mélodies qu'on entend sont douces; celles qu'on n'entend pas sont plus douces. »

Quelle que soit la perfection des poèmes purement narratifs et descriptifs, comme *Isabella*, ou ce charmant récit grec intitulé *Lamia*, la gloire de Keats reposera principalement sur le fragment d'*Hypérion*, dont Byron a dit qu'il semblait inspiré par les Titans et qu'il était aussi sublime que de l'Eschyle. Si l'on voulait classer d'un mot, pour des lecteurs français, le poème d'*Hypérion*, on dirait qu'il tient, dans la littérature anglaise, la place des plus beaux fragmens d'André Chénier dans la nôtre. Il y a en effet, dans *Hypérion*, la même fraîcheur d'inspiration, la même perfection de style, le même renouvellement des sources grecques. Mais le parallèle ne doit pas être poussé plus loin. Chénier est gracieux et voluptueux : c'est un Grec d'Alexandrie; Keats est avant tout grandiose et majestueux : c'est un Grec des *Perses* et du *Prométhée*. Ensuite, Chénier puisait directement dans les auteurs grecs : l'imitation, en lui, touche de si près à la traduction, qu'on a peine souvent à les distinguer. Rien de pareil chez Keats, qui n'a rien emprunté à aucun poète grec que la couleur générale de son œuvre. Ce n'est donc qu'au point de vue de l'histoire littéraire, et par un rapprochement (un peu forcé) des dates, que ces deux noms peuvent s'associer. Tous deux ont remis en vogue les sujets grecs : là s'arrête entre eux la ressemblance.

Au surplus, il ne serait pas difficile de montrer, — et M. Sidney Colvin ne s'en fait pas faute, — que le mot « grec, » appliqué à un poète moderne, est le plus vague des qualificatifs. Car, outre qu'il y a eu plusieurs Grèces réelles qui ne se ressemblaient pas, d'Athènes à Sparte, et de Sparte à Alexandrie, l'imagination des poètes ou des philosophes a singulièrement modifié chacune de ces Grèces historiques. Qui soutiendra que Chateaubriand ait vu la Grèce comme la voyait Goethe, Shelley comme la voyait Flaubert, ou Walter Savage Landor telle que la peint M. Renan? En vérité, il n'y a pas de cadre plus commode que ce qu'on nomme l'hellénisme, et l'on est tenté parfois de se demander ce qui, avec un peu de bonne volonté, n'y rentrerait pas. L'histoire seule de la littérature anglaise est, à ce point de vue, très instructive, et j'imagine qu'il ne serait pas difficile d'écrire une histoire presque complète de la poésie en Angleterre sous prétexte d'étudier l'influence de la littérature grecque. On verrait le platonisme dominer dans Spenser et s'allier curieusement à l'esprit puritain. On verrait les contemporains de Shakspeare, poètes lyriques et épiques, imiter surtout les Alexandrins et y trouver, en même temps que dans Pétrarque, comme un écho de leur euphuisme : témoin ce délicieux poème de *Héro et Léandre*, imité du pseudo-Musæus, par

Marlowe, avec un incomparable éclat; témoin les pièces lyriques, si peu connues en France et si dignes pourtant de l'être, des Dyer, des Constable, des Greene, mi-italiennes, mi-grecques, charmantes dans leur fraîcheur un peu précieuse. Dans l'époque suivante, celle qui précède immédiatement la révolution, on trouverait, entre beaucoup d'autres, ce poète si plein de Théocrite et de l'Anthologie, Robert Herrick. On arriverait ainsi à Milton, le plus remarquable et peut-être l'unique exemple de l'inspiration païenne s'unissant, dans un parfait accord, à l'inspiration chrétienne : également grec dans *Comus* ou dans le *Penseroso*, et chrétien dans *Samson* ou dans *le Paradis perdu*. Dryden pourrait être considéré, dans ses odes, comme un disciple de Pindare. Pope, en apparence le moins grec des poètes, a traduit Homère. Ce serait peut-être pousser le paradoxe un peu loin que de faire de Thompson ou de Shenstone des disciples des Grecs : tout ce qu'on pourrait prouver, c'est qu'il y a eu une veine non interrompue d'imitation des poètes grecs depuis le XVI[e] siècle jusqu'au XIX[e], et en conclure que Keats, après tout, n'a rien innové. Mais le bon sens du lecteur ferait justice de cette thèse. Car, comme il y a plusieurs Grèces différentes, il y a aussi plusieurs façons d'imiter les poètes grecs et de s'inspirer d'eux. Rien ne prévaudra contre l'idée que le plus grec des poètes anglais est Keats; il est aisé de montrer qu'il y a en lui plus d'un élément étranger au génie hellénique; il l'est beaucoup moins de prouver que, pris dans son ensemble, il ne donne pas l'impression de ce génie.

La Grèce où il a placé la scène de son *Hypérion* n'est pas le pays ensoleillé où les montagnes se découpent en lignes claires sur l'horizon, où la vie est douce et sobre, où la vue est nette comme l'esprit. C'est, au contraire, le pays de la demi-teinte et du clair-obscur, une Grèce très ancienne et pourtant déjà lasse de vivre, « où le vent souffle, chargé de légendes, à travers les arbres; » contrée des mystères et des religions antiques, où des dieux, « silencieux comme une urne sainte, » regrettent les temps reculés où ils commandaient à la terre. Parlant du *Centaure* de Maurice de Guérin, ce fragment d'un poème en prose qui, par plus d'un trait, fait songer à *Hypérion*, Sainte-Beuve dit que l'auteur a voulu peindre « ces grandes organisations primitives en qui le génie de l'homme s'alliait à la puissance animale, encore indomptée, et ne faisait qu'un avec elle; par qui la nature, à peine émergée des eaux, était parcourue, possédée ou du moins embrasée dans des courses effrénées, interminables. » C'est dans une époque mythologique un peu postérieure, mais lointaine encore et mystérieuse, que se passe l'action d'*Hypérion*.

« Tout au fond de la tristesse obscure d'une vallée, loin du souffle salubre du matin, loin de l'ardent midi et de l'étoile unique du soir, était assis Saturne aux cheveux gris, immobile comme une pierre, aussi paisible que le silence autour de son repaire; forêts sur forêts se penchaient tout autour de sa tête, comme des nuées sur des nuées. Aucun mouvement dans l'air; pas même autant de vie qu'en un jour d'été, quand la plus légère graine demeure immobile sur l'herbe effilée. Mais où la feuille morte tombait, là elle reposait. Un cours d'eau passait, sans voix, rendu plus muet encore, à cause de sa divinité tombée, répandant une ombre; une Naïade, parmi ses roseaux, pressait son doigt glacé plus fort sur ses lèvres. Le long du sable de la rive, de grandes traces de pas s'étendaient, aussi loin que les pieds du dieu étaient allés, et dormaient là depuis. Sur le sol détrempé, sa main droite, vieillie, reposait sans force, nonchalante, morte, sans sceptre; et ses yeux sans royaume étaient clos, tandis que sa tête, courbée, semblait écouter la terre, son antique mère, pour qu'elle le consolât encore. »

Mais l'heure est venue de la révolte : la déesse Thea, épouse du Titan Hypérion, vient rendre visite au dieu tombé. Alors « le vieux Saturne leva ses yeux flétris et vit son royaume parti, et cette déesse, si belle, agenouillée, » et il parle; il sait qu'il doit être roi encore, ainsi le veulent les destins : « Saturne doit être roi. Oui, il faut qu'il y ait une victoire brillante comme l'or. Il faut qu'il y ait des dieux renversés, et des éclats de trompettes dans un calme triomphe, et des hymnes de fête sur les nuages d'or de la métropole; des voix publieront des choses douces, et des cordes d'argent résonneront dans de creuses écailles : et il y aura de belles choses renouvelées, pour la surprise des enfans du ciel; c'est moi qui ordonnerai. Thea! Thea! Thea! où est Saturne? » Et, conduit par Thea, il va retrouver les Titans.

Cette révolte des dieux anciens contre les dieux nouveaux, de Saturne et d'Hypérion contre Jupiter, tel devait être le sujet du poème. Keats n'en a malheureusement traité que le prologue. Il nous a montré le Titan Hypérion, gardien du soleil, inconsolable de la chute de Saturne et semblable au Satan de Milton, écumant de rage dans son palais « bastionné de pyramides d'un or étincelant et que touchait l'ombre des obélisques de bronze,.. tandis que parfois des ailes d'aigles, que n'avaient jamais vus ni les dieux ni les hommes étonnés, l'assombrissaient. » Mais une voix mystérieuse, celle du vieux Cœlus, lui annonce que les temps sont venus. Voici le moment d'agir : qu'il aille retrouver Saturne, tandis que Cœlus veillera sur le soleil. Alors « Hypérion se leva, et sur les

étoiles leva ses paupières recourbées et les tint grandes ouvertes jusqu'à ce que la voix cessât; et toujours il les gardait grandes ouvertes, et toujours c'étaient les mêmes brillantes et patientes étoiles! Alors, inclinant lentement sa large poitrine, semblable à un plongeur dans les mers riches en perles, en avant il se baissa sur le rivage aérien et s'enfonça sans bruit dans la nuit profonde. » Le poète nous a peint ensuite les Titans vaincus couchés dans leurs cavernes : « Tel un cercle morne de pierres druidiques, sur une lande abandonnée, quand la pluie froide commence à la tombée du jour, dans le triste mois de novembre. » Il nous a fait assister au grand conseil dans lequel se décide la guerre contre les dieux, et il a mis une incomparable grandeur dans cette scène : Oceanus, « dieu de la mer, sophiste et sage, — non qu'il eût fréquenté les bosquets d'Athènes, mais parce qu'il avait médité sous l'ombre des eaux,.. » et, après lui, la déesse Clymène, conseillent la paix; que faire contre les destins qui ont donné le pouvoir aux dieux nouveaux? Mais Encelade veut la guerre : il invoque les souvenirs des luttes anciennes et des outrages subis. D'ailleurs, tout espoir est-il perdu, et Hypérion n'est-il pas le chef puissant encore tout désigné pour la révolte? Comme il parle, une lumière se répand dans la caverne :

« C'était Hypérion : sur un pic de granit ses pieds brillans reposaient, et là il s'arrêta pour contempler la misère que sa splendeur avait dévoilée à l'épouvantable conscience d'elle-même. Dorés étaient ses cheveux, courts et bouclés comme ceux d'un Numide; royale sa forme majestueuse; ombre immense au milieu de son propre éclat, comme la masse de la statue de Memnon, quand le soleil se couche, aux yeux du voyageur venant de l'Orient qui s'emplit d'ombre; des soupirs aussi, lamentables comme la harpe de ce Memnon, sortaient de sa poitrine, tandis qu'il pressait ses mains, perdu dans cette contemplation, et qu'il se tenait debout, silencieux. »

Toute la scène est d'une grandeur miltonienne; et, à vrai dire, l'influence de Milton est partout dans ce fragment d'épopée; sensible dans le caractère majestueux des scènes, elle l'est aussi dans la forme, merveilleusement appropriée au sujet par sa largeur, sa sonorité, sa puissance; même, Keats s'est fatigué de son poème précisément parce qu'il se sentait trop près de Milton; il considérait que, si Chaucer a écrit une sorte d'anglais francisé, Milton a créé une langue grécisée, également admirable en soi, mais également contraire au vrai génie de la langue nationale. Suivant lui, le mérite éminent de Chatterton avait consisté précisément à ramener le langage poétique aux voies purement anglaises, et c'est son

exemple qu'il comptait suivre. Nous ne pouvons que le regretter, puisque ce scrupule l'a empêché de finir *Hypérion*.

Mais ce que nous avons suffit à nous donner un exemple du progrès que l'influence de Milton a fait faire à l'art de Keats. Au fond, le secret de cet art est dans l'union intime de deux procédés poétiques, en apparence opposés : la description et la suggestion ; l'une, qui figure nettement aux yeux du lecteur la forme, la couleur, la dimension des objets; l'autre qui, dans des formules appropriées, par un agencement savant des idées ou des mots, évoque tout un monde de sentimens ou de pensées, et dont le caractère extérieur est de rester toujours dans le vague et dans le flottant. Keats tient du sculpteur grec par la netteté de la vision, la rectitude des lignes, la pureté des formes ; on reconnaît à chaque page l'homme à qui Haydon avait révélé les marbres du Parthénon, et qui était resté toute sa vie comme ébloui de cette révélation. Personne n'a créé des personnages qui ressemblent plus à des statues; lisez *Hypérion*, puis fermez le livre; cherchez à vous représenter Saturne, Thea, Asia ou Encelade : vous les verrez se détacher, dans un relief inoubliable et avec des contours aussi précis que ceux du marbre et du bronze. Mais sous cette imagination parfaite de sculpteur se cachent une pensée inquiète et un sentiment troublé. La sérénité qui caractérise l'œuvre d'un Phidias manquait à Keats, et sa vie morale a été comme en désaccord avec son imagination. De là vient que cette poésie, si semblable de forme à l'*Iliade* ou au *Prométhée* d'Eschyle, évoque tout un monde plus moderne d'idées. C'est comme un paysage des bords de la Méditerranée avec des échappées inattendues, au détour d'une route, sur quelque contrée septentrionale; c'est, suivant un mot de Keats, un écho du midi qui résonne dans le vent du nord. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à relire le discours de la déesse Clymène; ils y trouveront un vague dans la description et une indécision voulue du sentiment, que les anciens n'ont jamais connue.

Mais c'est là un trait du génie de Keats que nous avons déjà rencontré. Ce qui distingue *Hypérion* de ses précédens poèmes, ce qui en fait la supériorité propre, c'est la conception des caractères. Nous ne sommes plus ici en face d'ombres flottantes et fugitives comme dans *Endymion*. Nous nous trouvons en présence de personnages, qui, pour être mythiques, n'en sont pas moins vivans. De même que nous pouvons nous représenter leurs formes, de même nous pouvons évoquer leurs âmes; nous connaissons et comprenons Encelade, Hypérion, Oceanus. Quoique dieux, nous les sentons près de nous par leurs passions et leurs joies. Ils vivent, souffrent, s'agitent comme nous; au lieu qu'il nous était impossible, dans

Endymion, de nous intéresser à l'action, nous trouvons dans *Hypérion* un drame qui nous touche. Or il n'y a point de drame sans personnages. Keats a compris que pour rendre la vie à la mythologie grecque, il fallait prêter à chacun de ces dieux les intérêts, les ambitions, les révoltes de l'homme. Il est donc moins paradoxal qu'on ne croirait de dire qu'en s'intéressant aux dieux de la Grèce, il commençait à s'intéresser à l'humanité. A une première conception de la poésie, il en avait substitué une seconde, incomplète encore, mais déjà plus large et plus haute.

IV.

Keats est mort au moment où une révolution se faisait dans son esprit, où il avait commencé à se rendre un compte plus exact de la nature et des conditions de la poésie, où enfin le poète allait se doubler d'un philosophe. Il ne faut donc pas demander à ce qui nous reste dans ses œuvres de vues critiques sur la littérature et sur la vie morale plus de cohésion qu'il n'y en a réellement. Mais l'œuvre d'un grand poète, si impersonnelle qu'on la suppose dans la forme, est un témoignage par elle-même. Il se dégage de celle de Keats une conception particulière de son art.

Une théorie étrange, aussi contraire que possible aux idées antiques, mais qui a fait son chemin dans les esprits depuis un siècle, en est le point de départ. « Les hommes de génie, lisons-nous dans une de ses lettres, n'ont point d'individualité, point de caractère propre... Le poète n'est pas lui-même : il n'a point de *moi;* il est tout et il n'est rien; il jouit de la lumière et de l'ombre; il vit par bouffées... Quand je suis dans une chambre avec d'autres personnes, l'identité de chacune d'elles se met à exercer une pression sur moi, si bien que je suis en très peu de temps annihilé. » Faites, si vous le voulez, — puisqu'il s'agit d'une lettre intime, — la part de la boutade. Il reste une idée à laquelle il tenait et dont il a tiré complaisamment, pendant la première partie de sa vie, des conséquences singulières. Si le poète ou, plus généralement, si l'artiste est un être avant tout passif, s'il doit se livrer à tous les souffles et à toutes les impressions, il suit de là qu'il se fera un principe d'écarter soigneusement de son âme tout ce qui pourrait en diminuer la souplesse et la sensibilité. Il sera amené ainsi à considérer toute espèce d'opinion, suivant le mot de M. Renan, comme une ankylose de la pensée. Il admettra que « le seul moyen de fortifier ses facultés est de n'avoir d'opinion sur rien, de faire de son esprit un libre passage pour toutes les idées. » Il résistera donc de son mieux à ce besoin vulgaire de fixer son jugement; il comprendra

que le don éminent des grands poètes, d'un Shakspeare, par exemple, est précisément « sa faculté de demeurer dans l'incertitude, le mystère, le doute, » sans aucun désir factice d'en sortir; le monde inconsistant des sensations et des sentimens lui suffira. Il aura en horreur les poètes moralistes et métaphysiciens. Il contestera à Wordsworth le droit de nous exposer en vers le fruit de ses méditations et de nous mettre, en quelque sorte, « la main au collet. » Car « Sancho Pança est aussi capable que n'importe qui d'imaginer une sorte de voyage aux régions célestes. » Le poète ne doit prêcher aucune vérité : il ne doit pas être, suivant la conception antique, un éducateur, mais simplement un charmeur. La vraie poésie est discrète ; elle pénètre doucement en l'âme ; elle ne cherche ni à frapper ni à étonner, encore moins à émouvoir. Elle est un flot de belles images qui nous berce mollement. Il est infiniment plus difficile, en effet, de donner l'impression de la beauté parfaite que d'entretenir le public, comme l'auteur de *Childe Harold*, de ses propres doutes et de ses douleurs secrètes. L'artiste mettra, pour se distinguer du vulgaire, une sorte de point d'honneur à « n'avoir d'opinion sur rien, que sur les questions de goût ; » il professera une indifférence absolue sur la valeur des idées ; il comprendra enfin que « chez un grand poète le sentiment de la beauté dépasse, ou plutôt supprime, toute autre considération. »

Ce n'est pas le lieu de discuter cette théorie aventureuse et, pour tout dire, un peu puérile, qui se retrouve constamment sous la plume de Keats dans la correspondance des années 1817 et 1818. Je m'empresse de dire qu'il l'a, sinon désavouée, du moins dépassée. Mais elle doit être rappelée pour deux raisons : la première, c'est qu'elle a eu la fortune d'inspirer depuis toute une école qui en est arrivée à nier le rôle de l'idée en poésie et à exalter au delà de toute mesure celui de la sensation ; la seconde, c'est qu'elle jette un jour sur un côté de l'esprit de Keats, je veux dire son étroitesse. Personne n'a moins compris les formes littéraires qui ne cadraient pas exactement à ses propres idées. Personne n'a plus manqué, pour tout dire, de sens critique. Comme beaucoup d'artistes puissans et bornés, Keats ne s'est rendu compte ni de ce qui s'éloignait tant soit peu de sa nature ni de ce dont il était capable lui-même. Ainsi il n'a jamais rien compris à Shelley ni à Byron. Il s'est mépris sur Wordsworth. Le monde moderne lui est resté fermé : il n'a jamais admis que l'amour pût se déguiser en *gentleman* anglais du XIXe siècle, ni que Cléopâtre pût « demeurer au n° 7 de Brunswick Square. » Il était encore plus exclusif dès qu'il s'agissait de choses étrangères ; il écrit à sa sœur que « la langue française est peut-être la plus pauvre qui eût été parlée depuis la

tour de Babel. » Notre littérature ne veut pas mieux. Il a dit de Rousseau que toute son éloquence ne vaut pas « le bavardage vulgaire des blanchisseuses. » « Grâce à Dieu, s'écrie-t-il en venant de lire la *Nouvelle Héloïse*, je suis né en Angleterre, avec nos propres grands hommes sous les yeux. » Pour un peu, on serait tenté de le qualifier de bourgeois ou, comme disait Matthew Arnold, de « Philistin, » tant il voit gros et se méprend aisément sur tout ce qui sort de son cercle habituel d'idées. On citerait des exemples plus frappans encore de ce manque de jugement, quand il s'agissait de lui-même. Ainsi il a rêvé toute sa vie de réformer le théâtre anglais et s'est cru le génie dramatique ; or nous avons de lui une tragédie d'*Othon le Grand* (écrite, il est vrai, en collaboration) et un fragment, *le Roi Etienne*, qui sont de parfaits modèles d'emphase et de mauvais goût. Ainsi encore la gloire du satirique l'a tenté, et il a écrit cette œuvre gauche et insipide, de tous points indigne de l'auteur d'*Hypérion*, *la Marotte* (1). Là où il n'a pas été excellent, il s'est trouvé qu'il était au-dessous du médiocre. C'est que le jugement n'était pas en lui à la hauteur des facultés créatrices, et que le critique ne valait pas le poète.

Ce n'est donc pas sur quelques vues éparses dans ses lettres, mais sur ses vers eux-mêmes, qu'il faut juger son idéal poétique. On trouvera dans les uns plus d'un démenti donné aux autres. Est-ce, — pour n'en citer qu'un exemple, mais éloquent, — une indifférence absolue aux idées philosophiques qui lui inspirait en 1819 cette *Ode au rossignol*, qu'il terminait par ces strophes admirables ? « Debout, dans la nuit, j'écoute (le rossignol) ; et, plus d'une fois, j'ai été presque amoureux de la Mort paisible ; je lui ai donné de doux noms en plus d'un vers pensif, lui demandant de fondre dans l'air mon souffle calme. Maintenant plus que jamais, il semble délicieux de mourir, de finir à minuit, sans souffrance, pendant que tu répands ton âme au dehors dans une telle extase ! Tu chanterais encore, et moi j'aurais des oreilles pour ne pas entendre : ton sublime *Requiem* résonnerait sur un tertre de gazon !

« Mais toi, tu n'es pas né pour la mort, immortel oiseau ! Il n'y a point de générations affamées pour te fouler aux pieds. La voix que j'entends cette nuit fut entendue dans les jours anciens par les empereurs et les manans. Peut-être cette même chanson traversa le cœur triste de Ruth quand, regrettant sa patrie, elle se tenait en larmes parmi le blé étranger. Peut-être est-ce toi-même qui sou-

(1) *Otho the great*, a tragedy in five acts : œuvre commune de Brown et de Keats. Brown a fourni l'intrigue, Keats les vers. — *King Stephen*, a dramatic fragment. — *The cap and bells*, or the Jealousies : a fairy tale.

vent as charmé des fenêtres magiques, s'ouvrant sur l'écume des mers périlleuses, dans des pays féeriques et délaissés ! »

Il me semble qu'il y a dans ces beaux vers autant d'émotion que dans les plus belles pages de Byron, et que toutes les théories du monde n'y font rien. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que Keats est séparé des poètes ses contemporains, notamment de Shelley, par une idée plus exclusive de la poésie. Au lieu qu'elle a été pour Shelley l'expression la plus haute de la philosophie et le plus puissant moyen de propager des idées, — une sorte d'ascension indéfinie vers le bien de l'humanité, — Keats s'est obstinément refusé à voir en elle autre chose qu'une recherche passionnée de la beauté. « Je suis certain, dit-il, que j'écrirais sous la seule influence de mon ardent désir du beau, alors même que mon travail de la nuit devrait être brûlé chaque matin, sans qu'aucun œil humain dût s'y reposer jamais. » Qui veut aimer Keats doit aimer la poésie d'un amour absolu et sans limites. Elle n'est pas, en effet, un délassement d'une heure ou d'un jour, elle n'est pas simplement un repos, un rafraîchissement de l'âme : elle est, suivant le mot de Kant, une fin en soi. « Il n'y a pas d'être au monde qui vive d'une vie plus vraie qu'un écrivain de talent. » Il n'y en a pas non plus de plus bienfaisant, car « ce que l'imagination saisit comme beau doit être vrai. » Nous touchons ici à l'idée qui est au fond de toute la poésie de Keats, à celle qu'il aurait vraisemblablement creusée s'il eût vécu, à savoir que le vrai est une forme du beau, qui en est l'expression la plus élevée et la plus complète. L'idée de beauté est suprême à ses yeux, et il lui subordonne tout le reste, sans voir qu'il y a dans l'idée même de vérité des élémens irréductibles et incompatibles avec celle du plaisir esthétique. Mais Keats se défiait de la pure intelligence : « Je n'ai jamais pu comprendre, écrit-il naïvement dans une lettre de 1817, comment on peut arriver à la vérité par le raisonnement. » Il lui est toujours resté quelque chose de cette première défiance contre les voies logiques de l'esprit. La vérité lui semblait, comme à beaucoup de ses contemporains, affaire de révélation et d'intuition, et cela seul suffirait à le distinguer du groupe des Godwin et des Shelley, qui se rattachait si directement au XVIIIe siècle, par un certain fonds de doctrines philosophiques et sociales. Il lui semblait que, si la vérité se révèle à l'homme, il n'y a pas de révélation plus triomphante que celle de la beauté. Qu'est-ce, en effet, qui saisit plus fortement les âmes de cette trempe, les entraîne et les enivre plus complètement ? Là est la certitude absolue, là le repos. Si l'on ajoute qu'entre toutes les sortes de beautés, celle de la forme est la plus fixe et la moins troublante, en même temps que la

moins discutée et par suite la plus universelle, on touchera au fond de ce qu'on nomme l'hellénisme de Keats. Nulle part cet hellénisme n'a trouvé une expression plus achevée que dans l'*Ode à une urne grecque*. Le poète contemple cette urne et la décrit. Puis il se demande : « Quels sont ces hommes qui viennent au sacrifice? A quel autel verdoyant, ô prêtre mystérieux, conduis-tu cette génisse qui mugit aux cieux, et ses flancs soyeux tout parés de guirlandes? Quelle petite ville, sur une rivière ou sur le bord de la mer, ou bâtie sur quelque montagne avec une citadelle paisible, est vide de cette foule en cette sainte matinée? O petite ville, tes rues pour toujours seront silencieuses, et pas une âme, pour dire pourquoi tu es déserte, ne peut revenir jamais! O forme attique! contours charmans, qu'une race d'hommes de marbre et de vierges a couverts avec des branches des forêts et des herbes foulées; forme silencieuse! Tu nous lasses de la pensée, comme fait l'éternité. Froide pastorale! Quand la vieillesse consumera cette génération, tu demeureras, parmi d'autres douleurs que les nôtres, une amie de l'homme à qui tu dis : « Beauté, c'est vérité; vérité, c'est beauté. » — Voilà tout ce que vous savez sur terre, et tout ce qu'il vous faut savoir. »

Telle est la solution que Keats a donnée, en des vers immortels, à ce grand problème des rapports du vrai et du beau. Elle semblera assurément insuffisante à beaucoup d'esprits : car elle n'est au fond que le sacrifice d'un des élémens du problème à l'autre. Pour combien d'hommes d'aujourd'hui est-il si évident que l'art soit le but suprême et qu'il doive tenir le premier rang dans la vie de l'homme? En est-il beaucoup qui, même après avoir lu l'*Ode à une urne grecque*, et une fois le premier enchantement passé, ne se disent avec Maurice de Guérin : « Pour embrasser l'art et la poésie, je voudrais qu'ils me fussent démontrés éternellement graves et hors de doute comme Dieu. Ce sont deux fantômes douteux et d'un sérieux perfide? » Au fond, c'est ce qu'il y a en nous de chrétien qui se révolte contre cette exorbitante prétention de l'art, ce luxe de la vie, à en devenir le nécessaire et le principal. Tous les purs chrétiens, à commencer par Carlyle, ont senti en Keats un ennemi (1), et leur instinct ne s'est pas trompé. Les trois grands poètes anglais du commencement de ce siècle ont vécu également en dehors du christianisme. Mais, tandis que Shelley et Byron se révoltent contre lui, Keats l'a complètement et orgueilleusement négligé. Tandis que l'auteur de *Hellas* rêvait d'une Grèce idéale

(1) Carlyle le qualifie énergiquement, dans une expression presque intraduisible, de *dead dog*.

dont l'avènement marquerait le triomphe du bien, l'auteur d'*Hypérion* se réfugiait complaisamment par la pensée dans la Grèce disparue. L'idéal que Shelley cherchait dans l'avenir, il le retrouvait dans le passé. S'il a entrevu « une vie plus noble » où il rencontrerait « les agonies et la lutte des cœurs humains, » ç'a été en dehors et à côté de toute idée chrétienne. A Winchester, il s'amusait à se promener dans la cathédrale pendant le service, pour lire, aux sons de l'orgue, les lettres d'amour de Fanny. Un soir qu'il entendait le son des cloches, il écrivait : « Je sentirais le froid de la tombe, si je ne savais qu'elles se meurent comme une lampe qui s'éteint ; que c'est là leur soupir et leur plainte avant qu'elles s'en aillent dans l'oubli, que des fleurs fraîches pousseront, avec beaucoup de gloires qui auront l'empreinte de l'immortalité. » Les cérémonies religieuses l'agaçaient et le révoltaient : il ne pouvait souffrir « le son horrible d'un sermon. » L'ensemble de ses vers, en un mot, joint au témoignage de sa vie, prouve qu'il a été le plus païen des poètes de ce siècle. C'est à la fois sa faiblesse et sa grandeur : sa faiblesse, parce qu'il n'a eu qu'une vue incomplète de la vie morale ; sa grandeur, parce que cette religion de l'art, qui lui a suffi, si elle n'est pas tout au monde, est du moins l'un des plus nobles sentimens qu'il y ait.

Il me reste à dire quelques mots des derniers temps de sa vie. Les premiers mois de l'année 1819 avaient été pour Keats les derniers jours de travail et de calme relatif : soit à Londres, soit à l'île de Wight, où il accompagna un ami malade, soit à Winchester, où il alla passer, loin de Fanny Brawne et d'impressions trop ardentes, quelques semaines fécondes, il avait beaucoup écrit et fait de grands projets pour l'avenir. De cette période sont quelques-unes de ses meilleures œuvres, *Lamia, Hypérion* et une belle *Ode à l'automne*. Sentant le besoin de s'assurer un revenu (la pauvreté était le grand obstacle à son ménage), il songeait à s'installer définitivement à Londres, pour y écrire dans les journaux et les revues. La maladie devait couper court à tous ces plans. Dès la fin de 1819, les amis de Keats remarquèrent un changement en lui : il devenait triste, inquiet, las. Quand son frère vint d'Amérique, pour le voir, en janvier 1820, il le trouva morose et renfermé. Nul doute que Keats ne fût assombri par l'impossibilité de son mariage prochain avec Fanny. Mais il l'était aussi par la maladie, qui couvait en lui, et qui éclata brusquement en février. Une nuit, il rentra frissonnant et se coucha. « Avant de se mettre la tête sur l'oreiller, nous dit son ami Brown, il toussa légèrement et je l'entendis dire : « Voici du sang de ma bouche. » J'allai vers lui : il examinait une goutte de sang tombée sur le drap. « Apporte-moi la

bougie, Brown, que je voie ce sang. » Après l'avoir examiné longuement, il me regarda en face, avec un calme que je n'oublierai jamais et me dit : « Je connais la couleur de ce sang : c'est du sang artériel ; on ne peut pas me tromper là-dessus. Cette goutte de sang est mon arrêt de mort : je dois mourir. » A partir de ce jour, une lente agonie commença, coupée par de courtes joies, dont l'une fut la publication du volume contenant *Hypérion*. Ce livre eut du succès. Mais la revanche venait trop tard. Toutes les lettres de ce temps à Fanny font pitié : elles ne sont qu'une exclamation de douleur et de maladive jalousie. J'aime mieux n'en rien citer : écrites par un agonisant, elles ne doivent pas être considérées comme un témoignage contre l'homme naturellement généreux et brave à qui elles ont été arrachées par la souffrance.

A l'approche de l'hiver, les médecins lui ordonnèrent de partir pour l'Italie. Aussitôt qu'il en fut informé, Shelley l'invita à venir vivre avec lui à Pise. Keats refusa. Il partit, en septembre 1820, pour Naples, accompagné d'un ami dévoué, le peintre Severn, qui nous a laissé un récit détaillé de ces derniers jours. Après un voyage difficile de quatre semaines, ils arrivèrent à la baie de Naples. « Oh ! quel tableau je pourrais vous faire de cette baie, écrit-il à Mrs Brawne, si je pouvais me considérer encore comme un citoyen de ce monde ! » Mais il n'était plus son maître : il menait dès lors, comme il disait avec mélancolie, une vie posthume, quoique bien amère. Le souvenir de Fanny le hantait : « Je puis supporter de mourir, — je ne puis supporter de la quitter... Oh ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout ce que j'ai dans mes bagages qui me fait songer à elle me transperce comme une lance. La doublure de soie qu'elle a mise à mon bonnet de voyage me brûle la tête. Mon imagination est horriblement ardente dès qu'il s'agit d'elle. Je la vois, — je l'entends... Oh ! Brown, j'ai des charbons ardens dans la poitrine. Comment le cœur de l'homme peut-il supporter de pareils maux ? »

Les deux amis partirent pour Rome. Severn installa le malade dans une chambre modeste, où pendant plus de trois mois il le soigna avec un admirable dévoûment. Mais aucun des deux ne se faisait d'illusion. Seulement, à mesure que la fin approchait, Keats retrouvait un grand calme : « Je sens, disait-il, des fleurs qui poussent sur moi. » Il demanda à Severn d'écrire sur sa tombe : « Ici repose un homme dont le nom fut écrit dans l'eau. » Le 23 février 1821, il mourut avec un vrai courage. On l'enterra au cimetière protestant de Rome, où il repose maintenant près de Shelley.

JOSEPH TEXTE.

A TRAVERS L'EXPOSITION

II[1].

L'ARCHITECTURE. — LES FEUX ET LES EAUX. LE GLOBE.

L'ARCHITECTURE.

L'Exposition nous montre des directions nouvelles dans l'architecture. C'est un indice artistique et social de si grande conséquence qu'il faut s'y arrêter quelques instans.

Il n'y a qu'une voix sur la stérilité de notre siècle en architecture. Dans son rapport sur l'Exposition de Londres, le comte L. de Laborde écrivait déjà, il y a trente ans : « C'est un problème inexplicable pour les étrangers que la nullité de l'architecture française depuis la révolution de 1789, chez un peuple qu'ils sont habitués à considérer, depuis huit cents ans, comme l'initiateur et le chef de file... Comment expliquer qu'une société entière, que les découvertes de la chimie et de la physique jettent dans un courant d'innovations, de bouleversemens à tourner la tête, à rendre fou, au lieu de demander aux arts les innovations les plus excentriques, au lieu de repousser ce qui sent le vieux, la copie, la redite, ne se plaise que dans l'imitation la plus servile de tous les styles usés par les siècles? » — Depuis la révolution jusqu'à nos jours, on a essayé tous les styles, l'égyptien et le néo-grec, le néo-gothique et

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

le moresque; nous avons eu le style de la Restauration, — voir la Bourse, — le style Louis-Philippe, — ne rien voir, — le style du second Empire, — voir le nouvel Opéra, — le style de la troisième République, — voir le Trocadéro. Copies fidèles de l'antique ou assemblages luxueux d'élémens composites, nos monumens attestaient la science de nos artistes et l'absence d'invention. On a restauré les reliques du passé avec une perfection inconnue aux époques créatrices, comme il convenait à un siècle de critique savante; les rares talens d'un Viollet-le-Duc se sont dépensés à des restitutions.

Cette stérilité surprend d'abord, si on la compare à la glorieuse fécondité de la peinture, proclamée par les collections du Champ de Mars. L'anomalie apparente s'explique, dès qu'on réfléchit aux conditions particulières des deux formes d'art. La richesse de notre peinture provient d'une variété infinie d'efforts individuels, et de quelques sentimens généraux très développés dans notre temps, comme le sentiment de la nature, le sentiment de l'histoire. En architecture, l'individu ne peut rien; c'est un art collectif et symbolique, l'art social par excellence; il ne trouve des types nouveaux que pour traduire un état social définitivement assis, des besoins universels devenus consciens. Temple grec ou amphithéâtre romain, cathédrale gothique ou donjon féodal, palais du marchand florentin ou de la monarchie centralisée, tous les édifices significatifs échappent à la fantaisie individuelle; ils sont l'expression la plus fidèle et la plus générale des tendances dominantes dans la vie d'un peuple à un moment de son histoire. — Notre siècle ne pouvait pas avoir une architecture qui lui fût propre, parce qu'il n'a pas atteint, à travers toutes ses expériences, un état social avéré, manifeste pour tous.

Cet état commencerait-il à apparaître? Il y a des raisons de le penser, puisque l'Exposition révèle l'avènement d'un art tout nouveau, l'art de la construction en fer. Entendons-nous bien. Ce n'est pas d'hier que l'on a commencé à couvrir de vastes espaces avec des vitrages supportés par des piliers et des arcs de fonte. Dans les usines, dans les grands ateliers, dans les halles, dans les gares, dans tous les centres de travail et de mouvement où la vie populaire a ses foyers les plus actifs, le fer s'est insensiblement substitué au bois et à la pierre; il fournit presque seul la charpente de nos maisons. Mais les fils de Tubalcaïn avaient déjà mis leur marteau dans toutes les œuvres vives de notre société, qu'on les ignorait encore dans les loges où l'on dispute le prix de Rome. Cette révolution s'accomplissait humblement, au-dessous et en dehors de l'art officiel; l'art dédaignait une architecture industrielle, faite pour

servir des besoins grossiers. Pourtant, comme ces besoins étaient les plus intenses et les plus caractéristiques de notre époque, on pouvait prévoir que l'art deviendrait un jour leur tributaire, et qu'il ne sortirait de sa langueur qu'en se mettant à leur service. La réconciliation de l'ingénieur et de l'artiste avait été essayée, sans doute, mais timidement et à l'insu du grand public; pour nous tous, elle datera de l'Exposition de 1889. Cendrillon s'est fait reconnaître de ses sœurs sur le Champ de Mars; l'architecture industrielle, avec le fer pour moyen, a désormais une valeur esthétique. Elle n'est pas arrivée à ce résultat sans tâtonnemens; rien n'est plus philosophique et plus instructif que les efforts du fer pour chercher sa forme de beauté, dans la série des palais qui figurent « l'Arc de triomphe renversé. »

Voici d'abord le dôme central, avec son luxe lourd et voyant. Ici, le fer s'est trompé, parce qu'il a suivi les vieux erremens de construction et de décoration, parce qu'il a subordonné ses propres convenances à celles de la pierre qu'il remplaçait. Certes, il y a des choses excellentes dans ce dôme ; l'armature de l'intérieur est élégante ; à l'extérieur, nous trouvons déjà l'alliance du métal et de la brique, qui sera l'un des traits constitutifs des nouvelles méthodes. Mais l'imagination de l'artiste est visiblement obsédée par les magnificences de l'Opéra, ces mauvaises conseillères ; elle s'efforce d'en reproduire les motifs principaux, les niches, les acrotères, les surcharges de fonte ciselée ; au dedans et sur la façade, le zinc d'art est déchaîné, avec ses écussons emblématiques entre les grosses dames nues ; sur ces écussons, des locomotives, des machines compliquées, des dieux, des bestiaux, des républiques, le symbolisme facile des concours agricoles ; trop de reliefs, trop de couleurs, trop d'ors. Pour son coup d'essai, le fer a voulu être somptueux ; il n'est qu'endimanché, le rude ouvrier ; et sous sa défroque seigneuriale, je n'aperçois plus la seule beauté que j'attende de lui, une musculature puissante et flexible.

Faisons quelques pas : nous entrons dans la galerie des machines. On a épuisé les formules de l'admiration devant cette nef haute de 45 mètres, longue de 400. Encore faut-il savoir pourquoi elle est si belle ; parce que le fer, renonçant à lutter avec la pierre, n'a cherché ses moyens d'expression que dans sa propre nature, dans sa force, sa légèreté, son élasticité ; parce qu'il a résolument sacrifié la quincaillerie décorative et s'est rappelé cette loi fondamentale de l'esthétique : la beauté n'est qu'une harmonie entre la forme et la destination. Évidemment, ceux qui ont assemblé ces fermes ne se sont pas préoccupés d'imiter tel ou tel type, réalisé avant eux avec d'autres matériaux et pour d'autres usages ; ils ont consulté les propriétés du fer,

calculé ses résistances; s'étant assuré de ce qu'on pouvait demander au métal, ils ont modifié l'arc en tiers-point et créé une ogive nouvelle, avec des inflexions et un allongement d'une incomparable élégance. Des combinaisons savantes leur ont permis de diminuer jusqu'à l'invraisemblance le poids et le volume de la charpente. Il en est résulté un vaisseau dont l'immensité est le moindre mérite; sans un ornement sur sa nudité sévère, par la seule hardiesse de ses lignes et la logique de son anatomie, le palais des machines rend les yeux contens; il intéresse l'esprit aux problèmes difficiles qu'on soupçonne derrière cette simplicité; n'est-ce pas là l'impression que doivent produire les grandes œuvres architecturales? De plus, ce palais consacre une révolution dans les principes de l'art du bâtiment; la construction en pierre réclamait de tous ses élémens une immobilité absolue; le fer est plus vivant, plus nerveux en quelque sorte; il exige la liberté de ses mouvemens intimes. Les constructeurs en ont assuré le jeu par un appareil ingénieux, ces rotules d'acier qui rappellent les articulations des membres humains. Une plus grande stabilité garantie par plus de liberté, cela mène la réflexion très loin, s'il est vrai, comme on l'a toujours cru, qu'il y ait des correspondances cachées entre l'état social et l'architecture.

On dispute déjà sur les mérites respectifs de l'architecte qui a dessiné ce palais, de l'ingénieur qui a calculé la portée des fermes. Ces discussions sont toujours intempestives, à propos d'un monument; les plus fameux ont été des ouvrages collectifs et souvent anonymes. Dans le cas actuel, ces distinctions indiscrètes entre les ouvriers prouvent une entière méconnaissance de ce qui fait le prix et la nouveauté de l'œuvre. Elle n'a réussi, et l'on n'en réussira désormais de pareilles, que par la collaboration de l'architecte et de l'ingénieur. Il faut mettre sur le même plan M. Dutert, M. Contamin, et leurs aides principaux dans chaque spécialité. Je ne voudrais même point que pour les différencier on se servît de ces mots : l'artiste, le savant, l'industriel. Mieux vaudrait dire que le *chef-d'œuvre* est dû aux travaux combinés des divers *métiers*, en rendant à ces termes la noble plénitude de leur vieux sens. On pardonnera ces subtilités de langage, si l'on concède que le choix des mots préjuge ici des théories d'ensemble, d'où peuvent dépendre la stagnation ou le renouvellement de l'art (1).

(1) « Pendant tout le moyen âge et assez avant dans le XVI[e] siècle, métier et art avaient une seule et même qualification... L'idée d'un art et d'une industrie distincts, d'un art élevé et d'une basse industrie, d'un art qui anoblit l'homme et d'une industrie qui le dégrade, n'était venue à personne durant tout le moyen âge, pas plus qu'elle n'avait eu cours dans toute l'antiquité; on s'échelonnait sans se scinder; on

La Tour et la galerie des machines nous enseignent ce que peut le fer, réduit à ses seules ressources. Mais l'emploi exclusif de ces grands réseaux métalliques ne répond qu'à des besoins exceptionnels; pour beaucoup d'autres usages, le fer doit recourir à des matériaux auxiliaires. C'était un nouveau problème de déterminer le choix et les conditions esthétiques de ces alliances. On s'est appliqué à le résoudre dans les deux palais jumeaux des Beaux-Arts et des Arts libéraux; et l'on est revenu à la plus ancienne tradition hellénique, le mariage du bois et de la terre cuite peinte, tel que nous le retrouvons dans les premiers temples de Métaponte, mais en remplaçant le bois par le fer. La réussite est éclatante. Ici le goût le plus sûr et le plus inventif a dirigé la collaboration du fondeur, du potier et du céramiste. Je ne sais ce qu'il faut le plus louer dans ces édifices : la juste répartition du fer et de la brique, inspirée, semble-t-il, par la structure du corps humain, avec ses os visibles sous la chair; l'ornementation légère et sobre, dont la terre cuite et l'émail font seuls les frais; la polychromie discrète, où prédominent deux tons : le bleu doux du fer, le rose tendre de la brique. Maintenue dans ces gammes, la coloration des surfaces métalliques justifie la prédiction de Beulé : « Si un jour nous reprenons le goût des édifices peints, nous ne mériterons point le nom de barbares; nous aurons reconquis, au contraire, un héritage auquel nous avions renoncé, une beauté que nous avions perdue (1). »

Tout d'abord, on a remarqué dans cet ensemble les dômes de tuiles vernissées, heureux emprunt fait aux vieux maçons de l'Iran. Nos premières reconnaissances en Asie centrale, et en particulier les belles découvertes de M. Dieulafoy, auront une influence sensible sur le renouveau architectural. Ces coupoles d'émail, qu'on dirait colorées aux reflets de l'azur céleste où elles montent, je les admirais, l'an dernier, sur les médressés des Tamerlanides et sur les mosquées en ruines de la frontière persane; il me sembla que j'en rapportais le mirage, lorsque, en rentrant dans Paris, je les revis déjà posées sur les palais des Arts. Il ne reste qu'à mêler aux dessins géométriques, un peu secs, les fleurs

se mesurait, on ne se classait pas. » — (*Laborde, Rapport de* 1856.) — Je voudrais faire de plus longs emprunts à cet excellent rapport, que M. de Laborde intitulait si bien : *De l'union des arts et de l'industrie*, et qu'il résumait dès la première page dans cet énoncé : « L'avenir des arts, des sciences et de l'industrie est dans leur association. » Je suis heureux de placer sous l'autorité de ce maître les idées que je dois me borner à indiquer en quelques lignes; je renvoie les personnes curieuses de ces questions à ces deux volumes, dont on n'a guère tenu compte; elles y trouveront, développées à l'avance, toutes les directions de l'art moderne.

(1) *Histoire de l'art grec. — La polychromie.*

et les arabesques de là-bas, pour donner aux Parisiens les visions d'Ispahan et de Samarcande. Les dômes ne sont pas le seul exemple de cette adaptation habile de l'art oriental, qui n'est pas une imitation. Pour décorer le cintre de quelques portes, la terre cuite s'est approprié l'encadrement habituel des porches de mosquées, la colonnette de marbre ou de faïence tordue en spirale; pour déguiser la monotonie prosaïque des boulons, on les a dorés et ciselés en têtes de clous arabes, sur le voussoir de l'entrée principale. Mais ces élémens orientaux sont fondus dans un arrangement occidental; ce qui est bien de notre pays, du pays de Limosin et de Palissy, ce sont les médaillons, les frises, les cartouches, où la céramique intervient avec une délicatesse toute française de relief et de couleur. Les moindres détails décèlent une pensée inventive; entre autres, ces plaques de poterie ornementée, encastrées dans les caissons à jour des piliers de tôle.

Si l'on tirait le Palais des beaux-arts de l'amoncellement du Champ de Mars, où la valeur particulière de chaque édifice est noyée dans l'effet général de kaléidoscope, si on l'isolait sur une éminence, — par exemple à la place du morne et pesant Trocadéro, — je gage que tous les yeux seraient frappés par la bonne grâce et la nouveauté du monument. — Monument! On jugera peut-être le mot bien gros pour ces constructions temporaires. Il ne faut rien exagérer, et je ne prétends pas qu'on ait érigé là le Parthénon de l'avenir. Je crois simplement que l'exacte histoire, quand elle racontera le règne du fer et l'instant où il s'inquiéta de plaire, mentionnera avec honneur, à côté du grand squelette où MM. Dutert et Contamin ont dégagé les lois anatomiques du métal, les créations originales où M. Formigé l'a habillé. Comme dans la vision d'Ézéchiel, cet habile homme a fait croître la chair et tendu une peau sur les ossemens arides, il leur a soufflé l'esprit de vie, l'esprit de l'art.

Je prévois l'objection : comment fonder un principe d'art sur des bâtisses éphémères, que le tombereau du démolisseur emportera dans quelques mois? — Ceci n'est pas entièrement prouvé; il est question de conserver les palais au Champ de Mars ou de les déménager ailleurs; comme ce vaste pavillon de la république Argentine, signalé aux promeneurs par les cordons de rubis et d'émeraudes que la lumière électrique allume dans ses cabochons de verre; un vaisseau va le transporter de toutes pièces par-delà l'Océan, pour faire longtemps encore l'orgueil de Buenos-Ayres. Mais quel que soit le sort des palais de l'Exposition, il faut bien reconnaître que les constructions en fer auront ce double caractère, d'être mobiles et relativement peu durables. — Et si c'était précisément là le caractère probable de l'architecture à venir?

Ces dômes légers me rappelaient par leur aspect ceux que je vis naguère en Asie : par leur destination, ils me rappellent plus fortement encore la tente de feutre où le Turcoman nous recevait, sur l'emplacement des cités ruinées. Sans aller si loin, vous pouvez la voir en maint endroit de l'esplanade, cette aïeule de toutes nos demeures, abritant le Peau-Rouge, le Lapon, l'Africain. Si je comprends bien l'histoire de l'habitation, telle qu'elle se déroule sous nos yeux de la hutte lacustre à la galerie des machines, l'homme a fait un long effort pour donner à sa maison des proportions toujours plus vastes et une stabilité toujours plus grande. Les sociétés adultes ont pesé sur le sol avec leurs monumens de pierre, qui se promettaient une durée indéfinie. Mais voici qu'au terme de l'effort, par une de ces ironies dont l'histoire est pleine, le cercle où nous tournions se referme ; le dernier degré de la civilisation rejoint le premier, l'instinct nomade se réveille sous d'autres formes. Petite tente de peaux au début, colossale tente de fer au déclin, mais toujours des tentes ; les deux ne diffèrent que par les matériaux et les dimensions. Celle-ci comme celle-là doit abriter des multitudes en mouvement : non plus un peuple pastoral, mais un peuple ouvrier qui se presse dans les gares, qui erre d'atelier en atelier, qui n'a le plus souvent, au sortir de l'usine, que des foyers précaires et changeans. Même pour les classes favorisées de la fortune, la demeure héréditaire et l'établissement à long terme deviennent l'exception, dans cette circulation incessante des personnes et des biens. Telle ville, où les rares étrangers ne trouvaient qu'une auberge il y a cent ans, compte aujourd'hui plusieurs hôtels dans chaque rue et voit passer chaque année une population flottante. Ne dit-on pas que les Américains de toute condition, ces chefs de file dont nous prenons les mœurs, vivent de préférence dans les grands caravansérails, comme le marchand d'Asie dans les cellules communes du khân ? Et comme le coffre de cyprès où ces marchands portent tout leur avoir, une valise suffit au moderne Occidental pour y serrer ses valeurs mobilières, des vagabondes aussi ! Oui, c'est l'humeur transformée du vieil Orient qui nous revient avec son génie artistique ; et ce sont bien de mobiles tentes de fer qu'il faudra désormais, pour loger les troupeaux d'hommes agités de cette humeur.

Voilà des prévisions désagréables aux gens casaniers et puissamment installés sur la terre. Je déplore avec eux l'instabilité croissante du foyer ; mais il y a peut-être quelque part le dessein arrêté de nous rappeler une ancienne leçon, trop vite oubliée au sommet des civilisations opulentes ; cette leçon enseigne aux voyageurs, engagés dans le court voyage, qu'il est vain de s'attacher à la terre et d'y faire d'âpres établissemens. Peut-être aussi touchons-nous à un de ces momens de l'histoire, — ce ne serait pas

le premier, — où la poussière humaine est soulevée en tourbillons rapides, parce qu'il faut la pétrir pour reconstruire à nouveau; à un de ces momens où le vanneur secoue son crible sur l'aire, parce qu'il a besoin de mêler et d'unifier les hommes pour faire circuler quelque vérité parmi eux. « Il remue tout le genre humain, » disait Bossuet, qui avait remarqué l'effet concerté de ces grands mouvemens. Je lisais, il est vrai, et pas plus tard qu'hier, sous la signature d'un des derniers grands maîtres de l'Université, qu'en matière d'histoire « on ne parle pas des enfantillages de Bossuet. » C'est une opinion officielle, je la respecte, elle m'ébranle; et pourtant ce pauvre homme, — c'est Bossuet que je dis, — avait un regard de quelque étendue sur les affaires du monde. Tout en admirant les palais de fer et les triomphes scientifiques de l'Exposition, je ne puis m'ôter de l'esprit que le *Discours* pour le Dauphin, écrit sans doute aux chandelles, est encore la meilleure Histoire à lire sous nos lampes Edison.

LES FEUX ET LES EAUX.

On m'excusera si je ne cherche pas de transition pour passer de Bossuet aux fontaines lumineuses. Avec un peu de subtilité la chose souffrirait arrangement, car il aimait les allées superbes où les jets d'eau ne se taisaient ni jour ni nuit, dans les jardins de M. le Prince. Mais il est plus simple de dire qu'après l'étude attentive et les pensées sérieuses du matin, le soir nous doit le délassement quotidien. Il apporte l'indulgence et l'illusion. Sur ces toitures vitrées, le crépuscule a jeté un glacis d'argent; comme il s'assombrit, des lueurs naissent sur tout le pourtour de l'enceinte; froides et blanches d'abord, bientôt avivées par les ténèbres tombantes, elles courent le long des façades et ruissellent en nappes jaunes dans les parterres. Les fleurs se réveillent, avec des tons plus pâles, sous l'essaim de lucioles qui brillent entre les massifs et au ras des gazons; d'autres fleurs, artificielles, mettent leur mensonge dans le feuillage des magnolias, pétales de verre animés par l'arc incandescent. Les frontons se confondent en un seul palais, au reflet des feux qui les éclairent; les édifices répréhensibles se transfigurent et s'harmonisent; les lignes d'une architecture idéale surgissent, gravées au trait sur le fond noir par un burin lumineux. Vu ainsi, le Trocadéro réjouit l'œil qu'il affligeait. Le dôme des industries a donné le signal de l'illumination; des guirlandes de perles électriques s'enroulent autour de sa coupole, les lampes de l'intérieur rayonnent à travers la large baie. par où le regard

fuit dans la claire perspective de la travée principale; les nuances heurtées se fondent, le fer se dore, et l'on n'a plus d'objections contre ce dôme, à l'heure où il devient le foyer central de la féerie. A l'arrière-plan, la haute croupe du palais des machines barre l'horizon; son vitrage tamise une clarté diffuse; entre les arceaux et sous les cintres, on voit tourner les soleils des phares et trembler leurs faisceaux; l'énorme bâche semble la grande serre des régions planétaires, où le jardinier élève de petits astres pour les semer dans le ciel de nuit. Les projecteurs lancent leurs éclairs, épandus en pluie de poussière bleuâtre ou ramassés en pinceaux aigus; ces rayons perdus errent et palpitent avec de rapides évolutions, inquiets de l'étoile qui les a oubliés dans l'espace. Le gaz, ce condamné, agite sur son pavillon des panaches de flamme, défiant la lumière nouvelle; ses rampes s'étagent aux flancs de la Tour. Elle s'embrase au-dessus de tous les feux; et le peuple affolé, qui reflue sous les arches incendiées, se demande si les cyclopes veulent remettre à la forge, d'un seul bloc, la charpente chauffée soudain au rouge vif.

Ce peuple cherche plus et mieux, la fête suprême des yeux qu'il vient demander chaque soir aux fontaines. Voyez-les, ces milliers d'extatiques, attendant depuis de longues heures, en rangs pressés, autour des bassins. Le trafiquant levantin, le soldat arabe dont on aperçoit çà et là le burnous blanc dans un groupe, doivent se croire reportés aux joies paisibles de leur pays. Car c'est encore un retour aux instincts des Orientaux, ces grands amoureux de l'eau. Le commerçant de la rue Saint-Denis, après avoir fermé son livre de caisse, reprend les habitudes du vieux Turc, de ce contemplatif qui peut veiller toute une nuit, accroupi devant la vasque éclairée par un lampion, comptant les gouttes de la source où s'égrène son rêve; et les Parisiens, assis autour de leurs fontaines, rappellent à s'y méprendre les populations du Bosphore un jour de fête; quand elles se rangent tout entières sur la ligne des quais et s'y incrustent, les jambes pendantes au fil de l'eau, pour s'abîmer jusqu'au soir dans les voluptés que leur apportent le miroitement et le clapotis des flots ensoleillés. — Un cri monte de la foule: les gerbes ont jailli, illuminées par le feu invisible, mariant dans leurs combinaisons changeantes toutes les nuances du prisme, nouant les écharpes de l'arc-en-ciel qui se déchirent en l'air et retombent pulvérisées, cascades de gemmes et de diamans. Les premiers jours, des trépignemens et des bravos saluaient chaque métamorphose; on était encore en France. Peu à peu, le silence s'est imposé, l'hypnotisme opère ses effets, les habitués se refont, comme il convient ici, l'âme placide du parfait fakir.

Heureux progrès, si l'on songe qu'à défaut de cette sorcellerie charmante, la plupart de ces hommes iraient s'abêtir aux désolantes inepties du café-concert. Qui sait d'ailleurs si la fontaine lumineuse, aujourd'hui simple objet d'agrément, ne sera pas pour le peintre et le savant l'occasion de pensées, d'expériences fécondes? Il est à croire qu'ils en retireront quelque profit pour la théorie des couleurs, l'étude des phénomènes de réfraction et les autres parties de l'optique. Le divertissement des badauds amènera un Helmholtz ou un Chevreul à réfléchir sur des problèmes imparfaitement résolus, à chercher de nouvelles applications de leurs connaissances. Pendant que nous souhaitons, souhaitons d'emblée un Goethe qui nous donne la transcription intellectuelle de ce spectacle : un livre où sa raison étudiera les principes abstraits, les lois profondes cachées dans les choses comme cette lumière dans les galeries souterraines ; et des poèmes où son imagination les transmuera en formes sensibles, en fantaisies éblouissantes comme ces gerbes d'eaux enchantées.

Pour le quart d'heure, — constatons ici ce qui nous apparaîtra partout, — c'est l'ingénieur qui est le poète, un poète en action. Celui de ce département, M. Bechmann, a eu l'obligeance de me conduire dans son petit enfer et de m'en montrer le mécanisme. On a déjà lu partout l'explication du système ; on sait qu'il est fondé sur la découverte d'un physicien suisse, Coladon. Cet observateur avait remarqué qu'une chute d'eau dévie et entraîne en l'absorbant le rayon de lumière qu'elle reçoit horizontalement. La loi demeure efficace pour un jet perpendiculaire, éclairé par en bas. L'application, très simple en somme, fut d'abord essayée en Angleterre. D'où un inconvénient : les personnes qui ont vu les fontaines lumineuses de l'autre côté de la Manche, — où c'était beaucoup mieux, naturellement, — tiennent ici le rôle fâcheux du voisin de stalle qui a vu Rachel, à la Comédie-Française, et qui ne vous permet pas de prendre plaisir au jeu d'une autre interprète. Qu'elles se rassurent : ces mêmes Anglais sont venus installer et manœuvrer à Paris les mêmes appareils, sous le grand bassin circulaire ; leur chef envoie les commandemens, de la tourelle où il médite les combinaisons de couleurs. Deux fils électriques portent une dérivation de sa pensée à l'équipe française, établie sous le bassin supérieur et sous le groupe décoratif de M. Coutan.

Il suffit de traverser les deux chantiers pour apercevoir la différence des deux races. Les Anglais ont tout apporté de chez eux, jusqu'aux charpentes ; ils se sont installés les premiers, à leur mode, refusant de rien changer aux machines qui leur avaient réussi une fois ; ils font leur besogne avec calme et ponctualité, sans erreurs

et sans innovations. Les Français, placés dans un local qui offrait des conditions d'installation moins favorables, ont révolutionné les appareils; ils les ont allégés et modifiés; ils ont dû inventer des perfectionnemens de la méthode, pour que la lumière agît sur les filets d'eau déversés par les figures du groupe. Au dernier moment, ils étaient en retard, aux prises avec les fontainiers. Les Anglais disaient : « Il est impossible que vous soyez prêts et que vous réussissiez par ces moyens. » L'ingénieur répondait : « Impossible n'est pas français. » Le jour de l'inauguration, on improvisa ce qui manquait, on accrocha les fils au clavier de manœuvre du contre-maître anglais, on lui tira sa pensée, et le soir, à l'heure dite, les eaux françaises s'étaient débrouillées, elles jaillissaient à l'unisson des étrangères.

Je les regardais au fond de leur souterrain, ces braves ouvriers, faisant les apprêts de la féerie dans la chaleur et dans les ténèbres. Comme leurs frères de la mine de houille, bien qu'avec moins de peine, ils allaient extraire pour les autres hommes de la lumière et de la joie qu'ils ne verraient pas. Un timbre retentit, des chiffres passèrent au tableau d'ordre; dans les réflecteurs en entonnoirs, des rayons aveuglans s'allumèrent, aussitôt ravis dans les cheminées par les miroirs inclinés qui les renvoyaient aux orifices. Des plaques de verre bleu, rouge, jaune, glissaient sur nos têtes; on se serait cru dans le four central du globe, où les Kobolds élaborent les pierres précieuses et fondent les cristaux. Ils se précipitèrent sur les leviers, les bons gnomes du service des eaux de la Ville, et leur poussée fit jaillir là-haut l'éruption de saphirs, de grenats et de topazes. On éprouve là des tentations horribles de toucher à contre-temps un de ces leviers; on déroberait ainsi, par un subterfuge purement mécanique, la juste toute-puissance de l'artiste et du poète; on ordonnerait pendant une seconde les sentimens d'une multitude humaine. Car d'habiles gens nous certifient que les raies du spectre déterminent nos humeurs; le violet attriste, disent-ils, comme le rose égaie. D'où il suit qu'en poussant un de ces ressorts, on accomplirait cette opération divine, réjouir les cœurs des hommes, ou ce maléfice diabolique, les plonger dans le chagrin.

En sortant du souterrain, nous nous rendîmes à la tourelle des commandemens. Le magicien anglais les donne sur une table qui rappelle de très près un piano, avec ses deux claviers. Une ligne de boutons électriques, correspondant à la gamme des verres colorés : ce sont les touches blanches; derrière, un rang de leviers, correspondant aux robinets des jets d'eau; ce sont les touches noires. Le système actuel, qui nécessite la transmission des ordres

aux intermédiaires placés sous les bassins, n'est que l'enfance de l'art; avec des simplifications qui ne dépassent pas le génie d'un mécanicien ordinaire, un seul homme pourra actionner directement, de la tourelle, les robinets d'eau et les plaques de verre; il jouera sa symphonie de couleurs, comme le pianiste joue sa symphonie de sons. Je cherchais plus haut ce que pouvaient attendre des fontaines lumineuses les gens sensés, qui travaillent à l'avancement des sciences. Je prie ceux-là de ne pas lire plus avant : je voudrais ajouter quelque chose pour la consolation des jeunes décadens. Il faut bien le reconnaître, plusieurs de leurs idées favorites prennent corps dans cette tourelle ; par exemple, la transposition des moyens d'un art à l'autre, l'équivalence des impressions reçues par nos différens sens. Et l'équité me contraint à avouer que M. J.-K. Huysmans fut prophète, en certains chapitres de son livre : *A rebours*. Le gentleman qui manœuvre aujourd'hui les fontaines, d'après quelques formules empiriques, est à ses successeurs probables ce que le maître de solfège est au compositeur inspiré. Quand l'habitude et l'éducation auront instruit les yeux à associer ces sensations nouvelles, quand la rétine affinée distinguera, dans la gamme chromatique des couleurs en mouvement, les vibrations que l'oreille perçoit dans celle des sons, il se rencontrera peut-être un Chopin ou un Liszt qui ravira les âmes avec des mélodies visuelles. Puisque nous rêvons, flattons jusqu'au bout les désirs décadens. Les arts connexes se concerteront dans cette musique totale de l'avenir : sous les bosquets de lotus plantés au bord des fontaines, des orchestres cachés de harpes et de luths feront entendre en sourdine les vieux motifs wagnériens; des chœurs psalmodieront les proses classiques de M. Stéphane Mallarmé, et les gerbes harmonieuses seront parfumées d'essences rares. A travers leurs buées opalines, les doux hallucinés contempleront en souriant, sur les hauteurs voisines de Passy, la maison agrandie où les disciples de M. le docteur Blanche attendront les générations coutumières de pareilles délices.

LE GLOBE.

Entrons rendre visite à la Terre, notre mère. On en montre la figure au millionième, dans un pavillon spécial de l'Exposition. Il convient d'y aller jeter un regard d'ensemble, avant d'étudier dans le détail les différens exemplaires des hommes qu'elle porte et les divers travaux par lesquels ces hommes l'ont embellie.

On ne saurait trop féliciter MM. Villard et Cotard de leur intelligente entreprise. Si nous nous accordons quelque avantage certain sur nos

aînés, c'est que nous savons un peu de géographie; c'est tout au moins que beaucoup d'entre nous ont la curiosité de cette science. Il y faut pousser nos enfans. Quand nous leur laisserons la Terre, elle sera plus que jamais inhospitalière et rude à ceux qui auront la faiblesse de la mal connaître. Ah! que je voudrais voir tous les garçonnets de France venir et revenir souvent dans le pavillon de la grosse boule! A cet âge, on apprend plus en un instant, par une sensation aiguë et singulière, que par les longues heures d'ennui dépensées sur les livres. Les cartes planes exigent de l'enfant un effort disproportionné à son intelligence; ses yeux ne croient qu'aux apparences, et l'apparence menteuse des cartes contredit les explications qu'on lui donne. Sur nos mappemondes, le détail lui échappe. Ici, tout est joie et vérité pour ces jeunes imaginations : la forme, le mouvement du globe, l'immensité des océans, les lignes rouges des grands voyages, les découvertes de villes et de pays qu'on refait soi-même, en marchant vraiment de son petit pas! Rien n'est plus propre à jeter dans ces cervelles la première graine de la vocation qui fait les Bougainville ou les Dupleix. Rien ne leur donnera des idées plus chaudes, plus vivantes, des notions plus utiles, plus nettes. Et que de grands enfans, parmi les hommes, qui trouveront ici mêmes profits et mêmes plaisirs!

On monte dans l'ascenseur; il vous dépose sur le pôle nord. Avec son diamètre de 12^{m},73, la Terre a déjà très bon air. Elle tourne... quelquefois. Quand ce lent mouvement de rotation fait défiler sous les pieds du spectateur « les grands pays muets » dont parle le poète, la première impression est saisissante. Voilà donc celle qui nous roule avec dédain, telle que l'évoquaient les belles strophes de *la Maison du berger*,

> Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
> Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.

On va sourire, et me répondre que cette planète est en carton. — Qu'on se rappelle, dans un autre ordre d'idées, l'impression auguste que nous reçûmes tous des armées en fer-blanc de l'*Épopée;* on comprendra qu'un très petit artifice, associé à de grandes images intérieures, peut toujours exciter une émotion chez le plus sceptique. Je regardais mes voisins; une gravité majestueuse se peignait sur le visage de quelques-uns; ils se sentaient devenir soleils. Mais le démiurge préposé au mouvement du monde se repose le plus souvent, assis sur sa chaise sous le pôle austral. Il faut faire alors ce que faisait jadis le soleil, tourner autour de la planète récalcitrante. Une galerie en spirale amène le voyageur, après plu-

sieurs révolutions, aux antipodes de son point de départ, sous le vague profil de la terre Louis-Philippe. Durant le parcours, des réseaux diversement colorés lui permettent de suivre les grandes lignes de navigation, de chemins de fer, de télégraphes, les itinéraires des explorateurs fameux. Des groupes de clous lui indiquent les principaux gisemens des métaux dont ces clous ont la couleur. Comme je marquais ma surprise de ce qu'on n'eût pas fait saillir le relief des montagnes, il me fût répondu que le Gaurisankar, le plus haut pic de l'Himalaya, aurait 8 millimètres de saillie à l'échelle. Ce serait trop humiliant pour les Alpes et les Pyrénées. Le long des murs, une suite de pancartes donne en gros chiffres, sur des tableaux de statistique comparée, ces renseignemens que tout le monde est censé savoir, qu'on ignore toujours, et où l'on puise d'un seul regard tant d'idées. J'y vois que la Chine a 13 kilomètres de chemins de fer, et l'Union américaine 242,000; je comprends sans autre commentaire la marche actuelle de la civilisation autour de ce globe. Le mouvement commercial me donne pour l'Angleterre un chiffre double de celui que l'Allemagne et la France réunies alignent au-dessous, supérieur aux chiffres additionnés de tous les peuples extra-européens, si l'on défalque de ces derniers les colonies britanniques; ces quelques nombres suffisent pour m'expliquer l'histoire et la politique de l'Angleterre. Un autre tableau me rappelle qu'il y a près de 500 millions de bouddhistes, le tiers de l'humanité; cela augmente ma considération pour le Bouddha de bronze qui sourit dans le vestibule des Arts libéraux.

Cela m'enhardit aussi à présenter une requête aux créateurs du globe; j'aimerais qu'au lieu d'être posé sur ce modeste socle de tôle, il fût porté par un éléphant, que porterait une tortue. Mais je n'insiste pas, mon vœu est d'exécution difficile; et puis, l'on n'aurait qu'à me demander qui porterait la tortue? En revanche, j'insisterais pour trouver à l'entrée la reproduction de quelque ancienne sphère terrestre; par exemple, la célèbre mappemonde de Martin Béhaïm, conservée au musée de Nuremberg, et qui nous montre l'univers des gens de 1492, au moment où Colomb s'embarquait. Ce jalon historique devrait être ici, de même qu'on devrait figurer ailleurs le mannequin anatomique sur lequel travaillait Harvey, à côté de celui qui sert aux élèves de Claude Bernard et de Broca. Ces témoins apprendraient aux découragés que les pauvres modernes, si facilement sacrifiés aux anciens, ont fait en trois ou quatre siècles, dans la connaissance exacte du monde et de l'homme, dix fois, vingt fois plus de chemin qu'on n'en avait fait durant six mille ans. A peine quelques vides, quelques incertitudes sur notre sphère. L'Afrique se défend encore : on marche un instant devant sa zone

équatoriale sans rencontrer un nom. Un peu de patience; savez-vous bien que sur ce globe, depuis trois mois qu'il est en place, on a déjà remanié deux fois l'Afrique, pour la tenir au courant des dernières investigations? Ce qui saisit le regard, tout d'abord, et raffermit le courage, c'est le solide réseau où la terre est prisonnière, rails, fils télégraphiques, sillages de navires; c'est la direction constante de ces veines et de ces artères, rapportant ou puisant la vie au cœur de ce grand corps, dans la petite Europe, au cœur de l'Europe dans la France, au cœur de la France dans ce minuscule Paris, qui couvre un centimètre carré. Un seul coup d'œil montre tous les efforts de la nature et tous les efforts de l'histoire conspirant à centraliser la vie sur ce point. Soyons modestes, ne le disons pas trop : Marseille n'aurait qu'à être jalouse, sans parler des autres! Observons plutôt les dernières mailles du filet, qui tendent à s'accrocher ailleurs, et resserrons les mailles chez nous. — Mais j'oublie d'épuiser mes réclamations. Je voudrais voir en Asie l'itinéraire de Marco-Polo, à côté des voyages plus récens; le Vénitien a tracé la route d'où ses successeurs ne se sont guère écartés. J'ai demandé l'indication des gisemens de pétrole, si curieux dans leur disposition annulaire autour du globe. On m'a promis le pétrole. Je m'arrête. Que de choses j'aurais encore à réclamer sur la terre!

Qu'on ne se récrie pas sur mon faible pour ce grand joujou. Par des moyens très puérils, je l'accorde, il suggère des pensées graves, rectifie des erreurs et consolide des certitudes. A ceux mêmes qui n'ont pas la passion de la planète, je dirai qu'aucun théâtre ne peut leur offrir une source de jouissances aussi abondante. Qu'ils écoutent le public. On n'imagine pas combien l'homme livre le fond de son âme, en présence de la Terre, comme elle fait apparaître la diversité des esprits. Vous entendez là actuellement tous les dialectes, ce qui ne manque pas de couleur locale; et tous les discours sont à retenir. Des visiteurs se donnent un but. Les aventureux refont la route d'un grand navigateur : les uns s'embarquent résolument avec Dumont d'Urville, d'autres préfèrent La Pérouse. Une société s'était attachée aux pas de M. Bonvalot; accroupis sur le bord du balcon, les explorateurs fouillaient les replis du Pamir, et ils échangeaient des vues sur cette contrée. D'aucuns proposent au gardien des rectifications, d'après les dires d'un ami qui a voyagé. Il est instructif de suivre du haut en bas les familles qui accomplissent leur périple. Après quelques expériences, on peut établir la moyenne des connaissances géographiques d'une famille française en 1889. Elle part du pôle, non sans avoir disputé sur la possibilité d'y naviguer. La Sibérie l'étonne par son étendue; et ce nom

seul communique un petit frisson aux dames. Elle est déçue par l'exiguïté du Japon : une personne lui trouvait la forme d'une pieuvre. Devant le Tonkin, les opinions politiques s'accusent. La Chine effraie, l'Afrique attire, l'Australie laisse indifférent. Aux pays peu fréquentés, on cherche une ville vaguement située dans la mémoire; on tient conseil, des membres de la famille se détachent en reconnaissance de divers côtés. Deux points entre tous accaparent l'attention : Panama et Sainte-Hélène. On s'attriste à l'isthme, on s'apitoie à l'île : — « Ce pauvre Napoléon ! » — Et l'indignation se réveille contre l'Anglais, vivace, injurieuse. La proportion des eaux surprend, elle arrache cette exclamation : « Que d'eau! Que d'eau ! » Le Pacifique surtout a un succès d'épouvante. En le traversant dans sa plus grande largeur, des femmes hâtent le pas, elles ressentent un léger malaise. Et l'on voit la famille s'arrêter avec soulagement devant un récif de l'archipel des Amis.

Ainsi l'humanité circule autour du globe, drôle ou touchante. Lors de ma dernière visite, un ménage monta dans l'ascenseur. L'homme, sur le déclin de l'âge, tirait la jambe; sa femme l'aidait. — « Pour un vieux gabier, c'est honteux de monter là dedans, » — disait-il. Quand nous passâmes sur le balcon, je me rapprochai de l'ancien matelot. Les Océans ne l'étonnaient pas, lui. Son œil éteint se dilata pour embrasser ces étendues vertes qui sentaient la mer. Il le connaissait, ce globe, il l'avait vu tourner plus d'une fois sous ses pieds nus, cramponnés aux échelles des haubans. Il refaisait à sa compagne le récit des longues routes d'autrefois; elle les connaissait aussi, son cœur inquiet les avait souvent apprises sur la carte du port. Le gabier expliquait d'un ton docte les escales lointaines, les pays risibles où l'on ne fait pas notre pain, notre vin. Sa voix en parlait avec mépris, son regard les cherchait avec tendresse. Il s'éloigna lentement, de son pas boiteux, en retournant la tête vers l'hémisphère où il y avait le plus de mer.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *la Tempête*, ballet en 3 actes, d'après Shakspeare, de MM. Jules Barbier et Hansen, musique de M. Ambroise Thomas. — La saison italienne. — La musique à l'exposition.

Ceux des abonnés de l'Opéra, et ils sont légion, qui goûtent surtout la danse, doivent être heureux. La saison a été bonne : on leur a donné une cinquantaine de fois un opéra ancien avec un ballet nouveau ; on vient de leur donner encore un ballet, et celui-là sans opéra. Décidément Shakspeare est très dansant : on danse dans *Hamlet ;* on danse dans *Roméo* (et vous vous souvenez avec quel à-propos) ; on fait plus que danser dans *la Tempête :* on danse *la Tempête* elle-même et tout entière. A quand l'*Othello* de Verdi avec le divertissement de rigueur? Quand fera-t-on inscrire au fronton du théâtre, en les modifiant un peu, ces paroles connues des *Huguenots :* « *Elles* dansent encore... Ils ne chantent plus. »

La Tempête, ballet fantastique, *d'après* Shakspeare, dit la partition. Ce *d'après* est délicieux. Passe encore pour le *Caliban* de M. Renan, dont l'ironie sereine et le scepticisme harmonieux donnèrent jadis à la féerie shakspearienne un curieux épilogue. M. Renan pouvait se risquer à faire parler les personnages de Shakspeare après et d'après Shakspeare; mais, fût-on M. Jules Barbier, il est téméraire de les faire danser. Ariel, Prospero, Miranda, qu'y a-t-il de commun entre la danse et vous, êtres exquis, symboles délicieux de l'idéalisme, de la bienveillance et de l'amour, de la compassion pour la souffrance et de l'indulgence pour les fautes humaines ? Qu'ont à faire

les entrechats et les gambades avec ces féeries étranges, que l'auteur de *Caliban* appelait si bien « des batailles de l'idée pure ? » Derrière les fantaisies, les bizarreries, les obscurités même de *la Tempête*, on entrevoit du moins l'éternelle antithèse du bien et du mal, de la laideur et de la beauté; on sent chez le poète la croyance, la fortifiante conviction que cette beauté, que cette bonté triompheront un jour et que leur règne arrivera. Si, comme on le dit, *la Tempête* est le dernier drame de Shakspeare et l'adieu à son génie, c'est un adieu plein de douceur et d'espérance; c'est, après une longue et douloureuse mêlée avec les réalités humaines, le repos et la consolation cherchés dans les fictions surnaturelles et les rêves divins.

Il n'y avait pas là de pirouettes; mais on en a mis partout. M. Jules Barbier, relisant un jour *la Tempête*, aura trouvé que les noms d'Ariel et de Miranda ne manquaient pas d'une grâce ailée, presque dansante; que Caliban était tout indiqué pour figurer le sauvage traditionnel (voir l'Orion de *Sylvia*), qui prend la taille aux danseuses effarouchées, et qui s'enivre; que Ferdinand, prince de Naples, ferait un rôle à souhait pour un joli petit monsieur frisé qui pivoterait sur des jambes grises et mettrait de temps en temps la main sur son cœur. Prospero d'ailleurs ne dit-il pas quelque part à quelqu'un : « Cette sorcière, dans l'accès d'une rage implacable, t'enferma dans l'intérieur d'un pin, entre les étroites cloisons duquel tu restas cruellement emprisonné pendant douze années. » Voilà un motif chorégraphique qui s'imposait. — En voici un autre non moins intéressant : « Les farfadets, dit encore Prospero à Caliban, s'exerceront sur toi. Tu seras criblé de piqûres aussi serrées que les cellules d'un rayon de miel, et plus cuisantes que si elles étaient faites par les aiguillons des abeilles. » Et nous avons vu tout cela! Nous avons vu Caliban livré aux voltigeantes abeilles qui, de leurs flèches d'or, ont criblé son échine de monstre; nous l'avons vu ensuite enfermé dans le tronc d'un arbre. Nous avons vu d'autres belles choses encore : d'abord, en plein ciel, un blanc fantôme de femme, pareil à celui de la mère de Max dans le *Freischütz*. C'est la défunte mère de Miranda qui prie les anges de veiller sur sa fille. Puis le décor change et représente une plage fleurie au bord d'un golfe bleu. Là s'ébattent des libellules, en coquetterie avec Caliban. Une barque paraît, d'où descend un pêcheur napolitain, portant dans ses bras la petite Miranda, qu'il abandonne au pied d'un aloès. Ariel l'élève et la recueille dans une grotte d'azur, où l'enfant devient la souple et spirituelle M[lle] Mauri, aux pieds plus légers qu'Achille. Un jour, Miranda, apercevant un navire, manifeste un désir irrésistible de voir ce navire se briser. Ariel aussitôt déchaîne la tempête et le vaisseau fait naufrage. Parvenu sain et sauf au rivage, le jeune Ferdinand s'éprend de Miranda, qui s'éprend de lui. On voit alors Ferdinand

fendre du bois, se battre avec une hache contre de vilains géans, offrir à Miranda une corbeille de fruits et faire encore mille autres gentillesses. Enfin arrive un bateau superbe, chargé des plus charmantes personnes; Ferdinand et Miranda y montent, et tandis que la proue du navire menace M. Vianesi, le rideau tombe sur ce qu'on appelle une apothéose. Maintenant relisez Shakspeare, et tâchez de pardonner à M. Barbier.

Pardonnez aussi à ce genre artistique, et, comme diraient les philosophes, à cette catégorie de l'esprit humain qu'on appelle le ballet. Plus je vois de ballets, plus je trouve que les jambes sont décidément des moyens d'expression insuffisans; rien de plus difficile à comprendre que les jambes, même aidées des bras. Si du moins on pouvait compter, pour s'éclairer, sur les jeux de physionomie; mais point. L'esprit s'égare au milieu de ces aimables sourires, de ces moues boudeuses et de ces frissons mutins. Veut-on, par exemple, en langage chorégraphique, désigner un diadème, on s'enveloppe le front d'un geste circulaire, qui peut tout aussi bien symboliser la migraine que le bandeau des rois. Le reste est à l'avenant. En trois actes de ballet, de ce ballet surtout, pas une idée, et, pour le spectateur, l'humiliation prolongée de ne rien comprendre. Véritablement ce n'est pas la parole, c'est le geste qui a été donné aux hommes et surtout aux femmes pour déguiser leur pensée.

Il y aurait moyen cependant, il doit y avoir moyen de faire mieux; de mettre dans un scenario chorégraphique plus d'agrément et de poésie. On composerait peut-être de jolis ballets avec les contes de fée, avec *la Biche au bois* ou *la Belle au bois dormant*. Un musicien d'aujourd'hui pourrait accompagner de symphonies adorables le sommeil de la Belle ou le passage du prince à travers la forêt enchantée. Je souhaiterais là très peu de pantomime et beaucoup de tableaux, de paysages en musique. La fonte des balles du *Freischütz* est un spécimen admirable du genre que nous rêvons. Que diriez-vous encore d'un orage comme celui de la *Symphonie Pastorale*, ou bien, dans une grotte d'azur, au besoin celle de *la Tempête*, de l'ouverture de *Fingal* de Mendelssohn? Qui regretterait alors le pas consacré des bijoux ou de l'éventail et ces éternelles simagrées, ridicules débris d'un art primitif, qu'il faudrait laisser aux sourds-muets et aux enfans, d'un art inférieur qui n'a jamais inspiré les grands maîtres ni produit de chefs-d'œuvre, — cela dit sauf le respect dû aux récits qu'on nous a faits du *Corsaire* et de *Gisèle ou les Willis?*

Dans une scène de son *Caliban*, au moment où Prospero invoque les esprits bienfaisans, dont le frémissement produit un accord presque imperceptible, M. Renan a écrit en note : Air à composer par Gounod. Ce n'est pas M. Ambroise Thomas qu'il a désigné. Nous n'aurions pas

non plus songé au vénérable directeur de notre Conservatoire pour organiser une sauterie. Ce n'est ni à cet âge, ni avec ce genre de talent, qu'on donne à danser. M. Ambroise Thomas n'a rien de M. Léo Delibes. Je sais bien qu'il a écrit le joyeux *Caïd;* mais il y a longtemps, et l'on dit qu'il en garde toujours quelque remords. Il a écrit aussi le ballet d'*Hamlet*, mais d'*Hamlet* je préfère beaucoup d'autres choses au ballet.

Il serait difficile de parler avec admiration de la partition nouvelle de M. Ambroise Thomas; mais il serait malséant d'en parler sans courtoisie ni déférence. On doit le respect à la vieillesse du talent et peut-être encore plus d'égards à de grands souvenirs qu'à d'heureuses promesses. On discute l'œuvre d'un commençant; on s'incline devant celle d'un maître au terme d'une longue et belle carrière. La musique de M. Ambroise Thomas est ce qu'elle devait être : un peu pâle, un peu grise; la flamme y manque, mais non pas les reflets, et çà et là tel ou tel morceau : l'introduction, le second pas des libellules, le sommeil de Miranda, les chœurs dans la coulisse, tout cela, par la pureté du style, par le bon goût de l'instrumentation, s'impose encore à notre estime. Il a plu à M. Ambroise Thomas d'écrire une dernière fois un peu de musique; j'aurais mieux aimé le voir s'inspirer de poésie que d'entrechats, voilà tout. Il s'est rappelé, un peu plus tard que de saison, les deux vers de la petite ronde :

Entrez dans la danse!
Voyez comme on danse!

N'est-il pas excusable d'en avoir oublié le commencement :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés!

Notre critique est un peu en retard avec bien des étrangers et des étrangères : une Américaine, une Australienne, des Italiens et des Russes, sans compter les Roumains, les Arabes et les Javanaises! Cette année d'Exposition est une année d'exotisme. Il y a déjà longtemps que le rôle de Juliette a servi de début à Mlle Eames, une toute jeune et charmante élève de Mme Marchesi, très digne qu'on l'encourage, qu'on lui dise ses qualités et même un peu ses défauts. Avec son profil de jeune Diane et son élégance patricienne, Mlle Eames est bien « la fille du seigneur Capulet. » Avec sa voix de cristal, elle est bien la douce fiancée de Roméo, elle en est moins l'amoureuse épousée. Le premier acte et le duo du jardin conviennent mieux que le duo nuptial à ce timbre clair, mais un peu froid, à cette diction pure, mais encore igno-

rante des accens qui vont au cœur, parce qu'ils en viennent. La jeune artiste les connaîtra un jour; avec autant de grâce elle aura plus de passion; plus sûre des notes, elle pourra se soucier davantage des paroles, qui font aujourd'hui plus de la moitié du chant. Elle saura mettre dans son rôle plus d'effusion et de chaleur, et sa voix apprendra à son tour, comme ses yeux, comme ses gestes, les caresses et les sourires.

Mme Marchesi est décidément la Mme de Maintenon musicale de notre temps : une autre de ses élèves, Mme Melba, a chanté Ophélie. Mme Melba n'a pas plus de flamme que Mlle Eames; elle a parfois plus de sécheresse, et dans les trois premiers actes d'*Hamlet* elle avait un peu déçu notre attente. Elle l'a comblée au quatrième acte par la beauté, l'étendue, l'homogénéité, le moelleux d'une voix que ne gâte pas l'acuité métallique de certaines voix transocéaniennes, par une virtuosité merveilleuse et pourtant naturelle, sans effort ni grimace; enfin, par l'interprétation poétique et touchante de certaines phrases comme celle-ci: *Hamlet est mon époux et je suis Ophélie*, qui réclament quelque chose de plus que le mécanisme, et quelque chose de mieux.

Maintenant, « je vais toucher une étrange matière, » au moins délicate et susceptible. L'Italie, qui ne nous épargne guère de bien autres mépris que le mépris esthétique, prend très mal la moindre de nos critiques d'art. Une petite querelle de gazettes musicales l'a récemment prouvé. Un de nos compatriotes et de nos confrères avait discrètement insinué que certaines œuvres de certaine école italienne avaient vieilli. *Inde iræ!* Hélas! elles ont tellement vieilli, qu'elles pourraient bien être mortes. Mais leur décès empêche-t-il l'immortalité de certaines autres, et sur les ruines d'*I Puritani*, de *Maria di Rohan* et de *Linda di Chamonix*, *la Servante maîtresse*, *le Mariage secret* et *le Barbier de Séville* ont-ils cessé de fleurir? Y a-t-il là de quoi se fâcher, et nous, d'ailleurs, montons-nous ainsi la garde devant nos momies, devant *la Fanchonette* ou *le Premier jour de bonheur?*

Un homme s'est rencontré; un audacieux, éditeur de Milan, ami riche et généreux de la France, qui a voulu faire, à Paris, une exposition de musique italienne. Il l'a faite hospitalière, gratuite même, je crois, malgré les apparences exorbitantes d'un tarif plus affiché qu'appliqué. C'est bien le moins qu'on remercie M. Sonzogno de cette fantaisie; ruineuse pour tout autre, elle aura été coûteuse pour lui.

Dans je ne sais plus quel vaudeville, une jeune ouvrière répondait à un monsieur qui lui offrait une broche : « Je la refuse comme broche, mais je l'accepte comme sentiment. » — C'est ainsi que nous avons accepté la saison italienne. *I Puritani*, *Linda*, *la Sonnambula*, merci pour le sentiment, mais on ne porte plus de ces broches-là. Et, pourtant, on les a portées jadis; des connaisseurs qui valaient bien ceux que nous

sommes ont adoré cet art que nous blasphémons ; d'illustres interprètes l'ont fidèlement servi. Quels virtuoses il fallait à cette musique! Quels chanteurs à de telles chansons! Il semble que nulle exécution ne pourrait plus sauver aujourd'hui *les Puritains* ou *la Somnambule*. Celle-ci fût-elle encore mieux chantée que par Mme Sembrich, et ce n'est pas peu dire, je préférerais encore qu'elle ne fût pas chantée du tout. Et *I Puritani!* Mme Repetto Trisolini, qui n'est pas non plus sans talent, ne m'a fait ni les aimer, ni comprendre qu'on les eût aimés jamais. On y peut trouver quelques grâces furtives, de jolies et douces choses, un beau finale au second acte, de la tendresse et de la mélancolie dans la scène de la folie, épisode obligé de tout opéra italien, mais quel ensemble! quelle conception du drame musical! quelle tyrannie de l'odieuse virtuosité! quelle misère harmonique, chorale, instrumentale! quelle profanation de cette forme musicale divine, la mélodie, que de pareilles œuvres devaient forcément compromettre et discréditer, faire méconnaître et faire haïr! De ces mélodies-là, huit sur dix ne méritaient pas d'être notées, tellement elles sont pauvres et vulgaires! Avec cela, toutes pareilles : ténor, baryton, prima donna se lancent tour à tour dans le même *adagio*, suivi du même récitatif et du même *allegro*. Après quinze jours de théâtre italien, la mémoire ne distingue plus *les Puritains* de *la Somnambule*.

Pourtant les poètes se sont écriés avec regret : Bellini tombe et meurt! Comme on comprend mieux, à certains jours où l'idéal se métamorphose, le mot de Rossini : la musique est le plus viager de tous les arts! Que penserait-il aujourd'hui de certaines romances d'alors, voire de quelques-unes des siennes, lui, le grand Italien du siècle, lui qui dans son œuvre inégale a fait d'avance le choix de la postérité. Il donnerait sans doute, quitte à désobliger ses compatriotes, *Maria di Rohan* pour le premier acte des *Pêcheurs de perles* et tout le répertoire de Bellini pour l'*Orphée* de Gluck. M. Sonzogno a représenté aussi ces deux ouvrages; il a même, avec une bonne grâce remarquée, inauguré par un opéra français, confié à des artistes français, la saison italienne en France.

M. Gounod disait un jour : Il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. *Les Pêcheurs de perles* ne sont pas un chef-d'œuvre; mais les calomniateurs ne leur ont pas manqué. La première partition de Bizet, presque oubliée chez nous, renferme des parties très médiocres, mais d'autres charmantes, notamment un premier acte exquis. Ceux qui ne connaissaient pas ce premier acte n'ont pu s'en faire une idée; les autres n'ont pu le reconnaître. M. Talazac a trop perdu; Mlle Calvé n'a pas assez gagné, et M. Lhérie, depuis qu'il chante au-delà des Alpes, s'est fait naturaliser par trop italien. Il roule des yeux terribles et gesticule avec fureur; on le trouverait exagéré, même en

Sicile. L'orchestre et les chœurs ont lutté de vitesse : là-bas on appelle cela de l'entrain. Aussi bien, nous ne nous ferons jamais aux modes italiennes, à l'exagération de ces voix, au goût bizarre de ce style. Nous n'aimons pas qu'on chante du nez ou de la gorge, et qu'un ténor, qu'il s'appelle Marconi, Gayarré ou Tamagno, ait la voix d'un canard qui aurait avalé un hautbois. Il faut croire, par respect pour nos pères, que les Rubini et les Mario n'avaient pas le timbre doublement nasillard de cet instrument et de cet oiseau.

Mais *Orphée!* Voilà de quoi faire oublier tous les puritains d'Italie. Nous ne l'avions jamais entendu, et mieux vaut encore l'entendre en italien et aux Italiens que pas du tout. L'œuvre a triomphé de l'interprétation. Sans être Italienne, Mme Hastreiter a chanté et joué avec des défauts tout italiens le rôle terrible que depuis trente ans le souvenir de Mme Viardot rend chez nous inabordable. Quelquefois cependant, par exemple dans la scène muette où Orphée cherche à deviner Eurydice au milieu des ombres, l'artiste a montré de l'intelligence et un certain sentiment dramatique, mais une intelligence un peu triviale, un sentiment sans assez de nuances et de goût.

Quant à la mise en scène, elle était étonnante, et toute autre œuvre qu'*Orphée* en aurait pâti jusqu'à en mourir. L'enfer et les champs élysées ont semblé également, bien que différemment ridicules. Nous faisions ce soir-là des péchés d'envie rétrospective en entendant rappeler avec enthousiasme l'*Orphée* d'autrefois, celui de M. Carvalho et de Mme Viardot. Il paraît qu'alors les Champs Élysées ne prêtaient pas à rire, qu'une lumière aussi douce que la musique se jouait sur les blanches tuniques des ombres heureuses, que Mme Viardot avait, pour reconnaître Eurydice et l'entraîner, une pantomime admirable. Nous n'avons vu que des clartés crues darder sur des costumes criards, des cuirasses de zinc doré et des casques de pompiers. Eurydice et les ombres faisaient des groupes, comme dans l'autre *Orphée*, celui aux enfers. Et de quel train s'est joué l'ouvrage ! Avec quelle célérité méridionale Orphée parlait aux monstres, qui ne lui répondaient pas moins vivement. Gluck a beau ne pas avoir indiqué les mouvemens ; il ne faudrait pas lui prêter ceux-là.

Bien que défiguré, le chef-d'œuvre nous a fait un plaisir extrême, et nous savons gré à l'impresario qui l'a représenté de son mieux. La scène funèbre du premier acte, le tableau de l'enfer, l'entrée d'Orphée aux champs élysées, l'air : *J'ai perdu mon Eurydice*, tout cela est sublime, beau d'une beauté qui n'a pas encore été dépassée, ni même, quoi qu'on en dise, imitée ou continuée. Je me demandais en écoutant *Orphée*, comment certaine école pouvait obstinément assimiler le génie de Wagner au génie de Gluck. Pour un seul principe commun : la vérité dans la déclamation, principe dont Wagner ne fut ni le premier

ni le seul après Gluck à proclamer la nécessité, pour ce principe unique, que de contrastes et d'antinomies entre les deux maîtres! Que de preuves, par conséquent, que la nouvelle loi n'est pas la loi éternelle et unique de la raison et de la beauté! Gluck est bref et simple; Wagner long et complexe. De l'un, les harmonies sont primitives, les modulations rares et peu variées; l'autre module sans cesse et ses trouvailles harmoniques ne sont pas l'une des moindres merveilles de son génie. L'orchestre de Wagner, c'est Wagner tout entier; celui de Gluck est de moindre importance. Les répétitions de paroles, antipathiques à Wagner, sont indifférentes à Gluck; le *leitmotiv* lui est étranger. Des phrases carrées, très nettes de contour et de rythme, vous en trouverez peu chez l'auteur de *Parsifal;* chez l'auteur d'*Orphée,* on n'en trouve presque pas d'autres. Plus d'airs, surtout d'airs à couplets, dit l'Évangile de Bayreuth. Comment appeler l'admirable plainte : *J'ai perdu mon Eurydice*, avec ses trois reprises identiques, que variait seule la superbe fantaisie de Mme Viardot? Et les ensembles, les chœurs, sont-ils proscrits d'*Orphée* comme de presque toute la *Tétralogie?* — Mais que voulez-vous? Gluck n'est plus là pour faire ses réserves et marquer les distances. Ses œuvres? Le public qui ne les entend plus en croit ce qu'on lui en dit, et s'imagine que l'*Anneau de Nibelung* est en germe dans la préface d'*Alceste*. Il n'importe. Un wagnérien de nos amis, à la représentation d'*Orphée*, fulminait contre ce qu'il appelle les mélodistes, quand tout à coup l'orchestre attaqua la ritournelle éminemment mélodique de l'air : *J'ai perdu mon Eurydice*. Alors, et de la meilleure foi du monde, il se tut pour admirer. « Fit-il pas mieux que de se plaindre ? »

Entre la musique italienne et la musique russe, inutile de chercher une transition. Rien ne rappelle moins *Linda* que *Stenka-Razine,* poème symphonique de M. Glazounow, si ce n'est *Antar*, autre poème symphonique de M. Rimsky-Korsakow. On a exécuté l'un et l'autre au Trocadéro, avec des œuvres de MM. Cui, Tschaïkowski et Borodine.

M. Tschaïkowski n'est plus ignoré en France; nous aimons déjà plus d'une de ses compositions, mais pas le *concerto* dont nous avons entendu l'autre jour le premier *allegro*. Après une phrase claire et belle au début, nous nous sommes perdus pour ne plus nous retrouver.

De M. Cui, la *Marche solennelle* est interminable. De M. Borodine, une page descriptive nous a charmé par la douceur et la mélancolie de mélodies exotiques, par d'heureux effets d'instrumentation, comme une pure et haute tenue de violons qui semble envelopper l'orchestre d'une atmosphère transparente et calme.

Ni le calme ni la transparence ne caractérisent la symphonie de M. Rimsky-Korsakow, *Antar*, une œuvre violente et compacte, trop longue aussi, que des tendances par trop littéraires obscurcissent au

lieu de l'expliquer. En quatre morceaux purement symphoniques, l'auteur essaie de raconter et de commenter la légende d'Antar, fils du désert. Antar vivait solitaire au milieu des ruines de Palmyre, quand soudain une gazelle accourt. Un oiseau gigantesque la poursuit. Antar la délivre et le léger animal disparaît. Le jeune homme s'endort, pour se réveiller dans un palais magique. La gazelle était fée; elle promet à son sauveur les trois grandes jouissances de la vie : la vengeance, le pouvoir et l'amour. Elle lui promet aussi la mort dès qu'il sentira la moindre fatigue, le plus léger dégoût de vivre. Après de longs jours heureux, une ombre passe dans les yeux du héros, et la fée alors lui donne un baiser, dont ils meurent ensemble.

Voilà, je crois, le comble de la musique descriptive et de la symphonie-programme, cette forme périlleuse de la symphonie. Berlioz, qui déjà peut-être alla trop avant sur cette route, n'y alla jamais si loin. Liszt, plus téméraire, s'y est un peu fourvoyé, et l'auteur d'*Antar* également. On ne représente pas le pouvoir avec des notes; la tyrannie ou le parlementarisme ne prêtent pas à la musique. Et puis rien ne gâte le plaisir d'écouter une symphonie comme l'obligation de la suivre d'une imagination prévenue et contrainte. On prend inévitablement la gazelle pour l'oiseau et le Pirée pour un homme. Avec cela les œuvres russes que nous avons entendues, et notamment celle-ci, manquent de plan, d'économie et d'architecture; elles déroutent et fatiguent l'oreille et l'esprit français par un peu de désordre et d'incohérence. Il n'y en a pas moins de belles parties dans la symphonie en question, surtout une marche, le plus franc et le mieux construit des quatre morceaux. Mais que d'efforts, d'arrière-pensées, d'intentions et de prétentions! Que la musique doit devenir difficile à écrire, si elle le devient ainsi à entendre!

Nous faisons cet été à nos hôtes tous les honneurs de Paris. Les trois orchestres de MM. Lamoureux, Colonne et Garcin ont donné chacun leur séance dans la maudite salle du Trocadéro. Tous trois ont joué de leur mieux, et le mieux de l'orchestre du Conservatoire a été le mieux de tous. Enfin, à l'Opéra-Comique, M. Paravey a organisé des représentations archéologiques. Nous avons entendu avec beaucoup de plaisir *le Barbier de Séville*, de Paesiello (1780). Il y a dans ce premier *Barbier* bien des pages qui rappellent Mozart; il n'y en a guère qui annoncent Rossini. Il y en a une, la sérénade d'Almaviva, avec accompagnement de mandoline, au premier acte, qui est tout simplement une exquise petite merveille. Et ne nous soupçonnez pas ici d'exagérer pour demander pardon à la musique italienne et faire amende honorable à *la Somnambule*.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

Comme il est bien vrai que tout se confond dans la vie, que les deuils sont auprès des joies, les grandes misères auprès des grands plaisirs, et que, dans cette mêlée humaine, la politique, — ce qu'on appelle la politique, — est souvent peu de chose! Certes, si l'on veut bien s'y arrêter un instant, rien n'est plus naturel peut-être, rien aussi n'est plus tragiquement émouvant que ce contraste ou ce rapprochement de l'opulence, fille du travail, des foules heureuses réunies dans les fêtes, et de cette catastrophe obscure qui fait des centaines de victimes, qui déjoue tous les calculs, toutes les prévoyances. C'est à coup sûr plus saisissant pour l'imagination, plus intéressant que toutes les discussions inutiles, que tous les orages factices et vulgaires du Palais-Bourbon.

D'un côté, c'est cette Exposition éblouissante qui se déploie dans son éclat toujours nouveau, offrant tous les attraits, l'attrait des œuvres de la science et l'attrait des choses ingénieuses, attirant les hommes de toutes les contrées de la terre, même les princes qui se dérobent, qui viennent en bonne fortune au Champ de Mars. Le succès, loin de décroître, ne fait que grandir pour l'honneur et la bonne renommée de la France, en dépit des envieux qui résistent de loin à la séduction, qui épient tout ce qui pourrait troubler ou ternir ces fêtes de l'industrie et des arts. Peut-être y mêle-t-on un peu trop de congrès, un peu trop de conférences, un peu trop de discours, un peu trop de commémorations banales et d'inaugurations de monumens. Des statues de Raspail, de Camille Desmoulins, de qui encore? — Cela durera ce que cela pourra. Ce sont les accessoires. Le spectacle dans son ensemble ne reste pas moins ce qu'il est, superbe, instructif et charmant, une vic

toire de la paix industrieuse et féconde. — Au même instant, cependant, d'un autre côté, dans les profondeurs de la terre éclate un feu mystérieux et insaisissable, qui d'un seul coup dévore toute une population laborieuse vouée à l'extraction du grand moteur de l'industrie : c'est cette catastrophe des mines de la Loire qui a mis Saint-Étienne en deuil, qui a aussitôt retenti à Paris, où elle a remué cette pitié humaine toujours prête à s'éveiller, même au milieu des fêtes. Il y a déjà plus de deux cents victimes, et elles ne sont pas encore toutes connues : l'abîme noir n'a pas rendu toute sa proie. Est-ce l'effet de quelque négligence, de quelque insuffisance ou d'une défectuosité dans l'organisation des mines ? Non, il ne le paraît pas. Tout indique, au contraire, que les précautions les plus minutieuses étaient prises, que la science des ingénieurs avait épuisé ses prévoyances pour la sécurité des ouvriers employés à cette dure besogne. S'il y a eu quelque accident, il a été fortuit et il reste inconnu ; il est de ceux contre lesquels on ne peut pas même se prémunir. C'est la chance de l'industrie souterraine : ces mineurs sont morts obscurément sur leur champ de bataille invisible, occupés à dégager du sein de la terre ce qui sert à conduire nos navires sur la mer, à percer les montagnes et à mettre en mouvement les plus puissantes machines. Ce sont des soldats à leur manière. Quel rapport y a-t-il donc, direz-vous, entre l'exposition et cette catastrophe accidentelle? Il n'y en a aucun : il n'y a que cette coïncidence émouvante du travail vu tout à la fois, au même instant, dans son éclat le plus victorieux et dans une de ses plus cruelles fatalités.

C'est assez, — et tandis que la vie contemporaine est pleine de ces coïncidences ou de ces contrastes, de tout ce qui peut le mieux remuer l'imagination ou la pitié, que peut être, qu'est-ce que la politique, au moins la politique telle qu'on la fait ? Elle existe, sans doute, il faut le croire ; elle fait même assez de bruit, et elle menace d'en faire encore davantage d'ici à peu. Elle ne laisse pas, il faut l'avouer, d'être provisoirement assez médiocre, même assez répugnante, et cette fin de session, où tout semble se concentrer, n'est pas, on en conviendra bien, de nature à relever le prestige d'une chambre qui va mourir et des partis qui ont la prétention de disposer de la France. Le fait est que cette fin de session est un singulier préliminaire des élections prochaines et que les partis, avant d'aller se mesurer devant le pays, leur dernier juge, ne sont depuis quelque temps occupés qu'à se déchirer, à se défier, à se diffamer, à faire du Palais-Bourbon une sorte de théâtre avili des plus étranges manifestations. A la vérité, cette chambre épuisée, sentant sa fin prochaine, aurait pu au moins consacrer ses derniers jours à quelques œuvres utiles et modestes ; elle n'avait qu'à expédier le budget, qu'elle n'était plus capable de réformer, à voter les lois les plus nécessaires, à se défendre surtout des vaines agitations. Elle n'a sûrement jamais mérité le compliment un peu im-

prévu que M. le ministre de la guerre lui a adressé l'autre jour, en l'appelant à bout portant, pour le besoin de sa cause, une « grande assemblée; » elle pouvait rester une assemblée décente, et puisqu'elle n'a pas su bien vivre, c'est-à-dire vivre avec profit pour le pays, elle aurait pu aspirer à mieux mourir, — à mourir tout simplement sans scandale. C'était bien le moins. Elle n'a pas soigné sa fin, la malheureuse « grande assemblée! » Au lieu de se préparer à bien mourir, de savoir s'éclipser à propos, ne fût-ce que pour éviter les tentations et les pièges, elle s'est jetée tête baissée, sans frein et sans règle, dans toutes les aventures, cédant à tous les vertiges, épuisant ce qui lui restait de force dans une série d'échauffourées sans dignité. On dirait vraiment que cette fin de session n'est plus qu'une vaste conspiration pour la déconsidération universelle, que tout se réunit, délibérations incohérentes, âpreté des guerres sans merci et des accusations meurtrières, scènes tumultueuses où l'honneur des hommes est en jeu, où quelques-uns des ministres ne font pas toujours trop bonne figure. Et le pugilat lui-même finit par s'en mêler!

Au demeurant, qu'a-t-elle fait, que fait-elle jusqu'au bout, cette chambre à la fois impuissante et agitée qui a trop tardé à mourir, pour son crédit, pour la paix du pays? Ce qu'elle laissera après elle, ce qu'elle a fait depuis quelque temps dans le domaine législatif se réduit à une série d'œuvres décousues, irréfléchies ou improvisées par l'esprit de parti, dans un intérêt de circonstance. Si elle a voté tant bien que mal, à bâtons rompus, le budget, elle y a mis ses préoccupations électorales : elle y a introduit par un calcul de fausse popularité des augmentations ou des réductions de crédits que le sénat est obligé aujourd'hui de rectifier, pour remettre un peu d'ordre et de clarté dans des finances déjà assez confuses. Elle a voté des lois qui n'ont aucune importance ou qui passeront avec elle. Elle s'est donné aussi le luxe, pour faire plaisir à M. Basly, de choisir un jour où elle devait s'occuper des intérêts ouvriers, et tout bien compté, les intérêts ouvriers n'en sont pas plus avancés; ce qu'on en faisait était encore pour les élections. La Chambre enfin a voté sa grande œuvre, la loi militaire. Ce n'est pas sans peine, il est vrai. La question est restée jusqu'au bout indécise entre le Sénat résolu à maintenir les garanties, les dispenses destinées à tempérer la loi, et la Chambre obstinée dans ses idées plus radicales que militaires. Il a fallu tout l'art de M. le ministre de la guerre pour avoir raison, par une flatterie, des préjugés de secte, de la résistance d'une majorité aveuglée par la passion de parti. Elle est définitivement votée maintenant, cette loi, dont le principe est le service de trois ans, qui jusqu'au bout a inquiété les esprits réfléchis et les militaires les plus expérimentés. Il reste à savoir ce qu'elle produira, si elle fera pour notre puissance militaire ce qu'avait fait heureusement cette loi de 1872 qui a donné

à la France une armée devenue en peu d'années par sa discipline, son instruction et son dévoûment la force et le bouclier de notre pays. C'est une expérience à laquelle l'état de l'Europe, les circonstances donnaient quelque chose de redoutable. On a voulu la tenter, elle a sûrement besoin d'être suivie avec autant de fermeté que de vigilance. Ce qu'il y a de certain, c'est que si elle est devenue moins hasardeuse dans quelques-unes de ses parties, s'il y a dans la loi nouvelle quelques garanties, quelques ménagemens pour des intérêts qui sont après tout les intérêts de la société française, c'est l'œuvre du Sénat; ce n'est pas la faute de la majorité de la chambre, qui a témoigné jusqu'au bout son fanatisme puéril en laissant trop voir que pour elle le premier et le dernier mot de la loi, c'était l'enrôlement des séminaristes. C'est bien malgré elle qu'elle s'est résignée à une année de service pour les élèves ecclésiastiques, pour les jeunes gens destinés aux professions libérales : de sorte que ce qu'elle a fait de plus sérieux, elle l'a subi, pour avoir l'air de faire quelque chose.

Ce que la chambre vote ou ne vote pas, du reste, ce n'est plus la question; ce n'est plus qu'un incident qui se perd dans cette vie tourmentée et fiévreuse qu'elle s'est faite, où elle se débat, partagée entre l'exaspération et l'impuissance. La vérité est que cette fin de session est tout entière, non certes à des lois sérieuses, mais aux interpellations, aux collisions, aux divulgations injurieuses, aux brutalités de parole et quelquefois d'action, à cette série de scènes, de déchaînemens, où le sens moral s'émousse aussi bien que le sens politique. Ce n'est plus la vie parlementaire, c'est la guerre avec toutes ses surprises, avec ses procédés violens et sommaires, avec ses représailles implacables et sans scrupule.

Tout sert de prétexte et tous les moyens sont bons. On puise dans les archives secrètes, dans les correspondances intimes aussi bien que dans les dossiers d'un procès; on fait appel aux délations, aux témoignages suspects pour avoir le plaisir de se renvoyer les accusations les plus sanglantes, — des accusations qui touchent ni plus ni moins à l'honneur et à l'intégrité des hommes, même des hommes du gouvernement, surtout des membres du gouvernement. Bref, on en est venu à croire que tout est permis, qu'on peut se servir de toutes les armes, que les diffamations les plus retentissantes sont les meilleures. C'est une véritable épidémie qui règne au Palais-Bourbon comme dans la presse. Ce n'est point d'aujourd'hui, à vrai dire, qu'elle a commencé; mais elle s'est étrangement développée à la faveur des mœurs nouvelles, des habitudes de la presse, des ressentimens croissans des partis, à la faveur aussi de cette crédulité vulgaire d'un public toujours prêt à accueillir les indiscrétions. Et tout le monde y passe, tout le monde est plus ou moins atteint, et on va ainsi d'une accusation à une autre accusation, d'un scandale à un autre scandale. Un jour,

c'est M. le garde des sceaux Thévenet qui est mis en cause pour ses relations, pour ses procédés, et qui, à une mauvaise affaire, ajoute une mauvaise défense. Un autre jour, c'est M. le ministre des finances qui se trouve sur la sellette, qui est mis en suspicion pour sa parenté et pour les trafics de cette parenté. Aujourd'hui, c'est M. le ministre de l'intérieur Constans qui est incriminé et compromis par des divulgations sur son gouvernement de l'Indo-Chine. Il ne s'agit nullement, bien entendu, de savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux, de hasardé ou de possible dans ces accusations qui courent le monde, qui retentissent jusque dans les chambres; mais, assurément, un des signes les plus curieux du trouble des idées, de la dépression du sens moral, c'est ce qui s'est passé l'autre jour dans cette séance où M. le ministre Thévenet a cru pouvoir se servir, pour sa défense, d'une lettre écrite par un spéculateur véreux, qui a pris 3 ou 4 millions à de malheureuses dupes et qui a été condamné. Ainsi, un garde des sceaux a trouvé tout simple de porter à la tribune, en plein parlement, le témoignage d'un condamné pour vol racontant d'un ton leste les tentations auxquelles il aurait été exposé, les promesses qui lui auraient été faites par les adversaires de la république s'il voulait faire des confidences sur les personnages du jour! Voilà l'atmosphère où l'on vit!

Que ces tristes mœurs soient la plaie de la vie publique, rien n'est plus certain ; mais lorsque les républicains, qui sont maintenant les premières victimes de l'épidémie accusatrice, se plaignent avec amertume, ils ne s'aperçoivent pas que tout ce qui arrive est le fruit de leur politique, de l'imprévoyance avec laquelle ils ont abusé de tout, affaibli tous les ressorts moraux, tous les freins de légalité. Ils voient où cela conduit. Ils sont submergés eux-mêmes aujourd'hui dans le torrent des injures et des accusations; ils sont réduits à se défendre par des coups de parti, par des « mesures administratives, » par des menaces de répression sommaire. Comment sortira-t-on de là? Un ancien ministre, M. Goblet, dans un discours qu'il a prononcé l'autre jour à Lille, a découvert pour suprême nouveauté que tout le mal venait de la constitution, de l'absence d'une majorité dans la Chambre, de l'antagonisme des deux assemblées, en d'autres termes du Sénat. La belle découverte! Et quand la constitution serait revisée, quand le Sénat serait annulé, quand il y aurait une majorité dans la Chambre, qu'en serait-il de plus ou de moins? Les mécontentemens qui se sont accumulés seraient-ils apaisés? Les intérêts, les sentimens que la politique de dix ans a froissés seraient-ils désarmés? L'atmosphère en serait-elle assainie? Le mal est plus profond; ce n'est plus que par un effort vigoureux, avec l'appui du pays lui-même, qu'on peut arriver à refaire une situation, où l'on s'acharne un peu moins à tout ruiner, hommes et institutions, où l'on s'occupe un peu plus de la France, de ses intérêts et de sa grandeur.

Ce ne sont pas sûrement les causes de trouble et d'inquiétude qui manquent aujourd'hui en Europe, aussi bien qu'en France, non plus que les pronostics de tous ceux qui se plaisent à assembler les nuages. On ne le sait que trop, nous vivons au milieu des incidens qui naissent pour ainsi dire d'eux-mêmes, des questions prévues ou imprévues qui restent l'obsession du monde.

Il en sera de l'Europe et de ses affaires, peut-être d'ici à quelques mois, peut-être d'ici à quelques années, ce que les destins décideront. Pour le moment, on n'en est point à redouter des conflits prochains, à ce qu'il semble. L'été est encore à la paix avec les intermèdes de la saison, avec les voyages des princes et des souverains. L'empereur Guillaume, qui a décidément de la peine à rester au repos, qui aime le mouvement, vient de partir pour les côtes de Norvège où il doit passer, pour sa santé, quelques semaines à l'air de la mer. Puis il se ferait conduire, par une escadre allemande, dans les eaux d'Angleterre, pour aller rendre ses devoirs de petit-fils à la reine Victoria à Osborne; il aurait même, à ce qu'il paraît, le projet d'aller jusqu'en Grèce à l'occasion d'un mariage de famille; et, dans l'intervalle de ses courses, il s'arrêterait tout au plus quelques jours à Berlin pour recevoir la visite de l'empereur d'Autriche, qui ferait trêve à son deuil récent. On ne parle pas jusqu'ici d'une visite du tsar, qui se bornera probablement à aller en Danemark. Le roi Humbert à son tour serait, dit-on, disposé à aller, lui aussi, en mer, à faire le tour des côtes italiennes de Livourne à Tarente et à Bari. Ce programme d'excursions d'été n'est pas le signe de complications imminentes pour l'Europe. Il ne faut pas, sans doute, prendre trop au tragique la querelle entre l'Angleterre et le Portugal au sujet d'un chemin de fer sur la côte africaine de Delagoa, pas plus que le différend, tout diplomatique, entre l'Angleterre et la France au sujet de la conversion de la dette égyptienne, à laquelle se lie la question de l'occupation anglaise en Égypte. Ce ne sont là que des incidens partiels et passagers. L'affaire même que l'Allemagne a engagée récemment avec la Suisse paraît s'apaiser ou tout au moins entrer dans une phase qui n'est plus aussi aiguë, aussi immédiatement menaçante. M. de Bismarck, sans être pour le moment décidé à aller plus loin, a probablement dit ce qu'il voulait en mettant directement ou indirectement en cause la neutralité suisse, l'inviolabilité des traités qui consacrent cette neutralité. Il est vrai que ce qu'il dit suffit pour ouvrir d'étranges perspectives, pour ajouter une question de plus à tant d'autres questions qui agitent notre vieux continent, qui sont devenues les élémens nouveaux et redoutables de l'état présent de l'Europe.

Elles se sont singulièrement multipliées depuis un quart de siècle, ces questions qui menacent le repos du monde. Elles sont de toute nature, et certainement une des plus délicates est cette question de l'in-

dépendance du saint-siège, de la résidence du souverain pontife à Rome que le cours des événemens a transformée, qui touche à tout, à l'ordre européen, à la paix diplomatique comme à la paix morale, avec laquelle, bon gré mal gré, toutes les politiques sont obligées de compter. Vainement les Italiens croient la supprimer ou la pallier en prétendant qu'elle n'existe plus depuis qu'ils sont à Rome, qu'il n'y a plus qu'une affaire tout intérieure, tout italienne. La réalité trouble leurs illusions. Le problème n'est pas résolu; il reste tout entier, et il suffit d'un simple incident pour le remettre en lumière dans sa gravité, avec ses caractères et ses conséquences. Cette fois il a suffi de la commémoration bruyante, retentissante d'un philosophe qui ne pouvait guère s'attendre à pareille fortune, de Giordano Bruno : commémoration, à laquelle les libres penseurs italiens ont visiblement voulu donner le caractère d'une manifestation contre la papauté, que le pape à son tour a ressentie comme une injure. Le pape Léon XIII ne s'est pas borné à protester d'un accent ému, pathétique, dans un consistoire, contre un acte accompli à quelques pas du Vatican, sous les yeux mêmes et avec la tolérance du gouvernement. Pour la première fois il paraît avoir prévu la nécessité de quitter Rome et la confession de Saint-Pierre, d'aller chercher un asile dans un pays étranger; il aurait mis en délibération son départ éventuel. Chose singulière! Depuis près de vingt ans, les Italiens sont à Rome, devenue la capitale du nouveau royaume; ils y sont sans résistance, sans contestation de la part des gouvernemens de l'Europe. Ils ont eu la chance de voir arriver au pontificat un pape à l'esprit politique et mesuré. En réalité, ils ne sont pas plus avancés; à la première occasion ils voient reparaître devant eux la même difficulté toujours aussi sérieuse, toujours aussi insoluble. Tout finit par la menace du départ du pape qui ne serait pas une solution!

On pourrait dire de cette coexistence de la papauté et du gouvernement italien à Rome, ce que le cardinal de Retz disait en parlant des droits du roi et des droits du peuple, qui « ne s'accordent jamais mieux que dans le silence. » Évidemment, les Italiens étaient intéressés à maintenir ce « silence » favorable, à éviter les chocs, les froissemens, les conflits, à laisser au pape les apparences, les prérogatives, les prestiges de l'indépendance, à lui faire en un mot une situation telle qu'il pût paraître toujours le chef libre et respecté de l'église aux yeux de la masse des catholiques. C'est ce qu'entendait Cavour autrefois lorsqu'il disait, en homme capable de réaliser son programme, qu'on devait aller à Rome « sans diminuer la dignité et l'indépendance du pape. » C'était aussi à un certain degré, si l'on veut, la pensée et l'objet de la loi des garanties. Malheureusement, il est trop clair que s'il y a eu des désirs, même parfois des tentatives de conciliation, il y a eu aussi une série d'actes, de lois pénales, de dépossessions, de manifestations

organisées ou tolérées, de petites vexations que l'hôte du Vatican a pu considérer comme autant d'atteintes à sa dignité et à son autorité morale. L'apothéose de Giordano Bruno, dont Léon XIII a pu entendre le bruit, n'a été qu'une dernière circonstance qu'il a pu invoquer pour démontrer l'inanité de la loi des garanties, et par l'inefficacité de la loi des garanties, la nécessité d'une indépendance plus réelle, mieux assurée. Les Italiens, dans leur impatience, n'ont pas vu qu'ils divulguaient le secret d'une incompatibilité qui était peut-être dans la nature des choses, qu'il n'aurait pas fallu du moins aggraver. Ils n'ont pas vu qu'en faisant une papauté diminuée dans son indépendance, gênée dans son action, offensée dans sa dignité, ils créaient une situation impossible. Ils ont oublié qu'ils avaient affaire à un personnage qui n'était pas seulement un prélat italien, un évêque de Rome confiné au Vatican, qui était en même temps le chef de l'église universelle, le souverain de millions de catholiques, — et, chose extraordinaire, c'est un étranger, un allié, le chef d'un état protestant qui leur a rappelé un jour que le grand vieillard du Vatican restait une puissance morale respectée. Ils l'avaient oublié; ils se sont exposés à voir une puissance qu'ils traitaient en subordonnée, relevée à sa hauteur, invoquée comme arbitre dans un différend international. Et voilà comment les Italiens, pour leur politique intérieure, ont rendu toute solution sinon impossible, au moins difficile; mais c'est surtout par leur politique extérieure qu'ils ont aggravé la difficulté, en rendant plus palpable une des conséquences possibles des révolutions contemporaines.

Tant que le souverain pontife avait son petit état, la ville de Rome, il restait sans effort dans sa neutralité reconnue et garantie, dans son inviolabilité supérieure et impartiale, en dehors des querelles des peuples, pour qui il n'a pas cessé d'être sans distinction un chef spirituel, le grand directeur des consciences. Tant que l'Italie, même après son entrée à Rome, a gardé la liberté et l'indépendance de sa politique, sans se compromettre dans des conflits où elle n'a ni à défendre des intérêts qui ne sont pas en péril, ni à sauvegarder une sécurité qui n'est point menacée, la situation pouvait encore être tolérable. Le jour où l'Italie, de son propre mouvement, cédant à ce que M. Jacini appelle la manie des grandeurs, rêvant de triple alliance, de vastes combinaisons, s'est exposée à être entraînée sans raison, sans nécessité nationale, dans la mêlée universelle, il est évident que tout a changé, et ce jour-là, le grand solitaire du Vatican a pu se demander ce qu'il aurait à faire, s'il devait rester au camp d'une des nations catholiques engagées dans une guerre. Le pape Léon XIII a-t-il pris décidément une résolution d'accord avec le sacré-collège réuni l'autre jour en consistoire secret? A-t-il précisé les circonstances où il se croirait obligé d'abandonner le Vatican et désigné le pays étranger où il ira chercher un asile? A-t-il choisi l'Espagne comme la contrée la plus éloignée des

batailles et des mêlées sanglantes? On ne sait rien encore; on peut dire seulement que la question a été manifestement agitée, qu'elle existe, et elle résulte précisément de cette situation qu'on a créée, où le chef de la catholicité, faute d'une indépendance suffisamment, ostensiblement garantie, ne croirait pas possible d'accepter une apparence de solidarité avec une des puissances sous les armes. Si le départ du pape se réalisait, ce serait, à n'en pas douter, un événement considérable, et par sa nature même et par les conséquences qu'il pourrait avoir dans l'état présent du monde. Ce serait la rupture du dernier lien qui unit la papauté à l'Italie, le commencement d'une ère nouvelle pour le pontificat. Les Italiens, qui ne réfléchissent pas, qui sont emportés par leur passion, affecteraient peut-être une certaine satisfaction de se voir délivrés d'un hôte incommode. Ceux qui réfléchissent, qui jugent les événemens en politiques préoccupés de tous les intérêts de leur pays, sont vraisemblablement moins pressés de voir partir le pape. Ils ne peuvent méconnaître que ce départ serait une épreuve des plus graves, qu'il laisserait un vide au Vatican, que la question entrerait dans une phase nouvelle sans être résolue, et s'ils ne le disent pas tout haut, ils avouent tout bas que la politique qui conduit à ces extrémités n'est peut-être pas la meilleure des politiques.

Telle est la marche des choses aujourd'hui en Europe, telles sont les conditions de la plupart des pays qu'on n'a que le choix des complications intérieures ou extérieures, des difficultés et des crises plus ou moins vives. Il n'y a sans doute rien de changé depuis quelque temps dans les affaires de l'empire austro-hongrois. L'Autriche est toujours dans une situation indécise et laborieuse, embarrassée dans sa politique intérieure par le conflit incessant des nationalités diverses qui composent l'empire, engagée dans sa politique extérieure par ses alliances, par ses intérêts qu'elle s'efforce de concilier. Les délégations austro-hongroises qui se sont réunies il y a quelques semaines, qui arrivent maintenant à la fin de leurs délibérations, semblaient promettre quelques éclaircissemens à la suite du discours à demi rassurant, à demi inquiétant de l'empereur François-Joseph. Elles vont se retirer sans avoir rien éclairci, en laissant cette impression qu'on est toujours dans la période d'observation et d'attente. Le comte Kalnoky s'est visiblement étudié à éluder les questions délicates dans ses explications évasives, à tout réserver, à ne rien compromettre, et ceux qui lui ont répondu, qui ont même accusé ses irrésolutions ou ses temporisations, se sont peut-être montrés plus hardis que pratiques. On sent bien que l'Autriche a les regards incessamment tournés, — d'un côté vers la Russie, vers la frontière galicienne, — d'un autre côté vers la Serbie où elle redoute des agitations hostiles, vers la Bosnie, vers la Bulgarie, en un mot, vers cet éternel champ de bataille des Balkans. Elle ne serait pas éloignée, quelques-uns de ses journaux et même de ses orateurs

l'avouent, de reconnaître l'ordre nouveau en Bulgarie, le prince Ferdinand de Cobourg, dont elle s'est fait un allié; mais elle ne peut risquer cet acte de diplomatie sans s'être entendue avec les autres puissances, sans s'exposer à mettre en lambeaux le traité de Berlin, sans s'affaiblir elle-même. Quand s'entendra-t-on pour reconnaître définitivement le prince Ferdinand de Cobourg à Sofia? Il faudrait demander cela au cabinet de Saint-Pétersbourg, qui ne paraît pas prêt à répondre et qu'on n'est point disposé sans doute à défier. De sorte que l'Autriche ne peut qu'attendre provisoirement, appuyée à l'Allemagne, augmentant ses armemens pour lesquels les délégations ne refusent aucun crédit, défendant pied à pied, sans bruit, son influence dans les Balkans et surveillant les événemens. C'est sa politique extérieure qui ne peut avoir rien de décisif. Il s'est produit pendant ce temps dans sa politique intérieure un incident qui ne laisse pas d'être significatif, qui pourrait même avoir son importance dans l'ensemble des affaires de l'empire : c'est l'élection d'une diète nouvelle en Bohême.

Des élections se sont faites en même temps pour le renouvellement des diètes provinciales en Galicie, en Dalmatie, dans l'Istrie, dans le Tyrol, dans la Carniole comme en Bohême, dans toutes ces régions où l'esprit de nationalité est toujours vivace. Celles de la Bohême ont un intérêt particulier. Elles ont eu surtout cela de caractéristique et de curieux que la lutte s'est engagée entre deux fractions du parti national, entre vieux Tchèques et jeunes Tchèques, également ardens à la revendication des droits de la Bohême, mais divisés dans leur politique, dans leurs moyens d'action, dans leurs idées, dans leurs alliances.

Depuis bien des années déjà, — il y a de cela près d'un demi-siècle, — les Tchèques sont à l'œuvre sous la direction du docteur Rieger, qui a été le guide le plus actif, le plus accrédité de l'agitation nationale. Ils ont soutenu bien des combats dans l'intérêt de l'autonomie, des droits, des écoles, de la langue de leur pays, qu'ils n'ont cessé de défendre contre les Allemands, longtemps prépondérans. Ils ont fini par rester à peu près maîtres de la Bohême, même à l'exclusion des Allemands, par reconquérir bien des garanties, bien des privilèges, — et ils ont réussi, surtout depuis l'avènement au pouvoir du comte Taaffe, qui s'est proposé précisément de réconcilier les races multiples de l'empire en donnant satisfaction aux vœux les plus légitimes des diverses nationalités; mais si M. Rieger et ses amis ont réussi, — au moins jusqu'à un certain point, — dans leur œuvre, ils ne l'ont pu qu'en faisant à leur tour des concessions, en se prêtant aux alliances, aux transactions, aux combinaisons de circonstances qui pouvaient les servir. Ils n'ont pas craint de s'allier à l'aristocratie terrienne, qui est un peu féodale et cléricale. Ils n'ont point hésité à soutenir de leur vote au Reichsrath de Vienne le ministère du comte Taaffe, plus favorable que tout autre à leur cause. M. Rieger et ses

amis ont agi en politiques et en tacticiens, en même temps qu'en patriotes. C'est justement ce qui a produit la scission, ce qui a donné naissance à un parti nouveau, celui des jeunes Tchèques, qui ont la prétention de représenter la jeune démocratie libérale et progressive, qui ont reproché à M. Rieger ses alliances aristocratiques, ses complaisances pour un ministère de réaction tempérée. Les jeunes Tchèques, avec des chefs comme M. Gregr, M. Herold, ont levé le drapeau contre les vieux Tchèques. Déjà la scission s'était manifestée à la session du Reichsrath; elle vient d'éclater plus vivement aux récentes élections de la diète de Bohême, et de fait, c'est la jeunesse qui a triomphé, au moins relativement, dans les villes comme dans les campagnes. Les jeunes Tchèques, qui ne comptaient que dix représentans à la dernière diète, vont être plus de cinquante dans la diète nouvelle. Ils ont rapidement conquis la faveur populaire. C'est peut-être d'un singulier augure pour les élections futures du Reichsrath, — et c'est ici que la question se complique, qu'elle peut intéresser l'existence du ministère de Vienne, la politique même de l'empire.

Que les heureux jeunes Tchèques triomphent aux élections plus ou moins prochaines du Reichsrath, comme ils viennent de triompher aux élections de la diète de Bohême, c'est possible. Que feront-ils alors? Ils peuvent sans doute, par une politique agitatrice, créer les difficultés les plus sérieuses au ministère du comte Taaffe qui a besoin de l'appui des Tchèques pour avoir une majorité parlementaire; mais ils ne le peuvent qu'en s'alliant directement ou indirectement à l'opposition, qui est essentiellement allemande, qui, sous le nom de libéralisme, représente le plus pur centralisme allemand. De sorte qu'ils se trouveraient dans l'alternative, ou de subir les nécessités que leurs prédécesseurs ont subies, de reprendre la politique de M. Rieger s'ils veulent servir utilement la cause de leur pays, ou de favoriser l'avènement d'un ministère qui serait plus hostile aux revendications tchèques, qui rendrait une force nouvelle aux influences allemandes dans les affaires de l'empire. On n'en est pas encore là, il est vrai, et les choses, heureusement sans doute, ne marchent pas avec cette logique en Autriche. Les récentes élections des diètes provinciales ne sont pas moins le symptôme d'un certain mouvement assez confus qui peut préparer, à côté des difficultés extérieures de l'empire austro-hongrois, des difficultés intérieures nouvelles.

Tous les pays ont leurs crises ou leurs imbroglios, et sans être précisément violente, sans se compliquer de menaces d'agitations populaires, la crise-imbroglio que traverse l'Espagne n'est pas moins instructive et curieuse. Elle va se terminer sans doute provisoirement par la clôture de la session; elle ne laisse pas d'offrir, depuis quelques jours, un spécimen assez bizarre de la vie parlementaire au-delà des Pyré-

nées. Lorsqu'il y a quelques semaines, le chef de cabinet, M. Sagasta, proposait à la reine de suspendre momentanément les Cortès, il obéissait à un double mobile. Il voulait, ce n'est pas douteux, laisser aux passions parlementaires qui venaient d'être singulièrement surexcitées par des discussions irritantes le temps de se calmer. Il se flattait aussi d'en finir avec une situation sans issue par une sorte de fiction ou de subterfuge, en ouvrant, à peu de jours d'intervalle, une session nouvelle où la majorité aurait l'occasion de se débarrasser d'un président dont elle ne voulait plus, et où le gouvernement lui-même pourrait reprendre avec plus de chances quelques-uns des projets qu'il tenait à faire voter. M. Sagasta le croyait ainsi, il n'a réussi qu'à moitié. Il a bien ouvert, en effet, cette session imaginée pour la circonstance, promise à une courte durée, et à la place de M. Martos, à qui on ne pardonnait pas de s'être séparé du gouvernement, le congrès a pu se donner un président de son choix en élisant un ancien ministre, M. Alonzo Martinez ; mais à peine les chambres se sont-elles trouvées de nouveau réunies, les interpellations, les explications, les agitations ont recommencé plus que jamais. Le président du conseil a rencontré devant lui une opposition formidable représentée par le chef des conservateurs, M. Canovas del Castillo, par un ancien ministre libéral, M. Gamazo, par le général Cassola, par l'ancien président lui-même, M. Martos, qui a accusé le gouvernement d'avoir organisé un complot et d'avoir abusé de la prérogative de la reine pour le déposséder de la présidence. Tous, libéraux dissidens et conservateurs, se sont réunis pour livrer au ministère un assaut d'éloquence à peine interrompu depuis quelques jours, entrecoupé de temps à autre de scènes violentes. Il n'est pas jusqu'au ministre des affaires étrangères, le marquis de la Vega y Armijo, qui, égaré dans ces débats, n'ait eu la mauvaise fortune de provoquer un incident des plus orageux.

En réalité, c'est le président du conseil qui est seul en cause, parce que seul il est le gouvernement. Il change ses collègues, il modifie son ministère ; il reste le chef invariable, objet de toutes les attaques. Il n'est pas toujours heureux dans ses défenses ; il répond à tout par sa majorité, une majorité aussi passionnée qu'incohérente, qu'il a parfois de la peine à contenir et à manier. Il l'a gardée jusqu'ici pour sa défense personnelle. Il est douteux cependant qu'il puisse s'en servir pour faire passer ses projets, notamment le suffrage universel, et son unique ressource aujourd'hui est probablement de clore au plus vite cette session nouvelle, comme il a clos, il y a un mois, l'autre session, sans avoir rien fait. Ce sera une suspension, ce ne sera pas une solution, et l'Espagne a encore devant elle plus d'un jour de crise.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le mouvement de baisse qui s'est produit en juin avec une vigueur dont a été fort surpris l'optimisme officiel de la spéculation haussière, n'a pas été arrêté par la liquidation. L'élévation des taux de report, tant pour les rentes françaises que pour les fonds internationaux ou du moins la plupart d'entre eux, a démontré qu'il restait encore beaucoup de positions à dégager et que ce travail de déblaiement ne se ferait pas sans de nouveaux sacrifices de cours.

En effet, le 3 pour 100 a baissé d'une unité depuis la liquidation, par suite des difficultés qu'ont trouvées à se faire reporter quelques gros spéculateurs encore très chargés de rente. De 84.30, cours de compensation, il a été ramené progressivement jusqu'à 84.15. Une reprise passagère l'a relevé à 83.50. Il reste à 83.30.

Les deux autres fonds, il est vrai, n'ont pas partagé le sort de la rente perpétuelle, l'Amortissable n'a perdu que 0 fr. 25 à 86.15, et le 4 1/2 se négocie avec une plus-value de 0 fr. 17 sur le cours du 1er juillet. On pourrait conclure de ce fait que la spéculation seule est atteinte par ce changement dans les tendances de la Bourse et que les valeurs de placement sont restées indemnes. Cette conclusion ne serait pas absolument justifiée. Non-seulement les fonds étrangers et les grandes valeurs de notre place dont la spéculation s'occupe principalement ont suivi le 3 pour 100 dans son mouvement de retraite, mais encore on a vu baisser, et très sensiblement, certains titres considérés avec raison comme des placemens de premier ordre soustraits à tout aléa et que les variations de la rente auraient dû laisser insensibles. Il s'agit de quelques catégories d'obligations du Crédit foncier et des obligations 1886 de la ville de Paris.

Les obligations de nos grandes compagnies de chemins de fer ont éprouvé quelques oscillations accusant, même de ce côté, un ralentissement des achats de l'épargne. Les obligations anciennes du Crédit foncier se sont bien tenues. Au contraire, toutes celles des émissions relativement récentes ont fléchi, depuis les Foncières 3 pour 100 1877 jusqu'aux Foncières 1885 et aux Communales 1879 et 1880. Quant aux Bons à lots et aux Bons algériens, qui ont été émis à 100 francs, et ont valu un moment jusqu'à 125 francs, on les a compensés le 1er juillet à 90 francs et 75 francs, et de nouvelles offres, dans cette première quinzaine, les ont encore fait baisser à 70 et à 55 francs. Il est évident

que l'on a saturé de titres à lots la clientèle spéciale de ce genre de placement, et que toutes ces émissions récentes souffrent d'un mal général, l'insuffisance de classement. Des milliers de titres flottent et pèsent sur le marché, en pension ici ou là, dans l'attente de preneurs définitifs. Le Crédit foncier ne pouvait guère être à l'abri du courant de défaveur qui frappait certaines de ses obligations; l'action a fléchi de 1,310 à 1,247 fr. 50, après détachement, il est vrai, d'un coupon de 32 francs, ce qui réduit la baisse totale à 30 francs.

Les obligations de la ville de Paris 1886 se tenaient le 1er juillet à 385. Le 6, la municipalité a procédé à l'émission de 65 millions en titres complètement analogues à ceux qui figuraient sous la mention ci-dessus à la cote. Soit absence de publicité ou tendance momentanée de l'épargne à l'abstention, l'emprunt a éprouvé une sorte d'échec. Il a bien été souscrit en réalité, mais non plusieurs fois, comme le veut la tradition, et l'attribution aux souscripteurs de l'intégralité de leurs demandes a très désagréablement surpris ceux qui avaient demandé quatre ou cinq fois, en prévision de la réduction habituelle, la quantité qu'ils désiraient ou pouvaient garder. L'emprunt n'est nullement classé, aussi les titres se sont-ils immédiatement cotés en perte, et les obligations de 1886, avec lesquels ils sont confondus, ont baissé de 385 à 374.

Les dispositions générales, que ces divers faits accusent plus ou moins vivement, sont une explication suffisante du peu d'influence exercé cette année, dans le sens de la bonne tenue de la cote, par le détachement des coupons, soit le 1er juillet sur les valeurs ne se négociant qu'au comptant, soit le 5 sur les valeurs de spéculation. Ce détachement n'a provoqué aucune hausse, les coupons n'ont été regagnés ni en totalité ni partiellement. Bien plus, la réaction s'est en quelque sorte accentuée plus vivement après que les cours ont paru, sur la cote, allégés du montant des coupons.

Cependant, il serait absurde de supposer les capitaux de placement à ce point terrifiés par l'approche des élections générales que la Bourse se voie menacée d'une grève totale de l'épargne. Les remplois de fonds seront peut-être, en raison des circonstances, moins rapides que d'ordinaire, et leur effet pourra être peu sensible sur le terrain de la Bourse. Mais ils n'en produiront pas moins, avec le temps, leur office d'absorption, d'autant que cette baisse de certaines obligations du Crédit foncier et de la ville de Paris offre en ce moment aux disponibilités des occasions inespérées de placement avantageux.

Au dehors, très grand calme. Les rumeurs pessimistes concernant la Serbie, la Bulgarie et les relations entre Saint-Pétersbourg et Berlin se sont peu à peu dissipées. Cependant les attaques de la presse berlinoise contre les fonds russes ont repris par intermittence, et un nouveau recul s'est produit. Le 4 pour 100 1880 et les Consolidés ont fléchi d'une unité à 89.25 et 88.75.

La rente étrangère la plus atteinte a été l'Extérieure qui de 75.60 se trouve ramenée à 72.50, avec détachement dans l'intervalle d'un coupon trimestriel de 1 franc. Le désordre budgétaire dans la péninsule, l'accroissement trop régulier des déficits, ont fini par inspirer des doutes sérieux sur l'opportunité du maintien des cours où une spéculation audacieuse avait réussi naguère à porter ce fonds. De grosses difficultés de liquidation à Barcelone ont accusé tout à coup les côtés faibles de cette situation. Le crédit de l'Espagne, alors que la nécessité d'un très gros emprunt est manifeste, ne comportait pas les cours que l'on vient d'abandonner.

Le Hongrois et l'Italien, déduction faite sur les prix du 1er juillet du montant des coupons, 2 francs et 2 fr. 17, ont reculé environ d'une demi-unité. Le Turc a été recherché d'abord, puis offert, pour compte allemand dans les deux sens, les banquiers de Berlin ayant à se dégager d'un gros stock d'obligations douanes, émises l'an dernier, mais non placées. La Banque ottomane à 505, ex-coupon de 12 fr. 50, a été immobile.

L'Unifiée se tient aux environs de 450. Il n'est plus question pour l'instant de la conversion égyptienne; l'opération est ajournée à l'automne ou à l'hiver, le gouvernement français n'ayant pas cédé sur la question de l'évacuation. Entre Londres et Paris aucune entente n'a été possible. Le renvoi à plus tard de la grande opération financière qu'avait préparée la maison Rothschild n'a pas été sans influence sur l'attitude de laisser-aller et de mollesse découragée qu'a prise le marché. Il ne reste comme émission en vue pour ce mois de juillet que quelques milliers d'obligations de la province argentine de San-Luis, présentées à l'épargne française par la Banque parisienne.

Les chambres se sont occupées ces jours derniers de deux projets de loi, intéressant l'un la Société des téléphones, l'autre la compagnie de Panama. Le vote du projet présenté par le gouvernement et décidant la reprise par l'État de l'exploitation des téléphones a valu à l'action de la Société qui se voit dépouillée de cette exploitation, une baisse de 50 francs (405 francs au lieu de 477.50, sous déduction d'un dividende de 25 francs). Quant à la compagnie de Panama, son liquidateur est autorisé, par la loi qui vient d'être adoptée, à émettre sans restriction de prix minimum les obligations à lots restées dans les caisses de la société sur l'émission de 1888. Une clause de la loi met à l'abri de toute revendication les sommes déposées par la Société civile pour assurer le paiement des lots et le remboursement des obligations.

Le marché des titres des établissemens de crédit a subi, comme celui de tous les autres groupes de valeurs, l'influence des dispositions peu favorables qui ont dominé depuis la liquidation.

La Banque de France a baissé de 80 francs à 3,770. Les énormes

rentrées d'or qui ont grossi l'encaisse métallique depuis deux mois n'ont pas eu d'action sur le montant des bénéfices hebdomadaires. Pour les trois premières semaines du second semestre, le total de ces bénéfices s'élève à 1,500,681 francs. Mais les dépenses d'administration, pour la même période, atteignent 1,231,804 francs. Il reste donc à peine 270,000 francs pour les actionnaires. D'autre part, il apparaît de plus en plus probable que la liquidation de l'ancien Comptoir d'escompte, même en supposant une contribution d'indemnité des administrateurs de 25 à 30 millions, laissera encore un déficit de 10 millions à la charge des sociétés qui ont donné la dernière garantie de 40 millions.

Si cette éventualité se réalisait, la Banque de France, qui figure pour 10 millions dans la liste des participans à cette garantie, perdrait 25 pour 100 de cette avance, soit 2 millions 1/2.

Bien que de telles prévisions ne laissent aux porteurs d'actions de l'ancien Comptoir aucune espérance de toucher jamais un dividende de liquidation, ces titres continuent à se négocier entre 95 et 100 fr.

Nous avons signalé plus haut la faiblesse du Crédit foncier, actions et obligations. La Banque de Paris a reculé, de son côté, de 15 francs à 712.50, ex-coupon de 20 francs, le Crédit mobilier de 22 fr. 50 à 392.50, ex-coupon de 15 francs.

Le Crédit lyonnais et la Banque d'escompte se sont tenus assez fermes.

Les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer, que la spéculation avait poussées de concert avec la rente, sont retombées avec celles-ci, et très lourdement. Le Lyon est en réaction de 20 francs à 1,290, le Nord de 50 francs à 1,670, le Midi de 25 francs à 1,155, ces différences s'ajoutant au montant des coupons détachés le 5. L'Orléans a fléchi de 10 francs à 1,330. L'Est et l'Ouest, dont les spéculateurs ne s'occupent pas, ont monté de 5 francs à 795 et 945.

Quelques valeurs industrielles n'ont pas été mieux traitées. Le Suez, ex-coupon de 54 francs, a baissé de 30 francs à 2,255; les Omnibus de 47 francs à 1,210, les Voitures de 5 francs à 757.50, la Compagnie transatlantique de 15 francs à 570.

Les Bouillons Duval, après d'énormes fluctuations entre 1,900 et 2,150, perdent 50 francs à 2,100.

Tout ce groupe avait été poussé, non sans exagération, au moment de l'ouverture de l'Exposition, en prévision d'augmentations considérables de recettes. Aujourd'hui les acheteurs réalisent.

Les Chemins de fer étrangers n'ont pas échappé à la réaction. Les Autrichiens perdent 11.50 à 485, les Lombards 5 à 262.50, les Méridionaux 15 à 705, le Nord de l'Espagne 14 à 385, le Saragosse 15 à 283.75.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

ois
es.
ces
ra-
onc
aît
es-
ni-
ail-
de

our
rait

de
nde
.
ons
ncs
0 à

sez

e la
ées
ncs
55,
'Or-
écu-

uez,
s de
gnie

) et

nent
sidé-

Les
dio-
.75.